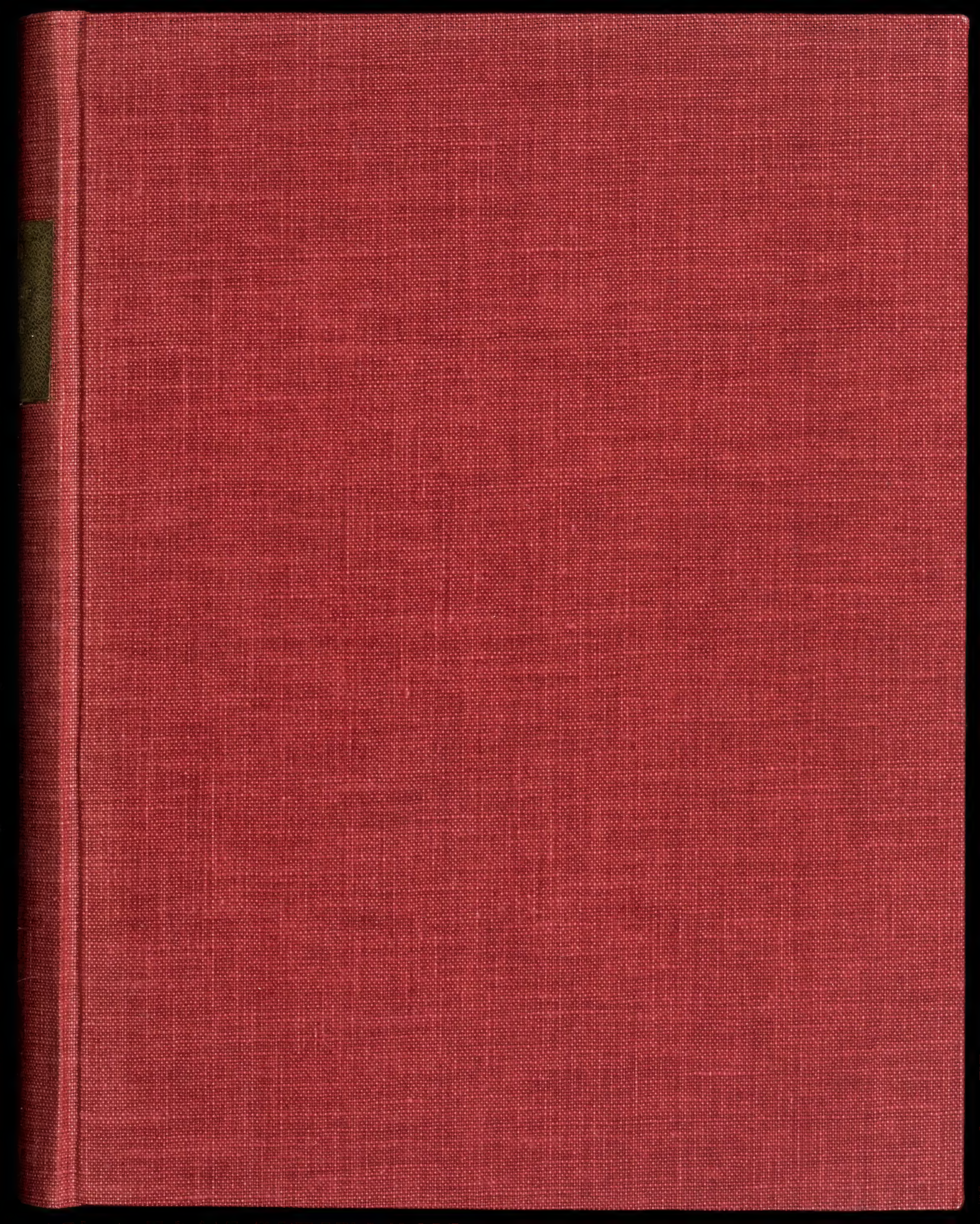
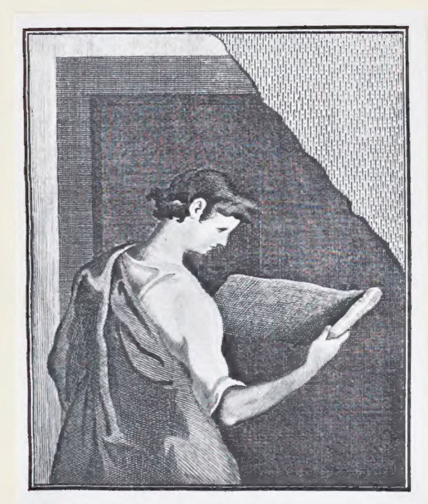




ICONOGRAPHIE
ANCIENNE,
OU
RECUEIL DES PORTRAITS AUTHENTIQUES
DES EMPEREURS, ROIS,
ET HOMMES ILLUSTRES DE L'ANTIQUITÉ.

ICONOGRAPHIE GRECQUE.

TOME SECOND.

ICONOGRAPHIE GRECQUE

PAR

E. Q. VISCONTI,

CHEVALIER DE L'EMPIRE, MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE.

TOME SECOND.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ.

M. DCCC XI.

ICONOGRAPHIE GRECQUE.

SECONDE PARTIE.

ROIS.

Les portraits des rois, conservés sur leur monnoie, où, depuis Alexandre-le-Grand, il fut en usage de les représenter, composeront la seconde partie de l'Iconographie grecque. J'ai suivi dans cette division l'exemple d'un grand écrivain de l'antiquité, qui a séparé l'histoire des hommes illustres de celle des rois[1]. Les vies des hommes illustres appartiennent en effet à la biographie; l'histoire politique ne peut les revendiquer que pour quelques parties : on ne peut, au contraire, séparer la vie des rois de l'histoire des nations; et ce motif oblige l'historien à se servir d'autres pinceaux pour la transmettre à la postérité. Mais combien un antiquaire n'a-t-il pas de raisons de plus, tirées de la nature des monuments qu'il explique, pour traiter à part l'iconographie des rois? Les différentes médailles du même

(1) Cornelius Nepos, *de Regibus*, c. 1; suivant l'interprétation que donnent à ce passage Lambinus, Vossius, *de Histor. lat.*, liv. I, c. 14; et Fabricius dans la *Biblioth. latin.*, liv. 1, c. 6, §. 2 et 7 de l'édition d'Ernesti.

royaume ou de la même dynastie ont entre elles une si grande analogie, que, pour bien juger les unes, il est indispensable d'avoir acquis les lumieres que fournit l'examen des autres. Sans cette comparaison, comment pourroit-on distinguer tant de princes confondus par l'identité de leur nom, et qui ont régné, soit dans la même contrée, soit dans des régions différentes, puisque les types et les légendes ne présentent que rarement des particularités et des titres propres à les faire reconnoître? Le résultat de la comparaison des diverses médailles est la seule lumiere qui puisse dissiper ces ténebres; et cette comparaison devient extrêmement difficile quand on n'a pas à la fois sous les yeux les monuments numismatiques qui en sont l'objet. Pour profiter de tous les avantages qu'on peut retirer de cette réunion, nous considérerons l'une après l'autre les différentes suites des rois dont les portraits sont gravés sur les médailles. Heureusement l'ordre géographique de Strabon[1], suivi maintenant par les numismatistes, est d'accord ici avec l'ordre chronologique exigé par l'histoire.

L'ordre géographique nous présente la suite des rois de Sicile pour la premiere[2]; elle est aussi la premiere dans l'ordre des

(1) Cette marche géographique fait parcourir les différentes contrées du monde ancien, en partant du couchant et des colonnes d'Hercule, et en suivant le rivage septentrional de la Méditerranée jusqu'au fond de la mer Noire: de là on descend vers le midi, et des côtes de la Syrie et de l'Egypte on regagne par une marche rétrograde la Mauritanie et la mer Atlantique. On visite les contrées qui ne sont pas maritimes à mesure qu'elles répondent, par la direction de leurs paralleles ou de leurs méridiens, à celles qu'on a visitées en longeant les côtes.

(2) En suivant l'ordre indiqué dans la note qui précede, la Sicile, île adjacente à l'Italie, est le premier pays qui nous fournisse des médailles de rois. Bouteroue avoit cru reconnoître sur une médaille gauloise la tête d'Orgétorix, prince helvétien dont il est fait mention dans les Commentaires de César (*Bell. Gall.*, liv. I, c. 1, 4) M. l'abbé Oderici, dans une lettre latine *de argenteo Orcitirigis numo*, a démontré

temps, puisque les médailles qui la composent sont les seules qui nous aient conservé les portraits de quelques princes plus anciens qu'Alexandre.

combien cette conjecture est peu vraisemblable. D'ailleurs, quelque opinion qu'on ait à l'égard du nom qu'on lit sur cette médaille, il n'est pas facile de se persuader que la tête qu'on y voit gravée soit le portrait d'un prince gaulois. Les types frappés sur ce genre de monnoies ne sont que des imitations grossieres des types usités par les Grecs ou par les Romains.

CHAPITRE PREMIER.

ROIS DE SICILE.

§. 1. THERON, PRINCE D'AGRIGENTE.

Chap. I.
Rois de Sicile.
Pl. XXXVIII.

THÉRON gouverna la ville d'Agrigente, l'une des plus riches et des plus populeuses de la Sicile, et quelques autres villes voisines, depuis l'an 487 avant l'ere chrétienne jusqu'à l'an 472, où il mourut[1]. Son illustre origine, qu'il tiroit des héros thébains de la mythologie[2], et le parti des Emménides, qui formoient, à Agrigente, un corps politique fortement uni par la communauté de quelques cérémonies religieuses[3], contribuerent sans doute puissamment à son élévation[4], dont il étoit digne par ses talents et ses services militaires et civils. Il usa avec autant d'habileté que de justice de l'autorité dont il s'étoit emparé; il fit durant sa vie le bonheur d'Agrigente; et son alliance avec Gélon, chef des Syracusains, délivra la Sicile du joug des Carthaginois, qui l'avoient envahie avec des forces immenses[5].

(1) Diodore de Sicile, XI, §. 53.

(2) Pindare, *Olympiques*, II, v. 82.

(3) Les Emménides formoient à Agrigente une *phratria* (*Schol. Pind. ad Olymp.*, III, v. 68).

(4) Son pere Enésidame avoit été avec Gélon l'un des gardes du corps d'Hippocrate, tyran de Géla (Hérodote, VII, c. 154).

(5) Hérodote, VI, c. 166; Diodore, XI, §. 20 et suiv. Tout ce que nous disons de

Après la mort de Gélon, il réussit à éteindre les jalousies qui divisoient les freres de ce prince, dont l'un étoit gendre de Théron[1]. Lorsqu'il mourut, son fils Thrasydée, qui avoit jusqu'alors mal gouverné Himéra, ne put se maintenir, à Agrigente, dans la place d'un pere dont il n'avoit eu en héritage ni les vertus ni la fortune[2]. On avoit élevé à Théron, près de l'enceinte de cette ville, un mausolée qui, quoiqu'il eût été frappé par la foudre, fut respecté par les Carthaginois[3]. Chap. I. Rois de Sicile. Pl. XXXVIII.

Cette médaille, sans aucune légende, a été frappée à Agrigente[4] : la fabrique et le type ne permettent pas de douter qu'elle n'appartienne à cette ville, dont le cancre que l'on voit au revers de la médaille, et qu'on appeloit en grec κϱάγων[5], *cragon*, étoit devenu l'emblême, par allusion sans doute au nom d'Agrigente, appelée en grec *Acragas*. Il n'est pas également certain que la tête d'un homme d'âge mûr et sans barbe qu'on y voit représentée, et qui est ceinte d'un diadême à la maniere des rois, soit le portrait de Théron : voici cependant quelques observations qui pourront rendre cette opinion probable. Nº 1.

Dans le petit nombre de princes qui ont gouverné Agrigente, il n'y en a aucun dont la mémoire ait été aussi honorée que

Théron est tiré de ces historiens, ou des scholies aux odes II et III des *Olympiques* de Pindare.

(1) Démarata, fille de Théron, avoit été mariée à Gélon, qui en mourant la céda à Polyzélus, l'un de ses freres (*Schol. Pind. ad Olymp.*, II, v. 29).

(2) Thrasydée fut déposé et chassé après avoir été défait par les Syracusains qu'il avoit attaqués, probablement pour faire diversion par la guerre aux discordes intestines d'Agrigente.

(3) Diodore, XIII, §. 86.

(4) Elle est tirée de la collection de M. Carelli à Naples.

(5) C'est ainsi qu'on trouve ce mot dans Hésychius : d'autres l'écrivent avec deux r, κϱάγγων, d'où se sont dérivés le mot latin *cancer*, *cancri*, et l'italien *granchio*.

Chap. I.
Rois de Sicile.
Pl. XXXVIII.

celle de Théron. Ce fait prévient en faveur de la conjecture proposée; mais elle acquiert plus de poids par les considérations suivantes. Des médailles semblables à celle-ci, excepté par l'un des types, qui est ordinairement la tête d'une déesse, portent du côté du revers le nom de Théron, ΘΕΡΩΝ[1]. Il est prouvé que ces médailles ne peuvent pas avoir été frappées du temps de ce prince; la fabrique et les caracteres les démontrent postérieures de quelques siecles: il est donc probable que le Théron qui les a fait frapper étoit le magistrat temporaire d'Agrigente. La médaille du n° 1 est sans légende; mais, à la place du nom de Théron, on y voit la tête d'un roi. Cette observation donne lieu à deux conjectures différentes, tendantes l'une et l'autre à prouver que la tête empreinte sur ces médailles est le portrait de Théron. Premièrement, il est possible que ce portrait ait été gravé sur la médaille par une simple allusion au nom du magistrat, qui étoit le même que celui du prince: ainsi la tête de Théron tiendroit ici lieu de la légende *Théron*. On doit à des allusions de ce genre un grand nombre de types qu'on voit sur les médailles grecques et romaines[2]. Secondement, il est vraisemblable que le Théron, magistrat d'Agrigente, qui a fait frapper cette monnoie, appartenoit à la corporation des Emménides, ou qu'il étoit issu de la même origine que Théron; car certains

(1) Torremuzza, *Numi Siciliæ*, pl. 107, n° 1 et 2; Eckhel, D. N., tom. I, p. 266.

(2) Par exemple la tête du roi Philippe, sur les médailles frappées par un magistrat romain qui s'appeloit Marcius Philippus; le masque de Silene, sur les médailles frappées à Rome par un Junius Silanus. Ainsi nous verrons la figure de Cérès, en grec *Déméter*, au revers des tétradrachmes de Démétrius Soter, roi de Syrie. Sur les tétradrachmes d'Athenes les marques gravées dans le champ de la médaille font souvent allusion aux noms des magistrats qu'on y lit: trois femmes suppliantes à genoux, *Hicétides*, font allusion au nom de l'archonte *Hicésius*; la massue d'Hercule, en grec *Héraclès*, a rapport au nom de l'archonte *Héraclide*, etc.

prénoms qui n'étoient pas ordinaires se répétoient souvent dans les mêmes familles; et le nom de Théron dérivoit de celui de Théras, un de ses ancêtres, héros thébain, qui avoit donné son nom à Théra, île de l'Archipel, d'où les Emménides étoient passés dans la Sicile. Chap. I. Rois de Sicile. Pl. XXXVIII.

Le bandeau des rois n'avoit point ceint la tête de Théron, qui ne prit jamais ce titre[1], et qui vécut avant Alexandre, qu'on reconnoît pour avoir été dans la Grece l'instituteur de ce symbole de la royauté: mais ce même bandeau étoit attribué, par la religion des Grecs, aux dieux et aux héros[2]; il décoroit le front des vainqueurs dans les jeux sacrés[3]; il servoit à rendre plus vénérables ceux qui étoient revêtus de quelques dignités sacerdotales[4]. Les honneurs héroïques déférés à la mémoire de Théron[5] suffisent par conséquent pour justifier l'emploi de cet ornement dans son portrait.

§. 2. GÈLON.

Issu d'une famille distinguée et qui avoit bien mérité de Géla sa patrie, Gélon étoit entré au service dans les gardes d'Hippocrate, qui exerçoit dans cette ville la puissance souveraine[6]. Ses

(1) Il a dans Hérodote le titre de monarque (l. VII, c. 165); mais dans le style de cet historien ce titre ne signifie qu'un homme qui exerce seul le pouvoir absolu dans un état. Si Théron avoit joui du titre de roi, Pindare n'auroit pas manqué de le lui donner dans les odes qu'il composa pour la victoire olympique de ce prince.

(2) Particulièrement à Bacchus.

(3) Pausanias, V, 20, 23, et IX, 22. Ainsi le *Pantarcès* de Phidias, et le *Diadoumenos* de Polyclete se ceignoient la tête d'un bandeau. Cependant ces artistes sont plus anciens qu'Alexandre.

(4) Plutarque, *Aristide*, p. 321.

(5) Diodore, XI, §. 53.

(6) Hérodote, liv. VII, c. 153, et suiv. Denys d'Halicarnasse s'est trompé lorsqu'il a cru Gélon frere d'Hippocrate (A. R., liv. VII, *in princip.*)

Chap. I. Rois de Sicile. Pl. XXXVIII.

talents militaires le firent bientôt parvenir à la place de général de la cavalerie; et après la mort d'Hippocrate, le parti monarchique lui confia le commandement de ses forces pour soutenir contre le parti démocratique les enfants de ce prince, trop jeunes encore pour défendre leurs droits. Gélon servit la cause de la monarchie, mais non pas celle des jeunes princes; il retint pour lui une autorité qu'il avoit maintenue par la force, et que lui seul désormais pouvoit exercer pour le bien public[1]. La conquête de Syracuse, où il entra en vainqueur à la tête de la faction des riches que la multitude avoit forcés d'abandonner leur patrie, lui ouvrit une plus vaste carriere. L'agrandissement de sa puissance le mit en état de faire la guerre aux Carthaginois, qui aspiroient à la conquête de la Sicile. Il signala ses talents et son habileté, comme général, dans la journée d'Himéra, où Hamilcar, qui commandoit plus de trois cent mille Carthaginois, fut vaincu et tué, et l'armée ennemie entièrement détruite[2]. Les captifs, employés à l'agriculture et aux ouvrages publics, remplacerent dans les villes de la Sicile cette populace toujours remuante et toujours dangereuse que Gélon avoit expulsée de l'île. Après tant d'exploits glorieux, il ne craignit pas de se montrer désarmé et sans suite au milieu d'une assemblée

(1) L'observation des anciens, que Gélon devint vertueux après être devenu souverain, est fondée sur la maniere dont Gélon parvint à la puissance (Plutarque, *de serâ vind.*, pag. 551).

(2) Diodore de Sic., liv. XI, §. 21 et 24. Cette bataille fut donnée le même jour du combat de Léonidas aux Thermopyles, l'an 480 avant J.-C. Hérodote décrit au long la demande que la Grece entiere fit à Gélon de la secourir contre l'invasion de Xerxès; et la réponse de Gélon qui prétendoit avoir le commandement de l'armée, réponse que les Grecs prirent pour un refus. La vérité est que les Carthaginois étant d'accord avec le roi de Perse pour attaquer en même temps la Sicile (Diodore, VII, 20), Gélon n'auroit pu aucunement secourir la Grece; et peut-être chercha-t-il une défaite pour s'en excuser, prévoyant qu'il auroit besoin de toutes ses forces pour défendre son propre pays.

où les peuples qu'il gouvernoit avoient été invités à paroître sous les armes. Ce fut là son plus grand triomphe: il rendit compte de sa conduite; et l'assemblée entiere le confirma librement dans l'autorité dont il s'étoit emparé, et l'honora du titre de roi. Alors toutes les vertus de sa grande ame se déployerent avec plus d'énergie, et sa conduite particuliere en donna l'exemple à ses sujets. Il se mit à la tête d'une expédition qui avoit pour but le défrichement des terres; il changea, par des innovations salutaires, la face de la Sicile; il inséra, dans son traité avec Carthage, un article pour abolir la coutume barbare d'immoler des enfants; il stipula, dit Montesquieu, pour le genre humain[1]. Le bonheur des Siciliens fut de courte durée: la santé de Gélon étoit minée depuis long-temps par une hydropisie qui le conduisit au tombeau l'an 478 avant J.-C., la septieme année de son regne à Syracuse, et la quatorzieme depuis qu'il s'étoit emparé de l'autorité suprême à Géla[2]. Sa mémoire fut tellement chérie par ses compatriotes, que l'ivresse de la liberté ne les empêcha pas, plus d'un siecle après, de se rappeler avec reconnoissance les bienfaits de Gélon[3].

On trouve des médailles frappées en Sicile, qui présentent son portrait, et dont la légende porte son nom; elles sont presque toutes d'un travail excellent.

(1) Plutarque, *Apophthegm.*, p. 175, *de serâ num. vind.*; Perizon. *ad Ælian.*, V. H., l. VI, c. 1; Montesquieu, *Esprit des lois*, l. X, c. 5. Quelques érudits ont élevé des doutes sur cette condition imposée par Gélon aux Carthaginois vaincus; ils opposent des faits qui prouvent que les Carthaginois ont continué après cette époque à sacrifier des victimes humaines. Il est possible que le traité de Gélon ne regardât que les villes grecques de la Sicile, sujettes encore à la domination carthaginoise; peut-être aussi que les Carthaginois n'ont pas tenu leur parole, *fides punica*.

(2) Plutarque, *de Pyth. orac.*, p. 403; Diodore, l. XI, §. 38; M. Larcher, *Hérodote*, tom. VII, p. 453.

(3) Ils respecterent ses statues, comme nous verrons ci-après.

Chap. I.
Rois de Sicile.
Pl. XXXVIII.
N° 2 et 3.

Les deux que j'ai fait graver sous les n° 2 et 3 de cette planche paroissent représenter ce prince à des âges un peu différents [1].

Celle du n° 2 est en argent; on y voit la tête de Gélon, ceinte d'un diadême: une massue paroît dans le champ de la médaille. Le revers présente la légende ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΙ ΓΕΛΩΝΟΣ : *Les Syracusains* (à la mémoire) *de Gélon.* C'est ainsi qu'il faut traduire l'expression elliptique contenue dans les deux mots, puisque ces médailles, comme nous le verrons plus bas, n'ont été frappées que deux siecles environ après la mort de ce prince. Le type est un *bige* conduit par la Victoire: au-dessous des chevaux il y a un E [2].

La médaille du n° 3, qui est d'argent, ainsi que la premiere, paroît représenter Gélon un peu moins jeune, avec le diadême, comme dans l'autre. Le type du revers est semblable à celui de la médaille du n° 2, excepté que les chevaux ne sont pas en course. L'épigraphe ΓΕΛΩΝΟΣ doit se traduire, (à la mémoire) *de Gélon.*

Les arts avoient immortalisé les portraits de presque tous les rois et les tyrans de la Sicile [3]. Les statues de Gélon étoient multipliées. Les Syracusains les respecterent, lorsqu'en rétablissant la démocratie sous Timoléon, ils détruisirent un grand nombre de celles des autres princes [4].

(1) Elles ont été décrites par M. Mionnet (*Description de médailles, etc.*, t. I; *rois de Sicile*, n° 1 et 5).

(2) L'explication que Plutarque nous donne d'un type semblable à celui-ci, qu'on voit sur les médailles de Philippe pere d'Alexandre-le-Grand; et le mot ΑΘΛΑ, *les prix*, écrit au-dessous du char monté par la Victoire, sur le revers de quelques médaillons de Syracuse, font penser que le type des médailles de Gélon fait allusion aux victoires de ce prince dans les jeux de la Grece, plutôt qu'aux victoires remportées par lui contre les Carthaginois.

(3) Cicéron, *in Verr.*, l. IV, §. 55.

(4) Plutarque, *Timoleonte*, pag. 247; Dion Chrysostome, *Corinthiac.*, p. 460.

Le portrait du n° 2, qui présente Gélon plus jeune, a été probablement copié sur celui que Glaucias d'Egine avoit exécuté pour être placé à Olympie, et qui étoit antérieur à la domination de ce prince sur les Syracusains [1]. Le portrait du n° 3, qui le représente plus âgé, est vraisemblablement la copie d'un original fait à Syracuse pendant son regne [2].

Le diadême qui ceint la tête de Gélon désigne les honneurs héroïques que les peuples de la Sicile lui décernerent après sa mort [3].

§. 3. HIERON.

Lorsque, par la mort de Gélon, son frere Hiéron eut hérité de l'autorité souveraine à Syracuse, le sceptre acquit plus d'éclat dans les mains d'un prince magnifique, ami des lettres et des arts, et protecteur de tous ceux qui les cultivoient avec distinction [4]: sa réputation dans la Grece effaça la renommée des

(1) Pausanias, liv. VI, c. 9, où, trompé par une erreur de chronologie, il éleve des doutes sur Gélon, en l'honneur duquel ce monument étoit élevé. Voyez, sur l'explication de ce passage et sur les années de la domination de ce roi à Gela et à Syracuse, la *Table chronologique* de M. Larcher, *loco citato*.

(2) Telle étoit la statue de Gélon, représenté nu, qu'on voyoit dans le temple de Junon, à Syracuse (Elien, V. H., liv. VI, c. 11).

(3) Diodore, XI, §. 38.

(4) Ce fut, suivant Plutarque, à l'occasion d'une longue maladie (*de Pyth. orac.*, p. 403) qu'Hiéron prit du goût pour les lettres et de l'affection pour ceux qui les cultivoient : quand il fut roi, Pindare, Bacchylide, Eschyle, et sur-tout Simonide, poëtes grecs, furent comblés de ses bienfaits : ce dernier devint son ami (Elien, V. H., IV, 15; Athénée, XIV, p. 656; *Schol. Pindar.*, *Olymp.*, II, v. 29 et 37). Hiéron avoit même composé quelques ouvrages sur l'agriculture, cités par Varron (*de R. R.*, I, 18) et par Columelle (l. I, 8); car il ne nous est pas permis de penser que ce Hiéron fût un personnage différent d'Hiéron Ier. Varron, en l'associant avec le roi Attalus, nous fait comprendre que cet écrivain étoit roi; et Columelle, en le nommant avec Epicharme, nous donne à entendre que l'auteur des ouvrages géorgiques étoit le plus ancien des deux Hiéron.

Chap. I. Rois de Sicile. Pl. XXXVIII.

souverains qui l'avoient précédé; il y fut regardé comme le modele des princes[1]. Il paroît cependant par le récit de Diodore, qui, étant sicilien et écrivant l'histoire, devoit connoître mieux et avec plus de détails les actions des souverains de son pays, que les vertus d'Hiéron n'étoient pas sans quelque mélange; que son ambition l'entraînoit souvent à des actions coupables, et qu'il fut bien loin d'égaler la justice et la modération de son frere[2]. A sa mort, qui arriva sur la fin de la onzieme année de son regne, son fils Dinomenès ne put lui succéder[3]: ce fut son jeune frere Thrasybule qui le remplaça. Hiéron avoit fondé la ville d'Etna, dans laquelle il obtint les honneurs héroïques décernés à la mémoire des fondateurs de villes considérables[4].

Des médailles semblables à celles de Gélon, frappées à la même époque, et de la même fabrique, nous présentent la tête d'Hiéron. J'en ai choisi deux de bronze, sur lesquelles les traits de la figure paroissent offrir quelque légere différence d'âge[5].

N° 4 et 5. Sur celle du n° 4 est la tête d'Hiéron, ceinte d'un bandeau; dans le champ on voit un petit foudre. Ces hors-d'œuvres sont appelés, par les numismatistes, marques de monétaires; mais ces marques ne sont ordinairement que les emblêmes des magistrats qui faisoient frapper la monnoie[6].

(1) Xénophon le prit pour sujet et pour titre de cet intéressant dialogue sur la monarchie, où il introduit Hiéron discutant avec Simonide sur la comparaison de la vie d'un souverain avec celle d'un particulier.

(2) Diodore, XI, §. 67.

(3) Pausanias fait mention de ce Dinomenès (VI, c. 12). Ce fut lui qui fit placer à Olympie les magnifiques monuments de la victoire de son pere.

(4) Le fondateur d'une ville de dix mille habitants avoit droit à ces honneurs (Diodore, XI, §. 49).

(5) Elles sont décrites par M. Mionnet dans l'ouvrage cité, à l'article *Rois de Sicile*, n° 26 et 20.

(6) Les Grecs, n'ayant pas de noms de famille, faisoient un grand usage de cachets

Le type du revers représente un cavalier armé qui, la lance baissée, paroît courir à l'attaque. Cette figure fait allusion aux expéditions militaires du prince[1], dont le nom se lit à l'exergue, ΙΕΡΩΝΟΣ: (à la mémoire) d'*Hiéron*. Un monogramme, composé des lettres ΑΡ, est gravé en avant du cheval.

Chap. I. Rois de Sicile. Pl. XXXVIII.

Le médaillon de bronze du n° 5 représente Hiéron un peu plus âgé et avec un peu plus d'embonpoint que dans le n° 4. Sur le revers est un *bige* monté par la Victoire, pareil en tout, et même pour le mouvement des chevaux, à celui de la médaille d'argent de Gélon, n° 2. La légende est la même que celle du n° 4.

Comme on voit figurer dans l'histoire de Sicile deux Hiéron, investis tous les deux du pouvoir suprême à Syracuse, et qui ont vécu à deux siecles d'intervalle l'un de l'autre[2]; le premier, à qui nous venons d'attribuer les médailles gravées sous ces numero, fils de Dinomenès et frere de Gélon; le second, fils d'Hiéroclès et pere d'un autre Gélon, il est nécessaire de prouver que le Gélon et l'Hiéron dont nous avons donné les portraits sont tous les deux fils de Dinomenès, et non le fils et le petit-fils d'Hiéroclès.

Au premier coup-d'œil, l'opinion contraire paroîtroit la plus

pour se distinguer les uns des autres. Je crois qu'aucun monument ne prouve mieux cet usage, et n'est aussi utile pour expliquer ces emblêmes et ces caracteres qu'on trouve sur les médailles, que la célebre inscription ou table de bronze d'Héraclée: on y lit les noms des magistrats de cette ville, chacun accompagné de l'indication de son emblême ou du type de son cachet, et de quelques lettres qui devoient y être gravées (Mazochi, *ad reg. Tabl. Heracl.*, part. I, p. 147; *Fragm. Britan.*, lin. 3-7.

(1) Diodore fait le récit des exploits d'Hiéron : l'expédition contre Catane qu'il détruisit, et qu'il rebâtit sous le nom d'Etna, et celle contre les Agrigentins qui l'avoient attaqué, furent les plus remarquables.

(2) Hiéron Ier, après dix ans de regne, mourut l'an 467 avant J.-C.; Hiéron II régna cinquante-quatre ans, et mourut l'an 215 avant la même ere.

Chap. I.
Rois de Sicile.
Pl. XXXVIII.

vraisemblable; car il est hors de doute, vu l'excellence de l'art, les caracteres paléographiques des légendes, et la ressemblance de ces pieces avec la monnoie d'Hiéronymus, successeur et petit-fils du second Hiéron, que les médailles avec la tête de Gélon et celles avec la tête d'Hiéron n'ont pas été frappées sous le regne de Gélon et d'Hiéron, fils de Dinomenès; mais qu'elles sont de la même fabrique que celles d'Hiéronymus, ou, pour parler avec plus de justesse, qu'elles sont l'ouvrage d'artistes qui ont fleuri sous le long regne d'Hiéron II[1]. Nous avons cependant attribué les têtes qu'on y voit gravées à Hiéron et à Gélon Ir̃s. Voici les raisons qui nous empêchent de reconnoître dans ces médailles Hiéron II et Gélon son fils, quoique nous admettions en même temps qu'elles n'ont été frappées que sous ces derniers princes.

Le principal fondement de cette opinion est la retenue et la modération d'Hiéron II, qui, élu par les Syracusains pour magistrat suprême, et dans la suite reconnu pour roi, s'abstint, avec une réserve qui alloit jusqu'à l'affectation, de tout ornement et de toute marque extérieure de la royauté. Il savoit combien le faste des rois étoit devenu odieux aux Syracusains par la tyrannie des deux Dionysius; et la haine qui poursuivoit leur mémoire fit éviter à Hiéron toute ressemblance avec ces princes, dans l'état de sa maison et les ornements de sa personne. La triste fin de son petit-fils, qui dédaigna ces égards nécessaires pour ne pas blesser l'opinion d'un peuple qu'une longue suite d'années n'avoit pu accoutumer à la monarchie, prouve la pru-

(1) Eckhel et d'autres numismatistes qu'il cite ont si bien prouvé que les médailles de Gélon et d'Hiéron Ier n'ont pu être frappées sous le gouvernement de ces princes, qu'il est superflu de revenir sur ce sujet. On peut voir la discussion de ce point dans la *Doctrina numorum*, tom. I, pag. 251.

Chap. I.
Rois de Sicile.
Pl. XXXVIII.

dence de la conduite d'Hiéron II. Il offrit par intervalles aux Syracusains de se démettre d'une autorité qu'il ne paroissoit garder qu'à regret, et il ne consentit jamais ni à se revêtir de la pourpre, ni à ceindre le diadême [1] : or les deux portraits dont il s'agit sont décorés de cette marque de la royauté, qu'Hiéron II refusa constamment de prendre, et qui, donnée à Gélon l'ancien et au premier Hiéron dans leurs images, ne désigne que les honneurs héroïques par lesquels leur mémoire avoit été consacrée.

Hiéron II, en payant ce tribut à la gloire de deux princes ses prédécesseurs, servoit adroitement sa cause et celle de la monarchie, et parcequ'il descendoit de Gélon [2], et parceque le nom de ces deux freres jouissoit de l'éclat d'une ancienne renommée qu'un long espace de temps avoit dégagée de toutes les ombres qui obscurcissent assez souvent les réputations trop récentes. Il rappeloit ainsi à la Sicile qu'elle avoit été heureuse et respectée sous le gouvernement monarchique de ses ancêtres, dont les noms étoient portés par lui et par son fils ; et en hono-

(1) Polybe, liv. VII, *fragm.*; Tite-Live, XXIV, c. 5. Cet historien, et Baton de Sinope qui avoit écrit dans un ouvrage particulier la vie d'Hieronymus, successeur d'Hiéron II, remarquent expressément que ce dernier n'avoit jamais voulu prendre le diadême (Athénée, VI, p. 251, F.) : or il n'est pas à supposer qu'un prince, qui ne voulut jamais user des ornements de la royauté, quoiqu'il eût le titre de roi, ait permis qu'on décorât ses images du diadême ; et, ce qui auroit encore été plus opposé à sa conduite, qu'il ait laissé placer son portrait sur la monnoie de Syracuse.

(2) Justin, l. XXII, c. 4 ; Elien, V. H., l. VI, c. 13. Ce passage d'Elien n'avoit pas encore été bien entendu ; l'historien donne les descendants de Gélon pour exemple des descendants d'un tyran qui ont régné au-delà de la troisieme génération. Périzonius, qui, pour concilier ce passage avec l'histoire, vouloit substituer dans le texte le nom d'Hiéron II à celui de Gélon, ne facilitoit en rien l'intelligence de ce passage ; car la dynastie d'Hiéron II fut éteinte, quatorze mois après sa mort, dans la personne de son petit-fils. Aucun philologue n'avoit encore remarqué qu'Hiéron descendoit de Gélon au-delà de la troisieme génération.

Chap. I. Rois de Sicile. Pl. XXXVIII.

rant un autre Hiéron et un autre Gélon, il ne s'arrogeoit aucun des droits des monarques. Un prince comme Hiéron, qui ne vouloit pas blesser les préjugés démocratiques des Syracusains, étoit bien éloigné de faire graver son portrait sur la monnoie, prérogative qu'on ne pouvoit reprocher à Dionysius lui-même[1] de s'être attribuée.

Quant à Gélon, fils d'Hiéron II, il ne régna point; et il n'est pas probable qu'on l'eût représenté la tête ceinte du diadême, lorsque son pere étoit roi, quand même celui-ci auroit osé prendre les ornements de sa dignité, et faire graver son portrait sur la monnoie[2].

Mais comme les antiquaires qui ne partageroient pas l'opinion reçue et que je défends pourroient m'objecter que ces médailles ont été frappées sous le regne d'Hiéronymus, d'autant plus qu'elles ne different pas, pour la fabrique, de celles de ce dernier roi, et prétendre qu'elles ont été consacrées à la mémoire de Gélon son pere, et d'Hiéron II son aïeul, auxquels, après leur mort, on auroit donné le diadême comme à des héros, je dois montrer toute l'invraisemblance de cette supposition[3].

Premièrement, il n'est guere probable que les médailles

(1) Du temps des Dionysius on n'avoit pas encore commencé à placer sur la monnoie les portraits des personnages vivants.

(2) Polybe (liv. VII) loue Gélon, fils d'Hiéron, pour sa piété filiale, et pour le soin qu'il eut pendant toute sa vie de ne point empiéter sur les droits du roi son pere.

(3) Quoique l'opinion qui attribueroit ces médailles à Hiéron II me paroisse difficile à soutenir, j'apprends par le *Magasin encyclopédique* (année 1806, t. VI, p. 428) qu'un antiquaire vient de l'adopter et de la défendre. Comme je n'ai pu me procurer l'ouvrage de M. Calcagni, je cherche ici à deviner ce qu'on pourroit objecter de moins déraisonnable contre l'opinion que j'ai adoptée.

d'Hiéron, qui sont très communes, et dont il existe plusieurs mille, aient été frappées en si grand nombre sous un regne de quatorze mois, et que cette monnoie, portant l'effigie de princes morts, soit vingt fois plus nombreuse que celle sur laquelle est gravée la tête d'Hiéronymus, qui auroit été le souverain vivant alors. On peut au contraire rendre facilement raison de cette immense quantité de médailles d'Hiéron Ier, en admettant qu'elles ont été frappées sous le long regne d'Hiéron II; et nous avons vu les motifs qui pouvoient lui faire préférer ce type à tout autre pour la monnoie de ses états.

Une autre raison pour prouver que ces médailles n'ont pu avoir été frappées sous le regne d'Hiéronymus, est tirée de la comparaison des médailles de la reine Philistis, que nous examinerons au paragraphe cinq. Celles-ci sont de la même fabrique, et par conséquent de la même date que celles d'Hiéron et de Gélon. Si Hiéronymus a fait frapper ces dernieres, il a fait frapper aussi celles de Philistis. Mais quelle probabilité y auroit-il à supposer que ce prince ait consacré un si grand nombre de médailles à la mémoire d'une reine inconnue, et qu'il n'en ait fait frapper aucune en l'honneur de Néréis sa mere, fille de Pyrrhus? Si c'étoit véritablement au regne de ce jeune prince que nous devions un si grand nombre de médailles d'Hiéron et de Philistis, on ne concevroit pas facilement l'omission de Néréis; sur-tout si on considere que la fille de Pyrrhus étoit un type plus convenable pour les médailles d'un prince qui vouloit être l'ennemi de Rome, que la tête d'Hiéron II son aïeul, de l'exemple et de la politique duquel il s'écartoit, et par le faste qu'il étaloit dans sa cour et sur sa personne, et par son alliance avec les Carthaginois.

Ces arguments me paroissent propres à confirmer l'opinion

Chap. I. Rois de Sicile. Pl. XXXVIII.

adoptée par les antiquaires les plus judicieux sur les médailles qui portent les noms et les têtes de Gélon et d'Hiéron; et nous ne balançons pas à y reconnoître les portraits de ces deux fils de Dinomenès, dont la mémoire s'est glorieusement conservée dans les fastes de l'antiquité.

§. 4. HIERONYMUS.

On a pu voir, dans le paragraphe précédent, comment Hiéronymus, fils de Gélon et de Néréis, fille de Pyrrhus, succéda à son aïeul l'an 215 avant J.-C. Ce prince, âgé seulement de quinze ans, et bientôt corrompu par les flatteries de ses courtisans, abandonna les traces de son sage prédécesseur, et se livra sans réserve à tous les excès de l'intempérance et même de la cruauté. Ses favoris, gagnés par les Carthaginois, lui persuaderent de rompre l'alliance qu'il avoit avec Rome, et que son aïeul avoit formée et maintenue avec autant de constance que de gloire. Il déploya tout le faste de la royauté, et prit le diadême, dont, avant lui, aucun des rois et même des tyrans de la Sicile n'avoit osé ceindre sa tête[1]. Un gouvernement si imprudent fit naître dans les esprits inquiets et turbulents des Syracusains le desir et l'espoir d'un grand changement. Hiéronymus éprouva, pendant un regne de quatorze mois, deux conjurations; il échappa à la premiere, et fut victime de la seconde. Dans les troubles qui suivirent cette catastrophe, la fureur populaire n'épargna aucune des princesses de la famille royale[2].

N° 6. Hiéronymus est le premier roi de Sicile dont on voie la tête

(1) Athénée (l. VI, p. 251) indique un certain Osis comme celui qui persuada à Hiéronymus de ceindre le diadême.

(2) Tite-Live, liv. XXIV.

sur les médailles frappées sous son regne[1] Un médaillon ou tétradrachme d'argent de ce prince est gravé sous le n° 6[2] : la tête est ceinte du bandeau des rois; on reconnoît sa jeunesse sur sa physionomie, qui frappe par un certain air effaré qu'on croit apercevoir dans ses yeux. Une corne d'abondance extrêmement petite, gravée dans le champ, est probablement la marque du magistrat qui présidoit à la monnoie de Syracuse. La légende du revers porte ΒΑΣΙΛΕΟΣ ΙΕΡΩΝΥΜΟΥ : (monnoie) *du roi Hiéronymus*. Le type est le foudre de Jupiter, dont les symboles paroissent souvent sur les médailles des rois. Jupiter, comme roi des dieux, étoit aussi le dieu des rois : d'ailleurs il avoit plusieurs temples à Syracuse. Les lettres ΑΦ sont gravées auprès du foudre; ces lettres, ainsi que les monogrammes qu'on trouve sur les médailles, indiquent tantôt le nom du magistrat, qui est aussi quelquefois désigné par un emblême, et tantôt le nom de la ville où l'on fabriquoit la monnoie.

Chap. I. Rois de Sicile. Pl. XXXVIII.

§. 5. PHILISTIS.

Des médailles de la même fabrique, et, par tous les caracteres apparents, du même temps que celles d'Hiéron et de Gélon,

(1) L'existence des médailles d'Agathoclès avec la tête de ce roi n'est pas encore bien constatée, malgré le témoignage du prince de Torremuzza, à qui l'on desire souvent un peu plus de critique. En tout cas, suivant l'observation d'Eckhel, il est certain que ces médailles ne peuvent pas avoir été frappées sous son regne, puisqu'elles le représentent avec le diadême qu'il n'osa prendre.

(2) Mionnet, *Description de médailles*, etc., tom. I, *Rois de Sicile*, n° 90. On appelle *tétradrachmes* les médailles d'argent des rois ou des villes grecques, lorsque ces médailles sont de la grandeur qu'on voit dans la planche, ou, comme on dit, de premiere forme: ce nom dérive de la valeur de quatre drachmes contenues dans cette espece de monnoie.

Chap. I.
Rois de Sicile.
Pl. XXXVIII.

nous présentent la tête d'une reine que la légende nomme Philistis. Tous les écrivains de l'antiquité gardent un silence absolu sur cette reine; ce qui n'est pas étonnant, vu la perte du plus grand nombre des historiens; mais son existence n'en est pas moins constatée: ses médailles suffisent pour la prouver; et elle est d'ailleurs confirmée par quelques monuments paléographiques de la Sicile [1].

Les antiquaires se sont empressés de donner à cette reine une place déterminée dans la chronologie et dans l'histoire. Havercamp, facile en conjectures, a prétendu que Philistis étoit l'épouse de Gélon; et malgré le nom de Démarata, que les historiens donnent sans variation à cette derniere, il n'a pas hésité à soutenir que Démarata et Philistis pouvoient être la même personne [2]. D'autres antiquaires plus circonspects ont cru retrouver dans Philistis la femme d'Hiéron Ier, princesse dont nous ignorons le nom, sans toutefois ignorer entièrement ses vertus [3]. Cette opinion est plus probable que la premiere [4]: le lecteur

(1) Il existe à Syracuse, dans les ruines du théâtre, une inscription en grands caracteres, portant ces deux mots: ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ, *de la reine Philistis*; et une autre, pareille à celle-ci, avec les mots ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΝΗΡΗΙΔΟΣ, *de la reine Néréis*. Il paroît, par l'endroit où ces inscriptions ont été gravées, et par les fragments d'autres inscriptions semblables, que les noms des reines et des rois de Syracuse servoient à distinguer les *cunei*, ou les distributions verticales des gradins du théâtre, au sommet desquels on voyoit peut-être les statues de ces personnages. La premiere de ces deux inscriptions est publiée dans la *Collect. inscript. Sicil.* du prince de Torremuzza, pag. 71, 2. L'autre a été découverte et lue par le chevalier Landolina (*Magaz. encyc.*, année 1805, tom. VI, pag. 380 et suiv.). Puisqu'il existe des médailles en grand nombre d'une reine Philistis, et qu'une reine de ce nom a régné à Syracuse, il n'est pas besoin d'altérer le texte d'Hésychius, dans lequel ce lexicographe fait mention d'une monnoie appelée *philistidéenne*, v. φιλιςίδιον.

(2) Havercamp, *Introductio in Parutæ numism.*, *reg. Sicil.*

(3) Plutarque, *Apophthegm.*, p. 175.

(4) Eckhel paroît l'avoir adoptée (D. N., tom. I, pag. 265). Ceux qui reconnoissent dans les médailles que nous avons attri-

pourra juger si elle l'est encore plus qu'une troisieme que j'exposerai après avoir décrit les médailles de Philistis.

Chap. I. Rois de Sicile. Pl. XXXVIII.

Deux sont gravées sur cette planche[1]. La chevelure de la reine est, dans l'une et dans l'autre, contenue par un diadême, et couverte d'un voile. Nous verrons d'autres reines avec la tête voilée, coiffure que les artistes anciens donnoient souvent à la reine des dieux. Le type du revers est pareil dans les deux médailles; il représente un quadrige conduit par la Victoire. La légende est aussi la même, ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ: (à la mémoire) *de la reine Philistis.* N° 7 et 8.

Le seul motif qui m'a engagé à faire graver deux médaillons d'argent de Philistis a été le desir de bien constater que ce portrait n'est point idéal. On voit sur l'un et sur l'autre la même physionomie, avec quelque différence d'âge.

Les particularités qui distinguent les deux médaillons sont, dans le n° 7, une palme ornée d'un ruban (*tænia*), placée derriere la tête; et au revers la lettre A, en avant des jambes des chevaux qui marchent. Dans le n° 8, l'emblême placé derriere la tête est un thyrse. Au revers il n'y a aucune lettre; mais dans le haut du champ on a gravé un croissant.

J'invite le lecteur à comparer le profil de Gélon et celui de Philistis sur les médaillons du n° 3 et du n° 7; il découvrira, si je ne me trompe, beaucoup de ressemblance entre ces deux

buées à Gélon et à Hiéron Ier les têtes de Hiéron et de Gélon II, devroient, pour être d'accord avec eux-mêmes, reconnoître dans la reine Philistis cette fille de Leptine, citoyen de Syracuse, aimé et estimé par ses concitoyens, la même qu'Hiéron II choisit pour sa femme dans la vue de se populariser (Polybe, liv. I, c. 9).

(1) Ce sont les mêmes qu'on retrouve dans la *Description* de M. Mionnet, t. I, aux n° 102 et 96 des *rois de Sicile.*

Chap. I. Rois de Sicile. Pl. XXXVIII.

physionomies : celle du n° 3 est presque la même, sous une chevelure d'homme, que celle du n° 7, sous une coiffure de femme.

Cette ressemblance ne seroit point étonnante, s'il étoit vrai, comme je le pense, que Philistis étoit fille de Gélon. Ce n'est, à la vérité, qu'une conjecture ; mais elle deviendra probable, si l'on peut constater par l'histoire l'existence d'une fille de Gélon, et si l'on découvre un motif raisonnable du soin qu'Hiéron II doit avoir pris d'honorer la mémoire de cette princesse.

Il est presque certain que les médailles de la reine Philistis ont été frappées sous le regne d'Hiéron II ; car il ne paroît pas douteux qu'elles ne soient du même temps que celles d'Hiéron Ier et de Gélon, dont nous avons fixé l'époque à ce même regne. Quant au motif que nous cherchons, Justin et Elien nous le fournissent ; ils nous assurent qu'Hiéron II tiroit son origine de Gélon[1] : or ce roi de Syracuse, comme il est prouvé par l'histoire, n'avoit point d'enfants mâles ; ce n'est donc que d'une fille de Gélon qu'Hiéron II pouvoit prétendre être issu. Ce raisonnement rend très vraisemblable l'opinion que Philistis, honorée par Hiéron II d'un si grand nombre de médailles, étoit la fille de Gélon, la souche, pour ainsi dire, des Hiéroclides, et le personnage par lequel la famille d'Hiéron II se rattachoit à la gloire des fils de Dinomenès.

Philistis, fille et niece des rois de Syracuse, a dû, suivant

(1) Justin (l. XXIII, c. 4) dit expressément que les aïeux paternels d'Hiéron étoient issus de Gélon : *Genitus erat patre Hieroclyto (l. Hierocle) nobili viro, cujus origo a Gelone, antiquo Siciliæ tyranno, manabat.* Elien, dans le passage cité à la note (2), page 17, confirme ce témoignage de Justin, en nous assurant que les descendants de Gélon, ἔκγονοι, avoient régné.

l'usage des Grecs, porter le titre de reine[1]; et on a pu aussi le lui donner après sa mort[2]. Au reste nous ignorons si son époux n'étoit pas roi, et si Gélon ne l'avoit pas mariée avec quelqu'un de ses freres[3].

Chap. I. Rois de Sicile. Pl. XXXVIII.

Le quadrige fait probablement allusion aux victoires remportées par son pere et par son oncle aux jeux de la Grece.

(1) C'est ainsi que nous avons vu Néréis, fille de Pyrrhus, prendre dans une inscription publique de Syracuse le titre de reine, quoique son mari, Gélon, n'ait jamais régné.

(2) On pourroit citer l'exemple des épouses des empereurs romains, qui n'ont obtenu qu'après leur mort le titre d'*Augusta*, comme Domitilla et Pauline, d'autant plus que les médailles de Gélon, d'Hiéron, et de Philistis, ont une certaine ressemblance avec celles des impératrices, sur lesquelles se trouve tout entiere la phrase qui sur les médailles dont nous parlons n'est que sous-entendue : « A la mémoire » : *Memoriæ Agrippinæ*, *Domitillæ*, etc.

(3) Gélon qui, en mourant, avoit recommandé sa veuve Démarata à Polyzélus son frere, pour qu'il l'épousât, comme il le fit, et qu'elle continuât à être reine, avoit probablement déja pourvu au mariage de sa fille d'une maniere semblable. Elle peut avoir été l'épouse de Thrasybule ou d'Hiéron Ier lui-même, en premieres noces, car nous savons que celui-ci, dans les dernieres années de sa vie, avoit épousé une sœur de Théron ; ou enfin elle a pu être l'épouse de quelque autre prince ou tyran, comme on s'exprimoit alors, de quelque ville de la Sicile.

NOTE.

Nous avons remarqué ci-dessus (pag. 197, not. 3) le peu de confiance que méritent les médailles d'Agathoclès avec sa tête ceinte du diadême. Elien et Diodore nous apprennent que ce roi de Syracuse, au lieu du bandeau royal qu'il ne prit jamais, avoit l'usage de porter sur la tête une couronne de myrte (Diodore, XX, §. 54; Elien, V. H., XI, c. 4); et il n'est pas vraisemblable qu'on ait décerné après sa mort les honneurs héroïques, désignés quelquefois par le diadême, à un prince dont les cruautés avoient fait détester la mémoire. Nous ne tenons non plus aucun compte de quelques autres portraits de rois de Sicile qu'on ne connoît que par les

médailles de Goltzius. Mais nous ne pouvons nous empêcher de prendre en considération une observation de M. l'abbé Sestini, concernant les médailles qui portent le nom d'un Théron, et que nous avons citées à l'occasion d'une médaille semblable, sur laquelle, suivant la conjecture proposée, on pourroit reconnoître le portrait de Théron. M. Sestini (*Lettere*, tom. VII, 9), ayant lu sur des médailles qui portent un type à-peu-près semblable, mais sans la tête du prince, la légende ΤΕΡΙ, *Teri*, au lieu de ΘΕΡΩ, *Thero*, en conclut que ces médailles n'ont pas été frappées à Agrigente, mais qu'elles l'ont été à Térina, ville des Bruttiens. Dans ce cas la conjecture par laquelle on a cru reconnoître Théron sur une médaille du même genre perdroit toute sa force. Sans contester à M. Sestini que les médailles portant la légende *Teri* appartiennent à Térina plutôt qu'à la ville d'Agrigente, je puis assurer que ces médailles, deux desquelles se trouvent au cabinet de la bibliotheque impériale (Mionnet, *Description de médailles*, *etc.*, tom. I; *Bruttiens*, n° 1010, 1011), ne sont ni de la même dimension ni de la même fabrique que celle que j'ai fait graver sous le n° 1 de cette planche, et que j'ai fait dessiner sur l'original : la médaille sur laquelle je crois reconnoître un portrait de Théron est plus petite et d'une fabrique plus soignée ; celles que le prince de Torremuzza a publiées avec le nom de Théron paroissent de la même dimension que celle que j'ai fait graver.

M. Rasche a observé que la légende ΘΕΡΩ, si on l'explique par *Théron*, est incorrecte, puisque l'orthographe demande ΘΗΡΩΝ avec un Η : mais cette substitution de l'Ε à l'Η est si fréquente sur les médailles d'une certaine antiquité, qu'on ne peut tirer de cet échange de lettres aucune conséquence contre l'authenticité des médailles dont il s'agit.

En examinant un buste de bronze moulé sur celui qui a été gravé aux planches 67 et 68 des *Bronzes d'Herculanum*, tom. I, et dans lequel les académiciens de Naples ont cru reconnoître un des Ptolémées, je me suis convaincu que ce buste est un portrait de Gélon Ier, à ne pouvoir pas en douter, tant il ressemble à la tête que les médailles de Gélon nous présentent. Quant à celui d'Hiéron, gravé dans le Ier volume du *Museo Capitolino*, pl. 33, et copié d'après un hermès de marbre portant, écrit en grec sur la poitrine, le nom d'Hiéron, il est assez constaté que cette inscription est apocryphe; et la tête paroît être celle d'un athlete vainqueur et couronné.

M. Carelli, savant numismatiste napolitain, vient de découvrir une médaille sur laquelle on voit le portrait de ce Liparon qui s'empara de l'autorité souveraine à Syracuse, et dont Plaute a fait mention dans les *Menæchmes* (act. II, scen. 3, v. 59)

Comme toutes les planches de l'Iconographie grecque étoient gravées lorsque M. Carelli m'a fait parvenir une empreinte de cette médaille, j'en publierai le dessin dans le *Supplément* général que je me propose d'ajouter à la fin de l'*Iconographie romaine.*

Enfin il est nécessaire de dire un mot sur l'opinion nouvelle qu'on a proposée dans le *Catalogue des médailles* de M. Vandamme, à la Haye, au sujet de la reine Philistis. On prétend qu'elle étoit la femme d'Hicétas, tyran de Syracuse. Cette opinion n'a pour fondement qu'une médaille sur laquelle on voit d'un côté la tête d'un homme avec les deux lettres IK, de l'autre celle d'une femme avec la lettre Φ. Comme il n'y a pas d'exemple, sur la monnoie de Sicile, d'une pareille abréviation des noms des personnages représentés dans les types, et qu'il n'est pas certain non plus que cette médaille ait été frappée à Syracuse, il paroît qu'avant d'admettre cette conjecture, il faut encore attendre de nouveaux éclaircissements et des découvertes nouvelles.

CHAPITRE II.

ROIS DE MACÉDOINE.

§. 1. ALEXANDRE-LE-GRAND.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX.

Le caractere et les grandes actions d'Alexandre répandent un tel éclat sur son histoire, que le récit de ses exploits, suivant l'observation d'un ancien, ne peut devenir une partie accessoire d'aucun autre ouvrage historique [1]. Pour ne pas m'écarter de mon plan, je ne donnerai ici que la simple indication chronologique des actions de ce prince, et des époques principales de sa vie [2].

Alexandre naquit, l'an 356 avant l'ere chrétienne, à Pella, ville que son pere Philippe, fils d'Amyntas, roi de Macédoine, avoit choisie pour sa résidence ordinaire. Sa mere, Olympias, étoit issue de la maison des rois d'Epire et de la race des Eacides; en sorte qu'Alexandre pouvoit se vanter de tirer son origine,

(1) Pausanias, liv. I, c. 9. Τούτῳ μείζονα ὑπῆρξέ πως ἢ ἄλλου τὰ ἔργα εἶναι λόγου.

(2) J'ai suivi le *Canon chronologique depuis l'avènement de Philippe au trône de Macédoine jusqu'à la mort d'Olympias*, rédigé par M. de Sainte-Croix, et inséré dans son excellent ouvrage qui a pour titre, *Examen critique des historiens d'Alexandre*, pag. 647, seconde édition. Ce savant y a éclairci avec une doctrine profonde la plupart des difficultés que présente ce morceau si brillant de l'histoire ancienne.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX.

du côté paternel, d'Hercule et de Jupiter, et du côté maternel, d'Achille et de Jupiter [1]. A peine étoit-il âgé de treize ans, que son instruction fut confiée à un des plus grands philosophes qui aient jamais existé. Nous avons vu avec quelle noblesse Philippe sut engager Aristote à s'en charger [2]. Le philosophe se proposa de former son éleve de maniere à ce qu'il fût un grand roi : jamais but ne fut mieux atteint. Le jeune prince réussit bientôt à exciter, dans l'ame de son pere, tant d'admiration pour ses qualités, que ce roi, grand homme lui-même, ne put s'empêcher de s'écrier : « O mon fils, cherche un autre royaume qui soit « plus digne de toi ; la Macédoine ne sauroit te contenir [3] ! » Ces paroles ne furent point perdues ; elles embraserent le cœur d'Alexandre de cette noble ambition qui changea la face du monde ancien.

La répudiation d'Olympias, sa mere, l'irrita contre Philippe ; mais ils se réconcilierent peu de temps après, et il eut bientôt à venger la mort de son pere. Monté sur le trône à vingt ans, il ne tarda pas à détromper les nations voisines, qui espéroient que le glaive macédonien seroit moins terrible dans de si jeunes mains. Les Thraces et les Illyriens furent subjugués ; la destruction de Thebes commanda la soumission à la Grece entiere ; Alexandre en fut créé général, pour la venger des Perses ses éternels ennemis. A vingt-deux ans il passe l'Hellespont ; et déja sûr de la réussite de ses projets, il distribue à ses amis tous les domaines de sa couronne, et ne se réserve que ses espérances.

(1) La descendance de Philippe de la maison des Héraclides, d'où Caranus étoit issu, n'étoit point fabuleuse : celle d'Olympias de la maison des Eacides, qui régnoient en Epire à l'époque de la prise de Troie, étoit également historique : ainsi les deux familles remontoient l'une et l'autre sans contestation à l'antiquité mythologique.

(2) Voyez tom. I, ch. IV, pag. 182.

(3) Plutarque, *in Alexandro*, p. 667.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX.

Les trois batailles du Granique, d'Issus, et d'Arbelles; les siéges d'Halicarnasse et de Tyr, et tant d'autres actions qui l'éleverent, dans l'espace de cinq années, sur le trône de l'Asie; la fondation d'Alexandrie, la restauration et la destruction d'un grand nombre de villes, sont une des plus nobles parties de l'histoire grecque, et la plus intéressante peut-être des annales militaires de l'antiquité[1]. Parvenu à la plus grande élévation où un homme soit jamais arrivé, il ne s'endormit point sur ses trophées. Il voulut parcourir en vainqueur toutes les parties des immenses états qu'il venoit de conquérir; et il inspira l'admiration et la crainte à tous les peuples limitrophes. Arrivé sur les bords de l'Indus et de l'Hidaspe, son dessein étoit de pousser ses conquêtes jusqu'à l'océan oriental, que la géographie de son temps lui faisoit croire bien moins éloigné qu'il ne l'étoit en effet: mais, suivant toutes les apparences, son esprit éclairé lui fit naître des doutes qui le déterminerent à céder au desir de ses troupes fatiguées de conquêtes et de victoires trop lointaines, dont la renommée ne pouvoit répandre dans leur patrie que des bruits incertains et confus.

L'oracle d'Ammon, qu'il avoit visité, le reconnut pour fils de Jupiter. Cette flatterie, qui ne blessoit ni l'esprit ni les principes de la religion grecque, fut accueillie par le héros; il profita de l'excès de l'admiration qu'il inspiroit à ses contemporains, et résolut de s'en servir pour l'accomplissement des grands des-

(1) On remarque dans l'histoire des campagnes d'Alexandre-le-Grand une rapidité de marches inconnue aux grands capitaines qui l'avoient devancé. Ces marches étoient extrêmement difficiles à exécuter par les armées de l'antiquité, à cause du poids énorme des armes défensives: aussi Alexandre, dans la poursuite de Bessus, fit monter à cheval l'élite de son infanterie (Arrien, *de Exped. Alex.*, l. 3, p. 211 de l'édition de Blanchard). On trouve d'autres exemples des marches forcées d'Alexandre dans le même historien, pag. 222, et au liv. IV, pag. 251 dans Plutarque, *in Alexandro*, p. 689.

seins dont la seule force des armes ne pouvoit assurer le succès[1]. Il ne se proposoit rien moins que de former des peuples de l'Asie et de la Grece une seule nation, et d'établir un empire unique qui assureroit le repos des états dont il seroit composé, et contiendroit tous les autres dans un respect approchant de la dépendance[2].

La mort fit évanouir ces grands projets, et empêcha le bonheur du monde. Alexandre mourut dans sa trente-deuxieme année à Babylone, l'an 324 avant l'ere chrétienne, d'une fievre violente qu'il supporta pendant l'espace de onze jours, sans cesser, pendant les quatre premiers, de suivre le cours de ses occupations ordinaires. Le journal de sa maladie nous a été conservé par Arrien : ce monument servira dans tous les âges à démentir les bruits calomnieux qu'on répandit sur la mort de ce prince; bruits que l'envie et le défaut de critique ont fait retentir jusqu'à nous.

Alexandre allioit sans doute quelques défauts aux qualités plus qu'humaines dont il étoit doué: mais les juges les plus séveres, en considérant la sublimité de son génie et de ses talents, fermeront les yeux sur quelques fautes pardonnables à sa jeunesse, et plus encore à la continuité non interrompue de

(1) Arrien, liv. VII, pag. 504; Lucien, *Dial. mort.*, dial. 14; Plutarque, *Alexandro*, pag. 681, et d'autres anciens, font l'apologie d'Alexandre sur cet article, quoique ce dernier ait, dans la vie de ce conquérant, adopté un grand nombre de rapports, répandus par différents écrivains dans l'intention évidente de rabaisser ses grandes qualités.

(2) Ces projets, dignes de sa grande ame, ont été indiqués par Diodore, liv. XVIII, §. 4; et par Plutarque, *de Fort. Alex.*, lib. I. L'auteur sicilien avoit compulsé sur les faits d'Alexandre les écrits d'Hiéronymus de Cardie, qui, par son intimité avec Eumene son compatriote, secrétaire et confident du monarque, avoit été à portée de connoître mieux qu'un autre les vastes desseins du conquérant de l'Asie. Voyez, sur cet auteur, l'abbé Sevin, *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tom. XIX, pag. 30-53.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX.

ses succès[1]. Un grand nombre de philosophes et d'écrivains de différents genres, anciens et modernes, se sont plu à ravaler ce héros presque au niveau des autres hommes[2]. Il y a cependant une remarque intéressante à faire, c'est que plus on soumet l'histoire d'Alexandre à une critique rigoureuse, plus les faits qu'elle présente se développent à l'avantage de ce prince; et que la plupart des circonstances qui lui sont défavorables ne sont que de prétendus embellissements imaginés par des rhéteurs et des sophistes, et des bruits sans fondement, nés de la malveillance et accueillis par la jalousie ou par la fausse philosophie[3]. On a dit que le caractere d'Alexandre étoit enclin à la

(1) Quinte-Curce (lib. X, c. 5.): « Ses « vertus lui venoient de la nature, et ses « vices, ou de l'âge ou de la fortune »; *Bona naturæ ejus fuisse, vitia vel fortunæ vel ætatis.*

(2) On connoît la haine de Cassandre contre la mémoire d'Alexandre, dont il fit périr la famille. Plutarque nous apprend qu'il ne pouvoit passer sans trembler devant la statue d'Alexandre: c'étoit l'effet de la frayeur qu'il avoit conçue lorsqu'à Babylone il avoit mérité le courroux de ce prince (Plutarque, *Alex.*, pag. 706). Une autre source des calomnies débitées par les écrivains grecs contre ce conquérant, étoit l'esprit de liberté des républiques de la Grece, qui croyoient, après sa mort, pouvoir se ressaisir de leur indépendance, et mettoient tout en œuvre pour noircir la mémoire de celui qui la leur avoit enlevée. Les lieux communs des déclamateurs et des sophistes furent une troisieme source des mensonges dont on parsemoit l'histoire de ce grand homme.

(3) Ainsi l'on raconte qu'Alexandre parlant de peinture dans l'atelier d'Apelle, cet artiste lui conseilla de se taire, parceque, disoit-il, il faisoit rire jusqu'à des jeunes gens occupés à broyer les couleurs (Pline, H. N., l. XXXV, §. 36, nº 6). Or cette aventure est mise par Plutarque sur le compte, non d'Alexandre, mais de Mégabyze; et cette tradition doit être la véritable, puisque Horace, écrivain bien plus ancien et plus à portée d'être instruit, accorde au conquérant de l'Asie un *goût fin* pour juger les arts: *Judicium subtile videndis artibus* (l. II, ep. I, v. 237). Il est vrai qu'il ne lui accorde pas le même goût en littérature, parcequ'il avoit été extrêmement libéral dans les récompenses qu'il avoit données à un mauvais poëte: mais il est permis de révoquer en question le principe. Alexandre a pu être généreux envers Chœrilus sans se dissimuler les défauts des ouvrages de ce poëte. Son admiration pour Homere et sa lecture assidue de l'Iliade peuvent nous faire penser qu'il

cruauté, et l'on a tâché d'appuyer cette assertion par l'autorité d'Aristote lui-même. Je fais voir, dans la note ci-jointe, qu'on a mal expliqué ce passage, qui dit tout le contraire, et qui renferme le plus magnifique éloge du fils de Philippe[1]. On a prétendu que son ame héroïque montra quelque foiblesse, et ne sut pas se préserver des terreurs de la superstition ; je fais voir que cette imputation n'est fondée que sur des rapports mal entendus ou peu dignes de foi[2]. Je m'empresse de marcher vers

Chap. II.
Rois de Macédoine.
Pl. XXXIX.

avoit du goût pour la grande et belle poésie ; et il est aussi à remarquer que l'époque d'Alexandre, fertile en grands artistes, ne le fut pas également en grands poëtes.

(1) Voici ce passage, dont Rutilius Lupus nous a conservé la traduction latine : « Alexandre de Macédoine, dit son illustre « maître, ne manquoit ni d'habileté dans « le conseil, ni de valeur dans les combats, « ni de grace dans ses bienfaits ; il *man-« quoit seulement de sévérité dans les « punitions*. Son grand discernement bril-« loit dans les affaires épineuses. Falloit-il « attaquer les ennemis, il étoit fort intré-« pide ; s'agissoit-il de décerner le prix à « ceux qu'il en trouvoit dignes, il étoit « très libéral; avoit-il à punir, il étoit fort « clément ». *Alexandro Macedoni, neque in deliberando consilium, neque in prœliando virtus, neque in beneficio benignitas deerat, sed dumtaxat in supplicio crudelitas. Nam cum aliqua res dubia accidisset, apparebat sapientissimus ; cum autem confligendum esset cum hostibus fortissimus ; cum vero prœmium dignis tribuendum liberalissimus : at cum animadvertendum, clementissimus* (Rutil. Lup., *de fig. sentent.*, l. I, §. 18). Cette traduction est de M. de Sainte-Croix (*Examen des histor. d'Alex.*, p. 203), excepté dans la phrase *Sed dumtaxat in supplicio crudelitas*, que j'ai cru devoir traduire, « Il manquoit seulement de sévé-« rité dans les punitions », en sous-entendant *deerat*, qui précede; au lieu que M. de Sainte-Croix a traduit, « Mais sa cruauté « se manifesta quelquefois dans les sup-« plices », en sous-entendant *erat*, qui n'y est pas. La conclusion, « Avoit-il à punir, « il étoit fort clément », justifie mon interprétation. En effet, Alexandre avoit pardonné la premiere fois à Harpalus, et l'avoit rétabli dans sa place : il avoit fermé les yeux, en Egypte, sur les intrigues de Philotas, qu'il punit à sa seconde conspiration. Cet éloge, qu'Aristote nous a laissé d'Alexandre, est d'autant plus remarquable qu'il a été évidemment écrit après sa mort. Ainsi le reproche de flatterie que Ruhnkenius fait au philosophe dans cette occasion, et d'après Tertullien, me paroît tout-à-fait injuste.

(2) Les craintes superstitieuses d'Alexandre, à Babylone, ont été manifestement imaginées après l'évènement de sa mort ; à moins qu'on ne veuille croire que les Chaldéens étoient de véritables prophetes. Aussi nous trouvons bien moins de détails sur

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX.

mon objet principal, et d'orner cet ouvrage de quelques portraits authentiques d'Alexandre-le-Grand.

S'il étoit vrai, ainsi que divers savants l'ont pensé, qu'il ne nous en fût parvenu aucun [1], cette privation seroit d'autant plus fâcheuse qu'elle devoit être moins à craindre, vu le nombre immense d'images de ce conquérant qui existoient dans l'antiquité. En effet la vanité, l'enthousiasme, la reconnoissance, la crainte, la flatterie, l'amour des arts, l'amour de la gloire, la curiosité, la superstition même, les avoient multipliées à l'infini, de son vivant et après sa mort [2]. Apelle l'avoit peint tant

ce point dans Arrien, qui a puisé à de meilleures sources, que dans les autres historiens d'Alexandre; et le peu qu'il en dit est tiré d'Aristobule, écrivain qui n'avoit pu déguiser son amour pour le merveilleux (*Examen des histor. d'Alex.*, p. 43). Arrien rapporte aussi un vers d'Euripide, que le conquérant prononça lorsqu'on prétendoit l'épouvanter par de vaines prophéties: « Celui-là est le meilleur prophete, « dit-il, qui est le plus savant dans l'art « des conjectures » (lib. VII *de Ex. Alex.*, p. 479); et si les Chaldéens se sont véritablement permis de débiter quelques prédictions sinistres sur l'entrée d'Alexandre à Babylone, il est à croire qu'elles étoient fondées sur les effets de l'air mal sain qu'on respiroit à certain temps de l'année dans ce pays marécageux. Il y a des contrées en Italie où l'on pourroit hasarder des pronostics semblables. Quant à l'augure d'un aigle qui fit renoncer Alexandre à la guerre de mer, suivant l'auteur de l'*Examen*, pag. 490, j'observe que l'interprétation donnée par le monarque à cet augure, et qui étoit contraire à celle que lui donna Parménion, ne fut qu'un effet des grandes vues d'Alexandre. Parménion, qui auroit voulu engager une bataille sur mer, avoit appuyé son opinion sur l'autorité d'un augure: Alexandre, qui avoit un grand respect pour tout ce qui tenoit à la religion (Arrien, l. III, p. 502), donna au même augure une interprétation différente; mais il avoit déja pris son parti, il sentoit l'infériorité de sa flotte; et il étoit persuadé qu'en s'emparant du continent, il auroit vaincu sans les combattre les forces maritimes de ses ennemis: ainsi il donna des ordres pour que son armée navale fût dissoute (Arrien, II, p. 58).

(1) *Exam. crit. des hist. d'Alex.*, pag. 506.

(2) Trébellius Pollion nous apprend qu'au IIIe siecle de l'ere vulgaire il y avoit des personnes, à Rome, qui portoient la tête d'Alexandre sur des bagues, sur des bracelets, dans les ornements de leur coiffure; ses images se voyoient tissues sur les habillements les plus riches des dames: on avoit coutume de graver son portrait et son histoire sur la vaisselle la plus précieuse,

de fois, qu'au jugement de Pline c'étoit une peine inutile que d'en vouloir fixer le nombre[1]. Lysippe et ses disciples l'avoient souvent répété sur le bronze[2]. Des temples que l'on avoit élevés, des jeux solennels que l'on célébroit en son honneur dans les villes de la Grece et de l'Orient qu'il avoit fondées ou favorisées[3], et même dans plusieurs autres qui ne tenoient rien de lui[4], avoient fait que son image étoit aussi répandue et aussi

« Parceque, dit le biographe, ceux qui « portent sur eux l'image d'Alexandre-le-« Grand, en or ou en argent, réussissent « dans toutes leurs affaires » (XXX *tyranni*, *Hist. Aug. script.*, p. 296, sq.). S. Jean Chrysostome s'éleve contre quelques chrétiens de son temps, qui, par un motif également superstitieux, attachoient des médailles en cuivre d'Alexandre-le-Grand aux ornements de leurs coiffures ou de leurs chaussures (*Ad illuminandum catechumenos*, II).

(1) *Alexandrum et Philippum quoties* (*Apelles*) *pinxerit enumerare supervacuum est* (lib. XXXV, §. 36, n. 13).

(2) *Fecit et Alexandrum magnum*, *multis operibus*, *a pueritiâ ejus orsus* (Pline, liv. XXXIV, §. 19, 6). L'image de ce prince, placée dans le temple de Delphes, étoit, suivant Pline, un ouvrage excellent d'Euthycrate, éleve et fils de Lysippe (*Ibid.*, n° 7); mais la chasse d'Alexandre, qu'on voyoit dans ce temple, avoit été exécutée par Lysippe lui-même (*Ibid.*, n° 6).

(3)

Summus Alexander regum quos Memphis adorat.
Lucain, l. X, v. 272.

Ce vers s'accorde avec le récit de Diodore (l. XVIII, §. 28, p. 643), et avec l'inscription de Rosette, qui nomme Aëtus, fils d'Aëtus, pontife d'Alexandre, pour le premier parmi les prêtres *éponymes*, ou dont le nom servoit à distinguer les années (*lig. 4. Eclairc. sur l'inscript. trouvée à Rosette*, par M. Ameilhon). Quant aux temples et aux fêtes d'Alexandre, on peut voir ce qui a été observé par Eckhel (D. N., *Observ. general.*, c. 21, §. 2; v. *Alexandrea*, t. IV, p. 433), et ce que Spanheim a dit sur le culte et sur les honneurs rendus par les empereurs romains à la mémoire d'Alexandre, dans ses remarques sur *les Césars de Julien*, n° 404.

(4) Telle étoit l'image d'Alexandre-le-Grand, consacrée dans le temple d'Hercule, à Cadix. César, envoyé questeur dans l'Espagne ultérieure, en regardant cette image, ne put retenir ses larmes : il compara sa vie avec celle du conquérant, et, sentant son immense désavantage, son ambition s'enflamma; il sollicita sa retraite d'une place dans laquelle il n'auroit avancé que lentement dans la carriere des honneurs, et courut à Rome se jeter de nouveau au milieu des orages qui agitoient à cette époque une république déja à moitié détruite. Ainsi une simple image d'Alexandre influa sur les destinées du monde (Suétone, *Jul. Cæs.*, §. 5).

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX.

connue que les images des dieux. Il étoit difficile de croire que ces monuments eussent tous disparu, ainsi que les nombreuses copies qu'avoit dû produire le goût pour l'imitation, qui étoit si général chez les anciens : aussi plusieurs de ces copies ont-elles été conservées. On manquoit seulement de moyens assez sûrs pour les reconnoître ; le hasard nous les a heureusement procurés : un hermès, placé maintenant dans le musée Napoléon, nous a donné le portrait d'Alexandre-le-Grand, assuré par une inscription antique.

Nos 1 et 2.

Ce précieux monument fut découvert près de Tivoli, en 1779, dans un endroit occupé autrefois par la maison de campagne des Pisons[1], et qui porte encore le nom de ces illustres Romains. L'inscription qu'on y lit au haut de la gaîne contient ces trois mots, dont le dernier est mutilé :

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ	*Alexandre,*
ΦΙΛΙΠΠΟΥ	*macédonien,*
ΜΑΚΕΔων	*fils de Philippe*[2].

(1) Cabral et del Re, *delle ville di Tivoli*; Rome, 1779, in-8°, pag. 37.

(2) Le lieu et la date de cette découverte ont été marqués sur le côté gauche de l'hermès par feu M. le chevalier d'Azara, qui avoit fait faire la fouille à ses frais. Cet illustre amateur, étant à Paris, ambassadeur du roi d'Espagne, fit présent de cette antique à S. M. l'Empereur, alors premier consul. C'est un hermès de marbre pentélique, haut, avec la partie de la gaîne où est l'inscription grecque, de 65 centimetres (deux pieds). M. Fea, qui a inséré un dessin de ce monument dans l'édition romaine de l'*Histoire de l'art*, par Winckelmann, t. II, pl. 5, trompé par le nom de *marmo cipolla* qu'on donne actuellement, à Rome, à cette espece de marbre statuaire (voyez le tome III du *Museo Pio Clementino*, p. 18, n. c), l'a cru de marbre de Carystos, qu'on appelle à Rome *cipollino*, et qui n'est pas un marbre statuaire (*Hist. des arts*, loc. cit., p. 457). Au reste, la gaîne, quoique détachée, est la même qui appartenoit anciennement à cette tête, comme il est prouvé par la qualité et par les accidents du marbre, et sur-tout par la cassure. Le dessin, qu'on a gravé avec la

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX.

La forme de cette inscription fait juger qu'elle n'a pas été gravée pendant la vie d'Alexandre[1] : l'hermès lui-même a été probablement exécuté à Athenes vers les derniers temps de la république romaine, ainsi que le font conjecturer le marbre pentélique qui en est la matiere, et la conformité du style avec celui des bustes de Périclès et des sept Sages[2], trouvés à Tivoli dans la maison de campagne de Cassius. Les sculpteurs d'Athenes, excités, comme le sont aujourd'hui ceux de Carrare, par l'abondance du beau marbre que fournissoient les montagnes de Penteles et d'Hymette, ne cessoient de reproduire tout ce que les arts de la Grece offroient d'intéressant, et de faire passer leurs ouvrages à Rome, où ils étoient destinés à embellir les maisons de plaisance et les jardins des maîtres du monde[3]. L'époque fixée par ces conjectures, quoique postérieure de plus de deux siecles au conquérant macédonien, ne porte aucune atteinte à l'authenticité de son portrait. Ses images étoient ho-

plus grande exactitude, a été exécuté lorsque l'original étoit à Rome, dans le palais de l'ambassadeur d'Espagne. On avoit publié ce portrait d'Alexandre dans les *Notizie* de M. Guattani, en 1784; mais la gravure est peu fidelle : néanmoins on l'a copiée dans la planche jointe à la dissertation de M. le Blond, qu'on lit dans le Ier volume des *Mémoires de la classe de littérature et beaux arts de l'Institut national*, à la page 615. C'est sur cette estampe si peu exacte qu'est fondé le jugement défavorable qu'on porte, dans le mémoire que je viens de citer, sur ce portrait d'Alexandre-le-Grand.

(1) Le célebre peintre Raphaël Mengs, en voyant cette tête antique au moment qu'elle sortoit de la terre, crut y reconnoître le style de l'art du temps même d'Alexandre. Cette erreur peut être excusable, attendu que l'hermès a été sans doute imité ou copié d'après un ouvrage exécuté du vivant d'Alexandre. Voyez la *Vie de Mengs*, par M. Azara, imprimée à la tête des ouvrages de cet artiste.

(2) Les hermès qu'on cite ici et qu'on voit gravés aux planches 9, 10, et 15 de cet ouvrage, sont tous du même marbre et de la même dimension de l'hermès d'Alexandre; et la forme des lettres des inscriptions est aussi la même.

(3) Les lettres de Cicéron à Atticus suffisent pour prouver ce fait. (l. I, *epist.* 4, 8, 9, et 10).

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX.

norées par-tout; il y en avoit d'exposées aux regards du public à Delphes, à Athenes, à Olympie[1]; et lorsqu'un intervalle de barbarie ne sépare pas les siecles, la vérité des portraits des hommes illustres ne perd rien dans les copies; le laps du temps ne fait au contraire qu'étendre de plus en plus la connoissance de leur physionomie. Ainsi l'on pourroit affirmer, sans crainte de se tromper, que les portraits de Léon X, de Charles-Quint, ou de Henri IV, faits aujourd'hui, ne sont pas moins ressemblants que ceux sur lesquels ils ont été copiés, et qui avoient été peints du vivant de ces princes: leurs physionomies sont connues en Europe par tous ceux qui aiment ou qui cultivent les arts, mieux encore peut-être qu'elles ne l'étoient pendant leur regne. On doit en conclure que le portrait d'Alexandre, portrait le plus connu qui existât dans l'antiquité, exécuté cent fois par les artistes les plus habiles de son temps, ne disparoissoit pas dans les copies en marbre et en bronze que le luxe ou le goût des Romains demandoit tous les jours aux arts de la Grece.

L'hermès dont nous parlons est sculpté avec facilité et sentiment, de la même maniere que nous avons remarquée dans d'autres portraits d'hommes célebres. Le sculpteur, content de rendre avec exactitude cette physionomie expressive, a négligé tout accessoire. Il n'a pas figuré le diadême; mais il l'a fait sentir par le creux circulaire qui sillonne la chevelure en arriere des meches dont le toupet est formé. Cette disposition des cheveux est caractéristique dans les portraits d'Alexandre. Plutarque et Elien en ont fait l'observation[2]: la chevelure d'Alexandre,

(1) Pline, liv. XXXIV, §. 19, 6; Pausanias, liv. 1, c. 9, liv. V, c. 24, et liv. VI, c. 11.

(2) Plutarque, parlant de Pompée, dit que sa chevelure étoit tant soit peu retroussée en arriere; ce qui lui donnoit une espece

suivant la description qu'ils en donnent, s'élevoit au milieu du front, et retomboit en arriere. Un autre caractere de ce portrait est le renflement du muscle *mastoïdien* du côté gauche : ce muscle du col, ainsi gonflé, oblige la tête à se porter vers l'épaule; autre particularité qui, suivant les historiens, distinguoit Alexandre[1]. Le regard et l'air de la tête offrent un troisieme caractere. La physionomie d'Alexandre, malgré sa beauté, avoit quelque chose de terrible, et qui exprimoit son tempérament enclin à la colere[2]; ses yeux brilloient d'un grand éclat, et la vivacité de leurs mouvements donnoit l'idée de la vigueur de son ame[3]: sa figure avoit quelque rapport avec celle du lion.

Chap. II.
Rois de Macédoine.
Pl. XXXIX.

de ressemblance avec Alexandre-le-Grand, Τὶς ἀναστολὴ τῆς κόμης ἄτρεμα : et, à la vérité, les portraits de Pompée nous présentent cette particularité dans les cheveux qui s'élevent sur son front (Plut., *in Pompeio*, p. 619). Elien dit de même d'Alexandre, que ses cheveux se replioient en arriere, Τὴν μὴν γὰρ κόμην ἀνασεσύρθαι αὐτῷ (V. H., liv. XII, c. 14). Winckelman avoit reconnu cette particularité dans les portraits d'Alexandre ; mais il a vraisemblablement ignoré les passages que je viens de citer, puisqu'il paroît avoir cru que Lysippe avoit représenté de cette maniere la chevelure d'Alexandre, pour qu'elle eût une certaine ressemblance avec la chevelure que les Grecs ont donnée aux têtes de Jupiter (*Mon. ined. tr. prel.*, p. 77). La correspondance que je viens de remarquer du verbe ἀνασεσύρθαι d'Elien avec le mot ἀναστολὴ de Plutarque a échappé à l'érudition de M. le Dr Coray, qui a changé dans le texte d'Elien, sur l'autorité d'un petit nombre de manuscrits, le mot ἀνασεσύρθαι, qui exprime le mouvement *des cheveux repliés en arriere*, en celui d'ἀναπεφύρθαι, qui signifie *avoir des cheveux en désordre et ébouriffés*. Cette inadvertance d'un helléniste aussi distingué prouve combien les connoissances dans l'antiquité contribuent à la parfaite intelligence des auteurs anciens.

(1) Plutarque l'a décrite en peu de mots et avec beaucoup d'élégance : Ἀνάτασιν τοῦ αὐχένος εἰς εὐώνυμον ἡσυχῆ κεκλιμένου (*Alex.*, p. 666).

(2) Θυμοειδές (Plutarch., *loc. cit.*). Τὶ ἐκ τοῦ εἴδους φοβερόν (Elien, V. H., l. XII, c. 14).

(3) Τὸ ἀῤῥηνωπὸν καὶ λεοντῶδες (Plutarch., *de fortuna Alexandr.*, t. II, p. 335). Υγρότης τῶν ὀμμάτων.... ὀμμάτων διάχυσις καὶ ὑγρότης (Plutarch., *loc. cit.*, et *in Alexandr.*, pag. 666). Cette expression désigne l'éclat des yeux; lorsqu'ils sont brillants et mobiles, ils paroissent pour ainsi dire nager dans un crystal. Quoiqu'un artiste puisse très difficilement représenter cette qualité du personnage qu'il copie, dans un portrait en peinture, et plus difficilement encore en

CHAP. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX.

En examinant la face du n° 1, on reconnoîtra dans la disposition de la chevelure, dans la forme des yeux, et dans le contour de la figure terminée en pointe, une certaine ressemblance avec le roi des animaux. Cette forme de menton, tant soit peu saillante et pointue, a été remarquée par Aristote comme la forme physiognomonique d'un homme doué d'une grande énergie[1]. Cette même forme et le caractere irascible paroissent encore plus prononcés dans le profil du n° 2.

N° 3.

Le marbre pentélique de cet hermès, comme il est arrivé à d'autres monuments[2], a été corrodé également dans toute la surface par les sels de la terre; ils en ont emporté l'épiderme sans en altérer les formes: quelques veines du marbre, moins susceptibles de l'action des corrodants naturels, ont résisté, et sont restées comme autant de témoins qui servent à marquer l'épaisseur de la couche ou de l'écorce emportée par le temps.

sculpture, il paroît que Lysippe, par la forme des contours, par le creux de quelques parties, et probablement par le moyen de quelque matiere brillante incrustée dans le bronze à la place des prunelles, avoit su obtenir un effet presque équivalent. Il faut avouer que, même dans cette estampe dépourvue de la magie des couleurs et de l'effet des reliefs, le regard d'Alexandre paroît avoir quelque chose d'ouvert, de lumineux, et de perçant. Quant à la correction proposée par Meziriac (voyez l'*Examen critique*, p. 507), qui vouloit lire γοςγότης pour ὑγςότης dans le premier de ces deux passages de Plutarque, elle est démentie par le second, où le mot ὑγςότης est expliqué par διάχυσις. Ομματα ὑγςὰ, sont des yeux tels que Solin les décrit dans le portrait d'Alexandre, *Lætis oculis et illustribus*, c. 15.

(1) Aristote, *Physiognom.*, tom. II, c. 6, p. 112 de l'édition de Pacius: Οἱ ἀκρογένειοι εὔψυχοι.

(2) M. Denon conserve dans son cabinet le pied d'une des figures qui décoroient l'un des frontons du temple de Minerve à Athenes, et qui avoit des parties saillantes et de ronde-bosse. Ce pied a été aminci, par l'effet des corrodants naturels, de la maniere la plus remarquable: aucun petit relief, aucune veine n'a disparu de la surface de ce marbre; cependant il est évident qu'il a perdu beaucoup de son épaisseur en tout sens.

Chap. II.
Rois de Macédoine.
Pl. XXXIX.

Si l'hermès étoit demeuré intact, la figure auroit un peu plus d'embonpoint, tel à-peu-près qu'on peut le remarquer dans le fragment du nº 3. Ce camée antique, tiré du cabinet de S. M. l'Impératrice Joséphine, représente la même tête; le mouvement des cheveux en arriere, qui est caractéristique dans ce portrait, ainsi que nous venons de le dire, et les contours du profil jusqu'aux levres, nous le font reconnoître. Ce profil nous donne aussi la forme du nez qui manquoit à la tête en marbre, et qui a été suppléé par une restauration [1]. La chevelure est ceinte du diadême, ornement que le conquérant macédonien avoit adopté le premier, à l'exemple des rois d'Asie [2], et que ses successeurs prirent ensuite comme une marque distinctive de la dignité royale. Il est vraisemblable que ce camée est un ouvrage de Pyrgotele, excellent artiste qui avoit le privilege de graver le portrait d'Alexandre [3], ou du moins qu'il en est une imitation

(1) Plusieurs écrivains ont répété, après Freinshémius (*Suppl. ad. Q. Curtium*, l. I, c. 2), qu'Alexandre avoit le nez aquilin. Cependant aucune des autorités citées par ce laborieux écrivain ne l'assure: en admettant même qu'il ait avancé cette particularité sur quelque fondement, il paroît certain, par les portraits du conquérant, qu'on doit expliquer ce mot *aquilin* seulement par celui d'*ὑπόγρυπος*, *légèrement courbé vers le milieu.*

(2) Justin (l. XII, c. 3): *Post hæc Alexander habitum regum Persarum, et DIADEMA, insolitum antea regibus Macedonicis, velut in leges eorum quos vicerat transiret, adsumit.* Quinte-Curce (l. VI, c. 6): *Purpureum diadema distinctum albo, quale Darius habuerat, capiti circumdedit.* Diodore assure le même fait (liv. XVII, §. 77). Wesseling a remarqué une méprise dans laquelle Beger est tombé en expliquant ce passage qu'il faut entendre comme Spanheim l'avoit expliqué, de U. et P. N. (tom. I, pag. 466). J'insiste sur les preuves de ce fait, qui est du plus grand usage pour la critique des médailles des rois, d'autant plus que le savant Eckhel, dans son grand ouvrage, offre à ce sujet quelques contradictions (D. N., t. I, p. 253, t. II, p. 86 et 100, et t. IV, p. 463).

(3) Cicéron, *ad Famil.*, lib. V, ep. 12; Pline, l. XXXVII, §. 4, et l. VII, §. 38; et plusieurs autres auteurs cités à cet endroit par Hardouin. On voit par ces passages que Lysippe eut un privilege semblable pour modeler en bronze les images d'Alexandre-le-Grand, et Apelle pour les peindre. Quant

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX.

antique. Alexandre y paroît un peu plus âgé que dans l'hermès, et tel qu'il devoit être vers la fin de sa courte et glorieuse carriere.

N° 4. Le buste d'une petite statue équestre de bronze représentant Alexandre dans l'attitude d'un combattant, et qui fut trouvée dans les fouilles d'Herculanum en 1751, est gravé sous le n° 4[1]. Ici le héros paroît être dans la plus grande vigueur de la jeunesse; et je pense qu'il est représenté combattant au passage du Granique. Lysippe l'avoit modelé dans cette action, et il est probable que la statue équestre d'Herculanum est une imitation de l'original qui étoit consacré dans le temple de Jupiter à Dium[2]. L'artiste, pour faire mieux reconnoître Alexandre, lui a ôté le casque qui fut brisé dans cette action[3], et par anticipation il l'a décoré du diadême. On peut remarquer dans la tête de cette statue les mêmes traits, mais un peu plus jeunes, la même disposition de cheveux, la même maniere de les serrer avec le diadême que dans les autres portraits. On avoit reconnu et publié cette figure comme étant celle d'Alexandre, bien des années avant que l'hermès portant son nom fût trouvé à Tivoli. Cette découverte, qui a confirmé si complètement les conjec-

aux statuaires qui les représentoient en marbre, il paroît qu'aucun n'avoit été privilégié. Il est cependant vraisemblable que l'hermès du musée Napoléon a été imité d'un original en bronze de Lysippe, ainsi que l'ont été les portraits des sages de la Grece. Voyez ci-dessus, à la premiere partie, chapitre II, page 106.

(1) On l'a publiée dans le volume II des *Bronzes d'Herculanum*, planches 51 et 52 : mais le dessin qu'on a gravé ici a été pris à Palerme avec plus de soin, et dans les dimensions de l'original.

(2) Arrien, liv. I, p. 47. Cette statue équestre et vingt-cinq autres, qui représentoient autant de cavaliers morts dans la même bataille, furent transportées à Rome par Métellus.

(3) Arrien, *Exped. Alex.*, liv. I, p. 44.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX*.

tures des académiciens de Naples, paroît ne plus laisser aucun doute sur le véritable portrait de ce prince.

Eclairés par cette certitude, nous examinerons maintenant si, pendant la vie d'Alexandre, sa tête a été gravée sur ses monnoies. Eckhel a résolu négativement cette question; mais ce savant, presque étranger aux grands monuments de l'antiquité, a dédaigné dans son examen les lumieres qu'il auroit pu emprunter à l'archéographie [1]. Ceux qui ont soutenu l'opinion contraire se fondent souvent sur de fausses suppositions, et paroissent ignorer les opinions adoptées par la critique sur quelques points de la science des médailles [2]. J'indiquerai les faits propres à établir l'état de la question. On convient d'abord que ce ne peut être que par erreur que quelques artistes ont pris la tête de Minerve gravée sur les médailles, ou pour mieux dire sur les monnoies d'or d'Alexandre, pour la tête de ce monarque. Je n'insisterai plus par conséquent sur un point qu'on peut regarder comme bien décidé. La tête d'Hercule, coiffée d'une peau de lion, qui est l'empreinte générale des monnoies d'argent d'Alexandre, a fait naître des doutes qu'on n'a pas encore complètement dissipés. Eckhel, en les examinant, observe avec raison qu'on retrouve la même tête sur les médailles de plusieurs rois de Macédoine; et que, sur les tétradrachmes ou médaillons d'Alexandre-le-Grand, les physionomies sont très peu ressemblantes entre elles, et d'une nature qui paroît entiè-

(1) D. N., tom. II, p. 99.

(2) Voyez le mémoire déja cité, dans le recueil de l'Institut, *classe de littérature et beaux arts*, tom. I, pag. 615 : on y suppose que, du temps d'Alexandre, l'usage de représenter les portraits des rois sur la monnoie de leurs états étoit établi dans la Grece; on y regarde les médailles de Sicile, avec les têtes de Gélon et d'Hiéron I[er], comme ayant été frappées de leur vivant; toutes suppositions que la bonne critique ne peut admettre.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX*.

rement idéale : d'où il conclut que la tête d'Hercule gravée sur les médaillons d'Alexandre n'est pas un portrait de ce prince ; conclusion d'autant plus probable que, jusqu'à l'époque de ce conquérant, la monnoie de la Grece n'avoit porté d'autres têtes que celles des dieux et des demi-dieux[1].

Ce raisonnement ne paroît cependant pas être rigoureusement juste : si des têtes d'Hercule, semblables les unes aux autres, ont été gravées sur la monnoie d'autres rois de Macédoine, si celles qui l'ont été sur la monnoie d'Alexandre ne se ressemblent pas toutes, il en résulte nécessairement qu'on ne peut regarder toutes ces différentes têtes comme autant de portraits d'Alexandre : mais rien ne prouve que quelques unes ne puissent pas être son portrait. On n'étoit pas alors, à la vérité, dans l'usage de graver des portraits sur les monnoies; mais on s'accorde à penser que cet usage s'introduisit bientôt après. Nous avons des têtes bien authentiques des rois successeurs immédiats d'Alexandre, représentées sur leur monnoie ; et on est porté à croire qu'une innovation de cette espece convenoit mieux à Alexandre lui-même qu'à ses successeurs, d'autant plus qu'ayant été placé au rang des dieux, même de son vivant[2], on avoit pu graver son portrait sur la monnoie, sans violer l'usage qui réservoit cet honneur aux images des divinités[3]. Ces con-

(1) Nous reviendrons sur ce fait dans la note placée à la fin de ce chapitre.

(2) Dinarch., *Orat. in Dem.*, p. 102 ; tom. IV, pag. 102 des *Orateurs de Reiske;* Diog. Laërt., VI, 63 ; Aelian., V. H., liv. II, c. 19.

(3) Plusieurs tétradrachmes d'Alexandre portent au revers, outre les emblêmes et les monogrammes qui désignent ordinairement les villes où la monnoie a été frappée, et les noms de leurs magistrats, d'autres caracteres qui, par leur réunion et leurs variétés, paroissent employés comme chiffres. Quelques antiquaires ont cru que ces chiffres indiquoient des époques, et ils ont pensé qu'on avoit continué à frapper la monnoie d'argent avec le type d'Alexandre-le-Grand plus d'un siecle après sa mort.

Chap. II.
Rois de Macédoine.
Pl. XXXIX*.

sidérations peuvent balancer celles du savant Eckhel; et la question se réduit à l'examen d'un fait, c'est-à-dire à voir si maintenant que, grace au buste du musée Napoléon, nous avons une connoissance certaine de la physionomie d'Alexandre, on trouve la même physionomie dans quelques unes des têtes d'Hercule gravées sur les tétradrachmes de ce prince.

En examinant avec attention le grand nombre de médailles de cette espece qui sont conservées dans le cabinet impérial, et dans ceux de quelques amateurs, je reconnois les traits d'Alexandre sous ceux d'Hercule, sur les tétradrachmes frappés à

Une remarque d'Eckhel a déja répandu du doute sur cette conclusion : il observe que les médailles antiques présentent souvent des chiffres numériques qui ne sont pas des époques. Ce principe est applicable aux médailles dont il s'agit, sur lesquelles non seulement on ne voit jamais le mot ἔτους, *année*, précéder ces chiffres, mais encore dont la fabrique paroît offrir des différences relatives plutôt à la diversité des lieux qu'à la diversité des temps. Cependant les numismatistes qui sont d'une opinion contraire à celle d'Eckhel ne cessent de s'appuyer sur le grand nombre de ces médailles qu'on trouve tous les jours dans le Levant. Ils le comparent avec le nombre des médailles frappées par les rois successeurs d'Alexandre, et ils en concluent qu'on n'a pu frapper les premieres durant un seul regne. Ce second argument est encore plus foible que l'autre. Il ne faut pas comparer la monnoie d'Alexandre avec celle de ses successeurs, qui n'ont possédé qu'une portion de ses vastes états. On peut la comparer plutôt avec celle des empereurs romains; et l'on verra que les médailles de certains Césars qui n'ont eu qu'un regne beaucoup plus court que le sien, sont encore plus nombreuses que celles d'Alexandre. Il y en a presque autant de Titus, et encore plus de Lucius Vérus : cependant le premier n'a régné que deux ans, le second neuf, et Alexandre en a régné douze. Qu'on ajoute à ces considérations la quantité étonnante de métaux précieux trouvée dans les trésors de Darius, et qu'Alexandre a fait monnoyer pour suffire à la dépense de ses guerres et de ses libéralités; le respect mêlé de superstition qui empêcha après sa mort qu'on ne détruisît ses monnoies, et la position de ses successeurs que la quantité des monnoies existantes avec le type d'Alexandre dispensoit de faire frapper un plus grand nombre de nouvelles monnoies; et l'on conclura que les tétradrachmes d'Alexandre doivent tous ou presque tous dater de son regne : et en effet ses successeurs, en commençant par son frere Philippe Arrhidée, n'ont pas manqué de faire inscrire leur nom sur les monnoies qu'ils ont fait frapper.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX*.

Rhodes; et sur d'autres frappés dans une ville de Phœnicie qu'on croit, avec beaucoup de probabilité, être la ville d'Aco, appelée dans la suite des temps Ptolémaïs.

N° 1 et 2.

L'histoire nous apprend jusqu'à quel point les habitants de Rhodes excelloient dans les arts, et combien ils furent dévoués au conquérant macédonien[1]. Je crois sur-tout le reconnoître dans le beau médaillon gravé au n° 1 de la planche XXXIX*. La ressemblance de cette tête avec le profil d'Alexandre, tel qu'on le voit dans les différents dessins de la planche précédente, ne me paroît pas douteuse. Si je ne suis pas dans l'erreur, il faut conclure de là que les Rhodiens, ayant appris que les honneurs divins étoient décernés au monarque, s'empresserent de substituer sur leurs tétradrachmes les véritables traits d'Alexandre à l'image idéale d'Hercule: cette adulation fine et ingénieuse devoit être d'autant plus agréable au héros qu'il aimoit à porter quelquefois le costume du demi-dieu auteur de sa famille[2]. On remarque sur cette tête et sous la peau de lion la même disposition de cheveux sur le front que nous avons observée dans les portraits d'Alexandre[3]. On trouve aussi les mêmes traits, mais tracés de la main d'un artiste moins habile, sur la médaille du n° 2, frappée en Phœnicie[4].

(1) L'épée de bataille d'Alexandre étoit un présent des Rhodiens (Plutarch., *in Alexandro*, p. 884); et les faits que Diodore indique (l. XX, §. 81, p. 809) attestent la prédilection qu'avoit le monarque pour ces insulaires.

(2) Athénée, liv. XII, p. 537, E. F.

(3) Ce tétradrachme existe dans le cabinet de la bibliotheque impériale; il est le même que M. Mionnet a décrit au tome I, *rois de Macédoine*, n° 269, excepté que le monogramme est différent. Ce monogramme se trouve cependant à la planche 5, n° 353 et 364. Les deux lettres PO, gravées sous le siege de Jupiter, et la fleur qui est en devant de la figure, symbole connu de Rhodes, font attribuer le tétradrachme à cette île.

(4) Dans la *Description* de M. Mionnet, tom. I, *rois de Macédoine*, n° 155.

L'antiquité paroît avoir partagé l'opinion que j'énonce, c'est-à-dire que quelques têtes coiffées de la peau de lion, et gravées sur la monnoie d'Alexandre, étoient son portrait. Je n'établis point cette assertion sur des monuments d'un temps bien postérieur à son regne, je l'appuie sur des médailles d'une époque assez rapprochée de la sienne. Pour me servir d'exemples qui ne soient pas contestés, je citerai les monnoies d'Alexandre Bala, roi de Syrie. Ce prince, sans doute pour tirer avantage du nom qu'il portoit, voulut faire ressembler sa monnoie à celle du conquérant de l'Asie, et fit graver sur ses médailles de bronze sa tête coiffée d'une peau de lion, à l'imitation des monnoies d'Alexandre-le-Grand. Les rois Séleucides, prédécesseurs de Bala, qui ne portoient pas le nom d'Alexandre, n'avoient jamais eu l'idée de se faire représenter avec ce costume sur leurs monnoies [1].

Il paroît évident par cette observation que l'opinion générale parmi les Grecs de l'Orient, à l'époque d'Alexandre Bala, étoit que la physionomie d'Alexandre étoit empreinte sur sa monnoie avec le costume d'Hercule. Les médailles de Ptolémée Alexandre, neuvieme roi d'Egypte, et celles d'Alexandre II, roi d'Epire, peuvent confirmer jusqu'à un certain point cette même opinion. Contre l'usage des rois d'Egypte et des autres rois de la Grece, ces deux princes, vraisemblablement parcequ'ils portoient le nom d'Alexandre, ont fait graver sur leurs monnoies leurs têtes coiffées d'une peau d'éléphant, disposée de maniere à produire à-peu-près le même effet que la peau du lion sur les monnoies du conquérant. Nous indiquerons, dans la partie de cet ouvrage où il est question de ces deux rois, les raisons qu'ils purent

(1) Je donnerai un dessin de cette médaille, qui n'est pas rare, à la planche XLVII, n° 2.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX.

avoir pour substituer dans leurs portraits la peau d'un éléphant à celle d'un lion[1] : nous nous bornerons à remarquer maintenant que cette imitation, dont la cause nous paroît être l'identité du nom de ces princes avec celui d'Alexandre-le-Grand, est du moins une preuve indirecte qu'ils étoient dans l'opinion que les têtes coiffées à-peu-près de la même maniere sur la monnoie d'Alexandre offroient son portrait.

N° 3, 4, et 5.

Cette opinion devint générale dans les temps postérieurs : c'est ce que prouve la petite médaille d'argent gravée sous le n° 3, qui, par la finesse de l'exécution, ne peut pas appartenir à un âge de décadence[2], quoiqu'elle ait été sans aucun doute frappée après la mort du conquérant macédonien.

La vérité de ce dernier fait est démontrée par la différence du style, de la fabrique, et du poids de cette monnoie et de celles qui ont été frappées sous Alexandre. La différence est plus sensible encore dans deux autres médailles d'argent, dont l'une est gravée sous le n° 4, et l'autre sous le n° 5 de la même planche[3]. Elles ressemblent beaucoup à celle du n° 3 ; mais la forme des Є dans celles-ci prouve que la date de leur fabrique ne remonte pas à un siecle avant l'ere chrétienne. La médaille n° 3 présente le profil d'Alexandre dans le costume d'Hercule. Le n° 4 offre à-peu-près la même chevelure et la même maniere

(1) Dans cette seconde partie, aux planches XL et LIV.

(2) Cette médaille, existante au cabinet de la bibliotheque impériale, ne se trouve pas dans la *Description* de M. Mionnet, parcequ'on en a fait l'acquisition depuis que le premier volume de cet ouvrage a été publié.

(3) La médaille n° 4 est tirée du cabinet de Saxe Gotha ; on en a pris le dessin sur une empreinte : celle du n° 5 appartient au cabinet de la bibliotheque impériale, et se trouve dans la *Descript. de médailles, etc.*, tom. I, *rois de Macédoine*, n° 537.

de placer le diadème qu'on remarque dans le camée de la planche précédente : le n° 5 y ajoute les cornes de belier, symbole que prenoit le conquérant de l'Asie comme nouveau Bacchus, et comme fils reconnu de Jupiter Ammon[1].

CHAP. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX*.

Le lion est le type commun de ces trois revers. Dans le premier, le lion peut avoir un rapport particulier à Hercule, sous le costume duquel Alexandre est représenté du côté de la tête; dans tous les trois, ce type peut faire allusion à la famille des Héraclides, de laquelle le conquérant étoit issu, et à cet air de lion que ses biographes lui ont donné, et qui l'a fait appeler par un poëte Alexandrin le lion de la Thesprotie[2].

N° 6.

La médaille du n° 6 a été frappée par une ville d'Apollonie, que plusieurs considérations numismatiques me font regarder comme la ville de ce nom, qui étoit située dans la Pisidie[3].

(1) Athénée, *loco citato*; Clément d'Alexandrie, *Protrept.*, p. 47.

(2) Lycophron, *Alexandra*, v. 1441. Schlæger, qui a publié une dissertation sur une médaille semblable à celle du n° 4, a exercé sa sagacité sur le Cupidon qu'on voit dans le type du revers. L'explication d'Eckhel, plus simple, est la plus vraisemblable. Cet enfant ailé porté sur le lion est un génie d'Hercule. Le paganisme plaçoit des génies à la suite de chaque divinité.

(3) Cette médaille étoit inédite : on y voit d'un côté la tête d'Alexandre-le-Grand, coiffée en Hercule, avec la légende ΑΛΕΞΑ ΚΤΙC ΑΠΟΛΛΩΝΙΑ Ἀλέξανδρος κτιστὴς Ἀπολλωνιατῶν : *Alexandre, fondateur :* (monnoie) *des Apolloniates.* Le revers a pour type un fleuve à demi couché, avec la légende ΙΠΠΟΦΟΡΑC, *Hippophoras*, qui sans doute indique le nom du fleuve. J'attribue ces médailles des Apolloniates, sur lesquelles Alexandre porte le titre de *fondateur*, à la ville d'Apollonie dans la Pisidie, par les raisons suivantes :

Alexandre séjourna tout l'hiver de l'année 334 avant J.-C. dans ces contrées, où il subjugua les Pisides et la région Myliade, ayant pris une place forte qu'ils avoient bâtie sur les limites de la Lycie. C'étoit probablement la forteresse appelée *Mordiæum*, qui changea son nom, suivant Etienne de Byzance, en celui d'*Apollonia*. Il y avoit à la vérité deux autres villes du même nom dans les contrées voisines, Apollonie en Carie, et Apollonie en Lycie. Eckhel avoit cru que ces médailles avoient été frappées dans celle de la Carie. Mais quelle probabilité qu'une ville située sur le

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX*.

Alexandre, pendant l'hiver de sa premiere campagne en Asie, fit un long séjour dans les environs de cette ville; et il l'aura probablement bâtie ou restaurée pour y placer les montagnards de la Lycie et de la Pisidie, qu'il avoit soumis : le titre de KTICTHC, *Ctistès*, que les Apolloniates lui donnent, atteste du moins qu'ils avoient la prétention de l'avoir pour fondateur. La tête d'Alexandre a le même air que dans les autres portraits d'un meilleur style: le dessin et la fabrique de cette médaille

Méandre, et qui en représente l'emblême sur ses monnoies, ait voulu consacrer sur ces mêmes monnoies la mention d'une riviere obscure, telle que l'*Hippophoras?* Les géographes, pour désigner la situation de cette ville, lorsqu'ils ne font pas mention du Méandre, l'appellent Apollonie près du *Lambanos;* c'est vraisemblablement le nom de quelque montagne voisine; mais ils ne parlent point de l'*Hippophoras*. Quant à l'Apollonie en Lycie, elle ne peut être la ville qui a fait frapper les médailles dont il s'agit, puisque sur une médaille publiée par Haym, et qui est parfaitement semblable à celle-ci du côté de la tête, on fait mention de l'alliance de cette ville avec les Lyciens: elle étoit donc située hors de la Lycie. D'ailleurs les monnoies certaines d'Apollonie en Lycie désignent les habitants de la ville par le nom d'Apolloniates Lyciens: on ne peut donc balancer à croire que l'Apollonie, construite ou renouvelée par Alexandre-le-Grand, est la ville de ce nom située en Pisidie, près d'Amblada, et que Ptolémée et Etienne de Byzance n'ont pas négligée. *Hippophoras* doit être le nom d'une petite riviere qui se décharge dans le Lycus ou dans le Méandre; et c'étoit en effet l'usage des villes situées dans ces régions de l'Asie mineure de consacrer sur leurs médailles les noms et les images de quelques rivieres, qui, sans ce moyen, seroient demeurées inconnues: telles sont le Cestros, sur les médailles de Sagalassus en Pisidie; le Timelès, sur celles d'Aphrodisias en Carie, et plusieurs autres. Le nom *Hippophoras* est de la même composition que *Samphoras*, nom d'un cheval dans Aristophane, et peut avoir été donné à cette riviere à cause des chevaux qui paissoient sur ses bords. La géographie ancienne offre à la vérité un grand nombre de villes nommées Apollonie; mais ce qui empêche de chercher en d'autres contrées l'Apollonie qu'on prétendoit fondée par Alexandre, c'est que, dans des médailles semblables, nous trouvons l'alliance des Apolloniates non seulement avec les Lyciens, mais avec Perges, ville de la Pamphylie, et avec Lysiade, ville de la grande Phrygie, peu éloignée des limites de la Pisidie: or ces alliances font supposer avec fondement le voisinage; et les circonstances historiques indiquées ci-dessus me paroissent rendre la conjecture que je viens de proposer extrêmement probable.

font penser qu'elle doit avoir été frappée à la fin du II[e] siecle de l'ere chrétienne, ou au commencement du III[e].

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX*.

N° 7 et 8.

Les deux médailles gravées sous les n° 7 et 8 appartiennent à cette derniere époque[1], soit qu'elles datent du regne d'Alexandre-Sévere, soit, comme il est plus probable, qu'elles aient été frappées sous Caracalla. On ne peut plus se flatter de retrouver alors des portraits d'Alexandre qu'on puisse comparer sous aucun rapport avec ceux des siecles précédents. Ces médailles sont des ouvrages d'artistes médiocres, exécutés avec beaucoup de négligence. Cependant le profil du n° 7 a quelque ressemblance avec le camée du n° 3 de la planche précédente, et nous montre la même disposition des cheveux et du diadême[2]. La tête n° 8 a le casque ainsi que celle de la petite statue d'Alexandre trouvée à *Gabii*[3], qui est

(1) *Descript. de méd.*, etc., t. I, *rois de Macéd.*, n° 594 et 541. Sur l'époque où elles ont été frappées, on peut lire les observations d'Eckhel (D. N., t. II, p. 111). Mais une découverte numismatique faite dernièrement prouve qu'on a continué à en frapper jusque sous le regne de Philippe le pere : car une médaille venue du levant, et que M. d'Hermand vient de placer dans son cabinet, porte, d'un côté, la tête de cet empereur ceinte d'une couronne rayonnante, avec la légende ΑΥΤ Κ ΜΑΡ ΙΟΥ ΦΙΛΙΠΠΟϹ; de l'autre, la même légende de la médaille gravée sous le n° 7, avec le type d'un homme à cheval, et l'année ЄΟϹ, 275, qu'on retrouve sur une médaille d'Alexandre-le-Grand, frappée dans la ville de Bérhée en Macédoine (Pellerin, *rois*, pl. 2; Mionnet, *Description*, *Macédoine*, n° 164). Dans la médaille de Bérhée, la tête d'Alexandre, couverte d'un casque, ressemble à celle du n° 8, et le revers fait allusion aux jeux. Cette découverte sert à fixer le commencement de l'époque marquée sur ces médailles. Elle date de l'ere actiaque, ou du mois d'août de l'an de Rome 723 : ainsi ces médailles ont été frappées l'an 998-99 de Rome, qui répond à l'an 245-6 de l'ere chrétienne, époque où Philippe régnoit.

(2) On retrouve ces mêmes particularités dans la tête d'Alexandre-le-Grand, gravée sur une médaille de la ville de Nicée en Bithynie, au revers de Commode.

(3) Je l'ai publiée dans les *Monumenti Gabini*, pl. 23. Cette statue est maintenant à Paris; elle fait partie de la superbe collection de sculpture antique de la *villa Borghese*, dont la munificence de S. M. l'Empereur vient de faire l'acquisition.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX*.

une imitation antique d'une autre statue de bronze modelée par Lysippe, et devenue célebre par l'attitude dans laquelle le héros est représenté regardant le ciel, comme s'il disoit à Jupiter, suivant l'ingénieuse épigramme d'Archélaüs : « O roi des « dieux, nôtre partage est fait; ta portion est le ciel, la mienne « est la terre [1]. »

Le revers de cette derniere médaille représente un lion, et la massue d'Hercule; celui du n° 8 nous fait voir les prix des jeux, consistant en des vases et des palmes posés sur une table. Ce type rappelle les jeux consacrés à la mémoire d'Alexandre-le-Grand, et célébrés durant plusieurs siecles dans un grand nombre de villes de la Grece et de l'Orient [2].

(1) Brunck, *Analecta,* tom. II, pag. 58. On ne doit pas inférer de cette épigramme que tous les portraits d'Alexandre exécutés par Lysippe étoient dans cette même attitude. Cette particularité n'a été remarquée que sur une seule de ses images, et l'on sait que Lysippe avoit représenté Alexandre depuis son enfance dans toutes les actions les plus intéressantes de sa vie (Pline, l. XXXIV, §. 19, n. 6). Je fais cette remarque pour qu'on ne puisse pas inférer, de l'attitude donnée par Lysippe à quelques portraits d'Alexandre, que l'hermès du musée Napoléon ne peut pas être l'imitation d'une tête de ce monarque modelée par Lysippe. Quant à diverses statues ou têtes en marbre qu'on voit dans les collections d'antiques, et dans lesquelles plusieurs antiquaires ont prétendu reconnoître des images d'Alexandre (Winckelmann, *Histoire des Arts,* l. X, c. 1, p. 250, sqq., édit. de M. Fea), il est très probable qu'il y a dans le nombre quelque véritable portrait de ce prince; mais le plus souvent on a cru le reconnoître dans plusieurs antiques sans en avoir d'assez bonnes raisons, puisqu'on ne connoissoit encore aucun portrait authentique d'Alexandre qu'on pût employer dans cet examen comme un prototype et comme un objet de comparaison. Je n'ai fait dans cet article aucun usage des médailles *contorniates* d'Alexandre-le-Grand, qui ont fait le sujet d'un opuscule d'Havercamp. L'iconographie ne doit recourir à ce genre de monuments que faute de plus anciens.

(2) J'ai parlé de ces jeux dans un mémoire ayant pour sujet un bas-relief sculpté en l'honneur d'Alexandre-le-Grand, et représentant la bataille d'Arbelles. M. de Sainte-Croix a inséré cet écrit et le dessin de ce monument, jusqu'alors inédit, dans la 2e édit. de son *Exam. critiq. des histor. d'Alex.*, pag. 777.

Chap. II.
Rois
de Macédoine.
Pl. XL.

§. 2. DEMETRIUS POLIORCETE.

Parmi les généraux qui, après la mort d'Alexandre, se partagerent, sous le titre de gouverneurs, son immense dépouille, Antigonus, macédonien, fut celui qui dissimula le moins sa vaste ambition, et qui méprisa avec le plus d'audace les égards hypocrites que ses compagnons d'armes affectoient encore pour la famille de leur maître et pour son imbécille successeur. Antigonus avoit un fils que sa valeur, qui paroissoit supérieure à son âge, et son attachement héroïque pour son pere, firent bientôt distinguer parmi tant de nouveaux princes; mais l'ambition de Démétrius ne tarda pas à paroître plus insupportable encore que celle de son pere, parcequ'elle étoit jointe à une vanité sans bornes, et à un penchant excessif pour la débauche[1].

Antigonus étoit plus ancien dans la carriere des armes que ses rivaux; sa naissance n'étoit pas sans quelque éclat[2]. Confiant dans ces avantages, il crut pouvoir ne garder aucune mesure dans ses prétentions; et lorsque le jeune Démétrius gagna la bataille navale de Chypre sur la flotte de Ptolémée, fils de Lagus,

(1) Les caracteres d'Antigonus et de Démétrius son fils ont été bien développés dans les vies d'Eumene et de Démétrius, écrites par Plutarque, dans les livres XVIII, XIX, XX et XXI, et dans les *Excerpta* de Diodore de Sicile; enfin dans les passages de différents auteurs, que nous aurons soin de citer suivant les occasions.

(2) Polyen dit expressément qu'Antigonus étoit compté parmi les grands personnages macédoniens, ἀνὴρ τῶν ἐπιφανῶν (l. IV, c. 6, n° 4; Justin, l. XVI, 1) : ses descendants prétendoient tirer leur origine des Téménides, ainsi que les ancêtres d'Alexandre (Polybe, l. V, c. 10; Reineccius, *Regn. Maced.*, p. 101); cependant, avant les guerres de Philippe et d'Alexandre, Antigonus étoit pauvre, et vivoit retiré dans ses terres, où il cultivoit lui-même son champ, si nous en croyons Elien (V. H., liv. XII, c. 43).

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XL.

qui la commandoit en personne, Antigonus ceignit le diadême d'Alexandre; il le fit aussi ceindre à son fils[1], et ils prirent l'un et l'autre le titre de roi. Démétrius ne s'arrêta pas là; il osa, au milieu de la Grece et dans Athenes même, ce qu'Alexandre n'avoit osé qu'au fond de l'Asie, et après des exploits plus qu'humains. Le jeune vainqueur voulut être traité comme un dieu; il se fit adorer; il logea dans des temples; il reçut des sacrifices; il permit à la flatterie des Grecs de consacrer des fêtes à son nom et à celui de son pere, comme à des *dieux sauveurs*, et il ordonna que ce titre servît de formule dans les actes et dans les serments des Athéniens[2]. Cet excès d'orgueil nuisit à ses intérêts; on sait que ses rivaux, s'étant réunis contre son pere et contre lui, les défirent près d'Ipsus en Phrygie, et que cette défaite coûta la vie à Antigonus, et détruisit la fortune de sa famille[3]. Démétrius, à son retour en Grece, se vit exclus d'une ville où il avoit des autels : Athenes lui ferma ses portes : mais le courage du fils d'Antigonus n'en fut point abattu; ses forces paroissoient redoubler par l'appareil des machines avec lesquelles il savoit attaquer et prendre des villes, talent qui lui avoit mérité le surnom de *Poliorcete*, ou de *maître dans l'art des siéges*. Le hasard lui rendit facile la conquête de la Macédoine, dont les crimes de Cassandre et les dissensions de ses fils avoient laissé le trône sans possesseur légitime, et accessible à l'ambitieux qui sauroit

(1) Plutarch., *Demetrio*, p. 896; Diod. Sic., XX, §. 53. Ce fut l'an 307 avant l'ere chrétienne. Ptolémée, Séleucus, Lysimaque, et Cassandre, prirent à cette occasion, ainsi que Diodore l'observe, le titre de roi, et les marques de la royauté.

(2) Outre ce que Plutarque (*loc. cit.*, p. 893) et Athénée (l. VI, p. 253, 254) nous ont transmis, on peut voir sur cette folie de Démétrius les autorités réunies par van Staveren dans une note très savante sur Cornelius Nepos (*de Reg.*, c. 3).

(3) L'an 301 avant J.-C.

s'en emparer. Mais le caractere de Démétrius étoit trop inflexible ; l'école du malheur ne l'avoit point adouci : les Macédoniens, peuple difficile à gouverner, et accoutumé depuis la mort d'Alexandre à une espece d'anarchie, se sentant opprimés et méprisés, se prêterent bientôt aux vues de Lysimaque et de Pyrrhus, voisins inquiets qui desiroient joindre la Macédoine à leurs états ; et Démétrius fut renversé d'un trône sur lequel son mariage avec Phila, fille d'Antipater, auroit dû l'affermir.

Démétrius avoit encore une armée, et quelques villes de la Grece continuoient de reconnoître sa puissance ; il se crut, même dans sa chûte, assez fort pour reconquérir l'Asie ; il y passa : mais, après une suite non interrompue de revers, il se vit forcé de se rendre prisonnier de Séleucus. Ce prince, qui étoit devenu son parent[1], eut de grands égards pour cet illustre infortuné : on a cru même qu'il avoit l'intention de le placer sur quelque trône de la Grece ou de l'Asie ; mais le prisonnier impatient s'abandonna tellement à la débauche, qu'il termina ses jours dans sa cinquante-quatrieme année. Ses cendres, renvoyées honorablement en Grece, furent reçues avec pompe et avec sensibilité par Antigonus Gonatas son fils, qui eut pour lui les sentiments que Démétrius avoit eus pour son pere. Gonatas régnoit dans le Péloponnese ; et Démétrius lui avoit écrit pendant sa captivité de ne céder aucune place pour sa rançon : mais le fils vertueux alla jusqu'à s'offrir lui-même pour racheter son pere. La mort de Démétrius fit cesser ce combat de générosité, où Séleucus paroissoit vouloir prendre part ; et la famille

(1) Stratonice, épouse de Séleucus, et que ce prince céda à Antiochus son fils, étoit fille de Démétrius Poliorcete.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XL.

d'Antigonus reconquit par la suite la Macédoine, et s'y maintint jusqu'à la destruction de ce royaume par les Romains.

Quand même nous n'aurions pas de médailles de Démétrius avec sa tête, nous ne pourrions guere douter que ce jeune roi, dans la fougue de la jeunesse et dans le délire des succès, ne se fût arrogé la prérogative d'être représenté sur les monnoies, prérogative réservée aux dieux, et qu'Alexandre-le-Grand avoit à peine osé s'attribuer. Mais nous n'en sommes pas réduits à des conjectures; des médailles en or et en argent nous présentent la tête de Démétrius ornée du diadême. Ce symbole de la dignité souveraine, encore nouveau dans la Grece, ne parut pas suffisant à un prince qui se croyoit au-dessus de la condition humaine. Il se fit représenter ayant sur le front, comme Bacchus, les cornes d'un jeune taureau, particularité qui confirme ce que disent Diodore et Plutarque, que Démétrius affectoit de se faire vénérer sous le nom et sous les attributs de ce dieu vainqueur de l'Asie[1].

Nº 1 et 2. La médaille gravée sous le nº 3 est un tétradrachme d'argent de Démétrius Poliorcete[2]. L'âge encore jeune de ce prince me fait conjecturer que cette médaille a été frappée avant qu'il régnât sur la Macédoine[3]. La figure de Neptune, Γαιηόχος,

(1) Plutarch., *loco citato*, pag. 889 : Μάλιστα τῶν θεῶν ἐζήλου τὸν Διόνυσον, « Plus « qu'aux autres dieux il se comparoit à « Bacchus »; et avec plus de précision Diodore de Sicile, ἐζήλου τὴν τοῦ Διονύσου διάθεσιν, « Il affectoit le costume de Bacchus » : voyez aussi Athénée, *loc. cit.*, et Hérodien, l. I, §. 6 : ce dernier, par une méprise ou par une erreur de copiste qui auroit omis le nom de Démétrius, attribue cette vanité à Antigonus, son pere, prince qui, de l'aveu de Plutarque, se moquoit de ces flatteries.

(2) *Description de médailles*, etc., t. I, *rois de Macédoine*, nº 841, où les deux monogrammes sont gravés; Eckhel, D. N., t. II, p. 120.

(3) Eckhel a été d'un avis contraire : il pense que toutes les médailles de Démé-

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XL.

Gæeochos (qui assujettit la terre), épithete exprimée par la pose de la figure, fait allusion aux forces et aux victoires navales de Démétrius, qui lui assurerent pour long-temps la prépondérance dans la Grece. La légende, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ, prouve que ce médaillon a été frappé sous le *roi Démétrius;* et tout ce que nous venons d'observer ne permet de l'attribuer à aucun autre roi de ce nom[1].

On a gravé sous le n° 2 une médaille d'or inédite de ce même prince : sa tête y paroît avec les mêmes attributs que sur le médaillon du n° 1[2]. Le revers représente un guerrier à cheval qui

trius qui nous sont parvenues, ont été frappées lorsqu'il étoit roi de Macédoine. Comme ce savant n'allegue d'autre motif de son opinion que la ressemblance de quelques monogrammes assez communs qu'on trouve sur les médailles de Démétrius, et sur d'autres frappées par des villes de la Macédoine, cette raison ne m'a point paru assez forte pour balancer les raisons que je vais exposer. Premièrement, Démétrius ne fut roi de Macédoine qu'à quarante-cinq ans; et la tête gravée sur ces médailles est celle d'un jeune homme. Secondement, Eckhel lui-même ne doute pas que le type des médaillons de Démétrius, qui, à la place de la tête du roi, nous présentent la Renommée faisant retentir sa trompette du haut d'une proue de navire, ne soit une allusion à la victoire navale remportée par Démétrius, près de Chypre, contre la flotte de Ptolémée : or cet évènement, arrivé l'an 307 avant l'ere chrétienne, étoit trop ancien, et il avoit été effacé par des revers trop cruels lorsque Démétrius monta sur le trône de Macédoine, en 294. Je suis persuadé que les tétradrachmes de Démétrius, sur lesquels on fait allusion à la victoire navale de Chypre, sont de la même date que les médaillons d'Antigonus son pere, où l'on voit Apollon assis sur un vaisseau, et qui représentent, ainsi que je l'ai démontré ailleurs (*Museo Pio Clement.*, t. VI, p. 16, *b*), le vaisseau consacré par Antigonus à cette divinité comme un monument de cette mémorable victoire.

(1) Ce type pourroit faire supposer que le médaillon a été frappé dans la ville de Corinthe, qui obéissoit à Démétrius, et qui honoroit comme sa divinité tutélaire Neptune Isthmitique. Mais le même type convient aux médailles de Démétrius Poliorcete par les raisons que nous venons d'indiquer, et qui, suivant Athénée (l. VI, p. 253), le firent regarder par les Athéniens comme le fils de Neptune.

(2) *Descript. de médail.*, etc., *rois de Macédoine*, n° 827. L'un des deux monogrammes ressemble à l'un des deux qu'on voit sur le médaillon d'argent.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XL.

court au combat la lance baissée, et la tête couverte de la *causia*, espece de chapeau que les rois macédoniens et Alexandre-le-Grand lui-même avoient usage de porter[1].

N° 3 et 4.

Je reproduis, sous les n° 3 et 4, la petite statue de bronze trouvée à Herculanum, et attribuée par les antiquaires napolitains à Séleucus Nicator[2]. Les cornes naissantes de taureau attachées au *strophium*, ou cordon qui ceint la tête de la figure, et qu'on avoit remarquées dans quelques images de ce premier roi de Syrie, étoient l'unique fondement de leur conjecture. Comme les médailles de Démétrius Poliorcete nous le présentent avec le même symbole, j'ai pensé que les traits de la physionomie pouvoient seuls faire connoître le personnage représenté par ce monument. La gravure insérée dans le recueil d'Herculanum n'inspirant pas beaucoup de confiance, sous le rapport du caractere de la tête, on a fait dessiner de nouveau, à Palerme, la tête en profil de la petite figure dans la grandeur même de l'original. Ce dessin est gravé sous le n° 3, et on y reconnoît les mêmes traits et la même physionomie qu'on retrouve sur les deux médaillons de Démétrius Poliorcete. Le n° 4 présente la figure entiere. Le fils d'Antigonus y paroît avec une chlamyde et des brodequins, dans le costume d'un chasseur; mais les cornes d'un jeune taureau, attachées à son front, lui donnent le caractere d'un nouveau Bacchus. Quant au costume de chasseur, nous avons vu qu'Alexandre-le-Grand ne l'avoit point dédaigné dans ses images; et il devoit plaire d'autant plus à Démétrius qu'il aimoit passionnément la chasse. Sa main, appuyée sur la

(1) Arrien, *de Expedit. Alexandr.*, liv. VII, p. 491.

(2) *Bronzes*, tom. II, pl. 60.

cuisse, tenoit probablement deux javelots, armes ordinaires des chasseurs, comme Démétrius les tenoit lorsque, revenant de la chasse, il se rendit auprès de son pere, qui recevoit alors une ambassade de la part de ses compétiteurs[1]. Tisicrate avoit coulé en bronze des images de Démétrius : ce prince avoit été peint par Théodore, et sans doute aussi par Diogene, peintre qui vivoit à sa cour[2]. Il est vraisemblable que plusieurs autres artistes avoient exercé leur pinceau ou leur ciseau à rendre les traits de ce nouveau dieu descendu du ciel (*cataïbatès*[3]), dont la beauté pouvoit en effet passer pour divine[4], et qui, si nous en croyons quelques historiens, porta le respect et l'amour pour les arts au-delà même des bornes qu'auroit dû lui prescrire une sage politique[5].

§. 3. PHILIPPE, FILS DE CASSANDRE.

La famille de Cassandre ne fut pas long-temps heureuse; sa fortune brilla et disparut comme l'éclair; on crut dans la Grece qu'un dieu vengeur persécutoit dans ses descendants ce prince cruel qui avoit trempé ses mains dans le sang de la mere, de deux fils, et de deux épouses d'Alexandre-le-Grand. Philippe,

(1) Plutarch., *Demetrio*, pag. 890.

(2) Pline, XXXIV, §. XIX, 8, et XXXV, §. LX, 40 et 42.

(3) Clément d'Alexandrie, *Protrept.*, p. 36; Plutarque, *Demetrio*, p. 893.

(4) Diodore, liv. XX, §. 92, pag. 819; Elien, V. H., liv. XII, c. 14.

(5) Pline, VII, §. 39, et XXXVI, §. 36, 20. On pourroit croire, d'après son récit, que Démétrius a manqué la prise de Rhodes, par la crainte d'endommager un tableau de Protogene. Cependant il est plus raisonnable de supposer que ce prince allégua ce prétexte, qui ne pouvoit que lui mériter l'approbation des Grecs, pour dissimuler son défaut de succès dans cette entreprise importante (Diodore, liv. XX, §. 89, pag. 784; Plutarque, *Demetrio*, p. 898, 899).

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XL.

l'aîné des fils de Cassandre, succéda à son pere sur le trône de Macédoine, vers l'an 298 avant l'ère chrétienne; mais il en fut enlevé par une mort prématurée. Ses deux freres, Antipater et Alexandre se disputerent son héritage[1].

On ne doute point que les médailles de bronze avec la tête d'un jeune roi nommé Philippe n'appartiennent à l'un des rois de ce nom qui ont régné après Alexandre sur la Macédoine. La plupart des numismatistes les ont attribuées à Philippe Arrhidée, frere et successeur d'Alexandre-le-Grand[2]; je pense qu'on doit plutôt les attribuer au jeune Philippe, fils de Cassandre. J'exposerai les motifs de mon opinion après avoir décrit la médaille gravée sous le n° 5.

N° 5.

Cette médaille est de bronze, et représente la tête d'un jeune homme ceinte d'un diadême surmonté de deux cornes de bouc qui naissent sur le haut du front. Le revers représente un homme à cheval, avec la légende ΦΙΛΙΠΠΟΥ : (monnoie) *de Philippe*[3]. Si cette médaille appartenoit, comme on le pense, à Philippe Arrhidée, il sembleroit que ce fantôme de roi, qui ne gouvernoit pas par lui-même, et qui étoit perpétuellement sous la tutele de ses ministres et de ses généraux, est le premier dont la tête ait été, sans employer aucun déguisement, gravée sur la monnoie : car, si le portrait d'Alexandre se trouve sur quelques médailles, on a pris la précaution de donner le caractere de sa physionomie à la tête d'Hercule, qui en formoit le type ordinaire; or il est difficile de croire qu'un prince si foible,

(1) Justin, liv. XV, c. 4, et XVI, c. 1; Paus., IX, 7.

(2) Eckhel, D. N., tom. II, p. 114.

(3) Dans la *Descript. de méd.*, etc., tom. I, *rois de Macédoine*, p. 751, on a suivi Eckhel, et on a attribué cette médaille à Philippe Arrhidée. Un foudre est dans le champ au-dessous du cheval.

si mal affermi sur le trône, et que ses généraux tâchoient eux-mêmes d'en renverser, ait osé, au milieu des guerres civiles, s'arroger des honneurs qui, à cette époque, étoient encore réservés aux divinités de la Grece.

En second lieu, il n'est pas vraisemblable non plus que le portrait du prince fût exclu des tétradrachmes et de la monnoie d'or, et ne parût que sur quelques petites monnoies dont la plupart sont de cuivre. Il est bien plus probable que cet usage, introduit par l'ambition démesurée de Démétrius Poliorcete, le plus orgueilleux des successeurs d'Alexandre, a servi d'exemple aux princes ses contemporains et ses compétiteurs, qui se virent presque forcés, pour ne pas paroître inférieurs à lui, d'imiter, jusqu'à un certain point, sa vanité. Antigonus et Démétrius furent les premiers à ceindre le diadême; les autres princes suivirent cet exemple. Démétrius, se croyant un dieu, fit graver son portrait sur la monnoie; les autres princes l'imiterent un peu plus tôt ou un peu plus tard. Nous n'avons ni tétradrachmes, ni monnoie d'or des fils de Cassandre; mais il est vraisemblable que, si l'on en découvre quelque jour, ces médailles nous présenteront également leurs portraits. J'observe, en attendant, que le type de la monnoie de Cassandre leur pere représente très fréquemment un cavalier.

Quant aux cornes de bouc attachées à son diadême, ce symbole me paroît confirmer l'opinion que j'expose. Philippe, fils de Cassandre, avoit pour mere Thessalonice, fille de Philippe et sœur d'Alexandre-le-Grand, issue par conséquent de la race antique des Téménides et de Caranus. On sait que ce fondateur du royaume de Macédoine avoit pris, ayant des chevres pour guides, la ville d'Edesse, qui devint sa capitale[1]. La circonstance

(1) Justin, VII, c. 1.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XL.

des chevres fit donner le nom d'*Ægæ* à cette ville, où les rois de Macédoine eurent long-temps leurs tombeaux; et des cornes de chevres devinrent la marque distinctive du casque porté par ces princes[1]. Ainsi Philippe a orné son diadême de cornes de chevres, non seulement comme roi de Macédoine, mais comme descendant du fondateur de ce royaume. Cet ornement, qui prouvoit ses titres à la royauté, étoit donc plus raisonnable que celui des cornes de taureau portées par Démétrius Poliorcete, son voisin et son ennemi secret, pour se donner le caractere d'un nouveau Bacchus.

On verra souvent dans ces suites de rois les titres et les ornements adoptés par l'un d'eux, imités par la plupart des autres princes contemporains. Les cornes de bœuf de Démétrius firent prendre des cornes semblables à Séleucus Nicator, des cornes de belier à Lysimaque et à Magas, et des cornes de bouc au fils de Cassandre.

N° 6. La médaille d'argent au n° 6 confirme les conjectures que je viens d'exposer[2]. La tête coiffée d'une peau de lion, comme celle d'Hercule et celle d'Alexandre-le-Grand, présente sans aucun doute le portrait du même prince que nous avons remarqué sur la médaille de bronze au n° 5. Le type du revers représente aussi un cavalier, la main levée, précisément dans la même attitude qu'on retrouve dans les types des médailles de Cassandre. La légende, ΦΙΛΙΠΠΟΥ, *de Philippe*, donne le nom du roi : le type est différent de tous ceux qu'on voit sur les médailles les

(1) Les autorités qui prouvent cette assertion sont indiquées par Wolfgangus Lazius, *Græcia antiqua*, liv. I, c. 4; dans le *Trésor* de Gronovius, tom. VI, pag. 3458. Nous aurons bientôt occasion d'en voir d'autres preuves sur les médailles.

(2) *Description de médailles*, etc., *rois de Macédoine*, n° 703.

plus certaines de Philippe Arrhidée[1]; le foudre qu'on a gravé au-dessous du cheval est le même symbole qu'on a remarqué sur la médaille de bronze au nº 5. Philippe IV, fils de Cassandre, ne porte pas ici les cornes de bouc, parceque la peau de lion offre la même allusion ; l'un et l'autre emblêmes se rapportent à l'origine de ce roi, qui, par sa mere, descendoit de Caranus, fondateur du royaume, issu lui-même, par Téménus, de la famille d'Hercule ou des Héraclides. Il n'est pas nécessaire de remarquer combien la découverte de ce portrait donne de poids à l'opinion que j'ai énoncée au §. 1er de ce chapitre, relativement aux portraits d'Alexandre, gravés sur ses médailles avec le costume d'Hercule[2].

(1) La tête d'Hercule sur les médailles qui appartiennent plus probablement à Philippe III, frere d'Alexandre, a toujours un air idéal.

(2) La conjecture que j'ai tâché de rendre probable dans ce paragraphe peut donner lieu à une objection. Ces médailles de bronze, dira-t-on, et quelques autres d'argent qui ont le même type des deux côtés, mais sur lesquelles la tête n'est ceinte que d'un cordon, et ne présente pas le caractere d'un portrait, sont très communes en Macédoine. On devroit croire qu'elles ne peuvent appartenir à un prince dont le regne a été court. Cette objection ne me paroît pas être d'un grand poids. Nous ne connoissons pas au juste la durée du regne de Philippe IV. S'il ne fut pas long, celui de son frere Alexandre, qui lui succéda, ne le fut pas davantage: cependant, de l'aveu de tous les antiquaires, nous possédons beaucoup de médailles de ce dernier; et ces médailles en petit bronze ont une ressemblance parfaite avec celles que j'attribue à son frere. On peut encore considérer que cette petite monnoie, quoiqu'elle soit très nombreuse, ne représente qu'une somme dont la valeur est très bornée ; et que la numismatique romaine nous fournit l'exemple de quelques empereurs dont le regne a été très court, et dont cependant le nombre des pieces frappées à leur coin paroît immense. Carus et ses deux fils n'ont régné, les trois regnes pris ensemble, que pendant deux ans : malgré cette courte durée, leurs monnoies sont très communes dans toute l'étendue de l'empire romain.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XL.

§. 4. ALEXANDRE, FILS DE CASSANDRE.

Après la mort de Philippe, son frere Alexandre eut pour compétiteur au trône Antipater son autre frere. Ce dernier étoit fort par l'alliance de Lysimaque; mais Thessalonice leur mere appuyoit Alexandre. Le parricide horrible commis par Antipater sur cette princesse, la derniere qui restât de la famille d'Alexandre-le-Grand, aliéna de lui tous les cœurs. D'un autre côté, Alexandre, qui s'étoit coalisé avec Pyrrhus, roi d'Epire, et avec Démétrius Poliorcete, pour renverser du trône Antipater, ne tarda pas à être gêné par ces dangereux alliés : il tâcha d'engager Démétrius à retourner dans ses états; il projeta même de s'en défaire par la trahison : mais Démétrius en fut instruit, et le prévint. Alexandre fut massacré en se rendant à un festin auquel Démétrius l'avoit invité[1].

N° 7. Les numismatistes s'accordent à reconnoître le portrait de ce jeune roi dans la médaille que j'ai fait graver au n° 7. On découvre dans sa physionomie quelque ressemblance avec celle de Philippe son frere.

Le revers porte la légende ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ : (monnoie) d'*Alexandre*; et le type est un cheval qui court[2].

(1) Justin, liv. XVI, c. 1; Plutarch., *in Demetrio*, pag. 906; Pausanias, liv. IX, c. 7. Cet évènement arriva 294 ans avant l'ere chrétienne.

(2) *Description de médailles*, etc., t. I; *rois de Macédoine*, n° 809. Le cheval libre en course est un type qu'on retrouve aussi sur les médailles de Cassandre, pere d'Alexandre.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XL.

§. 5. PHILIPPE, FILS DE DÉMÉTRIUS, OU PHILIPPE V.

Lorsqu'après des guerres et des révolutions sanglantes, Antigonus Gonatas, fils de Démétrius Poliorcete, put se ressaisir du sceptre de la Macédoine, il n'eut garde de s'arroger des honneurs plus qu'humains, et de blesser l'esprit des Macédoniens, qui avoient été choqués de ces prétentions de la part d'Alexandre-le-Grand même après sa mort[1], et qui n'avoient pu supporter le faste de Démétrius. Il se contenta, comme son aïeul le grand Antigonus, de faire frapper la monnoie avec son nom et le titre de roi[2]. Démétrius II suivit l'exemple de son pere[3]; et d'ailleurs sa carriere ne fut ni assez longue ni assez fortunée pour qu'il pût être tenté de s'écarter de cette conduite[4]. Antigonus Doson, frere de Démétrius II[5], et qui gouverna la Macédoine d'abord

(1) Une des qualités qui concilioient à Cratere l'affection et la faveur des Macédoniens étoit, comme Plutarque l'a fait remarquer (*Eumene*, p. 586), la répugnance que ce général avoit fait paroître à rendre des honneurs extraordinaires à Alexandre vivant. En général les Macédoniens et les Epirotes, ainsi que l'a très bien remarqué M. de Sainte-Croix (*Examen*, etc., p. 454), s'efforçoient de tempérer la monarchie par des institutions ou des usages qu'on pourroit appeler démocratiques.

(2) Eckhel a prouvé évidemment que la tête gravée sur les médaillons d'Antigonus Gonatas n'est pas son portrait, mais qu'elle est l'image du dieu Pan avec des oreilles et des cornes de chevre (D. N., t. II, p. 123).

(3) Voyez, pour les médailles de ce roi, le même numismatiste, *loc. cit.*, p. 127. On n'en connoît jusqu'à présent qu'en bronze, ainsi que d'Alexandre, fils de Cassandre, et d'Antigonus Doson son successeur.

(4) Plutarque, *Paullo Æmilio*, p. 258. La conquête de la Cyrénaïque, faite par ce prince, n'est qu'une méprise de Porphyre (*Græca Eusebii*, p. 63), suivi, sans aucune critique, par les auteurs anglais de l'*Histoire universelle* : on a confondu Démétrius, fils d'Antigonus Gonatas, avec un autre Démétrius, frere de ce même Antigonus, et fils de Démétrius Poliorcete (Justin., l. XXVI, c. 3).

(5) Plutarque, *loco citato*.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XL.

comme tuteur de Philippe son neveu, ensuite avec le titre de roi, fut à la vérité plus heureux; mais il sut se contenir dans les mêmes bornes[1]. L'iconographie ancienne ne peut présenter les portraits de ces princes dont la numismatique ne fournit que les noms. Les têtes des rois de Macédoine reparoissent de nouveau sur les médailles de Philippe, fils de Démétrius. Le degré de puissance où son tuteur, en mourant, lui laissa la Macédoine; l'ambition du jeune roi, qui paroissoit justifiée par sa naissance, puisque, par Phthia sa mere[2], il réunissoit en lui, comme Alexandre-le-Grand, le sang d'Achille au sang des Héraclides; sa jeunesse lorsqu'il prit les rênes du gouvernement; la foiblesse de la Grece; l'embarras de Rome, qui avoit à combattre Annibal; tout favorisoit l'essor de son avidité insatiable pour la gloire et pour la puissance; tout sembloit rappeler la Macédoine, si longtemps avilie, à ses anciennes destinées. Philippe fit graver sa tête sur la monnoie de l'état.

Les espérances que le caractere et les talents de ce prince avoient données à son pays furent trompeuses. Philippe, corrompu de bonne heure par la flatterie[3], échangea ses vertus

(1) Je donnerai dans la planche suivante un tétradrachme frappé à Sparte, et qui présente la tête d'un roi qu'on avoit cru, sur de trop foibles conjectures, Antigonus Doson.

(2) Justin, liv. XXVIII, c. 1. Ainsi les derniers rois de Macédoine étoient, par la mere de Philippe V, de véritables Eacides, et ils pouvoient compter Achille parmi leurs ancêtres. Il est étonnant que ce fait soit échappé à tant d'habiles critiques, qui se sont trouvés embarrassés pour justifier une expression de Virgile, où le poëte parle de Persée en ces mots:

Ipsumque AEacidem genus armipotentis Achilli:
(Aen., VI, v. 840.)

et une autre de Properce (l. IV, El. XI, v. 39), qui fait allusion à la même généalogie:

Et Persen proavi simulantem pectus Achillis.

M. Heyne lui-même a eu recours, pour expliquer ces passages, à Olympias, mere d'Alexandre-le-Grand, laquelle n'appartenoit en aucune maniere à la généalogie de ces derniers rois.

(3) Athénée, liv. VI, pag. 251, E, nomme un Héraclide de Tarente, différent du médecin du même nom dont nous avons

contre les vices les plus odieux. Sa pénétration ne servit qu'à le rendre méfiant, et le fit baigner dans le sang de ses meilleurs amis : ses passions ne connurent plus aucun frein, et il s'attira la haine de tous les Grecs. Cependant sa valeur guerriere le faisoit remarquer dans les actions où le courage personnel étoit nécessaire : il étoit capable de supporter les fatigues de la guerre; mais il avoit trop de présomption pour que l'expérience et les conseils pussent en faire un bon général : plus soldat que capitaine, il ne sut jamais profiter de la victoire, ni réparer un échec. Ses querelles avec les Romains finirent par une paix honteuse, par la perte de son influence dans la Grece, et par la ruine de ses états héréditaires. Sa cruauté soupçonneuse, qui lui avoit fait perdre tous ses amis, causa tous ses malheurs domestiques; il sacrifia à sa jalousie Démétrius, celui de ses fils qui étoit le plus digne de porter le diadême après lui. La preuve tardive de l'innocence de Démétrius plongea Philippe dans un chagrin si profond, que, tourmenté par le souvenir et par les remords de tant de cruautés qu'il avoit commises, il mourut l'an 178 avant J.-C.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XL.

Les médailles qu'on voit gravées sous les n° 8 et 9 de cette planche sont des monuments certains du regne de Philippe V. La différence de fabrique entre ces médailles et celles de Démétrius Poliorcete est frappante; on voit qu'elles appartiennent à un autre temps : au contraire, la fabrique est la même que celle des tétradrachmes de Persée, son fils et son successeur : aussi

N° 8 et 9.

parlé dans la Ire part. (t. I, p. 294), et l'un des flatteurs de Philippe, comme la principale cause des calamités de son regne. Tite-Live, Diodore, et Plutarque dans la *Vie de Quintius Flamininus*, fournissent beaucoup de matériaux sur les faits et la vie de ce prince.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XL.

tous les numismatistes s'accordent à les lui attribuer, et à y reconnoître son portrait.

Le médaillon gravé sous le n° 8 nous présente ce roi encore jeune; on aperçoit au bas de ses joues une barbe naissante. Le revers, qui porte la légende ΒΑΣΙΛεως ΦΙΛΙΠΠΟΥ, *du roi Philippe*, a pour type la figure de Minerve tonide marchant au combat et foudroyant ses ennemis. Minerve étoit vénérée sous ce nom et dans cette attitude, à Itone, par les peuples de la Thessalie[1].

Le roi paroît plus âgé sur la médaille du n° 9, et, ce qui est plus remarquable dans un prince macédonien, il porte la barbe[2]. Le revers offre la même légende que le n° 8, et présente pour type la massue d'Hercule dans une couronne de chêne, symbole du roi des dieux. Ce type fait allusion à la double origine de Philippe, qui se vantoit de compter parmi ses ancêtres Hercule et Jupiter.

La barbe qu'on voit sur ces portraits de Philippe V est une singularité bien remarquable dans l'iconographie.

Nous avons vu Alexandre, et même Aristote son précepteur, sans barbe. Nous avons observé que, du temps de ce conquérant, une partie des Macédoniens coupoient leur barbe, et que les autres la conservoient; ce qui donna lieu à un réglement par lequel il étoit ordonné à tous les militaires de se raser[3]. Depuis ce temps, ceux qui suivoient la carriere des armes ne laisserent plus croître leur barbe[4]; et cet usage devint une mode générale à laquelle se conformerent presque tous les princes des

(1) Eckhel, *Numi anecd.*, pag. 104; *Description de médailles, etc.*, t. I; *rois de Macédoine*, n° 889.

(2) *Description de médailles, etc.*, *loco citato*, n° 892.

(3) Athénée, XIII, p. 565, qui cite l'autorité de Chrysippe; Polyen, liv. IV, c. 3, n° 2.

(4) Alexis, dans Athénée, *loco citato*.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XL.

dynasties macédoniennes, et même les gens de lettres, comme on a pu le reconnoître dans les portraits de Ménandre et de Posidippe[1]. Mais il paroît, par les portraits de Philippe et de Persée, ainsi que par ceux de quelques autres rois contemporains, qu'alors l'usage de porter la barbe commençoit à s'introduire de nouveau.

N° 10.

La médaille d'argent gravée sous le n° 10 présente aussi la tête de Philippe, remarquable par les cornes de bouc dont le diadême est surmonté. Ce n'est pas cependant une monnoie macédonienne, c'est un *denarius*, ou une monnoie d'argent de la république romaine[2]. Nous avons déja eu lieu d'observer, à l'occasion de quelques médailles des rois de Sicile, l'usage où étoient les magistrats romains de faire frapper sur la monnoie de la république des types qui avoient trait aux fastes de leurs familles[3]. Un Q. Marcius Philippus, commissaire des Romains dans la Macédoine, avoit contracté hospitalité avec le roi Philippe[4]. L. Marcius Philippus, issu de la même famille, et qui, par les droits de sa magistrature, présidoit à la fabrication de la monnoie romaine, n'a pas négligé de consacrer le souvenir de cette liaison avec le roi de Macédoine, dans un type qui en même temps fait allusion à son nom. La médaille qu'on a gravée sous ce numero présente d'un côté la tête du roi Philippe, dont les traits ont beaucoup de ressemblance avec ceux de la tête qu'on voit sur les médailles de ce prince : mais ce qui est plus singulier, c'est que la tête du roi est ornée d'une *causia* ou d'un chapeau macédonien sans fond, et attaché sous le menton par

(1) Ci-dessus, part. I, chap. Ier, pl. 6.
(2) Eckhel, D. N., t. V, p. 248.
(3) Ci-dessus, pag. 8 (2).
(4) Tite-Live, liv. XLII, §. 38 et 39.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XL.

une large bande. Ce chapeau est ceint du bandeau royal, au milieu duquel paroissent deux cornes de bouc, ainsi que nous les avons remarquées sur le diadême de Philippe fils de Cassandre. Un monogramme, qui tient lieu de légende, donne le nom de Rome; celui de Philippe est indiqué par la seule initiale grecque Φ. Le type du revers présente la statue équestre d'un des ancêtres du magistrat qui a fait frapper la médaille, et dont le nom, L. PHILIPPVS, *Lucius Philippus*, est gravé au-dessous: le monogramme placé dans l'exergue désigne le nom et la valeur de la monnoie[1].

Nous verrons reparoître cet étrange ornement sur le casque des rois de Syrie, qui se vantoient d'être issus de cette même famille royale.

§. 6. PERSÉE.

Les Macédoniens donnoient de l'inquiétude à Rome: les exploits d'Alexandre, après un siecle et demi, n'avoient rien perdu de leur éclat[2]. On voyoit ses successeurs s'efforcer, à l'exemple de ce conquérant, de réunir une seconde fois la Grece sous leur sceptre, peut-être dans l'intention de se servir de ce peuple éclairé et courageux pour détruire les puissances de l'Occident, comme Alexandre avoit renversé celles de l'Orient. Philippe trahit son ambition en se liguant avec Carthage. Il paya cher cette vaine tentative. Persée, son fils et son successeur,

(1) C'est un X, chiffre latin du nombre *dix*, traversé d'un trait qui le fait ressembler à une petite étoile. On sait que le *denarius* tiroit ce nom de dix âs, *deni asses*, dont il représentoit la valeur.

(2) Tite-Live, liv. XLI à XLV; Diodore de Sicile, dans les fragments des livres XXVI à XXXI; et Plutarque, *in Paullo Æmilio*, donnent la plupart des notices dont j'ai fait usage dans cet article.

avoit acquis une certaine popularité en s'opposant au parti des Romains, et en persécutant son frere Démétrius, qui leur étoit attaché de bonne foi. Les Grecs, qui avoient déja fait quelque essai du despotisme de Rome, et l'avoient trouvé plus insupportable encore que le joug macédonien, fixoient leurs regards sur ce roi comme sur la derniere de leurs espérances. Mais Persée étoit trop au-dessous des circonstances à la fois heureuses et difficiles où le sort le plaçoit. Il avoit la volonté de s'opposer à Rome; il ne manquoit pas de moyens physiques pour réussir, c'est-à-dire d'hommes et d'argent; mais il n'avoit ni cette énergie, ni ce coup-d'œil, ni ce courage qui auroient pu seuls le faire sortir avec honneur de cette lutte dangereuse contre une nation sous laquelle Carthage elle-même avoit fléchi. Cependant le sénat prit l'alarme, et lui déclara la guerre : les commencements en furent décourageants pour les Romains; mais ils ne voulurent point entendre parler de paix jusqu'à ce que la bataille de Pydna les eût rendus maîtres de la Macédoine. La pusillanimité et l'avarice, qui avoient influé sur toutes les démarches du malheureux Persée, le déterminerent à se réfugier dans le temple de Samothrace, d'où il se vit forcé de sortir et de se remettre entre les mains du vainqueur. Paul Emile, pour orner son triomphe, fit marcher devant son char le roi de Macédoine et toute la famille royale. Le reste de la vie de Persée se passa dans le malheur et dans l'obscurité[1]. La Macédoine fut divisée par le conquérant en

(1) Quelques écrivains de l'antiquité assuroient même que Persée avoit fini ses jours par une mort violente. On prétend que les soldats qui le gardoient l'avoient fait mourir d'insomnie : du moins ce conte, au temps de Mithridate, étoit répandu par tout l'Orient. Voyez la lettre de Mithridate au roi des Parthes, dans Salluste, *Fragm. histor.*, liv. IV. Quant aux enfants de Persée, un seul, nommé Alexandre, lui survécut; et le fils de tant de rois exerça les fonctions de greffier auprès des magistrats romains (Plutarque, *Paulo Æmilio*, p. 275).

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XL.

quatre provinces, entre lesquelles toute alliance et toute communauté de biens fut interdite. Les familles les plus riches et les personnes les plus notables du royaume détruit furent obligées de se transporter en Italie.

N° 11. Le médaillon d'argent gravé sous ce numero appartient au roi Persée[1]: il a, par la fabrique et par la couronne de chêne qui renferme le type du revers, quelque ressemblance avec celui de Philippe son pere. L'aigle de Jupiter fait allusion à ce dieu qui étoit l'origine mythologique et commune des Héraclides et des Eacides, familles dont les derniers rois de Macédoine se glorifioient d'être issus[2]. Jupiter étoit honoré par les Macédoniens d'un culte antique et spécial dans la contrée de Bottiæa. La légende porte le nom *du roi Persée*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΕΡΣΕΩΣ.

§. 5. ANDRISCUS, OU PSEUDOPHILIPPE.

Le mécontentement général qui régnoit dans la Macédoine, opprimée et morcelée par les Romains, fit entrevoir à un jeune homme de la Mysie, issu d'une famille obscure, la possibilité de s'élever à une haute fortune. Il entreprit de se faire passer pour le fils de Persée; mais bientôt livré aux Romains par la foiblesse des princes qu'il avoit choisis pour ses protecteurs,

(1) Eckhel, D. N., tom. II, p. 131; *Descript. de méd.*, *etc.*, tom. I, *rois de Macédoine*, n° 936.

(2) Le nom de Persée rappeloit la mémoire du héros du même nom, fils de Jupiter, plus ancien qu'Hercule, et que les Héraclides regardoient comme un des chefs de leur race. Philippe V, pere de Persée, a fait graver sur plusieurs de ses médailles l'image de ce héros (v. Eckhel, D. N., t. II, p. 129).

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XL.

il auroit été obscurément la victime de son imposture si les Romains ne l'avoient pas méprisée. Il profita de leur insouciance pour s'échapper de Rome, et se réfugia chez les Thraces, où il trouva un asile, et bientôt un parti. Les Macédoniens saisirent avec enthousiasme cette occasion de briser leurs chaînes. Andriscus prit le nom de Philippe[1], et fut reconnu pour roi. Les Romains, défaits dans une grande bataille, y perdirent leurs généraux, et éprouverent qu'Andriscus ne manquoit pas de quelques qualités militaires. Mais, si son avarice insatiable put le faire regarder comme le véritable fils de Persée, il ressembloit par sa cruauté, suivant Diodore, à une bête féroce[2]. La Macédoine souffroit en silence, et restoit fidelle au prince qu'elle s'étoit donné; mais la valeur inconsidérée d'Andriscus ne put tenir contre la conduite d'un général habile: il fut battu deux fois par Métellus, et finit par être livré au vainqueur, qui en fit l'ornement de son triomphe. La durée du regne d'Andriscus, qui fut renversé du trône l'an 148 avant J.-C., n'est pas exactement connue: il paroît cependant qu'elle fut de plus d'une année, et qu'il avoit commencé à régner depuis l'an 150 avant l'ere chrétienne.

La plupart des numismatistes rangent parmi les médailles de Philippe V celles qui ressemblent à la médaille gravée sous le n° 12 de cette planche[3]. N° 12.

(1) Il faut distinguer Philippe Andriscus ou Pseudophilippe, c'est-à-dire *le faux Philippe*, d'un autre prince du même nom, fils adoptif de Persée, et fils naturel de Philippe V. Tite-Live, l. XLII, §. 52.

(2) Diodore de Sicile, *Excerpt.*, p. 590, édition de Wesseling; les *Epitomes* des livres XLVIII, XLIX de Tite-Live, et quelques passages de divers auteurs cités dans les *suppléments* de ces mêmes livres par Freinshémius, contiennent tout ce qu'on connoît sur Andriscus.

(3) Cette médaille est tirée du cabinet de M. Denon, qui me l'a communiquée

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XL.

Elle représente d'un côté la tête d'un jeune prince entourée d'une couronne rayonnante. Le revers a pour type un foudre renfermé dans une couronne de chêne, semblable à celles qu'on voit sur les médailles des deux derniers rois. La légende, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΦΙΛΙΠΠΟΥ, présente le nom *du roi Philippe* sans aucune addition.

Je dois exposer les raisons qui m'ont fait adopter l'opinion d'un numismatiste vénitien qui, sans en assigner aucun motif, a le premier attribué ces médailles à Philippe VI, ou Andriscus[1]. Les traits de la figure, qui par la forme de la couronne pourroit être regardée comme celle du soleil, me paroissent offrir un portrait. En effet aucun de ces traits ne se rapproche des formes idéales que les Grecs avoient appropriées aux images des divinités. Cependant ce portrait, si c'en est un, ainsi que je le pense, ne ressemble en rien à celui de Philippe V, et moins encore à celui de Philippe IV, fils de Cassandre, auquel la fabrique de la médaille ne permettroit pas non plus de l'attribuer. On ne peut donc se dispenser d'y reconnoître Andriscus, qui porta durant son regne le nom de Philippe.

La couronne rayonnante placée sur la tête d'Andriscus paroît convenir à ce défaut de modération qui dégrada son caractere dans le cours de ses prospérités. Cependant Antiochus IV Epiphane, roi de Syrie, et Ptolémée V, roi d'Egypte, avoient pris avant lui dans leurs monnoies cet ornement extraordinaire qu'on auroit dû réserver pour les images des dieux.

avec son obligeance accoutumée. Pour l'art et pour le caractere de la tête, elle est préférable aux médailles du même type qui se trouvent dans la *Descript. de méd., etc.*, tome I, *rois de Macédoine*, n° 952-58.

(1) Pierre Fondi, dans l'ouvrage intitulé, *Musei Theupoli*, *antiq. numism.*, p. 1219.

§. 8. EURYDICE.

Plusieurs princesses macédoniennes ont porté ce nom. La plus célebre a été l'épouse d'Amyntas II, mere de trois rois, Alexandre II, Perdiccas III, et Philippe II, et par ce dernier aïeule d'Alexandre-le-Grand[1]. Si nous écoutons la plupart des historiens, cette reine, née en Illyrie, réunissoit l'ambition la plus démesurée au caractere barbare de sa nation. Il s'en fallut peu que son époux ne devînt la victime de la passion effrénée qu'elle avoit conçue pour son gendre; et deux de ses fils furent sacrifiés à son desir de régner.

On peut cependant élever quelque doute sur les crimes et les désordres d'Eurydice. Il est bien plus certain que cette femme eut un courage supérieur à son sexe, et que sa mémoire fut honorée par Philippe[2].

Une seconde Eurydice fut aussi reine de Macédoine; elle avoit épousé Philippe Arrhidée, et elle étoit petite-fille de Philippe pere d'Alexandre-le-Grand. Elle gouvernoit entièrement son mari, dont l'esprit étoit foible et égaré; et si elle ne se fit pas remarquer par son ambition, c'est parcequ'elle eut à combattre

(1) On peut voir, sur les princesses de ce nom, l'article *Eurydice*, dans le Dictionnaire de Bayle, et une courte dissertation de Heusinger, imprimée avec le traité de Plutarque sur l'éducation, dans l'édition que ce littérateur allemand en a donnée.

(2) Pausanias, V, c. 20, où il fait mention des statues d'ivoire et d'or, ouvrage de Léocharès, représentant Eurydice, son époux Amyntas, Philippe, Alexandre, et Olympias. Ce riche monument avoit été placé par Philippe dans le bois sacré d'Olympie, après la victoire remportée sur les Grecs à Chéronée. La réunion d'Amyntas, ainsi que la statue d'Olympias, et le nom d'Eurydice, sans aucune désignation particuliere, ne nous permettent pas de penser qu'il s'agisse dans ce passage d'une autre Eurydice que la mere de Philippe.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XL.

celle des généraux d'Alexandre, qui avoient beaucoup plus de moyens d'appuyer leurs prétentions. La jalousie d'Olympias ne la laissa pas survivre à son mari : tous les deux périrent par ses ordres; Cassandre les vengea, et honora leurs tombeaux et leur mémoire[1].

La troisieme Eurydice ne fut reine de Macédoine qu'un moment; fille de Lysimaque, elle avoit épousé Antipater, le troisieme fils de Cassandre. Je pense que ce fut celle-ci qui donna la liberté à la ville de Cassandrée[2]; apparemment pour la mettre dans son parti, et la faire déclarer contre son beau-frere Alexandre qui disputoit le trône à Antipater. Son ambition ne fut pas moindre que celle des autres princesses de son nom; et l'on peut croire qu'Antipater, qui fit mourir sa mere Thessalonice, commit cet affreux parricide à l'instigation de sa femme. Il est certain que Lysimaque son pere la fit renfermer dans une prison, poussé à bout par les reproches qu'elle lui faisoit sans cesse de n'avoir pas soutenu son mari sur le trône de Macédoine contre Alexandre, et contre Démétrius Poliorcete[3].

Une autre Eurydice, fille d'Antipater et sœur de Cassandre, étoit femme de Ptolémée Soter, et mere de Ptolémée Céraunus qui régna sur la Macédoine; mais le roi d'Egypte la répudia pour épouser Bérénice.

Enfin Démétrius Poliorcete, qui abusa plus que tous les autres princes du privilege d'épouser plusieurs femmes à la fois, privilege que les rois de Macédoine s'étoient arrogé, prit pour

(1) Diodore de Sicile, l. XIX, §. 52.

(2) Ce fait nous a été transmis par Polyen (l. VI, c. 7, nº 2). La ville de Cassandrée n'existoit pas, du moins sous ce nom, du temps des deux autres Eurydice.

(3) Justin, liv. XVI, c. 2.

épouse une cinquieme Eurydice qui étoit Athénienne, et qui descendoit de Miltiade[1].

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XL.

N° 12.

La médaille que j'ai fait graver sous ce numero est frappée dans une ville appelée Eurydicée, que les géographes ne paroissent pas avoir connue. Il est à présumer que le portrait d'une femme ayant la tête voilée est celui d'une reine Eurydice dont la ville portoit le nom. Nous avons vu la reine Philistis avec le même ajustement; et nous verrons Phthia, reine d'Epire; Cléopâtre, reine de Syrie; Arsinoé et Bérénice, reines d'Egypte; coiffées de même sur leurs médailles. Le trépied du revers est un symbole des sacrifices et des jeux solennels institués peut-être en l'honneur de cette reine. La légende, ΕΥΡΥΔΙΚΕΙΩΝ, montre que cette médaille a été frappée par les habitants d'Eurydicée.

Si l'on me demande laquelle de tant de reines du même nom a été représentée sur cette médaille, et a donné son nom à cette ville inconnue, je dois avouer que je l'ignore. Il me semble cependant qu'il ne peut être question ici que de trois Eurydice, c'est-à-dire de l'aïeule d'Alexandre, de l'Athénienne épouse de Démétrius, et enfin de la fille de Lysimaque. Philippe a pu donner le nom de sa mere à une ville, comme il a donné le sien à une autre ville; d'autant plus qu'il avoit consacré, ainsi que nous l'avons vu, d'autres monuments en l'honneur d'Eurydice. Mais l'usage, introduit par les rois grecs, d'imposer le nom de leurs meres ou de leurs femmes à des villes, devint plus

(1) Plutarch., *Demetrio*, p. 894: mais Diodore de Sicile (l. XX, §. 40, p. 753) donne à cette princesse le nom d'*Euthydice*. Elle avoit été mariée en premieres noces à Ophellas, capitaine macédonien qui s'étoit rendu maître de Cyrene, et qui fut assassiné en Afrique par Agathoclès, tyran de Syracuse.

Chap. II.
Rois
de Macédoine.
Pl. XL.

fréquent sous les successeurs d'Alexandre qu'il ne l'avoit été auparavant : c'est ainsi que la géographie de leurs états nous offre des Stratonicées, des Nicées, des Apamées, des Laodicées, des Arsinoés, des Bérénices. Il est possible que Démétrius Poliorcete, qui avoit donné à plusieurs villes le nom de Démétrias, ait pareillement donné celui de sa femme à une autre ville, et l'ait appelée Eurydicée. Au reste, parmi ces différentes Eurydice, la fille de Lysimaque est celle qui, au premier aspect, paroîtroit avoir le moins de droits à la médaille que nous examinons, à cause de la brièveté et des troubles du regne de son mari. Cependant, malgré cette présomption, on peut conjecturer, d'après une autorité directe que nous examinons dans la note au bas de la page, qu'il existoit dans la péninsule de Pallene en Macédoine, et près de Cassandrée, une ville d'Eurydicée qui avoit emprunté le nom de cette princesse[1].

(1) Dans le passage de Polyen, cité ci-dessus, on trouve une *Eurydicée* fondée ou instituée par Apollodore, tyran de Cassandrée : mais une lacune dans le texte nous laisse ignorer si l'Eurydicée dont il est question étoit une ville ou une fête. Les commentateurs prétendent que c'étoit une fête, et ils remplissent la lacune avec le mot ἑορτὴν, *une fête;* mais le nom féminin Εὐρυδίκειαν, *Eurydiceam*, conviendroit mieux à une ville, puisque le nom des fêtes étoit énoncé au pluriel neutre par les Grecs, en sous-entendant ἱερὰ, *les sacrifices;* aussi changent-ils le mot du texte dans le pluriel neutre Εὐρυδίκεια, *Eurydicea.* Cependant une médaille telle que la nôtre, qui constate sans aucun doute l'existence d'une ville nommée *Eurydicée*, paroît ajouter quelque poids à l'opinion contraire, d'autant plus que tous les manuscrits de Polyen, existants à la bibliotheque impériale, et consultés à ma priere par le savant M. Hase, portent unanimement le mot Εὐρυδίκειαν. Ce nom donné à quelque petite ville de la péninsule dont Cassandrée étoit la capitale, aura été oublié au bout de quelque temps, soit que la ville qui le portoit ait repris son ancien nom, comme Ephese et Sicyone, dont la premiere fut appelée pendant quelques années Arsinoé, la seconde, Démétrias; soit que la ville même, dans la décadence du royaume de Macédoine, ait été abandonnée ou détruite. L'opinion des antiquaires qui ont attribué les médailles dont il s'agit à une ville de ce nom dans l'Elide est dénuée de tout fondement, le lieu de cette contrée qu'on a qualifié du titre de ville ne s'appelant pas *Eurydiceum*, comme

Xylandre l'a prétendu, mais *Euricydaeum* (Strabon, liv. VIII, pag. 346; Pausanias, l. V, c. 1; Pellerin, *Recueil*, t. I, p. 116; Eckhel, D. N., tom. II, pag. 268). Je n'ai pas fait mention ici d'une sixieme Eurydice, reine de Macédoine comme les autres, et omise par tous ceux qui ont parlé de plusieurs Eurydice : c'est une Illyrienne que Philippe, le pere d'Alexandre, avoit choisie pour son épouse, et qui avoit changé son nom barbare d'Audata contre le nom plus doux d'Eurydice. Elle eut une fille nommée Cynna ou Cynané, qui, mariée à Amyntas son oncle, fut la mere d'Eurydice, épouse de Philippe Arrhidée (Athénée, liv. XIII, p. 557; Arrien, *ap. Phot. cod.* XCII, p. 219). Il n'y a aucune probabilité que la médaille appartienne à cette princesse, quoiqu'une statue fût érigée en son honneur à Olympie (Pausanias, l. V, c. 17). Quant à une autre Eurydice, reine d'Egypte, et femme de Ptolémée IV Philopator, il n'y a que Justin qui l'appelle ainsi, et probablement par méprise (liv. XXX, c. 1) : Polybe et les médailles la nomment Arsinoé.

NOTE.

Nous n'avons donné le portrait d'aucun roi de Macédoine antérieur à Alexandre-le-Grand : cependant l'abbé Eckhel, d'accord avec la plupart des numismatistes, paroît reconnoître les têtes d'Archélaüs, de Pausanias, et d'Amyntas II, sur les médailles qui portent les noms de ces princes. Il est étonnant que cet antiquaire, qui n'a vu que la tête d'Apollon sur les médailles de Philippe II, et que celle d'Hercule sur les médailles d'Alexandre-le-Grand, ait pu croire que les rois plus anciens eussent depuis long-temps introduit l'usage de faire graver leur effigie sur la monnoie, et que leurs têtes soient ceintes du bandeau royal, ornement qui, avant Alexandre, n'étoit une marque de l'autorité souveraine que chez les rois de Perse, usage que ce conquérant adopta le premier. Quiconque a quelque connoissance du style des arts dans l'antiquité peut se convaincre facilement que la tête d'un jeune homme, ceinte d'un diadême et gravée sur les médailles d'Archélaüs Ier, de Pausanias, et d'Amyntas II, est la tête idéale, soit d'un ancien héros de la famille d'Hercule, comme Téménus ou Caranus, soit, comme il est plus probable, celle d'Hercule lui-même dans sa jeunesse. Il est certain que la tête du jeune héros, gravée sur une médaille d'Archélaüs Ier, a les mêmes traits et la même physionomie que la tête qu'on voit gravée sur une médaille de Pausanias, et qu'une troisieme qui est sur une médaille d'Amyntas II (*Description de médailles, etc.*, tom. I, *rois de Macédoine*, n° 14, 15 et 16; Maffei, *Verona illustr.*, part. III, pag. 262). Le diadême qui serre

la chevelure de ces têtes est, non l'attribut de la royauté, mais l'ornement des athletes vainqueurs et des images des dieux, ainsi que nous l'avons remarqué ci-dessus, part. II, chap. 1, §. 1, pag. 9.

Quant au buste d'un roi à longue barbe qu'on voit sur une médaille attribuée par Haym à Archélaüs Ier (*Tes. Britt.*, tom. II, p. 9), cette médaille de bronze appartient à Phraate Ier, roi des Parthes; et on a pris la fin du mot μεγΑΛΟΥ, *megalou*, du grand, pour la fin du mot ΑρχεΛΑΟΥ, *Archelaou*, d'Archélaüs. Nous verrons une médaille presque semblable parmi celles de Phraate Ier, à la planche 49, n° 4 de ce volume.

Les têtes d'Hercule, couvertes d'une peau de lion et gravées sur les médailles d'Amyntas II et de Perdiccas III, ne peuvent pas non plus être regardées comme les portraits de ces princes. La tête d'Hercule est ordinairement avec la barbe sur les médailles d'argent, et sans barbe sur les médailles de bronze d'Amyntas II : c'est une tête idéale. On doit dire la même chose de l'Hercule sur la médaille de Perdiccas; ce demi-dieu y est représenté avec la même physionomie que sur plusieurs médailles d'Alexandre-le-Grand. Enfin la tête d'Apollon et celle de Jupiter, qui paroissent sur les médailles de Philippe, pere d'Alexandre, et qui different dans les divers coins, ne peuvent, avec aucune probabilité, être regardées comme des portraits. J'en dis autant de la tête d'Hercule gravée sur les médailles de la ville de *Philippi*, et dans laquelle on a cru trouver le portrait de Philippe II.

CHAPITRE III.

ROIS D'EPIRE.

§. 1. PYRRHUS.

Chap. III. Rois d'Epire. Pl. XLI.

Le fils d'Eacide[1] fut, de l'aveu de toute l'antiquité, un guerrier valeureux et un grand capitaine[2]; mais il ne fut pas un grand roi. Sacrifiant toujours le présent à l'avenir, son bonheur à ses espérances; inconstant dans ses desseins, précipité dans ses résolutions, il négligeoit les affaires actuelles de l'état pour s'abandonner à des projets dangereux d'agrandissement, dont il ne savoit calculer ni les moyens, ni les difficultés, ni les chances[3]. Ainsi, en butte à la fortune dès son berceau, il acquit, perdit, et reconquit son royaume héréditaire de l'Epire; il en-

(1) La vie de Pyrrhus qu'on lit parmi celles de Plutarque peut être augmentée de plusieurs faits qu'on trouve dans les historiens de Rome, et dans Justin, et de quelques particularités que Pausanias nous a transmises. Un grand nombre d'écrivains de l'antiquité fait mention de ce prince.

(2) L'habileté de Pyrrhus dans le commandement des armées est constatée par l'estime qu'Annibal en faisoit (Tite-Live, liv. XXXV, c. 14; Appien, *Syr.*, §. 10), par les ouvrages qu'il avoit composés sur l'art de la guerre (Cicéron, *Ad fam.*, l. IX, *epist.* 25), et par les détails consignés dans quelques mémoires sur ses campagnes, écrits par des contemporains, et dont Pausanias avoit eu connoissance (l. I, c. 12).

(3) « Il fut toujours estimé tant qu'il « vécut (dit Plutarque, *Pyrrhus*, traduct. « d'Amyot, §. 57) le premier des roys et « princes de son temps, tant en expériance « et suffisance au faict de la guerre, comme « en hardiesse et prouesse de sa personne : « mais ce qu'il acquéroit par effects, il le « perdoit par espérances, appétant si fort « ce qu'il n'avoit pas, qu'il en oublioit à

Chap. III.
Rois d'Epire.
Pl. XLI.

vahit deux fois la Macédoine, qui deux fois lui échappa. Appelé par les Tarentins, il s'empara de presque toute la Grece italique, sous prétexte de la défendre de l'ambition de Rome: mais éprouvant des difficultés inattendues de la part de cet ennemi que les Grecs n'avoient pas encore appris à estimer assez, et s'imaginant que la Sicile, qui imploroit son secours contre Carthage, lui offriroit une conquête plus aisée, il abandonna ses premiers alliés. Sa mauvaise conduite envers les Syracusains lui fit perdre la confiance de ces peuples qu'il avoit trop tôt comptés parmi ses sujets. Les échecs qu'il éprouva ne lui laisserent d'autre ressource que de reporter ses forces au-delà des mers, où, ne cessant de troubler ses voisins et toute la Grece, et cherchant à surprendre Argos, il périt dans un combat qu'il eut à soutenir dans les rues de cette ville contre les troupes d'Antigonus Gonatas et les Argiens, frappé d'une tuile qu'une vieille femme lui lança du haut de sa maison pour défendre son fils. Ptolémée, l'aîné des enfants de Pyrrhus, étoit mort dans un autre combat, presque sous les yeux de son pere. Alexandre, le second, qui étoit alors en Epire, lui succéda l'an 272 avant l'ere chrétienne. Pyrrhus avoit commencé à régner à l'âge de douze ans, vers l'année 306.

Une statue colossale représentant un guerrier d'un aspect majestueux, et dont les joues sont couvertes d'une barbe épaisse et frisée, étoit regardée, depuis trois siecles, comme une statue de Pyrrhus[1]: des têtes d'éléphants, sculptées parmi les orne-

« mettre en sure garde ce qu'il avoit: à rai- « son de quoi Antigonus (Gonatas) le « comparoit à un joueur de dez à qui les « dez disent fort bien, mais qui ne se sçait « servir des chances qui lui viennent ».

(1) Elle est à Rome, dans le musée du Capitole, gravée dans le IIIe vol. du *Museo Capitolino*, par Bottari, pl. 48.

ments de la cuirasse, lui avoient fait donner par quelques antiquaires du XVI[e] siecle cette dénomination qui a été adoptée sans examen par leurs successeurs jusqu'à nos jours. Leur opinion paroissoit d'autant plus probable, que c'est dans le récit de la guerre contre Pyrrhus que l'histoire romaine fait, pour la premiere fois, mention de cet animal guerrier qui pendant quelques siecles figure dans les annales militaires de l'antiquité: mais, lorsque l'archéographie, qui se bornoit presque alors aux explications que les auteurs latins pouvoient fournir, a employé d'autres moyens, une critique plus éclairée a commencé à élever des doutes sur ce prétendu portrait de Pyrrhus[1]; et malgré les efforts que quelques érudits ont faits pour le défendre, Winckelmann[2] et l'abbé Eckhel ont mis l'absurdité de cette opinion dans un tel jour, qu'il a fallu y renoncer.

Chap. III. Rois d'Epire. Pl. XLI

Le savant Eckhel a prétendu aussi que la tête de Pyrrhus n'étoit point gravée sur ses monnoies; et cette opinion ne paroissoit pas moins bien fondée que celle qu'il a énoncée relativement à la statue: mais il n'avoit probablement pas connu la médaille que j'ai fait graver au n° 21[3] de cette planche, et que je crois repré- N° 21.

(1) Winckelmann, *Histoire de l'art chez les anciens*, liv. X, c. 2 de l'édition de M. Fea. Cet antiquaire croyoit que la statue dont il s'agit représente Agamemnon; cependant il avoue qu'on y peut reconnoître le dieu Mars. Cette derniere opinion est la seule juste: les éléphants n'ont rien de commun avec la guerre de Troye. Ils sont placés dans les ornements de l'armure du dieu de la guerre par la même raison qu'on y voit aussi des têtes de beliers. C'étoient dans ces temps des moyens offensifs de l'art de la guerre.

(2) Winckelmann, *loco citato*. Cependant ce savant s'est trompé lorsqu'il a cru authentiques quelques médailles d'or avec la tête de Pyrrhus, qu'il cite dans le cabinet de Florence; elles sont tirées des ouvrages de Goltzius. Voyez Eckhel, D. N., tom. II, pag. 173.

(3) Elle devroit se trouver au n° 1, mais la planche étoit déja gravée lorsque j'ai fait cette découverte au cabinet de la bibliotheque impériale. Elle est indiquée au n° 22 des *rois d'Epire*, dans la *Description de médailles*, etc., tom. II.

Chap. III. Rois d'Epire. Pl. XLI.

senter la tête de ce roi. D'abord il n'est pas douteux que la médaille dont il s'agit n'ait été frappée sous Pyrrhus. La légende, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΡΡΟΥ, (monnoie) *du roi Pyrrhus*, le prouve assez. En second lieu cette médaille présente d'un côté la tête d'un guerrier couverte d'un casque: Thétis assise sur un cheval marin, et apportant à son fils Achille le bouclier fabriqué par Vulcain, forme le type du revers. Le rapport de ce type avec Pyrrhus, issu du sang des Eacides, et descendant d'Achille, paroît évident; et puisque la tête du guerrier gravée de l'autre côté de la médaille a toute l'apparence d'un portrait, il me semble qu'on peut, avec beaucoup de vraisemblance, la reconnoître pour celle de Pyrrhus. Les réflexions suivantes viennent encore à l'appui de cette conjecture. Les deux types de la médaille ont une telle analogie avec des types qu'on retrouve sur les monnoies des Bruttiens, qu'on peut en inférer que cette médaille a été frappée chez ces peuples; ce qui est d'autant plus vraisemblable que l'histoire nous assure que les Bruttiens étoient effectivement du nombre des peuples de la grande Grece qui s'étoient ligués contre Rome, sous les ordres de Pyrrhus[1]. Cependant les médailles des Bruttiens, qui nous présentent la tête de Mars sous un casque tout-à-fait semblable à celui que nous voyons sur ce portrait, différent de la médaille de Pyrrhus en ce que le dieu de la guerre est représenté sur les premieres avec une barbe épaisse et sous les traits de la plus mâle virilité, et que la déesse qui, sur plusieurs monnoies des Bruttiens, paroît dans le même costume et dans la même attitude que la Thétis de la médaille, est, non pas Thétis, mais Vénus accompagnée d'un

(1) Ce fait est prouvé par un passage de Tite-Live, liv. XXX, §. 7, et par un autre de Denys d'Halicarnasse, *Excerpta legat.*, n° 5, édition de Sylburge.

petit Amour qui occupe la place du bouclier. Or, puisqu'ici on a remplacé Vénus par Thétis, pour faire allusion à Pyrrhus qui se vantoit de tirer son origine de cette Néréide, combien n'est-il pas probable qu'on a pareillement remplacé la tête barbue de Mars, type usité de la monnoie des Bruttiens, par la tête d'un jeune guerrier sans barbe, dans l'intention de substituer aussi le portrait de Pyrrhus, comme celui d'un nouvel Achille, à la figure de Mars? Le roi d'Epire étoit digne par sa valeur et par ses talents militaires de paroître sous ce costume; mais ce n'est plus le Mars barbu des Bruttiens: Pyrrhus, suivant l'usage de son temps, ne laissoit point croître sa barbe.

Une seconde observation fortifie encore cette conjecture. On seroit tenté, au premier aspect, de prendre cette tête pour celle d'Alexandre: mais les joues de Pyrrhus sont un peu plus pleines, et il a l'œil plus ouvert. Cette ressemblance avec Alexandre-le-Grand a été remarquée par les anciens dans les traits du roi d'Epire; et l'on met au nombre des foiblesses de ce prince la persuasion qu'il avoit que cette ressemblance étoit plus complette qu'elle ne l'étoit réellement.[1] Ainsi, puisque le revers de cette médaille fait allusion à l'origine de la famille de Pyrrhus, puisque les traits de la figure et le costume s'accordent avec

(1) Lucien (*Adv. indoctum*) raconte que le roi d'Epire ayant fait voir à une vieille femme de Larisse les portraits de plusieurs rois, parmi lesquels étoit celui d'Alexandre, et ne doutant pas qu'elle ne trouvât que ce dernier lui ressembloit, il fut très surpris quand elle lui dit qu'elle ne voyoit point de ressemblance entre aucun de ces portraits et sa figure; mais qu'elle ne pouvoit pas se dissimuler qu'il y en avoit une bien marquée entre sa physionomie et celle d'un certain cuisinier de Larisse, appelé Batrachion. Au reste, l'air de ce prince, suivant l'observation de Plutarque, étoit moins vénérable que terrible: ce biographe remarque d'autres particularités physiques de Pyrrhus qui paroissent tenir de la fable. Le roi d'Epire croyoit, et beaucoup de monde le croyoit avec lui, que l'orteil de son pied droit avoit la vertu de guérir les maladies de la rate. Voyez aussi Pline, l. VII, §. 2.

Chap. III. Rois d'Epire. Pl. XLI.

les traditions les plus certaines qui nous soient parvenues sur le portrait de ce roi, il paroît difficile de ne pas l'y reconnoître.

L'histoire a fait mention de quelques statues de Pyrrhus, et du nom de l'artiste qui en avoit exécuté une en bronze[1]: mais nous ne devons pas nous attendre à retrouver son portrait sur les monnoies de l'Epire. Les Epirotes, ainsi que les Macédoniens, n'avoient point à cette époque une soumission entiere pour les princes qui les gouvernoient: loin de les honorer comme des dieux, en gravant leurs portraits sur la monnoie, ils leur refusoient bien souvent, par esprit d'insubordination, l'obéissance que tout sujet doit à son roi[2].

§. 2. PHTHIA, MERE DE PYRRHUS.

Cette princesse étoit fille de Ménon, général thessalien qui se distingua dans la guerre excitée par les Grecs à la mort d'Alexandre contre les Macédoniens et contre Antipater, gouverneur de la Macédoine. Eacide, fils d'Arysbas, roi d'Epire, la choisit pour son épouse, et la fit mere de Pyrrhus et de deux princesses, Déidamie et Troïade, dont la premiere eut Démétrius Poliorcete pour époux[3]. Voilà tout ce que Plutarque nous

(1) Une statue de Pyrrhus se voyoit à Athenes, à l'entrée de l'Odéon; une autre à Olympie, dans le bois sacré de Jupiter (Pausanias, liv. I, 11, et V, 14). Pline fait mention d'une statue de bronze représentant le roi Pyrrhus, qui avoit été modelée par Hégias (liv. XXXIV, §. 19, *in princ.*, et nº 16). Mais l'âge de ce statuaire athénien, suivant Pline lui-même et Pausanias, ne répond pas à l'époque de Pyrrhus, à laquelle il est antérieur de plusieurs générations. Peut-être aura-t-on confondu Hégias avec Hégésias, autre statuaire connu; mais si Hégésias étoit contemporain de Pyrrhus, il faudroit au contraire substituer Hégias à Hégésias dans un passage de Quintilien (J. O., liv. XII, §. 10), où cet écrivain paroît ranger Hégésias parmi les artistes les plus anciens.

(2) On n'a qu'à suivre dans l'histoire ancienne les révolutions de l'Epire pour se convaincre de ce fait.

(3) Plutarch., *Pyrrho*, pag. 383; et *Demetrio*, pag. 900.

a transmis de Phthia : les médailles qui représentent la tête de cette reine, frappées sous le regne de Pyrrhus son fils, sont un témoignage du tendre souvenir que ce roi gardoit de sa mere après qu'il l'eut perdue[1].

Chap. III. Rois d'Epire. Pl. XLI.

N° 2.

La médaille de bronze gravée sous le n° 2 nous présente la tête d'une femme couronnée de chêne et coiffée d'un voile. Une beauté majestueuse caractérise sa figure; ses cheveux, en retombant le long du col, paroissent boucler naturellement. La légende donne son nom, ΦΘΙΑΣ : (à la mémoire) *de Phthia.*

Le foudre de Jupiter Dodonéen, l'une des principales divinités que les Epirotes honoroient, est le seul type du revers : la légende, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΡΡΟΥ : (monnoie) *du roi Pyrrhus,* nous indique sans ambiguité quelle est la reine Phthia gravée sur l'autre côté de la médaille.

Nous avons vu Eurydice, reine de Macédoine, représentée à-peu-près dans le même costume, avec cette différence que Phthia est couronnée de feuilles de chêne : on aura sans doute voulu indiquer par cet ornement que la reine, après sa mort, avoit été transportée au ciel par la faveur de Jupiter Dodonéen, et mise au rang des divinités subalternes qui formoient sa cour dans l'Olympe[2].

(1) Peut-être que les sentiments de piété filiale n'ont pas été la seule cause de cet honneur rendu à la mémoire de Phthia. Pyrrhus cherchoit à mettre la Thessalie dans ses intérêts ; en honorant sa mere, il rappeloit aux Thessaliens qu'il étoit le petit-fils du dernier de leurs grands hommes.

(2) Une Phthia plus ancienne avoit été, suivant la fable, aimée par Jupiter, qui s'étoit pour elle transformé en colombe (Athénée, l. IX, p. 395, A).

Chap. III.
Rois d'Epire.
Pl. XLI.

§. 3. ALEXANDRE, FILS DE PYRRHUS.

Ce prince naquit de Lanassa, fille d'Agathoclès, roi de Syracuse, que Pyrrhus avoit épousée, et qui lui avoit apporté pour dot l'île de Corcyre, conquise par son pere. Alexandre se trouva roi sans avoir pu le prévoir, ayant perdu presque dans la même journée son pere et Ptolémée son frere aîné[1]. Il continua la guerre pour venger leur mort, et il confirma par sa conduite guerriere la vérité de cet ancien proverbe, que les aigles ne produisent pas des colombes[2]. Tantôt vainqueur, tantôt vaincu, il fit la paix en ajoutant à ses états une portion de l'Acarnanie, tandis que d'un autre côté il obligeoit les Illyriens à respecter ses frontieres[3]. Ce prince avoit composé un traité de tactique cité avec éloge par les auteurs grecs qui ont écrit sur cette science[4]. A sa mort, dont l'année est incertaine, son sceptre passa aux enfants qu'il avoit eus d'Olympias sa femme et sa sœur[5].

N° 3. Les numismatistes ont attribué à ce roi d'Epire tous les médaillons semblables à celui qui est gravé sous le n° 3 de cette

(1) Plutarque, *Pyrrho*, pag. 405; Pausanias, IV, c. 35, où la remarque de Kuhnius est intéressante; Justin, l. XVIII, c. 1, et l. XXV, c. 4.

(2) Les soldats appeloient Pyrrhus l'*Aigle*, à cause, selon toute apparence, de la rapidité de ses exploits militaires (Plutarque, *Apophthegmes*, pag. 184; Elien, *Hist. anim.*, VII, c. 45).

(3) Justin, l. XXVI, c. 2, 3; Pausanias, l. IV, 35; Polybe, l. IX, c. 28; Frontin, l. II, c. 5, n° 10.

(4) Par Elien le tacticien, et par Arrien de Nicomédie.

(5) Démétrius II, roi de Macédoine, qui mourut l'an 232 avant l'ere chrétienne, et laissa un fils de Phthia, née de ce mariage, avoit épousé cette princesse après la mort d'Alexandre (Justin, liv. XXVIII, c. 1). Alexandre avoit donc cessé de vivre avant l'an 233.

Chap. III. Rois d'Epire. Pl. XLI.

planche. La Minerve Itonide, que présente le type du revers, se trouve sur les médailles de Pyrrhus, pere d'Alexandre; et l'aigle gravée dans le champ se voit souvent sur les médailles des rois d'Epire[1]. La légende, ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ: (monnoie) *d'Alexandre*, indique par conséquent le fils de Pyrrhus[2]. On ne peut supposer que ces médaillons appartiennent à Alexandre, fils de Néoptoleme, qui avoit régné sur l'Epire deux générations auparavant: les médailles de ce prince sont faciles à reconnoître entre toutes celles qui portent le nom d'Alexandre, parcequ'il y est qualifié fils de Néoptoleme; et d'ailleurs la dépouille d'éléphant n'auroit aucun rapport avec son histoire. Il n'est donc pas possible de douter que la tête gravée de l'autre côté du médaillon, et qui représente un jeune roi dont le front est ceint du diadême, et la chevelure cachée sous un crâne d'éléphant, ne soit le portrait d'Alexandre, fils de Pyrrhus. Cette opinion, déja ancienne, puisqu'elle étoit celle des antiquaires du XVI[e] siecle[3], a trouvé des contradicteurs parmi quelques numismatistes plus modernes qui ont cru reconnoître une tête de femme sous cette étrange coiffure[4]; mais un coup-d'œil suffit pour se convaincre qu'ils sont dans l'erreur: les muscles et les proportions du col ne permettent pas de méconnoître dans ces types un jeune prince ayant, malgré la régularité de ses traits, un air mâle et robuste qui n'est pas celui d'une déesse.

Une tête de femme coiffée d'une peau d'éléphant paroît pour

(1) Eckhel a très bien éclairci la difficulté qui s'étoit élevée sur le roi à qui les médailles dont il s'agit doivent appartenir (*Numi anecd.*, p. 104; et D. N., tom. II, p. 175).

(2) *Description de médailles*, *etc.*, tom. II, *rois d'Epire*, n° 38.

(3) J. Faber, *Imag.*, n. 7, où cependant il attribue à Alexandre, fils de Pyrrhus, les faits d'Alexandre, fils de Néoptoleme, un de ses prédécesseurs.

(4) Eckhel a été de cette opinion.

Chap. III. Rois d'Epire. Pl. XLI.

la premiere fois sur les médailles d'or du roi Agathoclès[1] : c'est l'image de l'Afrique où ce guerrier sicilien s'étoit signalé. Alexandre, petit-fils d'Agathoclès, a imité le type des monnoies de son aïeul en se coiffant lui-même d'une peau d'éléphant, non pour faire allusion aux guerres d'Agathoclès en Afrique, mais pour consacrer le souvenir de celles de son pere Pyrrhus, et des siennes, ces deux princes ayant eu des éléphants dans leurs armées. La dépouille de l'éléphant et la maniere dont on a disposé le diadême sur la tête d'Alexandre[2] peuvent convenir à Bacchus, conquérant de l'Inde. Cet attribut, qui donne au roi d'Epire une certaine ressemblance avec le fils de Sémélé, est du même genre que les cornes de taureau attachées aux diadêmes de Démétrius Poliorcete et de Séleucus Nicator, et les cornes de belier données à Lysimaque : il a en même temps beaucoup d'analogie avec la peau de lion dont on voit coiffées les têtes d'Alexandre-le-Grand et de Philippe fils de Cassandre sur des médailles dont nous avons parlé[3].

(1) Eckhel, D. N., tom. I, pag. 261.

(2) Les images de Bacchus ont ordinairement un diadême placé sur le front et qui le serre : celles d'Alexandre-le-Grand et des rois ses successeurs ont plus souvent le diadême placé de maniere qu'il serre seulement leur chevelure.

(3) Souvent les symboles des divinités, attribués aux rois, témoignent l'orgueil de ces princes, qui prétendoient s'élever au-dessus de la condition humaine : mais quelquefois aussi ces symboles ont été donnés à leurs images avec une intention tout-à-fait contraire, et par une espece de ménagement, comme si la monnoie représentoit réellement la tête d'un dieu auquel on donnoit seulement une physionomie qui le faisoit ressembler au prince régnant. Je crois que le portrait d'Alexandre, fils de Pyrrhus, avec des symboles qui peuvent être attribués à Bacchus, doit être rangé dans cette derniere classe.

NOTE.

Le médaillon d'argent de Pyrrhus, qui existe dans le cabinet Tiepolo, à Venise (*Mus. Theup.*, p. 1209), et qui a pour type d'un côté la tête de Pyrrhus, et au revers un char attelé d'éléphants, ne peut être qu'un ouvrage moderne, ainsi que l'ont observé l'abbé Eckhel (D. N., tom. II, p. 172) et M. Sestini (*Géogr. numism.*, part. II, pag. 35). La médaille de bronze du même cabinet, sur laquelle on voit d'un côté une tête barbue ornée d'un diadême, et au revers un foudre, est probablement antique : mais il ne faut pas regarder la tête qu'elle représente comme l'effigie de Pyrrhus ; c'est la tête de Jupiter Dodonéen, ayant un diadême au lieu de la couronne de chêne, ornement plus usité de ce dieu lorsqu'il est gravé sur les médailles d'Epire. Cependant la même tête, ceinte du diadême et avec le foudre au revers, se trouve sur une médaille de la ville de Phœnicé, en Epire, qui est au cabinet impérial. Voyez la *Description de médailles, etc.*, tom. II, *Epire*, nº 105.

CHAPITRE IV.

ROIS DE SPARTE.

CLÉOMENE.

Chap. III. Rois de Sparte. Pl. XLI.

Cléomene III, fils de Léonidas II, roi de Sparte, fut le dernier de la famille royale des Agides[1]. Il changea le gouvernement de son pays en faisant assassiner les éphores sur leur tribunal: il s'étoit déja défait par le poison du jeune roi de la famille des Eurypontides, qui devoit être son collegue, et disposa de ce titre en faveur de son frere; mais en effet il demeura seul roi. Cléomene, pour s'assurer et fortifier son parti, cassa le sénat de Sparte, et ne négligea aucun moyen de s'attacher la multitude, jusqu'à remettre en vigueur les lois agraires qu'il fit exécuter contre les riches, sous le prétexte de rétablir les institutions de Lycurgue, dont il bouleversoit la constitution de fond en comble. Il n'est pas étonnant que, parvenu par ces moyens au pouvoir absolu, Cléomene passât dans la Grece pour

(1) Agésipolis, prince de la même famille, qui, encore enfant, avoit été reconnu roi à la mort de Cléomene, fut chassé par Lycurgue avant d'être parvenu à l'âge de gouverner. Plutarque, dans la vie de Cléomene; Polybe, liv. II et V de ses histoires; Pausanias, liv. II, c. 9, fournissent la plus grande partie des faits que j'ai rapportés dans ce chapitre. Meursius, *Regn. Lacon.*, c. 14 et 20, a réuni encore d'autres autorités sur la vie et les actions de Cléomene.

un tyran[1]. Mais on ne doit pas dissimuler que la nouvelle puissance des rois macédoniens et celle de la ligue achéenne avoient tellement changé l'état de la Grece, que Sparte n'auroit pu conserver plus long-temps son indépendance en conservant son ancienne constitution. Au lieu de se rendre tributaire de la Macédoine, ou de se ranger sous l'autorité des voisins que Sparte étoit accoutumée à commander, Cléomene conçut le noble projet de se placer lui-même à la tête de la ligue achéennne, et de soumettre tout le Peloponnese à l'influence de son pays. Ses talents militaires et son caractere énergique le firent réussir au point qu'Aratus, qui avoit été pendant dix-neuf ans le général de la ligue, ne trouva d'autre ressource que de se jeter dans les bras des Macédoniens, contre l'ambition desquels les villes de la Grece en-deçà de l'Isthme s'étoient réunies pour la premiere fois en corps fédératif. Il est même vraisemblable que, malgré cette résolution désespérée de l'ennemi, qui attira dans le sein du Péloponnese Antigonus Doson, Cléomene auroit résisté, et peut-être remporté la victoire, si le défaut de moyens et la lenteur des secours qu'il attendoit de l'Egypte ne l'eussent obligé de donner quelques jours trop tôt la malheureuse bataille de Sélasie, qui livra Sparte aux Macédoniens, et força Cléomene à chercher avec ses amis un asile à la cour d'Alexandrie, où il avoit envoyé quelque temps auparavant sa mere et ses enfants

(1) C'est le titre que lui donnent Polybe, Tite-Live et Pausanias. Plutarque a eu de Cléomene une opinion plus favorable; mais cet écrivain, qui avoit peint les Gracques comme des personnages vertueux, étoit en quelque sorte entraîné par le plan de son ouvrage à parler à-peu-près de la même maniere de Cléomene, qu'il vouloit comparer aux Gracques. En outre, Plutarque, à une si grande distance de temps, a pu se tromper, ainsi qu'il lui est arrivé très souvent en s'abandonnant à des guides peu sûrs. Au reste, tout juge impartial est obligé de reconnoître dans Cléomene un homme d'un grand caractere et doué des qualités les plus brillantes.

Chap. IV. Rois de Sparte. Pl. XLI.

pour ôtages. Accueilli honorablement par Ptolémée III Evergete, qui paroissoit vouloir l'aider à ressaisir son sceptre, ses espérances s'évanouirent à la mort de son protecteur. Ptolémée IV Philopator, prince foible et gouverné par des ministres corrompus, fut bientôt fatigué d'un hôte qui n'avoit pas assez dissimulé l'étendue des ressources de son esprit et la violence de ses résolutions[1]: il le priva de la liberté. Cléomene, pour la recouvrer, essaya d'exciter une révolte dans la ville même d'Alexandrie; mais, n'ayant pas été secondé par le peuple, lui et ses complices n'hésiterent pas à se donner la mort. Cet évènement, qui fut suivi du meurtre de toute la famille de Cléomene et de ses amis, que la cour d'Egypte immola impitoyablement à son ressentiment, forme, sous la plume de Plutarque, un des morceaux les plus tragiques et les plus touchants de l'histoire ancienne[2].

N° 1. Je crois pouvoir reconnoître la tête de Cléomene sur un médaillon d'argent frappé à Sparte : ce précieux monument numismatique, apporté de la Grece par l'abbé Fourmont, a paru pour la premiere fois dans l'Histoire de l'Académie des belles-lettres[3]. M. Dutens pensoit que cette tête étoit celle de quelque roi de Macédoine qui avoit étendu son autorité sur la Laconie : mais l'histoire, comme l'a remarqué judicieusement Eckhel[4], n'offre aucun fait qui vienne à l'appui de cette supposition. Antigonus

(1) Cléomene avoit rassuré les ministres du roi, qui hésitoient sur le meurtre de la reine Bérénice, mere de Ptolémée. Cet encouragement donné à un pareil attentat, et les observations échappées à Cléomene sur l'état de l'armée, firent entrevoir à ces ministres criminels et timides que, dans leur position, Bérénice n'étoit pas la seule personne qu'ils eussent à craindre.

(2) Cléomene mourut à Alexandrie, vers l'an 220 avant l'ere chrétienne.

(3) Tome XL, pag. 93.

(4) *Doctr. Num.*, tom. II, pag. 282.

Chap. IV.
Rois de Sparte.
Pl. XLI.

Doson qui prit Sparte, ne la garda que peu de jours, et il n'y fit aucune innovation. D'ailleurs la médaille porteroit le nom de ce prince s'il l'avoit fait frapper à Sparte après qu'il s'en fut rendu maître. Au contraire les seules lettres qu'on y lit sont les initiales du nom des Lacédémoniens, ΛΑ, *La,* et qui paroissent constamment sur la monnoie de ce peuple. Cependant comme il y a d'autres villes grecques dont le nom commence par les mêmes lettres, et qui les ont employées pour marque de leur monnoie, il est nécessaire de bien constater que la médaille a été frappée à Sparte, avant d'examiner quel peut être le roi sous lequel elle l'a été, et dont elle représente le portrait.

Le dessin que j'en ai fait graver au n° 1 est plus exact que celui qu'on avoit publié; on y voit distinctement, ainsi que sur la médaille même, l'ornement appelé par les anciens *aplustrum* (aigrette), qui décoroit la proue des vaisseaux. Cet ornement est surmonté de la figure d'un oiseau à grosse tête, qui est incontestablement une chouette. La figure aux pieds de laquelle on a placé le trophée est Minerve. La déesse paroît dans une attitude menaçante; une chevre est à ses côtés. Cet animal a des rapports mythologiques avec la fille de Jupiter, puisque la redoutable Egide étoit faite de la peau de la chevre Amalthée. Mais cette allusion n'est pas la seule qu'il y ait à remarquer dans ce type. J'ai dit que l'*aplustrum* étoit ici un trophée, et on ne peut guere en douter; en effet on étoit dans l'usage de suspendre dans les temples les *aplustrum* ou les aigrettes des vaisseaux ennemis pris dans un combat naval[1]. Or la plus insigne des victoires navales remportées par les Lacédémoniens fut celle qui

(1) Pausanias, liv. X, c. 11.

Chap. IV. Rois de Sparte. Pl. XLI.

détruisit la flotte d'Athenes près d'*Ægos-Potamos*, ou *de la riviere de la chevre*, dans l'Hellespont; et Xénophon nous apprend que Lysandre apporta effectivement à Sparte les aigrettes des vaisseaux d'Athenes[1]. Cette victoire soumit la Grece aux Lacédémoniens; et comme la chevre de Minerve a trait au nom du lieu rendu célebre par ce combat, de même la chouette, symbole de la ville rivale, indique que les vaisseaux conquis sont ceux des Athéniens. La déesse, qui avoit un culte dans la ville vaincue, en avoit un non moins pompeux dans la ville victorieuse. Les Athéniens honoroient une Minerve *Poliade* ou tutélaire de la ville; les Lacédémoniens une Minerve *Chalciœcos*, ou Minerve au temple de bronze, qui protégeoit Sparte; et ce peuple croyoit mériter par ses mœurs et par sa valeur la protection de la déesse encore plus que les Athéniens ne la méritoient par leurs talents et leur goût pour les arts.

Les lettres ΛΑ, *La*, marquent donc le nom des Lacédémoniens, et le type du revers n'a pu être frappé que dans leur ville. La tête du roi est par conséquent celle d'un roi de Sparte, comme Eckhel l'a pensé. Cet antiquaire n'a cependant pas essayé de déterminer auquel de ces rois le portrait appartient. L'absence du nom nous laisse à la vérité dans l'incertitude; mais il est plus probable qu'on a décerné cet honneur à Cléomene qu'à tout autre des trois princes ou tyrans qui lui succéderent[2]. Je ne parle pas des princes qui régnerent avant lui : Sparte, avant Cléomene, n'étoit point une véritable monarchie; les éphores n'auroient pas souffert que le portrait d'un seul des deux rois de Sparte fût gravé sur la monnoie de l'état, honneur que les rois de Macédoine eux-mêmes paroissoient craindre de s'arro-

(1) *Histor. græc.*, lib. II, c. 3, §. 6.

(2) Lycurgue, Machanidas, et Nabis.

Chap. IV.
Rois de Sparte.
Pl. XLI.

ger[1]. Mais sous Cléomene il n'y avoit plus d'éphores; Sparte se ressouvenoit de son ancienne puissance; elle affectoit une seconde fois l'empire de la Grece[2]; elle pouvoit encore montrer avec orgueil les trophées de ses victoires sur Athenes. Le type du revers convient à toutes ces circonstances. Au contraire, après la mort de Cléomene, les affaires de Lacédémone empirerent chaque jour : le pouvoir de Machanidas ne fut qu'éphémere; Lycurgue et Nabis ne purent jamais avoir la prétention de faire graver leur tête sur la monnoie. Le regne du premier de ces tyrans fut court et mal assuré : le second n'avoit pu rivaliser avec Philippe; et après la chûte de celui-ci, inquiété par la ligue achéenne, il trembloit sous la verge des Romains.

C'est donc, suivant toutes les probabilités, le portrait de Cléomene III qu'on voit empreint sur la médaille de Sparte : sa tête est ceinte du diadême, marque de la royauté dont il avoit su revendiquer tous les droits. La médaille à la vérité ne porte point son nom; mais c'est encore, selon moi, une raison de plus pour la lui attribuer, ce prince ayant toujours gardé dans sa conduite une certaine modération qui, sans affoiblir réellement sa puissance, en dissimuloit l'orgueil et la rendoit populaire[3].

(1) On connoît une médaille d'Aréus III, fils d'Acrotatus, roi de Sparte (Froëlich, *Ad reg. vet. access.*, p. 1) : elle porte le nom de ce roi, mais sa tête n'y est pas gravée. A l'imitation des tétradrachmes d'Alexandre-le-Grand, elle nous présente la tête d'Hercule, souche des deux familles royales de Lacédémone. On n'y lit pas le nom des Lacédémoniens; et il est à présumer que cette monnoie a été frappée dans l'île de Crete, où Aréus faisoit la guerre.

(2) Pausanias, liv. II, c. 9.

(3) Plutarque nous assure que Cléomene ne fit point usage de la pourpre ; mais il est à remarquer qu'il ne parle point du diadême : peut-être ses prédécesseurs avoient-ils pris avant lui cette marque de la royauté, Acrotatus et Aréus, rois de Sparte, s'étant déja beaucoup éloignés des anciennes institutions de leur pays (Plutarque, *Inst. Lacon.*, pag. 239 et 240; Athénée, l. IV, pag. 192, B).

CHAPITRE V.

ROIS DE THRACE.

§. 1. LYSIMAQUE.

Chap. V. Rois de Thrace. Pl. XLI.

Lysimaque, fils d'Agathoclès, étoit un des gardes d'Alexandre-le-Grand, et suivit ce monarque dans l'expédition contre les Perses[1]. Il se fit distinguer par sa valeur; et en revenant de l'Inde, Alexandre lui confia le commandement d'un vaisseau de guerre[2]. Ce prince avoit eu l'occasion de remarquer le courage et l'adresse de Lysimaque, lorsque celui-ci dans une chasse avoit étouffé de ses mains un lion furieux[3]. Sa réputation étoit telle à la mort

(1) Pausanias, liv. I, c. 9 et 10. Memnon, *Apud Phot.*, cod. 224; Strabon, Diodore, Plutarque, Polyen et Justin ont, à différentes occasions, parlé de Lysimaque. M. Cary a donné une histoire succincte de ce successeur d'Alexandre, extraite des auteurs que je viens de citer, et de quelques autres, et l'a insérée dans son *Histoire des rois de Thrace éclaircie par les médailles.* Quoiqu'il n'ait pas tout dit, et que la critique pût encore s'exercer sur quelques faits particuliers de la vie de Lysimaque, le travail de M. Cary est cependant ce que nous avons de plus exact à ce sujet. La patrie de ce guerrier étoit, suivant Arrien, Pella, capitale de la Macédoine (*Indica*, p. 543, édition de Blancard), et Crannon en Thessalie, suivant les autorités qui ont guidé Porphyre (*Euseb. græca*, pag. 63).

(2) Arrien, *Indica*, *loco citato.* La charge de trésorier d'Alexandre, attribuée à Lysimaque par quelques auteurs modernes, n'est qu'un sarcasme de Démétrius Poliorcete sur l'avarice de Lysimaque (Athénée, l. IV, p. 261, B).

(3) Quinte-Curce, liv. VIII, c. 1. La plupart des écrivains racontent ce fait avec d'autres circonstances qui sont très désavantageuses à Alexandre. Puisque leur récit

du conquérant, qu'il fut regardé comme un des capitaines qui avoient le plus de droits à prétendre au gouvernement d'un grand pays. La Thrace, province inquiette et belliqueuse du royaume de Macédoine, lui fut confiée; et Lysimaque ne se montra pas moins disposé que ses collegues à regarder son gouvernement comme son apanage. Il asservit plusieurs peuplades jusqu'alors indomptées; il détruisit une ville dans la Chersonese, et en fit construire une autre, que de son nom il appela *Lysimachie*, et dont il fit la capitale de ses états. Réuni avec Séleucus et Ptolémée contre Antigonus, le plus puissant de ses compétiteurs, il réussit à le vaincre et à le faire périr. Alors son ambition ne connut plus de frein; alliant la dissimulation à la violence, il enleva la Macédoine à Démétrius et à Pyrrhus, et il y établit son empire. Mais l'emportement de son caractere, que l'expérience ni l'âge n'avoient pu réprimer, devint à la fin la cause de ses malheurs et de sa ruine. Changeant d'épouse au gré de ses caprices, il sacrifia au ressentiment coupable ou à la jalousie d'Arsinoé, fille de Ptolémée, roi d'Egypte, qu'il avoit nouvellement épousée, l'aîné et le plus vaillant de ses fils, Agathoclès, qui l'aidoit à soutenir le poids de la couronne et des guerres, et qui, sous un roi septuagénaire, étoit l'espérance de ses états. Sa barbarie ne se borna pas à ce parricide; il entreprit d'étouffer par la terreur les plaintes et les regrets que cette mort arrachoit aux premiers personnages de son royaume. Ses sujets, qui avoient supporté patiemment jusqu'alors son avarice et sa dureté, tremblerent de devenir la victime de ses

est démenti par Quinte-Curce et par le silence d'Arrien, j'ajoute plus de foi au récit qui est plus d'accord avec les qualités connues de ce grand roi; d'autant plus qu'une foule d'écrivains s'étoit attachée à dénaturer ses actions et à dénigrer son caractere.

Chap. V.
Rois de Thrace.
Pl. XLI.

soupçons. Plusieurs d'entre eux coururent à Babylone implorer le secours et la vengeance de Séleucus. Ptolémée Céraunus étoit à leur tête : beau-frere de Lysimaque, il l'étoit aussi du malheureux prince dont on déploroit la perte. Lysandra, veuve d'Agathoclès, étoit née du même pere et de la même mere que Ptolémée. Celui-ci, dont la perfidie et la violence justifierent Ptolémée Soter son pere de l'avoir déshérité, se trouvoit à la cour de Lysimaque, et avoit pris le parti de Lysandra contre Arsinoé qui n'étoit sa sœur que du côté paternel[1]. La veuve d'Agathoclès suivit son frere à Babylone avec ses enfants, tandis que les principaux sujets de Lysimaque se révoltoient ouvertement ou favorisoient en secret la révolte.

Séleucus, excité par le desir de réunir sous sa puissance presque tous les états qu'Alexandre-le-Grand avoit possédés, et flatté de la perspective de finir ses jours au sein de sa patrie, sur le trône de Macédoine, marcha contre Lysimaque. Les deux anciens compagnons d'armes, les seuls généraux d'Alexandre qui existassent encore, se rencontrerent dans les plaines de la Phrygie, où, vingt ans auparavant, réunis ensemble, ils avoient détruit Antigonus. Lysimaque périt dans le combat, percé d'un javelot, l'an 281 avant l'ere chrétienne. Douze de ses fils y moururent avec lui ; deux autres expirerent peu de temps après à Cassandrée, sous les coups de Ptolémée Céraunus leur oncle, et dans les bras d'Arsinoé leur mere. Ainsi s'évanouit la puissance de cette famille, à

(1) Memnon, qui fait mourir Agathoclès par la main de Ptolémée *Céraunus*, ou *la foudre* (c'étoit le sobriquet donné à ce prince violent), se trompe sûrement, et il est en opposition avec Pausanias, qui paroît avoir puisé à de meilleures sources ce qu'il dit de Lysimaque, ou du moins avoir écrit ce morceau d'histoire avec plus de critique. Lucien paroît croire qu'Agathoclès avoit véritablement conspiré contre son pere : mais il faut rejeter cette tradition sur le cynisme du personnage qui en fait le récit dans l'*Icaromenippus*.

Chap. V. Rois de Thrace. Pl. XLI.

laquelle le nombre des princes dont elle étoit composée paroissoit assurer une durée plus longue que celle de tout autre dynastie macédonienne. Le caractere de Lysimaque fut toujours injuste, dissimulé, violent; et l'âge, en diminuant ses forces, ne le rendit que plus cruel[1]. Ce n'est que pour accréditer leurs calomnies contre la mémoire d'Alexandre que quelques écrivains ont peint Lysimaque comme un prince éclairé par les lumieres de la philosophie, brûlant d'amour pour la vertu, et doué des plus belles qualités qui aient jamais orné le trône.

J'ai fait graver, sous les n° 4, 5 et 7 de cette planche, trois médaillons d'argent ou tétradrachmes de Lysimaque, dont les types se ressemblent; tous présentent d'un côté la tête du roi ceinte d'un diadême sur une chevelure dont le désordre est assez pittoresque, et d'où sortent des cornes de belier. Le type du revers est Minerve victorieuse, couverte de ses armes, assise sur un siege, et tenant dans la main droite une petite figure de la Victoire. La légende commune aux trois types est ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ : (monnoie) *du roi Lysimaque*[2]. N° 4, 5, et 7.

La physionomie de ce prince paroît indiquer de la férocité; elle differe sur les trois médaillons en raison de la différence de l'âge. Lysimaque est plus jeune sur le tétradrachme du n° 4 que sur celui du n° 7. Sur le médaillon du n° 5 on reconnoît les traits d'un âge qui approche de la vieillesse. Quant aux cornes de belier, on voyoit jusqu'à présent avec surprise que ce prince eût osé se décorer d'un symbole qu'Alexandre s'étoit arrogé

(1) Athénée, liv. VI, pag. 246 et 254, liv. XIII, pag. 610.

(2) Ces trois médaillons du cabinet impérial se retrouvent dans la *Description de médailles*, etc., tom. I, à l'article *rois de Thrace*, celui du n° 4 au n° 66, celui du n° 5 au n° 84, et celui du n° 7 au n° 53.

CHAP. V. Rois de Thrace. Pl. XLI.

comme fils de Jupiter Ammon. Mais l'étonnement a cessé depuis que le savant Eckhel a remarqué dans l'inscription d'Adulis une prétention de Lysimaque dont on ne trouve ailleurs aucune indication[1]. Ce prince se vantoit d'être issu de Bacchus; et comme ce dieu étoit quelquefois représenté par les Grecs avec les cornes de belier, Lysimaque s'empara de cet attribut qui sembloit le rapprocher encore d'Alexandre-le-Grand. On peut ajouter à l'observation de l'illustre antiquaire que je viens de nommer, une seconde observation qui sert á expliquer ce symbole; c'est que Lysimaque se croyoit appelé par les Destinées à remplacer le vainqueur de l'Orient. Le hasard ayant fait qu'Alexandre, pour arrêter le sang d'une blessure qu'il avoit faite involontairement lui-même avec le bout de sa lance sur le front de Lysimaque, détacha son diadême et le posa, au défaut d'autre bandage, sur la tête du guerrier[2], la superstition répandit aussitôt dans l'armée que Lysimaque ceindroit le diadême d'Alexandre. Il le ceignit en effet, et il y ajouta, comme descendant de Bacchus, les cornes de belier qu'Alexandre y avoit ajoutées comme fils d'Ammon. Plusieurs rois, successeurs d'Alexandre et contemporains de Lysimaque, affecterent pareillement, ainsi que nous l'avons vu, d'attacher des cornes à leurs diadêmes, attribut qui, dans le langage des nations orientales, étoit devenu l'emblême de la puissance[3].

N° 6.

La médaille n° 6, frappée par la reine Amastris à Héraclée de la

(1) Eckhel, *Numi anecdoti*, pag. 63.

(2) Appien, *Syriaca*, §. 64; Justin, liv. XV, c. 3.

(3) Voyez Spanheim, *de U* et *P. N.*, tom. I, pag. 400, et dans tout le §. 2 de la *dissertation* 7, où il explique, avec son érudition accoutumée, le symbole des cornes de belier, de taureau, etc., données à Bacchus, à Alexandre, et à ses successeurs.

Chap. V.
Rois de Thrace.
Pl. XLI.

Bithynie présente la tête de Lysimaque en profil, couronnée de lauriers et coiffée du bonnet phrygien[1]. La ressemblance de ce profil avec la tête gravée sur le médaillon du n° 4 ne me paroît point douteuse. Mais, sur le n° 4, Lysimaque porte les attributs de Bacchus; sur le médaillon du n° 6 il paroît avec les symboles du dieu Mois ou *Lunus*. Ce dieu étoit universellement révéré dans la Bithynie ou régnoit Amastris, ainsi que dans la Lydie où cette reine fit un long séjour avec Lysimaque, qui étoit alors son époux.

N° 8.

La médaille du n° 8, quoique de bronze et d'un travail moins soigné, nous présente aussi les traits de Lysimaque : les contours de l'œil, du sourcil, et du nez, le font reconnoître. La légende du revers, ΛΥΣΙΜΑΧΕΩΝ : (monnoie) *des Lysimachiens*, indique le lieu où la médaille a été frappée : le type représente un lion, animal qui étoit devenu la devise du guerrier

(1) *Description de médailles*, *etc.*, tom. II, *Bithynie*, n° 182. Cette médaille d'argent appartient à un cabinet particulier; et M. Mionnet a bien voulu m'en fournir une empreinte. Je m'en suis postérieurement procuré une autre en plâtre, tirée d'une médaille semblable qui est dans le cabinet de Vienne : l'une et l'autre présentent la même physionomie de Lysimaque sous les emblêmes du dieu phrygien. Les numismatistes avoient cru que cette tête étoit celle d'une femme; ils y retrouvoient un portrait d'Amastris, reine d'Héraclée. L'inspection de la médaille suffit pour détruire cette supposition. Je l'ai fait graver exactement. Le type du revers présente Cybele assise, ayant une couronne crénelée sur la tête, et dans sa main droite une petite figure de la victoire; son sceptre est appuyé sur son trône. La déesse est presque dans la même attitude que Minerve au revers des médaillons de Lysimaque. Le culte de Cybele étoit général dans toutes ces contrées; et ses rapports avec le dieu Lunus, qui se confond à certains égards avec Attis, sont connus dans la mythologie. La légende est ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΑΜΑΣΤΡΙΟΣ, (monnoie) *de la reine Amastris*. Cette reine, en acceptant la main de Lysimaque, n'avoit pas renoncé, comme il paroît par l'histoire de Memnon, à la souveraineté ou au gouvernement de ses propres états (*Photii biblioth.*, cod. CCXXIV, c. 5, p. 711 de l'édition de Schott, 1655).

Chap. V. Rois de Thrace Pl. XLI.

fondateur de cette ville. C'est sans doute une allusion au lion que Lysimaque avoit tué en présence d'Alexandre[1].

N° 9.

Ce même lion, sculpté sur le casque d'un guerrier n° 9, dont on voit la tête gravée sur un superbe camée du cabinet impérial, me paroît prouver que cette tête est celle de Lysimaque[2]; on y reconnoît en effet ses traits, et il suffit pour s'en convaincre de les comparer avec le profil gravé sur la médaille du n° 7. Lysimaque paroît un peu plus âgé sur le camée; sa longue chevelure, qu'on a pu remarquer dans tous ses portraits, dépasse le casque et retombe sur le col. Le laurier, couronne des vainqueurs, orne ici le casque de Lysimaque; nous l'avons déja vu avec cette couronne sur la tête au n° 6, dans la médaille d'Amastris.

En examinant les médailles de ce prince, nous avons toujours supposé qu'on devoit regarder comme son portrait la tête à cornes de belier gravée sur ses médailles. Cette opinion est cependant contestée. Plusieurs antiquaires avoient cru que la corne d'Ammon caractérisoit Alexandre-le-Grand, et que c'étoit la tête de ce conquérant que Lysimaque son successeur avoit fait graver sur la monnoie[3].

Eckhel a suivi l'opinion contraire qui m'a paru plus probable[4]:

(1) Cette médaille du cabinet impérial, décrite par M. Mionnet, est la même que M. Cary avoit publiée (*Histoire des rois de Thrace*, pl. 1, n° 4); mais le dessin donné par cet antiquaire étoit infidele. Lysimaque n'a point sur cette médaille la corne de belier attachée à son diadême.

(2) Ce morceau précieux, qui est probablement l'ouvrage de quelque artiste grec contemporain de Lysimaque, étoit inédit. Il est exécuté, de la même grandeur que le dessin, sur un onyx oriental à trois couches. Il est vraisemblable que la physionomie de ce prince y est plus exactement représentée que sur ses médailles.

(3) Rasche, *Lexicon univ. rei num.*, V. *Lysimachus*.

(4) *Numi anecd.*, *loco citato*, et D. N., tom. II, p. 56.

il a expliqué le premier comment la corne de belier ou d'Ammon étoit un attribut de Bacchus, et pourquoi elle convenoit à Lysimaque, qui se prétendoit issu de ce dieu vainqueur des Thraces et conquérant de l'Inde. Mais comme ses raisonnements ont été insuffisants pour persuader quelques antiquaires particulièrement versés dans les connoissances numismatiques[1], je crois devoir appuyer son opinion, qui est aussi la mienne, de quelques nouvelles observations.

Premièrement, si l'on est convaincu, comme je le suis, que le portrait de Lysimaque se trouve sur la médaille d'Amastris gravée au n° 6, et sur celle de la ville de Lysimachie gravée au n° 8, la question est décidée. La reine d'Héraclée, épouse de Lysimaque, ne pouvoit en effet avoir aucun motif de représenter sur la monnoie de ses états la tête d'Alexandre, mort depuis plusieurs années, et encore moins de la représenter sous les emblêmes d'une divinité locale de ces contrées, telle que le dieu Mois ou *Lunus*. Quant à la ville de Lysimachie, elle n'étoit pas encore bâtie à la mort d'Alexandre; et on ne peut imaginer aucun motif qui ait pu engager cette ville à faire graver sur la médaille du n° 8 la tête de ce conquérant.

En second lieu, le médaillon du n° 5 nous présente un prince bien plus avancé en âge qu'Alexandre ne l'étoit à sa mort; et comme ce tétradrachme est d'un travail excellent, il me paroît qu'il pourroit suffire seul pour résoudre la difficulté.

Cependant les numismatistes qui soutiennent l'opinion contraire pourront demander pourquoi la plupart des médaillons

(1) Je nommerai le premier M. Cousinery, auteur d'une collection immense et précieuse de médailles grecques, dans laquelle il a puisé une connoissance pratique des médailles d'autant plus sûre qu'elle est accompagnée des lumieres de l'érudition.

Chap. V. Rois de Thrace. Pl. XLI.

de Lysimaque nous le présentent dans la fleur de l'âge, lorsque l'histoire nous apprend qu'à la fin de son regne il étoit plus que septuagénaire? Je leur répondrai que, quand même il seroit impossible de satisfaire à cette question, les raisons que nous avons alléguées pour faire reconnoître Lysimaque dans les têtes empreintes sur ses monnoies ne perdroient rien de leur force. Mais il est facile de leur faire observer que cette espece d'apothéose, par laquelle le roi d'Asie paroît sur ses médailles avec les attributs de Bacchus, fournissoit un motif aux artistes de ne pas faire sentir les ravages des ans sur une physionomie qu'ils vouloient caractériser comme celle d'un dieu. Cette supposition n'est pas sans fondement: nous verrons dans la suite de cet ouvrage plusieurs autres portraits où l'on a, comme sur les médailles de Lysimaque, dissimulé l'âge avancé des monarques [1].

Quelle qu'ait été la cause qui ait déterminé les artistes qui ont gravé les monnoies de ce roi à ne le représenter, à quelques exceptions près, qu'avant le déclin de l'âge, on ne peut rien opposer de solide à l'opinion très naturelle que nous avons adoptée, et qui nous fait reconnoître le portrait de Lysimaque sur des médailles qui nous offrent son nom avec la tête d'un roi; de même qu'on n'hésite pas à reconnoître la tête de Ptolémée Soter, ou celle de Séleucus Nicator, sur les médailles qui portent le nom de ces personnages. Les raisons que je viens d'alléguer sont encore fortifiées par l'opinion où étoit l'antiquité que ces têtes avec des cornes de belier et avec le nom de Lysimaque étoient autant de portraits de ce prince.

(1) On peut comparer les portraits du grand Mithridate, d'Asandre, de Nicomede II, de Ptolémée VII, dit Physcon, et de quelques autres rois, qui tous paroissent moins vieux qu'ils ne devoient l'être à l'époque où les médailles avec leur effigie ont été frappées.

Les ichthyologues grecs parlent d'un gros poisson connu dans l'Archipel sous le nom de κριὸς, *crios*, belier. Ce n'est pas, dit Pline, que ce poisson ait des cornes; mais sa tête est marquée d'une raie de couleur blanche, qui donne l'idée des cornes du belier[1]. Elien, en décrivant cette raie des beliers marins, ajoute que les mâles ont la tête entourée d'une espece de diadême qu'on diroit être celui de Lysimaque ou d'Antigonus, ou de quelque autre roi de Macédoine[2]. Nous apprenons par Pline que cette bande avoit l'apparence des cornes de belier; nous voyons qu'Elien la compare au diadême de Lysimaque et des autres rois de Macédoine; nous venons de remarquer sur les médailles de Lysimaque des cornes de belier attachées à son diadême, et des cornes de bouc à celui de quelques autres rois de Macédoine: comment nous refuser à l'évidence qui résulte de ces passages et de cette comparaison?

En effet, quoique la physionomie de Lysimaque tienne quelque chose de celle d'Alexandre-le-Grand, les traits du premier paroissent annoncer un caractere plus emporté; Alexandre est plus calme. La chevelure y met aussi quelque différence: on ne remarque pas sur les têtes de Lysimaque ces cheveux en arriere, qui sont un signe caractéristique des portraits d'Alexandre; et la comparaison des images de ce prince, gravées sur les planches XXXIX et XXXIX* avec les six portraits de Lysimaque gravés

(1) Pline, liv. IX, §. 4: *Arietes, candore tantum cornibus assimilatis.*

(2) *Hist. anim.*, XV, c. 2: ὁ τοίνυν ἀῤῥὴν κριὸς λευκὴν τὸ μέτωπον ταινίαν ἔχει περιθέουσαν· εἴποις ἂν Λυσιμάχου τοῦτο διάδημα, ἢ Ἀντιγόνου, ἤ τινος τῶν ἐν Μακεδονίᾳ βασιλέων ἄλλου. Ce belier marin, que les anciens naturalistes rangent parmi les cetacées, est sans doute l'*épée de mer*, ou le *dauphin gladiateur*, décrit par M. de Lacépede (*Histoire naturelle des cétacées*, pag. 302): « On peut « voir, dit cet illustre écrivain, entre l'œil « et la dorsale, un croissant blanc qui con- « traste fortement avec les nuances foncées « du dessus de la tête » (*loc. cit.*, p. 304).

Chap. V. Rois de Thrace. Pl. XLI.

ici, achevera de démontrer la vérité de l'opinion que j'ai cru devoir préférer dans l'explication de ces médailles.

§. 2. SEUTHÈS IV, ROI DES ODRYSES.

Lorsque les antiquaires n'avoient pas encore exercé leur critique sur les médailles des rois, et qu'on n'étoit pas assez convaincu que leurs portraits n'ont été gravés sur la monnoie qu'après le regne d'Alexandre, on pouvoit admettre que les médailles avec le nom de Seuthès, sur lesquelles on voit la tête d'un roi, appartenoient au prince de ce nom, contemporain d'Alexandre, et dépouillé de ses états par Lysimaque. Mais il est bien difficile d'expliquer comment cette opinion, excusable dans Cary, a pu être suivie par Eckhel, qui a presque toujours été dirigé dans ses recherches par une critique plus sûre et plus exacte. Si nous attribuions cette médaille au Seuthès qui fut en guerre avec Lysimaque, il s'ensuivroit que ce roi barbare auroit peut-être devancé les successeurs d'Alexandre dans l'usage de porter le diadême, et de placer son portrait sur la monnoie; ce qui est contre toute vraisemblance: nous ne balançons donc pas à l'attribuer à un autre Seuthès, contemporain de Philippe V, fils de Démétrius, et dont nous ne connoissons aucun fait, sinon qu'il régnoit sur les Odryses, et qu'il suivoit le parti des Romains[1].

N° 10. Le n° 10 présente une médaille de ce roi; elle est de bronze. La tête qu'on y voit gravée a tout l'air d'un portrait; elle est ceinte d'un cordon en forme de diadême: la physionomie paroît celle d'un prince barbare.

(1) Tite-Live, liv. XLII, §. 5; Cary, *Histoire des rois de Thrace*, pag. 27.

Le revers porte le nom de *Seuthès*, ΣΕΥΘΟΥ; et le cavalier qui en forme le type n'est qu'une imitation des types macédoniens, et particulièrement de ceux qu'on trouve sur quelques monnoies de bronze du roi Philippe V son contemporain [1].

§. 3. COTYS ET SADALES.

Ces noms se rencontrent souvent dans l'histoire de la Thrace. Nº 11 et 12.
Les médailles gravées sous les nº 11 et 12 nous présentent un Cotys, et probablement un Sadalès. La tête qu'on voit sur l'une et sur l'autre est ceinte du diadême; celle de Sadalès annonce la premiere jeunesse : une aigle est le type des deux revers. La légende du nº 11 donne le nom de *Cotys*, ΚΟΤΥΟΣ; celle du nº 12, le nom *du roi Sadalès*, ϐαCΙΛΕΩΣ σαΔΑΛΟΥ [2].

Les écrivains de l'antiquité font mention d'un Cotys, roi des Odryses, que les numismatistes appellent Cotys III. Celui-ci, ayant corrompu le proconsul de la Macédoine, parvint à réunir sous son sceptre les Besses, autre peuplade guerriere de la Thrace [3]. Ainsi l'aigle du type seroit une allusion à l'alliance du roi avec les Romains; et il est plus raisonnable de supposer que les médailles avec le nom de Cotys appartiennent à un prince qui, ayant su accroître sa puissance et reculer les limites de ses états, a dû faire frapper beaucoup de monnoies, qu'à d'autres rois du même nom, mais plus obscurs et plus foibles.

(1) *Description de médailles*, etc., t. I, *rois de Thrace*, nº 1. Quant à l'opinion de M. Sestini, qui prend la tête gravée sur les médailles de Seuthès pour une tête de Jupiter (*Lettere*, tom. IX, pag. 19), je pense qu'un coup-d'œil jeté sur ce visage barbare est suffisant pour nous convaincre du contraire, du moins par rapport à la médaille du cabinet impérial.

(2) *Description de médailles*, etc., t. I, *loco citato*, nº 134 et 135.

(3) Cic., *Orat. in Pis.*, §. 34. Ce roi y est appelé en latin *Cottus*. César et Dion le nomment *Cotus* ou *Cotys*, comme la médaille.

L'analogie qu'on remarque relativement au type et à la fabrique entre la médaille de Sadalès et celle de Cotys III nous garantit la justesse de la conjecture de M. Cary, qui attribue la premiere à Sadalès II, fils de Cotys. Ce jeune prince donna des preuves de sa valeur pendant la guerre civile de César et de Pompée : son pere l'avoit envoyé au secours de ce dernier avec cinq cents cavaliers qui remplirent vaillamment leur devoir. Sadalès contribua beaucoup à repousser de la Thessalie Longin, l'un des généraux de César. Il se distingua même à la bataille de Pharsale. Le vainqueur lui pardonna, et le renvoya dans ses états. Son regne ne fut pas long; il mourut l'an 43 avant J.-C., et il laissa son royaume à la disposition de Rome [1]. La briéveté de sa vie rend encore plus vraisemblable l'opinion que la médaille dont il s'agit, et sur laquelle il est représenté très jeune, lui appartient.

§. 4. RHEMETALCES Ier.

Lorsque Auguste fut devenu, par la mort d'Antoine, tranquille possesseur de l'empire, il donna un roi aux Thraces; ce fut Cotys IV. Ce prince ayant laissé à sa mort deux enfants mineurs, Rhémétalcès leur oncle prit, avec l'agrément de Rome, la régence du royaume. Il sentit d'abord combien il avoit besoin de la protection d'Auguste pour se maintenir à sa place, et pour conserver la couronne à ses neveux. D'abord les Besses se souleverent; et il fallut que deux généraux romains, Marcellus et son successeur Junius, marchassent contre eux pour les faire

(1) Dion, liv. XLVII, pag. 177, 183, et ailleurs; César, *Bell. civ.*, liv. III, §. 4 et 36; Cary, *Histoire des rois de Thrace*, pag. 57 et 59.

rentrer dans l'obéissance. Peu de temps après, un prêtre de Bacchus excita de nouveau les peuples à la révolte. Cette guerre fut plus dangereuse que la premiere, et fit décerner à Pison, qu'Auguste avoit envoyé au secours des princes thraces, les honneurs du triomphe. Mais l'un des jeunes rois ayant péri dans les troubles, et l'autre, à ce qui paroît, n'ayant pas long-temps survécu à son frere, Auguste reconnut Rhémétalcès pour roi des Thraces, et accorda le même titre à un troisieme frere de Cotys IV et de Rhémétalcès, nommé Rhescuporis. Rhémétalcès, à sa mort, transmit sa couronne à Cotys V son fils [1].

N° 13.

La médaille dessinée sous le n° 13 nous donne le premier exemple du portrait d'un empereur romain gravé sur la monnoie d'un roi. L'un des types présente la tête d'Auguste, avec la légende ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΥ, *de César Auguste*. L'autre côté de la médaille a pour type la tête du roi, avec la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΡΟΙΜΗΤΑΛΚΟΥ, *du roi Rhémétalcès* [2]. Cette réunion est ici un acte de soumission et de dépendance de la part du roi des Thraces, qui reconnoît ainsi tenir son autorité souveraine des bienfaits d'Auguste.

N° 14 et 15.

Deux autres médailles de ce roi, gravées sous les n° 14 et 15, intéressent l'iconographie, parcequ'elles nous présentent avec la tête de Rhémétalcès Ier celle de la reine son épouse [3]. La mé-

(1) Cary (*loc. cit.*, pag. 72 et suiv.) a cité exactement les autorités de Velleius, de Plutarque et de Dion, où il est fait mention de ce roi des Thraces.

(2) *Description de médailles, etc.*, t. I, *rois de Thrace*, n° 138.

(3) *Description, etc.*, *loc. cit.*, n° 145. Le monogramme gravé dans la contremarque paroît contenir les lettres ΒΡΜΤΑΛ, indiquant le nom et le titre du roi Rhémétalcès.

daille du n° 15 ajoute à ces deux portraits accolés celui du jeune prince Cotys V leur fils[1] : mais le roi des Thraces n'a pas déféré cet honneur à la reine sans offrir le même hommage à Livie, dont on voit de l'autre côté la tête accolée à celle d'Auguste[2]. Le capricorne, placé en avant des têtes d'Auguste et de Livie, est l'horoscope de cet empereur, qu'on voit gravé pareillement sur la monnoie romaine comme un emblême de la dynastie qui venoit de s'élever à l'empire du monde. L'exécution de toutes ces médailles est très médiocre.

§. 5. COTYS V, ET RHESCUPORIS.

Nous ne connoissons Rhescuporis que par les historiens; mais la mémoire de Cotys V nous est encore parvenue par les élégies d'Ovide exilé dans les états de ce prince, et par les épigrammes d'Antipater de Thessalonique, le même qui avoit chanté la victoire remportée par Pison sur les rebelles, en faveur de Rhémétalcès et de ses pupilles[3]. Si nous en croyons ces

(1) *Description*, *etc.*, *loc. cit.*, n° 146.

(2) On voit par d'autres médailles de ce prince, sur lesquelles on a gravé les marques des magistratures romaines, que Rhémétalcès avoit obtenu ces distinctions honorables par la faveur d'Auguste, avec le droit de citoyen romain : c'est en cette qualité qu'il porte les noms de *Caïus Julius Rhémétalcès*, dans une inscription latine publiée par Fabretti (*Inscript. domest.*, p. 439, L). Ce prince thrace remplissoit, dans le même temps, les fonctions de premier archonte dans la ville d'Athenes, ainsi que le prouve une inscription rapportée par Spon (*Voyages*, t. II, pag. 384, *peuples de l'Attique*, n° CXLIV). Le P. Corsini a placé cette magistrature de Rhémétalcès sous l'an 9 de l'ere vulgaire (F. A., t. IV, p. 147, et t. II, p. 194). Les motifs qu'eurent les Athéniens de décerner cet honneur à un roi des Thraces étoient probablement fondés sur la prétention que ce prince avoit de tirer son origine des familles mythologiques des anciens rois de l'Attique; prétention indiquée par Ovide, au commencement de son élégie à Cotys (*De Ponto*, l. II, ep. 9).

(3) Ovide, *de Ponto*, l. II, ep. 9; Antipater de Thessalonique, *Epigr.* IX; dans les *Analecta* de Brunck, t. II, p. 111.

Chap. V.
Rois de Thrace.
Pl. XLI.

poetes, on n'avoit à desirer dans Cotys ni la grace, ni la valeur, ni la bonté du caractere, ni le goût pour les lettres et pour la poésie. Malgré toutes ces belles qualités, il fut la victime de l'ambition jalouse de Rhescuporis son oncle, qui, l'ayant engagé à une entrevue, s'empara de sa personne, et, craignant que la protection de Tibere ne lui enlevât son prisonnier, le fit mourir, et tâcha de faire croire que le prince s'étoit donné la mort lui-même. Rhescuporis expia son crime par la perte de sa couronne et de sa liberté, et enfin par celle de sa vie [1].

Le fils de Cotys et celui de Rhescuporis régnerent après leurs peres. Le premier, transporté sur le trône de la petite Arménie, laissa la Thrace entiere sous la domination de Rhémétalcès II, fils de Rhescuporis. La femme de Rhémétalcès l'ayant fait massacrer, les troubles qui suivirent cet évènement fournirent aux Romains l'occasion de réduire la Thrace en province de l'empire. Claude régnoit alors [2].

N° 16

La médaille gravée sous le n° 16 appartient à un roi Cotys dont le nom, ΚΟΤΥΣ, se lit du côté de la tête. Le revers porte la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΡΑΙΣΚΟΥΠΟΡΙΔΟΣ, *du roi Rhescuporis* [3], et a pour type la Victoire. Ce type fait sans doute allusion à

(1) Tacite, *Annales*, liv. II, c. 64, et sqq.; Velleius Paterculus, liv. II, c. 129; Strabon, liv. XII, p. 556. Ce dernier nous apprend que la veuve de Cotys V étoit fille de Polémon Ier, roi de Pont, et de la reine Pythodoris. Ce fut elle sans doute qui procura la translation de son fils sur le trône de la petite Arménie, pays qui avoit fait partie des états de Polémon son pere.

(2) Eusebe, *Chron. græc.*, p. 79. Ces évènements appartiennent à l'an 46 de l'ere vulgaire. Je donnerai, au n° 4, pl. 57 de *supplément*, une médaille inédite de Rhémétalcès II, qui a été découverte lorsque la planche 40 étoit déja imprimée.

(3) L'orthographe de ce nom varie dans les auteurs, et même sur les médailles: celle-ci n'avoit pas été bien lue; on y avoit vu ΡΑΣΚΟΥ, il y a ΡΑΙΣΚΟΥ. Elle est placée sous le n° 151, dans la *Description*, etc., *loco citato*.

Chap. V. Rois de Thrace. Pl. XLI.

quelque victoire remportée sur les barbares des contrées limitrophes, évènements qui paroissent indiqués dans les vers adressés à Cotys par Ovide[1].

La réunion du nom de deux rois thraces, Cotys et Rhescuporis, sur la même médaille, fixe l'époque de ce monument numismatique, et ne laisse aucun doute sur les princes dont il porte les noms.

N° 17.

La médaille du n° 17 présente la tête d'un roi encore plus jeune; elle ne pourroit être attribuée à l'un de ces princes avec la même certitude, sans la médaille du numero précédent qui nous aide à interpréter les deux lettres K et P (K et R) composant le monogramme qu'on y voit gravé des deux côtés. Ces lettres sont les initiales des noms Cotys et Rhescuporis. La légende qui est du côté de la tête du roi contient le nom d'un magistrat, ΕΠΙ ΜΑΤΡΟΔΩΡΟΥ ΗΡΟΞΕΝΟΥ, *sous Métrodore, fils d'Héroxénus*. Celle qu'on voit du côté où est la tête d'Auguste donne le nom *des Byzantins*, ΒΥΖΑΝΤΙΩΝ, qui ont fait frapper la médaille[2]. La ville de Byzance étoit alors ou sous la protection ou sous la domination des rois de Thrace.

Eckhel[3], d'après Pellerin, avoit attribué cette médaille à Cotys V, parcequ'il n'avoit vu que la lettre K dans le champ de la médaille, du côté qui présente l'effigie du roi, au lieu du monogramme entier composé d'un K et d'un P. Ces deux lettres nous laissent en doute si la tête du roi est celle de Cotys V ou celle de Rhescuporis son oncle. Ceux qui voudroient y reconnoître Cotys pourroient appuyer leur opinion sur la jeunesse

(1) *De Ponto*, lib. II, ep. 9, v. 45 et 55.

(2) *Description*, *etc.*, *loco cit.*, n° 149.

(3) Eckhel, D. N., t. II, p. 59.

du prince que le type représente; l'opinion de ceux qui l'attribueront à Rhescuporis sera encore mieux fondée sur la différence qu'il y a entre ce portrait et la tête certaine de Cotys V, gravée sur la médaille du n° 16.

Il n'est pas assez rare de voir des oncles aussi jeunes et même plus jeunes que leurs neveux, pour qu'on doive rejeter cette opinion qui d'ailleurs est la plus probable.

§. 6. MOSTIS.

Nous devons à la numismatique la connoissance de ce roi tout-à-fait ignoré dans l'histoire. La Thrace, après la mort de Lysimaque[1], avoit reconquis son indépendance; elle avoit formé de petits royaumes toujours ennemis des états voisins sans être toujours bien d'accord entre eux. On avoit découvert dans le siecle dernier quelques médailles d'un roi Mostis; elles venoient des régions de la Turquie Européenne qui bordent la Macédoine[2]; mais elles ne présentoient aucun caractere qui pût les

(1) Nous n'avons que peu de lumieres historiques sur le regne de Lysimaque; nous en avons encore moins sur les temps qui suivirent immédiatement sa mort; ce n'est que d'après quelques phrases mutilées des *prologues*, ou, pour mieux dire, des arguments des livres de Trogue Pompée, que l'abbé de Longuerue a pu constater quelques faits d'un fils de Lysimaque, qui survécut à son pere et à ses frères, et qui périt en faisant la guerre à Ptolémée Céraunus (*Prolog.*, liv. XXIV et XXVII, où il faut voir la remarque de Longuerue). On donne le nom de Ptolémée à ce fils de Lysimaque; mais je pense qu'il étoit le même que Pausanias (l. I, c. 10), Polyen (l. VI, c. 12), et Appien d'Alexandrie (*Syr.*, §. 64), appellent Alexandre.

(2) On pouvoit toutefois conclure, par l'analogie de quelques types, qu'elles étoient frappées dans un pays qui avoisinoit l'Epire (Pellerin, *rois*, pag. 31). Cet antiquaire a cru que Mostis avoit régné sur la Dalmatie; il appuie à la vérité son opinion sur la ressemblance de la médaille qu'il a publiée (*pl.* III), et qui a été frappée *sous le roi Mostis*, avec une médaille frappée sous les empereurs romains pour les ouvriers des mines de la Dalmatie (Eckhel, D. N., t. VI, p. 445) : l'une et l'autre représentent d'un

Chap. V. Rois de Thrace. Pl. XLI.

faire attribuer avec quelque fondement à l'une plutôt qu'à l'autre de ces contrées limitrophes. Le médaillon d'argent que je publie ici pour la premiere fois[1] peut rendre probable que Mostis a régné sur les Thraces, et peu de temps après Lysimaque. Ce médaillon est, quant au revers, parfaitement imité des tétradrachmes de ce successeur d'Alexandre: on y voit Minerve assise, ayant dans sa main droite une petite figure de la Victoire, et on y lit ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΟΣΤΙΔΟΣ ΕΠΙ ΣΑΔΑΛΟΥ ΕΤΟΥΣ ΛΗ: (monnoie) *du roi Mostis,* (frappée) *sous* (la magistrature de) *Sadalès, l'année* 38. Nous avons vu plusieurs rois de Thrace portant le nom de Sadalès, ce qui confirme ma conjecture que Mostis peut avoir régné sur une partie de cette contrée. La date indique vraisemblablement l'année du regne de Mostis[2].

La tête de ce roi est gravée de l'autre côté; il a le diadême; ses épaules sont couvertes d'une chlamyde grecque.

Les médailles que nous connoissions de Mostis, et qui sont très rares, ne nous avoient pas conservé son portrait; l'icono-

côté la tête de Mars couverte d'un casque, et au revers une armure. Je pense que cette ressemblance n'est due qu'au hasard et à des motifs tirés de la mythologie, qui ont déterminé à graver une armure au revers d'une médaille dont l'autre côté représente la tête de Mars, de même que l'aigle ou le foudre font souvent le type des revers dans les médailles qui ont de l'autre côté la tête de Jupiter. Loin de penser que la monnoie romaine frappée pour les mines de la Dalmatie ait été imitée de celle de Mostis, je crois qu'on y a répété les mêmes types qu'on remarque sur d'autres monnoies romaines du même temps (v. Eckhel, D. N., t. VI, pag. 243), c'est-à-dire la tête de Mars et l'armure. On ne dira pas que ces dernieres médailles, frappées à Rome, ont été imitées de la monnoie de Mostis.

(1) M. Sestini en avoit donné la description lorsque cette médaille étoit dans la collection de M. Ainslie (*Lettere*, t. IV, p. 81): on dit qu'elle est passée maintenant dans celle de M. Knight, en Angleterre. J'en garde une empreinte en soufre.

(2) C'est ainsi que nous trouverons marquées sur les médailles les années du regne d'Asandre, qui gouverna long-temps le Bosphore, contrée limitrophe de la Thrace. Cet usage fut suivi de même par les rois de Cappadoce, par ceux d'Egypte, et par ceux de Mauritanie.

graphie le doit à ce médaillon qui est unique. A peine pouvons-nous nous flatter de l'espoir de découvrir un jour quelques évènements de l'histoire de ce prince: les ouvrages de Théopompe, où nous aurions pu la chercher, paroissent perdus sans retour.

NOTE.

Plusieurs antiquaires ont cru voir l'effigie d'Agathoclès, fils de Lysimaque, gravée sur quelques médailles de la ville de Lysimachie (Eckhel, D. N., t. II, p. 57). Cette opinion est fondée sur la jeunesse des traits d'une tête ceinte du diadême, et gravée sur une médaille semblable à celle qu'on a dessinée sous le n° 8 : mais ce motif est bien foible, attendu que ce coin est l'ouvrage d'un artiste fort médiocre ; et nous avons eu lieu d'observer que les rois ont souvent sur leurs monnoies un âge moins avancé qu'ils ne l'avoient en effet lorsqu'elles ont été frappées. D'ailleurs le bandeau royal ne peut pas convenir à Agathoclès ; ce jeune prince n'avoit pas été, comme Démétrius Poliorcete, associé par son pere à la royauté. La tête couverte d'un casque, représentée sur une médaille de bronze avec la légende de Lysimaque, et qui a été attribuée par Haym à Agathoclès (*Tesoro Britannico*, tom. I, pag. 139), est celle de Minerve.

CHAPITRE VI.

ROIS D'ILLYRIE.

§. 1. GENTIUS.

Chap. VI. Rois d'Illyrie. Pl. XLI.

Ce roi d'Illyrie, que l'histoire romaine nous a fait connoître, ayant eu l'imprudence de se mettre à la solde de Persée, fut trompé par ce prince avare, et entraîné dans sa ruine: il mérita ce revers par la barbarie de ses mœurs et de sa conduite; cruel et emporté dans la prospérité, il fut lâche dans le malheur. Il avoit insulté les ambassadeurs de Rome; et les Romains le dépouillerent en vingt jours de ses états[1]. Un grand nombre de villes qui reconnoissoient ses lois furent toutes saccagées en un seul jour par l'armée de Paul Emile[2]: mais le vainqueur de Gentius fut le proconsul Anicius, qui le traîna en captivité avec

(1) Tite-Live, liv. XLIV, §. 30 sqq., et liv. XLV, §. 43; Appien, *Illyrica*, §. 9; Plutarque, *in Paulo Æmilio;* Florus, liv. II, chap. 13. La guerre des Romains contre Gentius appartient à l'an 170 avant J.-C. Ce prince finit ses jours à *Iguvium*, aujourd'hui *Gubbio*, ville de l'Ombrie où il avoit été relégué. Nous apprenons par Pline, l. XXV, §. 34, que la gentiane tire son nom du roi Gentius. Les Romains, à ce qu'il paroît, avoient pris connoissance des vertus de cette plante dans la guerre qu'ils firent à ce roi d'Illyrie, pays où croît, suivant ce naturaliste, la plus belle espece de gentiane.

(2) Appien, *loc. cit.* Cet historien paroît s'être trompé lorsqu'il compte soixante-dix villes dans les états de Gentius: les soixante-dix villes qui furent saccagées par l'armée romaine n'étoient point toutes sous la domination de Gentius; il y avoit dans ce nombre plusieurs villes de l'Epire qui s'étoient révoltées contre les Romains (Tite-Live, l. XLV, §. 34; Strab., l. VII, p. 322).

toute sa famille, et en orna le triomphe que le sénat lui avoit décerné. Chap. VI. Rois d'Illyrie. Pl. XLI.

Le P. Froelich a découvert le premier la médaille du roi Gentius que j'ai fait graver sous le n° 19[1]; elle est maintenant dans le cabinet de Vienne[2]. Le roi d'Illyrie y paroît la tête couverte d'une *causia*, coiffure usitée chez les peuples de la Thessalie et de la Macédoine depuis l'antiquité la plus reculée, et servant, comme le dit un poëte grec, d'abri contre la neige, et de casque à la guerre[3]. N° 19 et 20.

Le revers représente un navire avec la légende ϬΑϹΙΛЄωϹ ΓЄΝΤΙΟΥ : (monnoie) *du roi Gentius*. Le navire indique les forces navales de ce prince, forces qu'il n'employoit guere que pour la piraterie, et qui tomberent au pouvoir des Romains.

Eckhel a publié la médaille gravée sous le n° 20[4], et qui appartient à la même collection. La conformité des deux types assure cette médaille à Gentius, quoique son nom ne paroisse pas dans la légende, qui ne contient que le mot ΔΑΟΡΣΩΝ : (monnoie) *des Daorsiens*. Ce peuple faisoit partie d'une nation illyrique, et il en est fait mention dans les historiens qui parlent du désastre de Gentius[5].

§. 2. PATRAUS.

Des médailles qu'on a trouvées dans cette partie de la Péonie N° 22 et 23.

(1) *Reg. vet. numi.*, p. 45.

(2) Eckhel, D. N., tom. II, p. 158.

(3) Antipater de Thessalonique, épigramme X, dans les *Analecta*,

Καυσίη ἡ τοπάροιθε Μακεδόσιν εὔκολον ὅπλον,
Καὶ σκέπας ἐν νιφετῷ, καὶ κόρυς ἐν πολέμῳ.

(4) *Numi vet. anecdoti*, p. 95.

(5) Tite-Live, liv. XLV, §. 26. D'autres écrivains ont altéré le nom des Daorses; ils les appellent *Darsii*, *Daorizi*, ou *Daorisi*.

Chap. VI.
Rois d'Illyrie.
Pl. XLI.

qui étoit comptée parmi les régions illyriques[1] nous ont fait connoître ce prince. J'ai fait graver deux de ces médailles; sur l'une et sur l'autre on voit une tête qui paroît être un portrait. Je crois qu'il est impossible d'en douter, sur-tout pour la tête gravée sur la médaille n° 22 : celle-ci appartient au cabinet impérial[2]. La seconde, n° 23, est dans la collection de Vienne[3] : l'aigle du revers est un type imité, suivant toute apparence, de celui des médailles frappées par les rois d'Epire[4]. Le nom *de Patraüs*, ΠΑΤΡΑΟΥ, est la seule légende des deux médailles; elle est suivie sur la derniere d'un signe en forme d'ancre ou de crochet.

Nous ignorons l'époque à laquelle Patraüs a vécu, ainsi que toute son histoire : mais, si la médaille gravée sous le n° 22 représente sa tête, il faut en conclure qu'il étoit postérieur au regne d'Alexandre-le-Grand.

(1) Près de la ville de Dobéros, qui conserve aujourd'hui la même dénomination (Sestini, *Lettere*, t. IV, p. 25).

(2) *Description de médailles*, *etc.*, tom. I, *rois de Péonie*, n° 12.

(3) Eckhel, D. N., tom. IV, p. 169; *Numi anecdoti*, pag. 221, 223. Cet antiquaire a observé qu'on retrouve sur les monnoies d'Audoléon, roi de Péonie, le même signe en forme d'ancre, qu'on remarque sur la médaille de Patraüs.

(4) Ces rois de la Péonie, voisins de l'Epire, avoient contracté des alliances avec la famille des Eacides. Voyez Froelich, *Ad numos regum accessio nova*, p. 39.

NOTE.

On trouve encore quelques médailles d'autres princes inconnus de ces régions, et qui nous donnent les noms de *Lyccéus* et de *Ballæus;* mais, comme rien ne porte à croire que les têtes gravées sur ces médailles, d'un travail barbare, soient les portraits des princes dont elles présentent le nom, je pense qu'elles ne doivent point occuper de place dans l'iconographie.

CHAPITRE VII.

ROIS DE PONT ET DU BOSPHORE CIMMÉRIEN.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

Ces royaumes qui bordent la mer Noire et le Palus-Méotide, situés par leur position géographique l'un vis-à-vis de l'autre, ayant souvent obéi aux mêmes maîtres, ne peuvent être séparés dans l'histoire numismatique. A l'exemple de quelques antiquaires qui nous ont précédés[1], nous examinerons dans le même chapitre les médailles et les portraits des rois qui ont régné sur ces deux contrées réunies, ou seulement sur l'une des deux.

§ 1. PÉRISADE II, ROI DU BOSPHORE.

Ce prince appartenoit à la seconde dynastie des rois du Bosphore, dans laquelle le nom de Périsade fut souvent répété[2].

(1) Vaillant, dans l'ouvrage qui a pour titre *Achæmenidarum imperium*; Eckhel, D. N., t. II, p. 360 et suivantes.

(2) Les princes de cette seconde dynastie étoient appelés *Leuconides* (Elien, V. H., liv. VI, chap. 13), pour les distinguer de ceux de la premiere, appelés par Diodore (l. XII, ch. 31) *Archéanactides*. M. De Boze a éclairci, avec beaucoup de savoir et de critique, l'histoire de cette seconde dynastie, autant que la disette de matériaux le lui a permis (tom. VI des *Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, p. 549). Eckhel fait mention d'autres savants qui ont ajouté leurs découvertes ou leurs conjectures à celles de cet académicien. Ces princes ont été distingués par le nom de Leuconides, soit parceque Périsade, fils

Chap. VII.
Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien.
Pl. XLII.

Nous n'avons d'autres renseignements à donner sur le roi du Bosphore qui a fait frapper la médaille gravée au n° 1 de cette planche, et sur laquelle on voit la tête et le nom d'un Périsade, sinon qu'il étoit fils de Spartacus IV; car je ne puis attribuer ce monument à Périsade Ier, auquel la plupart des antiquaires le rapportent. La preuve de mon opinion résultera de l'examen même de la médaille[1].

C'est une monnoie d'or parfaitement semblable par la forme, le poids, le type, et même par les accessoires, à plusieurs médailles d'or de Lysimaque[2]. La coiffure du roi du Bosphore ne differe de celle du roi de Thrace et d'Asie que par l'absence des cornes de belier qui sont attachées au diadême de Lysimaque. La figure de Minerve assise est la même sur les médailles des deux rois, le trident est gravé dans l'exergue sur les unes comme sur les autres; mais dans la monnoie de Lysimaque le trident est relatif à la position maritime de Byzance, ville située sur le Bosphore de Thrace, et désignée par les lettres BY, qui sont gravées au-dessous du siege de la déesse; dans la médaille de Périsade il est l'emblême de Panticapée, ville située sur le Bosphore cimmérien, et dont les lettres initiales ΠΑΝΤ sont renfermées dans le monogramme gravé au même endroit que les lettres BY dans les médailles de Lysimaque. Enfin la légende

de Leucon, a été le premier qui ait eu des rapports assez étendus avec les états de la Grece; soit, comme il paroît plus probable, parceque Spartacus, fondateur de cette dynastie, avoit peut-être pour pere un autre Leucon, nom qui a été porté, ainsi que celui de Périsade, par plusieurs de ses successeurs.

(1) *Description de médailles*, etc., tom. II, *rois de Pont et du Bosphore cimmérien*, n° 2; mais le monogramme du revers n'est pas très exactement rendu au n° 531 de cet ouvrage. Paul Lucas avoit enrichi le cabinet du roi de cette précieuse médaille qu'il avoit acquise dans le levant.

(2) M. De Boze a développé toutes ces analogies.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΑΙΡΙΣΑΔΟΥ, *du roi Périsade*, est disposée de la même maniere que la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ, *du roi Lysimaque*, sur les médailles de ce prince. Cette conformité des deux monnoies prouve que l'une a été frappée à l'imitation de l'autre; et il n'est pas nécessaire d'être extrêmement versé dans la numismatique ou dans l'histoire ancienne pour sentir que la médaille du roi barbare doit être la copie de celle du prince grec.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

Cette doctrine est celle de tous les numismatistes; mais ils se sont trompés dans l'application; ils ont cru que Périsade Ier, mort vers la troisieme année de la CXVII^e^ olympiade, c'est-à-dire vers l'an 310 avant l'ere chrétienne, avoit pu imiter la monnoie de Lysimaque, prince voisin qui a gouverné la Thrace depuis l'an 322. Ils n'ont pas fait attention que Lysimaque porte sur ses médailles le titre de roi, et que cependant il n'avoit pris ce titre que l'an 307 ou 306 avant l'ere chrétienne [1], et qu'ainsi Périsade étoit mort lorsque Lysimaque les a fait frapper.

Le roi Périsade à qui la médaille appartient est donc un autre Périsade [2]. Nous ne connoissions aucun roi du Bosphore, excepté

(1) Après la victoire de Démétrius Poliorcete sur la flotte de Ptolémée, et à l'exemple d'Antigonus et de Démétrius. Voyez ci-dessus, chap. II, §. 2 de cette seconde partie.

(2) La veritable orthographe de ce nom n'a été fixée que par cette médaille: on peut en voir les variétés dans le mémoire de M. De Boze qui a été censuré à tort par Wesseling pour avoir cru que le Bérisade ou Parisade dont il est question dans l'oraison de Dinarque contre Démosthene, et dans celle de Démosthene contre Phormion, n'étoit pas le fils de Leucon, roi du Bosphore cimmérien (*Ad Diod.*, l. XVI, §. 52). Les passages de ces orateurs ne laissent aucun doute sur le pays où ce prince régnoit avec Satyrus et Gorgippe, noms connus dans l'histoire des Leuconides. C'est Wesseling au contraire qui s'est trompé lorsqu'il a confondu le Bérisade de Dinarque et de Démosthene dans les discours cités, avec un autre Bérisade qui régnoit en Thrace conjointement avec Amadocus et Kersoblepte, dont il est question dans un autre discours prononcé par ce même orateur contre Aristocrate, pag. 623 de l'édition de Reiske.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

le dernier, qui eût porté ce nom, et dont l'époque ne fût pas antérieure au regne de Lysimaque : nous savions cependant que dans la dynastie des rois Leuconides les mêmes noms se répétoient assez fréquemment : nous y trouvions plusieurs Périsades, quatre Spartacus, deux Gorgippes; et d'ailleurs nous ignorions les noms des princes qui ont régné sur le Bosphore depuis Spartacus IV, mort vers l'an 289 avant l'ere chrétienne, jusqu'au dernier Périsade qui céda ses états à Mithridate-le-Grand, vers l'an 110 [1]. Nous pouvions conjecturer, d'après ces indices, qu'un des successeurs de Spartacus IV, et peut-être son fils, qui devoit être contemporain de Lysimaque, avoit porté le nom de Périsade. Une inscription découverte dernièrement à Kertsch, l'ancienne Panticapée, ne laisse plus aucune obscurité sur ce point, puisqu'il y est fait mention du roi Périsade, fils de Spartacus [2]; et tout concourt à prouver que ce Spartacus étoit le quatrieme du nom. La ressemblance de cette médaille avec celles de Lysimaque vient completter cette preuve [3].

(1) Strabon, liv. VII, pag. 310.

(2) Le premier qui l'ait publiée est M. Léon de Waxel, dans son *Recueil de quelques antiquités trouvées sur lès bords de la mer Noire, dessinées en 1797 et 1798*, imprimé à Berlin en 1803, in-4°. L'inscription qu'on y voit gravée au n° 7 contient ces mots, ΒΑ ΙΛΕΥΟΝΤΟΣ ΠΑΙΡΙΣΑΔΟΥ ΤΟΥ ΣΠΑΡΤΟΚΟΥ ΛΕΩΣΤΡΑΤΟΣ ὑΠΕΡ ΤΟΥ ΑΔΕΛΦΟΥ, *Sous le regne de Périsade, fils de Spartocus* (c'est ainsi qu'on voit écrit ce nom dans les inscriptions du Bosphore), *Léostratus* (a consacré ce monument) *pour* (le salut de) *son frere*, etc. Cette même inscription a été revue par M. Koehler, qui l'a retrouvée dans l'église grecque de Kertsch, et l'a donnée à la planche VI de son intéressante *Dissertation sur le monument de la reine Comosarye*, imprimée à Pétersbourg en 1805. La conformité des caracteres de cette inscription avec ceux d'une autre où il est fait mention du roi *Spartocus, fils d'Eumélus*, que M. Koehler a bien lue, prouve que le Spartocus, pere de Périsade, étoit Spartocus ou Spartacus IV. Périsade avoit donc commencé à régner l'an 289 avant l'ere chrétienne, époque de la mort de Spartacus IV, suivant Diodore (liv. XX, p. 785, §. 100); il étoit donc contemporain de Lysimaque, mort en 281.

(3) Dans la *Description de méd., etc.*,

Chap. VII.
Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien.
Pl. XLII.

§. 2. MITHRIDATE III.

Les satrapes qui gouvernoient le Pont tiroient leur origine de l'un des sept seigneurs perses qui prétendoient au trône de Cyrus, lorsque Darius, fils d'Hystaspe, fut élu roi[1]. Le nom de Mithridate fut porté par plusieurs personnages de cette famille illustre[2]. Nous avons vu un satrape de ce nom, fils de Rhodobate, élever une statue à Platon dans l'Académie d'Athenes[3]. Un autre Mithridate, fils d'Ariobarzane, issu de la même famille, gouvernoit le Pont à l'époque de la conquête d'Alexandre. Il manqua d'être la victime des soupçons excités par un songe dans l'esprit d'Antigonus[4]; mais l'amitié de Démétrius le sauva,

t. II, *rois de Pont et du Bosphore cimmérien*, n° 1, M. Mionnet indique une médaille du roi Leucon, existante à Sinope, dans le cabinet de M. Fourcade, consul de France. Par la place où il en fait mention, on peut conclure qu'il l'a attribuée à Leucon, pere de Périsade Ier, et qui mourut l'an 353 avant l'ere chrétienne (Diodore, XVI, 31). Cependant cette médaille porte, suivant la description, la tête du roi. Des renseignements plus exacts m'ont appris que cette description est fautive, et que la tête empreinte sur la médaille est une tête idéale de quelque divinité.

(1) Diodore, liv. XIX, §. 40, p. 692. Les rois de Pont prétendoient même que leurs ancêtres étoient parents de Darius et de Cyrus, et qu'ils étoient de véritables Achéménides (Justin, l. XXXVIII, c. 7). Les matériaux pour l'histoire de ces rois ont été assez soigneusement recueillis et discutés par Vaillant, dans son ouvrage posthume *Achæmenidarum imperium*, t. II. Comme ce travail étoit demeuré imparfait dans les papiers de l'auteur, les numismatistes qui l'ont consulté y ont remarqué plusieurs défauts; cependant cet ouvrage sera toujours utile à ceux qui s'en serviront avec critique. Je me dispenserai souvent de citer les autorités que Vaillant a déja fait connoître.

(2) Mithridate, ou plus correctement *Mithradate*, signifie donné par *Mithras*, nom par lequel la religion des Perses indiquoit le soleil. Ainsi le nom de Mithridate pourroit être traduit en grec par celui d'Héliodore.

(3) Voyez part. I, ch. IV, §. 5, t. Ier, p. 172, note (3).

(4) Antigonus avoit rêvé qu'il semoit de l'or, et que Mithridate faisoit la récolte: il n'en fallut pas davantage pour qu'il résolût de le faire périr.

Chap. VII.
Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien.
Pl. XLII.

et lui conserva son gouvernement. Mithridate n'eut pas le même bonheur dix-huit ans après : ayant pris le parti de Cassandre contre Antigonus de qui il tenoit ses états, celui-ci le fit mettre à mort[1]. Mais la catastrophe qu'éprouva bientôt après ce roi de l'Asie conserva le sceptre du Pont dans la maison de Mithridate; et son fils Mithridate III[2] sut le rendre indépendant, et en étendre l'autorité sur la Paphlagonie et sur la Cappadoce. Il put être appelé véritablement le fondateur de la monarchie, quoique les auteurs anciens paroissent avoir donné ce titre à son pere. Ce qui est moins douteux, c'est que l'ere des rois de Pont, adoptée dans la suite par les rois du Bosphore cimmérien, commença sous son regne, l'an de Rome 457, 297 ans avant l'ere chrétienne[3]. Ce prince, après avoir régné trente-six ans, mourut l'an 266 avant la même ere ; et son sceptre resta dans les mains de ses enfants[4].

N° 2.

Le médaillon ou tétradrachme d'argent gravé sous le n° 2 de cette planche appartient à Mithridate III, suivant toutes les probabilités[5]. L'opinion d'Eckhel, qui l'a attribué à Mithridate II, présentoit peu de vraisemblance[6]. Il n'étoit pas facile de

(1) Diodore, liv. XX, §. 111, p. 791.

(2) J'ai suivi, dans cette énumération, les historiens modernes. A la vérité, Mithridate, fils de Rhodobate, n'ayant pas été roi, mais seulement gouverneur du Pont, ne devroit pas être compté pour le premier dans la suite des rois de ce pays; on auroit dû tout au plus commencer par Mithridate, fils d'Ariobarzane, qui régna sous la dépendance d'Antigonus, mais qui n'en a pas moins été regardé par les anciens comme le fondateur de la monarchie (Lucien, *in Macrobiis*).

(3) Le commencement de cette époque, découvert dans le même temps par M. Cary et par le P. Froelich, sur des conjectures différentes, mais également ingénieuses, n'a pu être que confirmé par Eckhel, D. N., tom. II, p. 381.

(4) Voyez le passage de Diodore cité ci-dessus.

(5) *Description de médailles*, *etc.*, tom. II, *loco citato*, n° 3.

(6) D. N., tom. II, p. 362.

se persuader qu'un prince barbare, dépendant du roi de Perse et ensuite d'Antigonus, eût osé prendre le diadême réservé à ses suzerains, faire graver son portrait sur la monnoie, honneur qu'Antigonus lui-même n'osoit pas s'arroger, et imiter dans ses médailles les tétradrachmes d'Alexandre-le-Grand. L'opinion de M. Pellerin, qui l'attribuoit à Mithridate III, étoit donc la plus probable[1]; elle est à présent démontrée par une découverte de M. Sestini, qui a lu sur une de ces médailles la date de l'année 29[2]: cette année, rapportée à l'ere du Pont, répond à l'an 268 avant l'ere chrétienne, trente-troisieme année du regne de Mithridate III.

La tête du roi, ceinte du diadême, présente une physionomie que, même sans l'inscription du revers, on prendroit difficilement pour celle d'un personnage grec. La bouche est entr'ouverte, et les traits annoncent un âge avancé.

La figure de Jupiter qui est assis au revers ne differe point, par l'attitude et par les attributs, de celle qu'on voit sur les tétradrachmes d'Alexandre-le-Grand[3]; et il n'est pas douteux que le roi de Pont n'ait fait frapper sa monnoie à l'imitation de celles d'Alexandre, qui de son temps devoient être communes dans l'Asie.

La légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ : (monnoie) *du roi Mithridate,* donne le nom du roi. L'astre et le croissant, symboles du soleil et de la lune, reparoîtront souvent sur la monnoie de ses successeurs; ces symboles font probablement allusion à l'an-

(1) *Mélanges*, t. I, p. 104.

(2) Cette médaille du cabinet de M. Knobelsdorff, à Berlin, ressemble à celle du cabinet de la bibliotheque impériale par les types, par la légende, et même par le monogramme; elle porte de plus la lettre Μ sous le siége de Jupiter, et les chiffres ΚΘ, 29 (Sestini, *Lettere*, t. VI, p. 36).

(3) Voyez ci-dessus, planch. XXXIX*, n° 1 et 3.

Chap. VII.
Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien.
Pl. XLII.

cienne religion de la Perse, dont la dynastie de Mithridate étoit originaire[1]. Les lettres K, A, I, ou K, A, N, liées en monogramme, formoient probablement le commencement du nom du magistrat qui surveilloit, sous Mithridate III, la fabrication des monnoies, ou du nom de la ville où ce tétradrachme a été frappé.

§. 3. PHARNACE Ier.

Ce prince, qui comptoit Mithridate III parmi ses ancêtres, étoit fils d'un autre Mithridate[2]: il fit la conquête de Sinope[3], et il établit sa résidence ordinaire dans cette ville. Son ambition, flattée par ce succès, se proposoit déja d'envahir les états des rois de Pergame et de Bithynie, qui étoient ses voisins; mais les Romains leurs alliés y opposerent un obstacle que Pharnace ne put surmonter. Les historiens nous peignent Pharnace Ier comme un homme d'un caractere perfide et cruel[4]. Il régnoit

(1) Eckhel a très bien suivi et éclairci ce rapport (D. N., t. II, p. 363).

(2) L'époque assignée par Diodore au regne de Mithridate III (qu'on devroit appeler Mithridate II), et l'époque certaine du regne de Pharnace Ier, prouvée par Tite-Live (livre XLII, §. 2 et 20), démontrent clairement qu'entre Mithridate III et Pharnace Ier il y a un espace trop long pour un seul regne; car Mithridate III mourut l'an 266 avant l'ere chrétienne, et Pharnace Ier commençoit à régner l'an 184. Appien à la vérité compte Mithridate Eupator, l'ennemi des Romains, pour le sixieme descendant du fondateur de la monarchie (*Bell. Mithrid.*, §. 9); mais un peu plus bas il le compte comme étant le huitieme (*Ibid.*, §. 112). Quelques commentateurs avoient corrigé le second passage par le premier; il falloit faire tout le contraire, et c'est ce que M. Schweighæuser, dernier éditeur d'Appien, n'a point omis. Mithridate Eupator, l'ennemi de Rome, étoit le sixieme de ce nom, mais le huitieme descendant du satrape Mithridate qui régna sous Antigonus.

(3) Strabon, liv. XII, p. 546.

(4) Polybe, *Exc. de virt. et vit.*, p. 445, édit. de Gronovius, dit de Pharnace qu'il a été le plus injuste de tous les rois. Le nom de Pharnace avoit été porté par un petit-fils de Cyrus, que les rois de Pont comptoient parmi leurs ancêtres : il se trouve plusieurs fois dans les *Perses* d'Eschyle, où il est écrit Φαρνούχης, et jusque dans les livres saints, *Numeri*, c. 34,

déja l'an 184 avant l'ere chrétienne, et ce ne fut qu'en 157 que Mithridate V son fils lui succéda.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII. N° 3.

Le médaillon d'or de Pharnace I[er], monument presque unique de ce regne, appartient à la collection de Florence[1]. La physionomie de ce prince, telle qu'on l'a retracée sur la médaille, donne l'idée de son naturel dur et barbare. La tête est ceinte du diadême.

Le revers, qui a pour légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΦΑΡΝΑΚΟΥ : (monnoie) *du roi Pharnace*, présente le croissant surmonté d'une étoile, ainsi que nous l'avons vu sur la médaille de Mithridate III; mais la figure qui forme le type principal est bizarre par sa composition et par la multiplicité de ses attributs. Je suis entièrement de l'avis d'Eckhel, qui a reconnu dans ce type une de ces figures que les antiquaires appellent *panthées*, mot qui exprime la réunion de plusieurs divinités. Je pense qu'on pourroit l'appeler un Bacchus-Mercure[2], car tous les emblêmes de

v. 25. Mon savant confrere M. Silvestre de Sacy pense que l'étymologie de ce nom peut être tirée de la langue persane, dans laquelle *farr* signifie *gloire*, *puissance*, et *nac* est une terminaison de l'adjectif. Ainsi *Pharnace* signifieroit *puissant*, *glorieux*.

(1) Le métal précieux qui en est la matiere a fait naître des doutes sur l'authenticité de ce monument : cependant Eckhel, si clairvoyant dans cette espece d'examen, et si enclin à douter des médailles, l'a reconnu pour authentique (*Numi anecdoti*, *loc. cit.*; et D. N., t. II, p. 365). Puisque nous avons des médaillons d'or des rois d'Egypte, on ne doit pas s'étonner que d'autres rois contemporains de ces princes en aient aussi fait frapper. Pollux parle de monnoies de cinquante drachmes, *pentecontadrachmes* (IX, 60), c'étoient sans doute des médailles d'or. L'empreinte du médaillon de Pharnace qu'on m'a envoyée de Florence ne laisse, par le style du travail, aucun doute sur l'antiquité de son prototype.

(2) L'opinion de Vaillant, qui regarde cette médaille comme frappée dans la ville d'Amisus, est très probable. Les monnoies de cette ville nous attestent le culte particulier qu'on y rendoit à Bacchus; elle étoit d'ailleurs une des principales villes du Pont.

cette figure peuvent se rapporter à l'un ou à l'autre de ces fils de Jupiter. La branche de vigne et le chevreuil appartiennent à Bacchus; la corne d'abondance peut encore convenir à ce même dieu, qui a enseigné aux hommes la culture de presque tous les fruits; le caducée, le pétase, et les ailes, sont des emblêmes de Mercure; le foudre qui plane au-dessus de la figure est le symbole de Jupiter, leur pere commun. On voit dans le champ de la médaille un monogramme composé des lettres ΠΟΣ.

Une statue d'argent de Pharnace I[er], transportée à Rome, orna la pompe triomphale de Pompée[1].

§. 4. MITHRIDATE V EVERGETE.

Successeur de Pharnace, il avoit appris par l'expérience de son pere combien l'amitié de Rome pouvoit contribuer à la tranquillité et au bonheur des rois de l'Asie. Dans cette persuasion, il servit les intérêts des Romains dans toutes leurs guerres; c'est ainsi qu'il leur fournit des secours contre Aristonicus, et même contre Carthage. L'addition de la grande Phrygie à ses états fut l'effet de leur reconnoissance[2]. Ses sujets ou ses courtisans lui donnerent le glorieux titre d'Evergete, ou de bienfaisant, que deux rois ses contemporains, Antiochus VII en Syrie, et Ptolémée VII en Egypte[3], avoient pris à l'exemple de Ptolémée III. Il changea la résidence des rois de Pont, et la

(1) Pline, liv. XXXII, §. 54.

(2) Cependant on croyoit que Mithridate n'avoit obtenu cet accroissement de ses états qu'à force de corruption (Appien, *Bell. Mithr.*, §. 12 et 57).

(3) Il est utile, pour rendre compte de plusieurs particularités qu'on remarque sur les médailles, de comparer celles-ci avec les médailles des princes contemporains. Souvent cette comparaison seule suffit pour découvrir les motifs des titres donnés à ces princes, des ornements ajoutés à leurs images, et des types de leurs médailles.

transporta de Gaziura à Sinope, grande ville maritime conquise par son pere. Il périt dans une conjuration, l'an 123 avant l'ere chrétienne. Son fils, Mithridate VI, qui lui succéda, n'étoit alors âgé que de treize ans.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

Je n'aurois pas osé présenter comme une médaille authentique de Mithridate Evergete celle qu'on a dessinée sous le n° 4 de cette planche, et qui est copiée d'après une gravure insérée dans l'ouvrage posthume de Vaillant sur les rois de Pont, si le témoignage de cet antiquaire ne nous rassuroit sur ce monument si inexactement dessiné par un artiste qui ne connoissoit pas l'antique. Nous ne sommes malheureusement plus à portée de corriger ce dessin; la médaille que Vaillant avoit vue dans le cabinet du cardinal Massimi à Rome paroît être ensevelie depuis cette époque dans quelque collection inconnue. Nous ne remarquerons dans le revers que la légende ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ: (monnoie) *de Mithridate Evergete*, légende accompagnée d'un monogramme et des trois lettres ΓΟΡ, qui, par leur valeur numérique, indiquent l'an 173 de l'ere du Pont. Cette année répond à l'an 630 de Rome, 124 avant l'ere chrétienne. Quant au type, Vaillant, qui y reconnoissoit sans balancer une figure de Sérapis, divinité honorée à Sinope d'un culte tout particulier, nous prouve assez combien le dessin s'éloigne de l'original. N° 4.

La tête du roi est remarquable par la couronne de laurier ou d'olivier qui, dans le dessin, tient la place du diadême. Seroit-ce une couronne que la ville de Sinope auroit offerte à Mithridate, comme à son bienfaiteur; ou seroit-ce le symbole d'une victoire remportée dans quelques uns des jeux sacrés de la Grece, victoire dont les rois même, comme nous l'avons vu, tiroient vanité? Mais il est probable que cette couronne n'est due qu'au

Chap. VII.
Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien.
Pl. XLII.

dessinateur mal-habile, qui, plus accoutumé à voir les images des empereurs romains couronnées de lauriers que celles des rois grecs ceintes du diadême, a pris pour une couronne l'ornement que sur la médaille le temps avoit peut-être rendu méconnoissable, sinon pour des yeux exercés. Ce qu'il y a de certain, c'est que Vaillant, dont le témoignage mérite plus d'égards que la gravure, n'y a vu qu'un diadême.

§. 5. MITHRIDATE VI EUPATOR, OU MITHRIDATE-LE-GRAND.

Nous avons vu sous Alexandre-le-Grand la gloire des guerriers et des conquérants briller du plus grand éclat, et les prodiges du génie et de la valeur militaires dirigés vers le perfectionnement de la société, consoler de leurs pertes les peuples subjugués, et le genre humain de tant de sang répandu. La vie de Mithridate, le plus belliqueux de tous les princes qui ont porté le sceptre après le fils de Philippe, présente une scene beaucoup plus sombre et un spectacle plus affligeant[1] : l'énergie du caractere dégradée par tous les excès de la cruauté et de la perfidie, une guerre destructive qui moissonne des générations entieres, qui étend la solitude et la destruction sur la plus belle et la plus riche contrée du monde ancien. Cette Asie mineure, qui avoit su faire depuis tant de siecles, pour le bonheur des hommes,

(1) L'histoire de la guerre de Mithridate par Appien est le morceau qui nous fait le mieux connoître la vie et les mœurs de ce prince. Cependant ce que Plutarque en a dit dans les vies de Sylla, de Lucullus, et de Pompée, ce qu'on en trouve dans Dion, dans Justin, dans les *Epitomes* de Tite-Live, dans Florus, Paul Orose, Eutrope; ce qu'en rapportent Valere-Maxime, Polyen, Frontin, Cicéron dans le discours *Pro lege Manilid*, Pline, et Photius, sert à nous donner une idée plus complette de ce terrible ennemi de Rome.

Chap. VII.
Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien.
Pl. XLII.

un heureux mélange du luxe de l'Orient et des arts de la Grece, où Homere, Hérodote, et Thalès, avoient vu le jour, où Rhodes, Ephese, et Halicarnasse, avoient créé des merveilles, et porté les arts d'imitation à leur plus haut degré, fut tellement abattue par les guerres et par le gouvernement sanguinaire de Mithridate, qu'elle ne put jamais se relever et recouvrer son ancienne splendeur.

Ce prince, né vers l'an 135 avant l'ere chrétienne, roi à treize ans, et environné de piéges et de trahisons, puisa, dans les circonstances où il se trouvoit à son début dans le monde, le germe de ses vertus et de ses vices. On peut seulement être surpris que son application aux sciences naturelles et son goût pour les lettres et pour la musique n'aient pas adouci la cruauté de son caractere[1]; mais la méfiance fut la maladie constante de son esprit; et il n'y trouvoit de remede que dans le sang qu'il faisoit couler. Souillé du meurtre de sa mere, de son frere, de ses femmes, et de ses enfants, qu'il sacrifia à ses soupçons ou à sa jalousie, quelle pouvoit être sa conduite envers ses courtisans et ses sujets? à quels excès ne devoit-il pas se porter contre ses ennemis[2]? Sa vaste ambition et la fécondité de ses ressources ont pu seules ennoblir sa férocité aux yeux de l'histoire.

Mithridate, dans sa premiere jeunesse, repoussa et battit les

(1) Appien, *Mithridatici*, §. 112; Pline, liv. VII, §. 24, et liv. XXV, §. 3; Aulugelle, liv. XVII, c. 17. Il parloit vingt-deux langues, et il ne se servit jamais d'interprete pour répondre à aucun de ses sujets qui étoient de vingt nations différentes. Ses mémoires sur les sciences naturelles, particulièrement sur les vertus des herbes et sur différents objets de pharmacie, furent estimés au point que Pompée les fit traduire en latin, et publier par Lenæus son affranchi. Pline, avec cette exagération qui lui est familiere, observe que Pompée ne mérita pas moins de l'humanité entiere par cette mesure, qu'il avoit mérité de l'état par sa victoire.

(2) Appien, *Bell. Mithridat.*, §. 112; Memnon, c. 32, *ap. Phot.*, *cod.* CCXXIV.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

Scythes; et en réunissant le Bosphore cimmérien et la Colchide à ses états paternels[1], il devint le maître de presque toutes les contrées qui bordent l'Euxin et le Méotide. Alors il se crut assez fort pour mettre une barriere à la puissance de Rome, et il l'attaqua dans ses alliés.

Ces entreprises, conduites avec vigueur et terminées avec promptitude, enfanterent trois guerres terribles dans lesquelles l'Orient et l'Occident s'entrechoquerent; et Mithridate eut à combattre les plus grands généraux de Rome, Sylla, Muræna, Lucullus, et Pompée[2].

Mithridate étoit soldat; il avoit une énergie héroïque; mais son courage, sa haine pour Rome, et son ambition, ne pouvoient lui donner le génie d'un grand capitaine ou les vues d'un grand monarque. Ses affaires auroient pu prendre une autre face s'il n'eût point perdu dans les délices de Pergame un temps précieux, lorsque Sylla manquoit de troupes dans la Grece, et pouvoit à peine se soutenir contre les foibles généraux à qui le

(1) Périsade III, le dernier des rois Leuconides du Bosphore, lui céda ses états. Un Antipater, fils de Sisis, lui céda ceux qui étoient entre le Pont et la Colchide (Strab. l. VII, p. 310, et l. XII, p. 556).

(2) Les historiens anciens ont fait durer la guerre de Mithridate contre les Romains trente, quarante, quarante-deux, et même quarante-six années. Cependant, si l'on compte la durée de la guerre depuis le massacre des Romains et de leurs familles, exécuté l'an 88 avant l'ere chrétienne, dans le même jour et dans toutes les villes de l'Asie mineure, en conséquence des ordres secrets de Mithridate, on ne peut compter que vingt-six ans jusqu'à sa mort, arrivée en 63. Mais le roi de Pont avoit commencé six ans auparavant à attaquer les alliés de Rome, et même les généraux de la république accourus à leur défense; ainsi la durée des guerres de Mithridate n'est tout au plus que de trente-deux ans. Peut-être qu'une simple erreur de chiffres nous fait lire maintenant dans le texte d'Appien 42 au lieu de 32, et que ceux qui ont parlé de 30 ou de 40 ans n'ont fait, ce qui arrive souvent aux anciens, qu'énoncer par un nombre plus rond la véritable durée de la guerre; à moins qu'on ne veuille supposer que les auteurs qui l'ont prolongée jusqu'à 40, 42, et 46 ans, ont continué cette période jusqu'à la conquête du Pont par César, et à la mort de Pharnace.

Chap. VII.
Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien.
Pl. XLII.

roi de Pont avoit confié ses armées redoutables. Lorsqu'elles eurent été défaites, il se trouva sans moyens pour défendre l'Asie, où il étoit resté, et dans laquelle son ame impitoyable lui avoit fait autant d'ennemis que la terreur lui faisoit de sujets. Son entreprise contre Cyzique, la maniere dont il se défendit contre Lucullus, ne furent pas dignes d'un homme que quelques historiens nous ont représenté comme un excellent général[1]. Mithridate n'eut de grand dans ses revers que la persévérance de sa haine contre Rome, et son habileté à chercher et à se créer des ressources dans les circonstances les plus désespérées. Enfin, abandonné par Tigrane et resserré par Pompée dans un coin du Bosphore, repoussé par ses sujets, délaissé par ses soldats, et trahi par son fils, il se donna la mort. Il étoit âgé de plus de soixante-douze ans. Tel est le charme et l'intérêt qu'inspire toujours un grand caractere, que deux filles de Mithridate, qui n'étoit cependant pas le meilleur des peres, le voyant prêt à quitter la vie, avalerent aussi le poison, et expirerent avant lui: on sait qu'il eut besoin pour mourir du secours de l'épée, et même de celui d'un bras étranger[2].

N° 5.

Le tétradrachme de Mithridate gravé sous le n° 5 de cette planche est d'un beau travail, et représente avec beaucoup de finesse la physionomie énergique de ce prince[3]: ses cheveux en désordre, et qui cachent en partie le diadême dont les bouts voltigent derriere le col, donnent du mouvement à ce portrait,

(1) Velleius, liv. II, c. 18: *Consiliis dux, miles manu.*

(2) Cette scene touchante étoit le sujet d'un tableau qui fut porté dans la pompe du triomphe de Pompée (Appien, *Mithr.*, §. 117).

(3) *Description*, etc., tom. II, *rois de Pont*, n° 11.

Chap. VII.
Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien.
Pl. XLII.

qui paroît être copié d'après la tête d'une statue équestre[1], ou celle d'une figure placée sur un char en course. Je ne doute pas que l'original ne fût l'ouvrage d'un artiste grec très distingué.

Mithridate aimoit les arts; il avoit un goût excessif pour les curiosités, pour les riches ameublements, et particulièrement pour la gravure en pierres fines, dont il avoit réuni une riche collection[2]. L'histoire parle de son buste en or massif[3]. Tous ces objets précieux furent la proie des Romains; Pompée plaça la collection des pierres gravées dans un temple[4]. Ces lieux, consacrés au culte, étoient les cabinets et les musées de l'antiquité[5].

Le revers porte le nom *du roi Mithridate Eupator*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ ΓΙΣ. La couronne de lierre qui entoure le type fait allusion à Bacchus, divinité à laquelle on étoit dans l'usage de comparer les conquérants, et dont l'adulation attribuoit à Mithridate les honneurs et le nom[6] : le cerf pais-

(1) On peut croire, par ce mouvement des cheveux qui semblent agités par le vent, que ce portrait a été copié sur une statue d'argent de Mithridate, dont Pline fait mention, et qui, suivant ses expressions, étoit probablement placée sur un char d'or et d'argent (l. XXXIII, §. 54). D'ailleurs il ne seroit pas étonnant qu'on ait voulu représenter ce roi tel qu'il se montroit dans les différents exercices de l'équitation. Son habileté, sous ce rapport, étoit merveilleuse. Si nous en croyons Appien (*Mithr.*, §. 112), Mithridate étoit capable de faire en un jour plus de cent milles à cheval, et de mener seul trente-deux chevaux attelés à son char.

(2) Parmi les curiosités qu'il avoit recueillies se trouvoit la chlamyde précieuse d'Alexandre-le-Grand: Pompée s'en revêtit le jour de son triomphe (Appien, *Mithr.*, §. 117). La plupart de ces richesses et de ces bijoux étoient gardés dans la forteresse de Cabires (Strab., l. XII, p. 556 et 557).

(3) Les antiquaires penseront vraisemblablement que ce buste, dont la dimension étoit de huit coudées (Appien, *Mithrid.*, §. 116), ne devoit pas être de ronde-bosse, et que c'étoit une image en relief sortant du centre d'un grand bouclier d'or.

(4) Pline, liv. XXXVII, §. 5; Manilius, *Astron.*, liv. V, v. 510, font mention de la *dactyliotheque* de Mithridate: elle fut placée dans le temple du Capitole (Strabon, *loco citato*).

(5) Strabon, l. XIV, p. 637.

(6) Appien, *Mithrid.*, §. 113; Cicéron,

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

sant gravé au milieu du revers est un symbole de Diane. Cette déesse avoit un culte particulier à Comana dans le Pont, et les rois entretenoient son temple, et y nommoient pour prêtres les personnages qu'ils vouloient honorer plus particulièrement[1]. Ce type convient par conséquent à la monnoie de ce royaume, et plus encore à celle de Mithridate, prince passionné pour la chasse, et qui avoit apprivoisé un cerf pour en faire son gardien. On dit qu'il avoit pareillement dressé un cheval et un taureau, et que ces trois animaux veilloient dans les camps auprès de sa tente, et l'avertissoient par leurs cris lorsque quelqu'un s'en approchoit[2].

L'année ΓΙΣ, 213 de l'ere de Pont, marque l'an 84 avant l'ere chrétienne, époque à laquelle cette monnoie a été frappée, et qui est aussi celle du traité de Mithridate avec Sylla, et de la fin de sa premiere guerre contre les Romains.

N° 6.

La médaille de bronze gravée sous le n° 6 présente une seconde fois la tête du grand Mithridate. Son profil et sa chevelure, qui sont les mêmes que sur le tétradrachme dont on vient de parler, ne permettent pas de le méconnoître, quoiqu'on ne lise pas le nom du roi sur le revers[3]. La légende qu'il porte,

Pro Flac., c. 25. Nicolas de Damas, cité par Athénée (l. X, p. 415, E), nous fait connoître un nouveau rapport de Mithridate avec Bacchus : ce prince étoit le plus grand buveur de toute l'Asie.

(1) Strabon, l. XII, p. 557. Dorylaüs, l'un des ancêtres du géographe, avoit rempli cette place par le choix de Mithridate.

(2) Elien, *Hist. anim.*, VII, c. 46. Je ne sais pas comment ce type a pu paroître si obscur au savant Eckhel (D. N., t. II). Le Pégase qu'on voit sur d'autres médaillons est un emblême de la ville d'Amisus dans le Pont.

(3) Pellerin a publié le premier cette médaille, qu'on peut voir au cabinet de la bibliotheque impériale; il a cru y reconnoître la tête de Séléucus II Callinicus : Eckhel a tâché de confirmer cette opinion (Pellerin, *Recueil*, t. II, p. 79 ; Eckhel, D. N., t. II, p. 546) ; mais elle est démentie par la comparaison avec la médaille de ce

Chap. VII.
Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien.
Pl. XLII.

ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ ΕΡΜΟΓΕΝΗΣ ΦΡΙΞΟΣ : (monnoie) *des Smyrnéens, Hermogene, Phrixus*, fait voir que la médaille a été frappée à Smyrne sous la magistrature d'Hermogene et de Phrixus[1], lorsque le roi de Pont étoit maître de l'Ionie. Cette médaille est donc antérieure au tétradrachme, et date du temps où Mithridate, dans sa premiere guerre, avoit envahi toute l'Asie mineure, et s'efforçoit de chasser les Romains de la Grece. La Victoire, qui forme le type du revers, fait allusion à ces circonstances.

§. 6. PHARNACE II.

A peine Mithridate fut mort, que Pharnace, qui s'étoit déja fait reconnoître pour roi par les soldats, envoya à Pompée le corps de son pere, et demanda au général romain la paix et la couronne[2]. Pompée lui permit de régner sur le Bosphore et sur les pays qui dépendoient de ce royaume. Le Pont resta sous la puissance de Rome jusqu'à l'époque où la guerre civile qui s'alluma entre César et Pompée fit entrevoir à Pharnace la possibilité de recouvrer tous les états du grand Mithridate. Alors il traversa la mer Noire, et vint envahir le Pont, la Cappadoce, et la petite Arménie; il battit les Romains et leurs alliés; et se flattant que les troubles de l'Egypte ne permettroient pas à César de quitter sitôt les bords du Nil, il exerça toute sorte de cruautés

roi de Syrie, qu'on verra ci-après à la planche XLVI, n° 7. Les profils ne se ressemblent pas dans les deux médailles, et la chevelure de Séléucus est tout-à-fait différente.

(1) Probablement Prytanes: il est fait mention des Prytanes de Smyrne dans une autre médaille de la même ville sur les monnoies de laquelle on trouve souvent les noms de deux magistrats: voyez Eckhel, D. N., t. II, p. 356.

(2) Ce qu'on avance au sujet de Pharnace est tiré d'Appien (*Mithr.*, §. 110 et 120), de Dion (liv. XLII, §. 46), et d'Hirtius (*Bell. Alexandr.*, §. 34 à 41, et §. 71 et suiv.).

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

sur les citoyens romains qu'il trouva dans ces contrées de l'Asie. Mais, contre son attente, César vola à sa rencontre, lui livra bataille, et le défit complètement[1] : une seule journée décida du sort du royaume de Pont. Pharnace, après sa défaite, remit ses destinées à la discrétion du vainqueur, qui l'auroit laissé régner dans le Bosphore malgré les crimes dont il s'étoit couvert; mais ses sujets ne le haïssoient pas moins que ses ennemis. Asandre, l'un de ses généraux à qui il avoit confié le gouvernement du Bosphore, ne respecta pas le malheur de son maître; il le repoussa par la force; et Pharnace périt dans le combat. Ces derniers évènements eurent lieu l'an 47 avant l'ere chrétienne.

N° 7.

La médaille d'or de Pharnace[2] gravée sous le n° 7 nous présente la tête de ce roi : ses cheveux, serrés par le diadême, sont disposés à-peu-près de la même maniere que ceux de son pere.

La légende du revers porte ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΦΑΡΝΑΚΟΥ : (monnoie) *du grand roi des rois Pharnace.* L'année marquée par les trois lettres ΕΜΣ est l'année 245 de l'ere de Pont, 702 de Rome, et 52 avant l'ere chrétienne. A cette époque Pharnace vivoit tranquille dans le Bosphore[3], où cette médaille doit avoir été frappée. Ce fait, prouvé par la date de la médaille, est encore confirmé par le type, qui représente Apollon assis, avec

(1) Ce fut à cette occasion que les trois mots célebres *veni, vidi, vici*, « Je suis « venu, j'ai vu, j'ai vaincu », devinrent pour César une espece de devise : à Rome ils furent inscrits sur un cartel porté dans la pompe triomphale (Suét., *in Cæsar.*, c. 37).

(2) *Description de médailles, etc.*, t. II, *rois de Pont et du Bosphore*, n° 22. Le monogramme qu'on voit derriere la figure d'Apollon est gravé dans l'ouvrage.

(3) Je ne sais comment excuser Cary, qui, après avoir si bien fixé l'ere des médailles des rois de Pont et du Bosphore Cimmérien, a cru que celles de Pharnace étoient frappées dans le Pont. Eckhel n'a pas touché cette question.

une branche de laurier dans sa main droite, et le bras gauche appuyé sur sa lyre. Le trépied qui est devant la figure est le symbole des oracles; il est propre à ce dieu, et il caractérise plus particulièrement ici Apollon Dydiméen, qui avoit à Milet, ville de l'Ionie, un oracle révéré de tout l'Orient. Panticapée, la capitale de Pharnace, ville située sur le rivage européen du Bosphore, étoit une colonie de Milet: c'est donc à Panticapée qu'on a frappé cette médaille, ainsi que presque toutes celles du même roi dont on a connoissance[1].

Pharnace prend ici le titre de roi des rois, et son pere ne l'avoit jamais pris. La raison de cette différence est que Mithridate, qui affectoit la domination de la Grece, se conformoit à l'usage adopté par les rois des dynasties macédoniennes, et que Pharnace, relégué à l'extrémité de l'Europe, suivoit l'usage des rois de l'Orient. Ce titre fastueux n'étoit pas entièrement une chimere de l'orgueil; les rois du Bosphore cimmérien tenoient dans leur dépendance des peuplades barbares dont chacune étoit sujette à un chef particulier, souvent héréditaire, et qui s'arrogeoit le titre de roi. D'autres rois du Bosphore cimmérien, moins puissants que Pharnace, ont pris le même titre dans les inscriptions[2], quoique, pour ne pas choquer les empereurs romains, ils n'aient pas osé l'inscrire sur leurs monnoies.

§. 7. ASANDRE.

Quoique Asandre eût repoussé et fait périr son maître, il ne

(1) Toutes les médailles de Pharnace, d'or et d'argent, ont le même type dont Vaillant avoit déja donné la même explication. Cary et Eckhel se taisent là-dessus.

(2) Nous en verrons un exemple ci-dessous, au §. 11 de ce même chapitre.

Chap. VII.
Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien.
Pl. XLII.

fut pas tranquille possesseur du Bosphore. César, qui avoit laissé ce royaume à Pharnace, fut indigné de la perfidie du général, et disposa de cette couronne en faveur d'un fils naturel du grand Mithridate[1]. Ce jeune prince portoit le même nom que son pere, et pour le distinguer on ajoutoit à son nom celui de la ville de Pergame, dans laquelle il étoit né. Il avoit servi sous César, dans la guerre d'Egypte, de maniere à mériter son estime; mais il n'avoit pas assez d'expérience pour réussir contre un vieux capitaine aussi habile et aussi rusé que l'étoit Asandre. Les Romains, qui auroient pu le secourir, en étoient détournés par leurs guerres domestiques : sa tentative fut malheureuse; il périt, et sa perte affermit son rival sur le trône. Asandre n'avoit pris d'autre titre que celui d'*archonte*[2], ou de gouverneur du Bosphore, tant que son élévation n'avoit pas été approuvée par Rome : mais, l'ayant été par Auguste, qui le nomma roi[3], il en porta le titre depuis cette époque. Pour mieux

(1) Hirtius, *Bell. Alexandr.*, §. 78; Strabon, liv. XIII, p. 625, suivant la correction de Casaubon; Appien, *Bell. Mithr.*, p. 254.

(2) Il ne prend que ce titre sur plusieurs de ses médailles.

(3) C'est ce qu'assure Lucien (*Macrobii*). Eckhel pense qu'Asandre a pu obtenir ce titre de Marc-Antoine, et qu'Auguste ne peut que l'avoir confirmé. Le fondement de cette opinion est l'époque qu'on lit sur une des médailles d'Asandre; elle porte l'an ΓΚ, 23; et comme Asandre est mort l'an de Rome 740, la date de l'an 23 suppose qu'il avoit commencé à régner au moins en 717 : mais Auguste ne pouvoit pas alors disposer des royaumes de l'Orient, qui étoit le partage de Marc-Antoine. On ne peut pas dire non plus qu'il faut compter les vingt-trois ans à partir du moment où il commença à gouverner sous un autre titre; car nous avons des médailles d'Asandre avec le titre de roi et la date de l'an 4; et si l'on admet qu'il a pris ce titre la quatrieme année de son gouvernement, il l'auroit obtenu encore plus tôt qu'Eckhel ne le suppose. D'ailleurs, il seroit encore difficile d'expliquer pourquoi nous n'avons pas des monnoies des onze dernieres années du regne d'Asandre; car il gouverna le Bosphore durant trente-quatre ans : il faut par conséquent mieux examiner la médaille sur laquelle on a lu cette date. Elle est de plomb, et se trouve au cabinet impérial

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

établir ses droits à la couronne, il avoit épousé Dynamis, fille de Pharnace; et lorsqu'il mourut, l'an 14 avant J.-C., sans laisser d'enfants, il remit le sceptre à sa veuve[1]. Mais la reine et ses états tomberent bientôt au pouvoir d'un aventurier, qui, se vantant de la protection d'Auguste, et prétendant descendre du grand Mithridate, envahit le Bosphore, et obligea Dynamis à l'accepter pour époux. Rome n'approuva pas l'audace de Scribonius[2]; et, dès que les peuples du Bosphore eurent appris qu'Agrippa s'approchoit de leur pays pour y installer Polémon, nommé roi de Pont par Auguste, ils mirent à mort l'usurpateur : ainsi Polémon obtint, sans rivalité, la couronne du Bosphore, et la main de la fille de Pharnace[3].

(*Descript. de méd.*, *etc.*, tom. II, *rois du Pont et du Bosphore*, n° 28). Au premier coup-d'œil on croit y voir les deux lettres ΓΚ qui expriment l'époque; mais on est étonné que, contre l'usage observé sur les autres monnoies d'Asandre, ces lettres soient disposées de droite à gauche, de maniere que les unités précedent les dizaines. On trouve sur les médailles grecques l'une et l'autre méthode; mais il est rare que sur les médailles du même roi, frappées dans le même pays, on suive tantôt l'une et tantôt l'autre. Je ne crois pas me tromper en assurant que ce prétendu ΓΚ, 23, n'est que le nombre 12, ΙΒ; la tête de l'Ι, applatie par la flexibilité du métal, ayant donné à cette lettre la figure d'un Γ, et le Κ étant si mal conservé, qu'on peut également voir un Β dans ce caractere.

(1) Dion, liv. LIV, §. 24. Asandre avoit alors, suivant Lucien, quatre-vingt-treize ans. Cet écrivain prétend qu'Asandre se laissa mourir de faim, parceque Scribonius avoit commencé à manifester ses prétentions à la couronne, et à débaucher les soldats.

(2) Scribonius n'étoit pas un général romain, comme Vaillant, suivi par Cary, l'avoit supposé, trompé sans doute par ce nom romain : mais ce nom prouve tout au plus que Scribonius avoit obtenu le privilége de citoyen romain, et, suivant l'usage établi, avoit pris le nom de son patron. Cet imposteur faisoit croire qu'Auguste lui avoit accordé le royaume du Bosphore; mais on voit, par la facilité que les Bosphoriens eurent à s'en défaire, qu'il n'avoit pas de troupes de l'empire sous son commandement. Voyez Dion, *loco citato*.

(3) Appien nous assure que Pharnace avoit autrefois offert à César la main de sa fille (*Civ.*, liv. II, §. 91). Une inscription découverte dernièrement dans le jardin de l'église de Phanagorie (Taman), sur le rivage asiatique du Bosphore, est, suivant l'interprétation que je crois pouvoir donner

La médaille d'or gravée sous le n° 8 représente la tête d'Asandre ceinte du bandeau royal[1]. Le mouvement de ses cheveux et celui des bouts du diadême, qui voltigent autour du col, rappellent le portrait du grand Mithridate. La légende du revers, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΣΑΝΔΡΟΥ, *du roi Asandre,* donne le nom du prince qui a fait frapper cette monnoie. Le type représente la Victoire debout sur une proue de navire, et ayant une couronne dans la main droite qu'elle tient élevée, et une palme dans la main gauche.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmerien. Pl. XLII. N° 8.

L'opinion de Vaillant, qui voit dans ce type une allusion à la défaite de Mithridate de Pergame, est très vraisemblable. L'année, qui est marquée par les lettres grecques ΙΔ, est la quatorzieme du regne d'Asandre. Si le titre de roi lui fut donné par Auguste après la bataille d'Actium, la quatorzieme année de sa royauté répond à l'an 17 avant l'ere chrétienne. Asandre étoit alors presque nonagénaire[2]; cependant son portrait n'annonce pas un âge si avancé : il offre un exemple de plus de l'usage observé quelquefois par les anciens artistes de graver sur les

aux mots mutilés qu'elle contient, un monument de Dynamis, et prouve le soin et les égards d'Auguste pour cette princesse du sang des Achéménides. La voici telle que l'a donnée M. Koehler dans sa *Dissertation sur le monument de la reine Comosarye*, n° x :

ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡΑΚΑΙΣΑΡΑΕ · ΟΥΥΙΟ
ΣΕΒΑΣΤ · · · · ΝΠΑΣΗΣΓΗΣΚΑΙ
· · · · · ΘΑΛΑΣΣΗΣ · · ΧΟΝΤΑ
ΤΟΝΕΑΥΤΗΣΣΟΤΗΡ · · · · · · · · ΕΤΗ
ΒΑ .ΙΛΙΣΣΑΔΥΙ · · · ·

Je la lis, je la corrige, et je la supplée ainsi :

Αὐτοκράτορα Καίσαρα Θεοῦ υἱὸν
Σεβαστὸν, τὸν πάσης γῆς καὶ
πάσης θαλάσσης ἄρχοντα,
τὸν ἑαυτῆς σωτῆρα καὶ εὐεργέτην,
βασίλισσα Δύναμις·

La reine Dynamis (consacre ce monument) *à l'empereur César Auguste, fils d'un dieu, souverain de toute la terre et de toute la mer, son sauveur et son bienfaiteur.*

(1) *Description de médailles, etc.*, tom. II, *rois du Pont et du Bosphore*, n° 26.

(2) En supposant même qu'Asandre eût pris ce titre plusieurs années auparavant, à la quatorzieme année de son regne il devoit être presque octogénaire.

Chap. VII.
Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien.
Pl. XLII.

monnoies des rois ou des princes très avancés en âge les portraits qu'on en avoit faits long-temps avant que leur physionomie portât l'empreinte de la vieillesse[1].

§. 8. POLEMON Ier.

Les royaumes du Pont et du Bosphore furent réunis une seconde fois sous Polémon, qui dut aux talents de son pere et à la faveur d'Antoine ses premiers pas vers la fortune, et enfin la dignité royale. Il étoit fils d'un Zénon qui professoit la rhétorique dans la ville de Laodicée en Phrygie. Ce rhéteur se servit du crédit que sa réputation lui donnoit dans sa patrie pour exciter ses concitoyens à la résistance contre les Parthes, qui, sous le commandement d'un général romain devenu transfuge, ravageoient l'Asie mineure l'an 40 avant l'ere chrétienne[2]. Antoine, pour récompenser Zénon, investit son fils d'une petite principauté dans la Cilicie[3], et l'éleva quelque temps après sur le trône de Pont[4], resté vide, ainsi qu'on peut le conjecturer, par la mort de Darius, fils de Pharnace, qu'Antoine lui-même y avoit placé[5]. Polémon suivit Antoine à la guerre contre les Parthes; il y fut fait prisonnier par Artavasde, roi des Medes, et contraint à se racheter. Bientôt après il réussit, par ses négociations, à détacher les Medes de l'alliance des Parthes, et réconcilia Artavasde avec Antoine. Celui-ci, pour prix des services

(1) Cette observation doit être appliquée aux portraits de Lysimaque que nous avons examinés ci-dessus, chap. V de cette IIe partie, §. 1, t. II, p. 106.

(2) Strabon, l. XII, p. 578, et l. XIV, pag. 660.

(3) Appien, *Bell. civil.*, liv. V, §. 75. Ce fut l'an 39 avant J.-C. Nous examinerons ce fait ci-après, au §. 2 du chap. XIV.

(4) Dion, liv. XLIX, §. 25. L'an 37 avant l'ere chrétienne.

(5) Appien, *loco citato*.

Chap. VII.
Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien.
Pl. XLII.

de Polémon, augmenta ses états en y ajoutant la petite Arménie[1]. Reconnoissant envers son bienfaiteur, Polémon le servit dans la guerre contre Octave, qui fut terminée par la bataille d'Actium. Auguste avoit l'ame trop élevée pour garder aucun ressentiment contre les princes qui, dans cette circonstance, s'étoient montrés fideles à leurs anciens engagements : il confirma Polémon dans la possession de ses états, et l'honora du titre d'allié et d'ami[2]. Le roi de Pont eut encore à se louer de la générosité d'Auguste, lorsque la mort d'Asandre et l'usurpation de Scribonius fixerent les regards de l'empereur sur le royaume du Bosphore : Agrippa réunit par son ordre cet état à ceux de Polémon, et lui fit épouser la fille de Pharnace, veuve des deux usurpateurs qui s'étoient emparés, l'un après l'autre, du sceptre de son pere[3]. Dynamis n'avoit point eu d'enfants de ses deux premiers époux; elle n'en eut pas non plus du troisieme, qui, après la mort de cette reine, épousa Pythodoris, fille d'un citoyen de Tralles, renommé en Asie par ses immenses richesses[4]. Pythodoris donna à Polémon trois enfants qui monterent tous sur le trône[5]. Le roi du Bosphore se rendit terrible

(1) Dion, liv. XLIX, §. 33 et 44. L'an 33 avant l'ere chrétienne. La mort de Polémon dans la guerre des Parthes, qu'on lit dans le faux Appien (*Parth.*, pag. 78, édit. de M. Schweighæuser), n'est qu'une faute du compilateur, qui a mal compris les expressions de Plutarque dans la vie de Marc-Antoine, p. 633, d'où ce morceau a été tiré.

(2) Dion, liv. LIII, §. 25.

(3) Dion, liv. LIV, §. 24. L'an 14 avant l'ere chrétienne.

(4) Strab., liv. XI, p. 499, liv. XII, p. 555 et seq.

(5) L'aîné, qui portoit le nom de son pere, fut Polémon II, et nous en parlerons au paragraphe suivant. Le cadet changea le nom de Zénon contre celui d'Artaxias, lorsqu'il fut appelé à régner sur l'Arménie. Une fille de Polémon I[er] et de Pythodoris fut reine des Thraces et épouse de Cotys V : nous en avons fait mention au chapitre V, §. 5, p. 258. Elle fit, dans la suite, transférer son fils sur le trône d'une partie de l'Arménie, où Artaxias son frere étoit mort sans laisser d'héritiers (Strab., l. XII, p. 556; Tacite, *Annal.*, l. II, §. 56, et l. VI, §. 31).

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

aux nations féroces qui environnoient ses états; il conquit la Colchide; il détruisit la ville de Tanaïs, devenue le repaire des barbares, et qui étoit située à l'embouchure du fleuve de ce nom, dans le fond du Palus-Méotide. Il voulut employer la ruse contre les Aspurgitains; mais elle lui réussit moins bien que la force ouverte : ces barbares le prévinrent, s'emparerent de sa personne, et le priverent de la vie[1]. Il avoit régné un peu plus de douze ans sur le Bosphore, et de trente-quatre sur le Pont[2].

N° 9 et 10.

Je n'ai pu me procurer aucune médaille originale de Polémon I[er] avec le titre de roi. Des deux que j'ai fait graver ici, l'une, qui est d'argent, a été tirée de l'édition de Suétone par Ch. Patin[3]; l'autre, qui est de bronze, est copiée sur la gravure donnée par P. Seguin[4]. La premiere représente Polémon au revers de Marc-Antoine, alors triumvir; sur la seconde il est représenté au revers d'Octave, qui a déja le titre d'Auguste. Mais il existe au cabinet de la bibliotheque impériale une médaille de Polémon frappée en Cilicie, et qui le représente dans sa jeunesse, lorsqu'il n'étoit encore que prince des Olbiens. Je l'ai fait graver

(1) Tous ces faits sont indiqués par Strabon au liv. XI, p. 493, 495 et 499.

(2) Une inscription grecque trouvée à Cumes de l'Eolide, apportée à Paris par M. Peyssonnel, et publiée par le comte de Caylus, avec de savantes remarques de l'abbé Belley (*Recueil*, t. II, p. 170), prouve que Polémon vivoit encore après l'an de Rome 725, ou l'an 2 avant l'ere chrétienne, époque à laquelle Auguste avoit pris le titre de Pere de la patrie, qu'on lit dans cette inscription.

(3) Patin, *Ad Sueton.*, pag. 298. La légende d'un côté donne le nom *du roi Polémon*, ΒΑϹΙΛЄΩϹ ΠΟΛЄΜΩΝΟϹ; celle de l'autre côté porte le nom de *Marc-Antoine*, *empereur* (c'est-à-dire ayant une autorité proconsulaire extraordinaire) et *triumvir*, Μ. ΑΝΤΩΝΙΟϹ ΑΥΤ ΤΡΙΩΝ ΑΝΔΡΩΝ.

(4) *Sel. Num.*, pag. 317 de la 2[e] édit. Cette médaille étoit autrefois au cabinet de Sainte-Genevieve. La légende qu'on y voit gravée du côté de la tête de Polémon est la même que dans la médaille précédente; celle qui accompagne la tête de l'empereur contient le nom *de César-Auguste*, ΚΑΙϹΑΡΟϹ ϹЄΒΑϹΤΟΥ.

parmi celles des rois de la Cilicie, que je donnerai à la planche XLVIII[1]. Quant aux deux médailles que nous examinons ici, la différence qu'on remarque entre les portraits qu'elles offrent du même prince provient uniquement de l'inexactitude des dessinateurs et des graveurs, peu exercés à copier l'antique. Toutefois les planches de l'ouvrage de Seguin, étant plus soignées que celles de Patin, la médaille du n° 10 mérite plus de confiance. La vérité du portrait qu'on y voit gravé sera confirmée par la comparaison qu'on en pourra faire avec la médaille de Polémon frappée en Cilicie.

§. 9. POLEMON II.

La veuve de Polémon saisit d'une main ferme les rênes du gouvernement; et, à l'exception du Bosphore, qui resta au pouvoir des barbares[2], elle sut faire respecter son autorité dans le Pont, ainsi que dans la Colchide[3]. Pythodoris épousa en secondes noces Archélaüs son voisin, roi de Cappadoce, auquel elle survécut; et à sa mort, dont on ne connoît pas précisément l'époque, elle laissa à Polémon II, l'aîné de ses fils, le royaume paternel,

(1) Dans l'explication de cette médaille je discuterai l'opinion des numismatistes qui l'attribuent à un autre Polémon.

(2) Nous verrons que les princes qui gouvernerent le Bosphore cimmérien après la mort de Polémon I[er] étoient des chefs de ces Aspurgitains qui l'avoient fait périr.

(3) On peut voir ce que l'abbé Belley a écrit au sujet de cette reine dans un mémoire imprimé dans le *Recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tom. XXIV, pag. 67, où cet estimable antiquaire a expliqué, avec beaucoup d'érudition et de sagacité, le type et la légende d'une médaille de la reine Pythodoris, que d'autres numismatistes avoient attribuée à une reine de Thrace, sa fille. Voyez aussi Eckhel, D. N., t. II, p. 370. Nous ne donnons point ici le dessin de cette médaille très rare; elle n'est pas du ressort de l'iconographie, puisqu'on n'y a pas gravé le portrait de Pythodoris, dont on y lit seulement le nom.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

qu'il gouvernoit déja du vivant de sa mere[1]. Caligula paroît avoir réuni de nouveau le Bosphore aux états de Polémon, vers l'an 39 de l'ere vulgaire; mais, l'an 41, Claude obligea celui-ci de l'échanger contre une partie de la Cilicie[2]. Polémon se fixa dans cette contrée, qui devint son seul apanage lorsqu'il eut renoncé, sous Néron, au royaume de Pont[3]. Plus avide de richesses que de puissance, il eut la lâcheté d'embrasser la religion judaïque, et de se soumettre à ses cérémonies pour obtenir la main de Bérénice, et posséder les trésors qu'elle apportoit en dot[4]. Quelques grands qu'ils fussent, ils ne pouvoient compenser un pareil sacrifice, ni le tort que la conduite trop libre de cette jeune veuve avec son frère, roi de Chalcis, avoit fait à sa réputation. Aussi les deux époux ne furent-ils pas long-temps unis : Bérénice se livra de nouveau à ses anciennes foiblesses, jusqu'au moment où elle brûla pour Titus d'une flamme plus honorable[5]. Polémon ne tarda pas à renoncer à sa nouvelle religion, et à retourner au paganisme. Le reste de sa vie est échappé à l'histoire : peut-être sa mémoire n'a-t-elle rien perdu à cet oubli.

N° 11. La médaille gravée sous le n° 11 de cette planche représente

(1) Strabon, liv. XII, 456.

(2) Ces faits sont consignés dans l'histoire de Dion, liv. LIX, §. 12, et liv. LX, §. 8.

(3) Suétone, *Nerone*, c. 18.

(4) Joseph, *Antiq. ind.*, liv. XX, c. 7, n° 3. Epiphane, prince de Commagene, avoit refusé d'épouser à ce prix Drusille, sœur de Bérénice.

(5) Bérénice étoit âgée de seize ans lorsqu'à la mort de son pere elle épousa Hérode son oncle, roi de Chalcis (Josephe, l. XIX, c. 9). Ce fut l'an 44 de l'ere vulgaire; elle avoit donc plus de cinquante ans l'an 79 de la même ere, époque à laquelle Titus parvint à l'empire. Le sacrifice que ce prince fit à l'opinion publique en renvoyant Bérénice, ne suppose donc pas de sa part une vertu aussi extraordinaire qu'on pourroit le croire en s'en rapportant à la tragédie de Racine.

la tête d'un roi; et la légende, ΒΑϹΙΛΕΩϹ ΠΟΛΕΜΩΝΟϹ, l'attribue à un *roi Polémon :* la tête d'Agrippine de Claude, qui est gravée au revers avec l'*année* 15, ΕΤΟΥϹ ΙΕ, prouve que ce Polémon ne peut être que le second du nom et le fils de Pythodoris. L'année quinzieme doit être comptée à partir de son avènement à la couronne; et si cet avènement répond, comme on le pense, à l'an 38 de l'ere vulgaire, la médaille a dû être frappée l'an 52 de la même ere. Polémon régnoit alors sur le Pont et sur une partie de la Cilicie[1].

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

§. 10. SAUROMATE IER.

Les Aspurgitains qui avoient fait périr Polémon Ier resterent possesseurs du Bosphore. Auguste ne chercha point à venger la mort de son allié; il paroît qu'il se contenta de l'hommage que son vainqueur lui rendit. Ces faits, indiqués à peine par Strabon, empruntent beaucoup de lumiere des monuments numismatiques et paléographiques. On savoit, par le témoignage du géographe, que des rois barbares gouvernoient ces contrées[2] sous la dépendance de Rome; mais il ne nous apprenoit pas que ces princes étoient les chefs de ces mêmes Aspurgitains qui avoient renversé Polémon. Je me crois autorisé à l'assurer, d'après le surnom d'*Aspurgitain*, ΑϹΠΟΥΡΓΟΥ, qu'on donne au roi Sauromate Ier sur une médaille du cabinet impérial[3].

(1) *Description de médailles, etc.*, t. II, *rois du Pont et du Bosphore*, n° 35; Pellerin, *rois*, p. 187; Eckhel, D. N., t. II, p. 372.

(2) Liv. VII, p. 212.

(3) M. Cary, qui l'a publiée, a prouvé, par la comparaison d'autres médailles, que celle-ci ne peut appartenir qu'à Sauromate, roi du Bosphore, premier du nom (*Histoire des rois du Bosphore*, pag. 45 et 46; voyez aussi la *Descript. de médailles, etc.*, tom. II, *rois du Pont et du Bosphore*, n° 49).

Chap. VII.
Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien.
Pl. XLII.

Strabon ne nous donne pas les noms de ces princes : les médailles nous font connoître un Sauromate, un Rhescuporis, une reine Pépæpiris ; et des inscriptions nouvellement découvertes nous indiquent un autre Rhescuporis plus ancien, pere de Sauromate. Enfin la ressemblance des noms portés par des rois thraces de la même époque avoit embarrassé les antiquaires ; et c'est à la critique savante et ingénieuse de Belley, de Froelich, de Cary, et d'Eckhel, que nous devons la connoissance certaine de la différence qui existe entre les médailles des rois thraces et celles des rois du Bosphore, qu'on a souvent confondus les uns avec les autres par la ressemblance de leurs noms. Les monuments paléographiques que MM. Waxel et Koehler ont publiés, et qui existent encore dans les ruines de Phanagorie, en ajoutant les noms romains de Tibere et de Jules au nom de Sauromate, addition que les médailles nous avoient déja fait connoître, ont achevé de porter au dernier degré de la certitude historique l'opinion de ces illustres antiquaires [1].

Quant à Sauromate Ier, auquel on donne sur les médailles le

(1) Ce sont trois inscriptions mutilées qui se trouvent dans le jardin de l'église de Taman, près de l'ancienne Phanagorie. M. Waxel a publié la premiere au n° 15 du *Recueil* déja cité; M. Koehler l'a donnée plus correctement dans sa *Dissertation sur le monument de Comosarye*, n° VII ; on y lit, ΒΑΣΙΛΕΑ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΝ Τοῦ παΝΤΟΣ ΒΟΟΣΠΟΡΟΥ ΤΙΒΕΡΙΟΝ ΙΟΥΛΙΟΝ σαυρωμΑΤΗΝ ΥΙΟΝ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΡΗΣΚΟΥΠΟΡΙδος φιλοκαΙΚΑΡΑ ΚΑΙ ΦΙΛΟΡΩΜΑιον : *Le grand roi des rois de tout le Bosphore, Tibere Jules Sauromate, fils du roi Rhescuporis, dévoué aux Césars, et ami des Romains.* Dans la copie de M. Waxel on lit par erreur le nom de *César* à la place de celui de *Sauromate.* Cette faute ne se trouve pas dans la copie de M. Koehler, qui a publié aux n° VIII et IX deux autres fragments d'inscriptions appartenantes au même prince. Celle du n° IX, d'après la maniere dont j'ai cru devoir suppléer les lacunes, nous apprend que Sauromate prenoit le titre de pontife des Augustes, ainsi que Polémon son prédécesseur avoit pris celui de prêtre de Rome et de l'empereur Auguste (Caylus, *Rec.*, tom. II, pag. 170) : j'y lis, ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΣΑΥΡΩΜΑτης ΑΡΧΙΕΡΕΥΣ ΤΩΝ ΣΕΒαστων· *Le roi Sauromate, pontife des Augustes.*

Chap. VII.
Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien.
Pl. XLII.

surnom d'Aspurgitain, et les noms romains de Tibere Jules, nous apprenons par une inscription existante à Phanagorie qu'il étoit fils de Rhescuporis, et qu'à l'exemple de Pharnace il s'arrogeoit le titre de roi des rois[1]. Sa dépendance de Rome est indiquée non seulement par les noms de Tibere et de Jules, qu'il prend comme s'étant mis sous la protection de Tibere, fils adoptif et successeur d'Auguste, mais encore par les épithetes de *Philocésar, dévoué à César*, et de *Philoroméos, ami des Romains,* qui sont jointes à son nom dans la même inscription.

La durée de son regne est incertaine. Une médaille de son successeur porte l'époque de l'an 313; c'est-à-dire de l'an 770 de Rome, qui répond à l'an 17 de l'ere vulgaire; et nous avons vu que Polémon Ier vivoit encore en l'an 2 avant la même ere. On doit en conclure que le regne de Sauromate n'a pu être de plus de seize ou dix-sept ans[2].

La médaille gravée sous le n° 12 est tirée du cabinet Tiépolo, à Venise[3]. Elle a été dessinée d'après une empreinte. On y voit d'un côté la tête *du roi Sauromate* sans barbe, ceinte du bandeau royal, avec la légende ΒΑCΙΛΕΩC CΑΥΡΩΜΑΤΟΥ, *du roi Sauromate.* Le revers présente le buste d'une reine coiffée N° 12.

(1) Voyez la note précédente.

(2) On est même en doute si la conquête du Bosphore a été faite par Sauromate ou par le roi Rhescuporis son pere. Il me paroît vraisemblable que celui-ci fut le vainqueur de Polémon Ier, mais que les Romains ne reconnurent pour roi du Bosphore que Sauromate son fils. La phrase ΒΑΣΙΛΕΥΟΝΤΑ ΑΠΟ ΠΡΟΓΟΝΩΝ, *dont les ancêtres se sont succédés dans la royauté,* phrase qu'on applique à Sauromate dans l'inscription VIII de M. Koehler, prouve que ce prince étoit issu d'une famille qui régnoit depuis long-temps sur quelque peuplade barbare.

(3) J'en possede une empreinte en plâtre, que M. l'abbé Daniel Francesconi, bibliothécaire de l'université de Padoue, m'a procurée de M. Tiépolo lui-même, propriétaire d'un cabinet célebre.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

suivant le costume grec, avec la légende BACIΛICCHC ΠΗΠΑΙΠΥΡΕΩC, *de la reine Pépœpyris*. Dans le champ, au-devant du buste, on lit le nombre IB, *douze*. Les monnoies de bronze frappées dans le Bosphore nous présentent souvent l'un de ces trois nombres, IB, 12; KΔ, 24; ou MH, 48. Cette particularité prouve que le Sauromate de la médaille a été roi du Bosphore; et il ne peut être que le premier de ce nom, les médailles de Sauromate II qui a vécu sous l'empire d'Adrien étant d'une fabrique bien différente.

N° 13. La médaille du n° 13 a été frappée sous le même regne; nous y voyons le buste de Sauromate Ier. Ici le roi porte la barbe. Nous aurons lieu de remarquer la même variété dans les portraits de Rhescuporis Ier son successeur. Il paroît que l'usage de ces peuples étoit de laisser croître la barbe dès qu'ils parvenoient à un certain âge. La légende porte TI IOYΛIOY BACIΛEΩC CAYPΩMATOY, *du roi Tibere Jules Sauromate*. La figure de la Victoire avec une couronne dans la main droite et une palme dans la main gauche, forme le type du revers: les deux lettres MH, gravées dans le champ, donnent le nombre 48[1].

§. 11. RHESCUPORIS Ier.

Ce prince, qui n'est connu que par les médailles, régnoit sous Tibere et sous Caligula; il étoit, suivant toutes les apparences, fils de Sauromate Ier son prédécesseur; ses noms semblent le prouver. Il étoit d'usage chez les anciens de donner aux enfants mâles les noms de leurs aïeux paternels; et Rhescuporis porte

(1) *Description, etc.*, t. II, *loc. cit.*, n° 46.

le même nom que le pere de Sauromate. Il emprunte aussi à Sauromate les noms romains de Tibere Jules, qui prouvent en même temps son dévouement à la famille impériale, et sa dépendance de l'empereur. Nous avons des médailles d'or de Rhescuporis avec les années TIΓ, 313, et TΛΔ, 334, de l'ere de Pont[1]. Nous en avons d'autres qui sont certainement postérieures à ces dernieres : il a donc régné plus de vingt-deux années.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

La médaille de bronze gravée au n° 14 porte d'un côté la tête du roi Rhescuporis sans barbe, avec le diadême et une longue chevelure : son nom n'est indiqué que par la lettre P (R), précédée d'un monogramme qui présente les lettres BA, initiales du mot ΒΑΣΙΛΕΥΣ, *roi*. La tête de l'empereur Caïus, surnommé Caligula, est gravée de l'autre côté, avec la légende ΓΑΙΟC ΚΑΙCΑΡ, *Caïus César*[2].

N° 14.

L'abréviation du nom du roi dans la médaille que nous examinons pourroit laisser quelque incertitude sur le nom de Rhescuporis, porté par le successeur de Sauromate Ier; mais la

(1) *Description de médailles*, *etc.* t. II, *loc. cit.*, n° 54 et 58. Je n'ai point fait usage de ces médailles, parceque je crois que les têtes qu'on y voit gravées sont des portraits romains ; ceux de la médaille du n° 54 appartiennent à Germanicus et à Tibere; ceux de la médaille n° 58 à Germanicus et à Caligula.

(2) *Description de médailles*, *etc.*, t. II, *loc. cit.*, n° 59. Cette médaille est différente d'une autre que M. Sestini a fait connoître. Dans la médaille du cabinet impérial, les trois lettres ne sont pas réunies en un seul monogramme, comme dans celle de M. Sestini. Cette derniere devoit ressembler, ainsi qu'il le remarque, à une troisieme publiée par Cary, *rois de Bosphore*, pl. 1, n° 12 : or, il est certain que les lettres initiales de la médaille qui est au cabinet impérial, quoiqu'un peu frustes, ne sont ni disposées de la même maniere, ni gravées dans la même place que dans la médaille de Rhescuporis publiée par Cary (Sestini, *Descr. num. vet.*, p. 239; *Lettere*, t. VI, p. 38).

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

médaille gravée sous le n° 15 de cette planche détruit toute espece de doute.

N° 15.

On y voit d'un côté le buste de Rhescuporis avec la barbe, et dans le même costume que son pere, ainsi que le prouve la comparaison de cette médaille avec celle de Sauromate n° 13. La légende nous donne les noms *du roi Tibere Jules Rhescuporis*, ΤΙ ΙΟΥΛΙΟϹ ΒΑϹΙΛΕΥϹ ΡΗϹΚΟΥΠΟΡΙϹ. La tête de femme qu'on voit au revers, à en juger par le diadême, et sur-tout par la coiffure qui ressemble à celle de la reine Pépæpyris, est probablement le portrait de l'épouse de Rhescuporis, dont le nom ne nous est point parvenu. Les lettres ΚΔ donnent le nombre 24, qui est un de ces trois nombres qu'on trouve souvent sur la monnoie de bronze des rois du Bosphore[1].

La tête de Caligula, gravée sur la médaille n° 14, et l'an 334 de l'ere de Pont, qui répond à l'an 38 de l'ere vulgaire, et qu'on avoit marquée sur une autre médaille de Rhescuporis dont il a été fait mention ci-dessus, prouvent que ce prince avoit continué de régner jusqu'à l'époque où l'empereur disposa du royaume du Bosphore en faveur de Polémon II[2].

(1) *Description*, *etc.*, tom. II, *loco citato*, n° 59.

(2) On prétend que le Bosphore passa sous la domination de Polémon II l'an 38 de l'ere vulgaire. Mais Dion, sur le témoignage duquel on s'appuie, ne parle que du royaume paternel accordé à Polémon. On pourroit entendre cette expression dans un sens plus borné, et la restreindre au royaume de Pont. Cependant le même historien, à l'an 41 de l'ere vulgaire, 794 de Rome, ajoute qu'une partie de la Cilicie fut donnée à Polémon, pour le dédommager de la cession du Bosphore. Il est donc certain que l'an 41 Polémon II régnoit sur cette région, ou que du moins Rome lui en avoit accordé le droit.

Chap. VII.
Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien.
Pl. XLII.

§. 12. MITHRIDATE, ROI DU BOSPHORE.

Soit que Rhescuporis n'eût point laissé d'héritiers, soit que des troubles civils déchirassent ses états, soit enfin que la conduite des rois de cette contrée déplût à Rome, il est certain que Claude donna le Bosphore à Polémon II, roi de Pont. Mais peu de temps après, l'an 41 de l'ere vulgaire, il le lui fit échanger contre une partie de la Cilicie, et disposa de ce royaume en faveur d'un prince, appelé Mithridate, qui descendoit de l'ancienne famille du grand Mithridate et des Achéménides[1]. On croit, avec beaucoup de vraisemblance, qu'il étoit le petit-fils de ce Darius qui régna sur une partie du royaume de Pont, et qui étoit issu de Pharnace II[2]. Le Bosphore étoit fatal aux princes qui portoient le nom de Mithridate. Mithridate-le-Grand y trouva la mort, Mithridate de Pergame y périt lorsqu'il tenta d'en faire la conquête, et le dernier Mithridate en fut chassé par les insinuations de son frere Cotys, qui sut le rendre suspect aux Romians[3]. Il essaya de s'y maintenir par la force; mais il fut contraint de se rendre. Il termina ses jours à Rome, dans une captivité qui ne put fléchir son humeur hautaine; son frere lui succéda sur le trône du Bosphore.

La médaille gravée sous le n° 16 représente d'un côté la tête de Mithridate, roid u Bosphore, avec la légende ΒΑCΙΛΕωC ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ, *du roi Mithridate.* On voit au revers le carquois, N° 16.

(1) Tacite, *Annal.*, liv. XII, §. 18; Dion, liv. LX, §. 8.

(2) Vaillant, *Achæmen. imper.*, t. II, p. 218 et 246. Cet antiquaire a cependant confondu Cotys, frere de Mithridate, avec le Cotys, roi de Thrace, dont nous avons vu les médailles à la planche 41, n° 16.

(3) Tacite, *loc. cit.*, §. 18 à 21.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

l'arc et la massue d'Hercule, surmontés de la dépouille du lion néméen, et accompagnés d'un trident. Les lettres IB expriment le nombre 12[1]. C'est, comme nous l'avons vu, un nombre qu'on trouve ordinairement sur la monnoie des rois du Bosphore, successeurs de Polémon; et cette particularité ne permet d'attribuer cette médaille à aucun autre prince qui ait porté le nom de Mithridate. Le trident peut être un symbole de la ville de Panticapée; mais le type avec les attributs d'Hercule est nouveau sur la monnoie de ce royaume.

Il est probable que Mithridate, non content de la noblesse des Achéménides, avoit aussi la prétention de tirer son origine d'Hercule. En effet les aïeux du grand Mithridate descendoient d'une princesse Séleucide[2], qui, par Stratonice sa grand'mere, fille de Démétrius Poliorcete, pouvoit être regardée comme issue de la race d'Hercule et des Téménides, de laquelle la famille d'Antigonus prétendoit sortir. Nous verrons plus bas qu'Archélaüs, roi de Cappadoce, qui a vécu presque à la même époque que Mithridate, n'a pas négligé ce titre de noblesse héroïque, et qu'il est indiqué sur ses médailles par les mêmes symboles[3].

(1) *Description de médailles*, etc., t. II, *loco citato*, n° 62. Je conjecture que les chiffres 48, 24, et 12, désignent sur ces médailles la valeur de la monnoie de cuivre. J'ai remarqué, en comparant entre elles les médailles du même regne, que celles qui portent le nombre 48 sont bien plus fortes que celles qui ne sont marquées que du 24, et celles-ci que celles qui n'ont que 12. Il faut cependant, pour vérifier cette remarque, prendre toujours pour objet de comparaison les médailles du même roi.

(2) Justin, liv. XXXVIII, c. 5.

(3) Voyez ci-après, pl. 44, n° 15. On verra un type de la même nature au revers de la médaille d'un autre Mithridate plus ancien, qui avoit régné sur une partie de l'Arménie, pl. 45, n° 5.

§. 13. COTYS Ier.

Nous apprenons par Tacite que Cotys Ier remplaça son frere sur le trône du Bosphore[1]; mais ce n'est que par les médailles que nous connoissons la durée de son regne. Quelques unes ont été frappées l'an 342 de l'ere de Pont, qui répond à l'an 46 de l'ere vulgaire : cependant la captivité de Mithridate n'eut lieu que l'an 49 de la même ere; la guerre qu'il soutint contre les Romains et contre son frere avoit duré par conséquent près de quatre années. Nous allons voir une médaille de Cotys frappée en l'année 365 de l'ere de Pont, ou 69 de l'ere vulgaire, qui étoit la vingt-quatrieme de son regne.

Deux médailles d'or de Cotys Ier sont placées sous les nº 17 et 18 de cette planche. Quelques numismatistes ont cru que l'une des deux têtes gravées sur chacune de ces médailles est le portrait du roi Cotys. La médaille du nº 18 présente deux têtes couronnées de laurier; l'une est celle de l'empereur sans aucune légende ; auprès de l'autre on voit un monogramme qu'on explique par les mots Βασιλέως Κότυος, *du roi Cotys,* et les trois lettres ZNT, qui donnent l'an 357 de l'ere de Pont, ou l'an 61 de l'ere vulgaire[2]. A cette époque Néron régnoit; Claude, son pere par adoption, n'étoit plus. Cette considération pourroit faire croire que la tête auprès de laquelle est le monogramme qu'on croit exprimer le nom de Cotys est véritablement celle de ce prince. S'il porte une couronne de laurier, pourquoi ne pourroit-on pas conjecturer qu'il la porte en qualité de pontife

N° 17 et 18.

(1) Tacite, *Annales*, liv. XII, §. 15. (2) *Descr. de médailles*, etc., *loc. cit.*, nº 68.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

des Césars divinisés, sacerdoce exercé par Polémon I[er] et par Sauromate ses prédécesseurs, et dont sans doute les rois du Bosphore avoient le privilege d'être revêtus? Nous verrons dans cet ouvrage d'autres exemples de princes dont les têtes, au lieu d'être ceintes du bandeau royal, le sont d'une couronne tissue de quelques feuilles. Cette considération m'a déterminé à faire graver ici la médaille dont il s'agit : mais l'opinion contraire, suivant laquelle toutes les têtes couronnées de laurier qu'on voit sur les médailles des rois du Bosphore appartiennent à des Césars, me paroît plus vraisemblable; ainsi l'une des deux têtes gravées sur cette médaille doit être celle de Claude déifié; l'autre celle de Néron jeune[1]. Ces têtes ressemblent en effet à deux autres qu'on voit gravées sur une médaille de Cotys, qui porte l'an 349 de l'ere chrétienne, ou 53 de l'ere vulgaire[2], époque où Claude vivoit encore, et où Néron avoit obtenu le titre de César. Une autre médaille de l'an 342 de l'ere de Pont, 46 de l'ere chrétienne, présente d'un côté la tête d'un César couronnée de laurier[3], c'est celle de l'empereur Claude; et de l'autre côté une tête nue avec les cheveux courts, suivant l'usage romain: je pense que c'est celle de Britannicus, fils unique de l'empereur, qui, à cette époque, n'avoit pas d'autre héritier présomptif.

Mais la médaille n° 17, publiée par M. Sestini[4], embarrasse

(1) On doit porter le même jugement sur les deux têtes qu'une autre médaille, frappée l'an 359, nous présente (*Descript.*, etc., n° 69): mais la tête du revers est celle de Claude déifié, non celle de Néron: la tête qu'on attribue à Cotys I[er] est celle de Néron. Les lettres du monogramme, ΝΕΡΚ, doivent être expliquées Νέρων Καῖσαρ, *Néron César*, et non pas *Néron Cotys*, comme les expliquoit Cary. Je donnerai les motifs de cette opinion dans la note qui se trouvera à la fin de ce chapitre.

(2) *Description de médailles*, etc., t. II, *loco citato*, n° 64.

(3) *Description*, etc., *loc. cit.*, n° 63. Cette médaille appartient au cabinet de M. Allier.

(4) *Lettere*, t. I, p. 36 et 37.

beaucoup Eckhel[1]. On voit le monogramme de Cotys avec l'année de l'ere de Pont, 365 (ΕΞΤ), 69 de l'ere vulgaire. Galba, Othon, Vitellius, ont régné pendant cette année; auquel attribuerons-nous la tête ornée de la couronne impériale? Eckhel pense que l'empereur représenté est Galba ou Vitellius. Je partage son opinion; mais il croit que l'autre tête est celle de Cotys, et je ne puis être de son avis. La chevelure est tout-à-fait différente de celle des rois du Bosphore, dont les longs cheveux retombent ordinairement sur les épaules. Pourquoi d'ailleurs Cotys n'auroit-il pas le diadême, ainsi que l'ont sur leurs médailles les rois ses prédécesseurs, quoique leurs portraits soient gravés au revers de ceux des empereurs romains? Je pense donc que la tête nue est celle du fils aîné de Vitellius, associé par son pere à l'empire[2], et que la tête couronnée de laurier est celle de Vitellius.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

§. 14. RHESCUPORIS II.

Une médaille d'or de Rhescuporis, gravée ici n° 19, est le seul monument qui nous reste d'un prince ignoré par l'histoire. Sa longue chevelure est ceinte d'un bandeau royal. La légende porte le nom *du roi Rhescuporis*, ΒΑϹΙΛΕΩϹ ΡΗϹΚΟΥΠΟ- N° 19.

(1) D. N., t. II, p. 377.

(2) Tacite, *Histor.*, liv. II, §. 59. Le P. Baldini a décrit une médaille du roi Cotys I[er], comme si elle présentoit d'un côté la tête du roi avec son nom en monogramme, et l'an 352; et celle d'Agrippine la jeune au revers: mais cet antiquaire nous laisse ignorer si la tête qu'il attribue à Cotys est ceinte d'un bandeau ou d'une couronne, ou si elle est sans aucun ornement. Ainsi nous ne pouvons rien décider sur cette médaille: cependant, à en juger par l'analogie des autres médailles du même roi, il me paroît probable que la tête prise par Baldini pour celle de Cotys est plutôt l'effigie de Néron, alors empereur (Vaillant, *Num. imp. præst.*, t. II, p. 61 de l'édition romaine).

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

ΡΙΔΟC. L'autre côté présente la tête de l'empereur Domitien, couronnée de laurier, et l'époque ΠΤ, qui désigne l'an 380 de l'ere de Pont, 84 de l'ere vulgaire[1]. Le type, l'époque, et la fabrique de cette médaille, assignent sans difficulté cette place à Rhescuporis dans la suite des rois du Bosphore[2].

§. 15. SAUROMATE II.

Quelques lettres de Pline le jeune ont fait parvenir jusqu'à nous le nom du prince qui sous le regne de Trajan gouvernoit le Bosphore[3]; c'étoit Sauromate. Plusieurs médailles confirment ce témoignage d'un écrivain contemporain : cependant nous nous garderons d'affirmer que Sauromate II ait été le successeur immédiat de Rhescuporis II. Nous voyons par les médailles de celui-ci qu'il régnoit en 84; et nous ne connoissons aucune médaille de Sauromate II antérieure à l'an 99 de l'ere vulgaire. Cet espace de quinze années peut avoir été rempli par d'autres princes.

N° 20. La médaille gravée sous le n° 20 a pour type d'un côté le buste de Sauromate sans barbe et avec une longue chevelure

(1) Cette médaille a été publiée par Cary, *rois du Bosphore*, pl. 11, n° 5; et par le P. Baldini, dans l'édition romaine de l'ouvrage de Vaillant, *Numismata imperatorum præstantiora*, t. II, p. 103.

(2) C'est par erreur que M. Sestini avoit fait connoître une autre médaille de Rhescuporis II, datée de l'année suivante (*Descr. num. vet.*, p. 240); lui-même en a fait l'observation (*Lettere*, t. VIII, p. 58). Comme le dessin gravé ici avoit été copié d'après une estampe, j'ai inséré dans la pl. 57 de supplément le dessin d'une médaille semblable, copié d'après l'original qui est parvenu à ma connoissance lorsque cette planche 42 étoit déja imprimée.

(3) Ce sont les 13e, 14e et 15e du livre X. On voit par ces lettres que Sauromate se faisoit un devoir d'informer l'empereur de quelque nouvelle importante. Il s'agissoit peut-être d'un mouvement des Daces.

ceinte du diadême. La légende, BACIΛΕωC CAYPOMATOY, donne le nom *du roi Sauromate :* on voit de l'autre côté la tête d'un empereur romain sans barbe, et ornée du laurier impérial. La date ϵϥΤ, 395, de l'ere de Pont, répond à l'an 99 de l'ere vulgaire[1]. La tête est donc celle de Trajan; et en effet, quoiqu'elle soit d'un mauvais travail, elle présente quelque ressemblance avec les portraits de cet empereur, faits d'un meilleur style. J'observe à cette occasion que les têtes des rois du Bosphore sont toujours, sur leurs médailles, d'un travail plus soigné que celles des empereurs.

On a publié d'autres médailles de Sauromate II avec la tête d'Adrien : les dernieres sont de l'an 422, 126 de l'ere vulgaire[2].

§. 16. COTYS II.

Le regne entier de Cotys II s'écoula sous l'empire d'Adrien. Cet empereur le plaça sur le trône, et lui survécut; c'est tout ce que nous savons de Cotys par quelques passages de Phlégon de Tralles, et d'Arrien de Nicomédie[3]. Les médailles de ce roi du Bosphore viennent à l'appui de ces témoignages.

(1) *Description de méd., etc.*, t. II, *rois du Bosphore*, n° 71.

(2) M. Sestini les a fait connoître (*Lettere*, tom. I, p. 37, t. II, p. 170; et *Class. Géogr.*, part. I, p. 33). Celles de bronze qui sont indiquées dans la *Descript.*, *etc.*, tom. II, *loc. cit.*, aux n° 77 et 78, et sur lesquelles on a cru trouver les dates de l'an 422 et de l'an 424, appartiennent à Sauromate III. Les lettres qui marquent l'époque étant frustes, on a pu s'y tromper. J'en ai fait graver une au n° 21 de cette planche, et je l'expliquerai en parlant des médailles de Sauromate III.

(3) Ils ont été cités par Cary (*Histoire des rois du Bosphore*, pag. 60 et 61). Le passage de Phlégon nous a été conservé par Constantin Porphyrogénete (*Them. occid.*, 12) : celui d'Arrien se trouve dans le *Périple du Pont-Euxin*, p. 130, édit. de Blancard. Cet ouvrage étoit adressé par Arrien à l'empereur Adrien.

Chap. VII.
Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien.
Pl. XLII.
N° 22.

Celle que j'ai fait graver sous le n° 22 est d'or : on y voit d'un côté la tête de Cotys, dans le même costume que ses prédécesseurs; la légende, ΒΑϹΙΛΕϹΩϹ ΚΟΤΥΟϹ, *du roi Cotys*, désigne le roi du Bosphore. La tête d'Adrien qu'on voit au revers est reconnoissable : l'an de Pont ϹΚΥ, 426, répond à l'an 130 de l'ere vulgaire. Une autre médaille avec les mêmes types porte l'an 428, ou 132[1] des mêmes eres; ces années appartiennent au regne d'Adrien.

§. 17. RHÉMÉTALCÈS.

Rhémétalcès succéda à Cotys l'an 132 de l'ere vulgaire. Cette date est prouvée par les médailles[2] Mais ce prince eut un compétiteur dans la personne d'Eupator. La contestation, ainsi qu'on peut le conjecturer d'après un passage de Jules Capitolin[3], fut portée au tribunal de l'empereur Antonin Pie, qui réprima les prétentions d'Eupator, et conserva sur le trône Rhémétalcès. Il régna jusqu'à l'an 154 de l'ere vulgaire, 450 de l'ere de Pont.

N° 23

La médaille d'or gravée sous le n° 23 a été frappée sous

(1) *Description, etc., rois du Bosph.*, n° 80 et 81.

(2) La même année 428, 132 de l'ere vulgaire, se trouve sur deux médailles d'or du cabinet impérial, l'une avec la tête de Cotys, l'autre avec la tête de Rhémétalcès (*Descript. de méd., etc.*, t. II, *rois du Bosph.*, n° 81 et 85).

(3) *In Antonino Pio*, c. 9. M. Cary a très ingénieusement restitué dans ce passage le nom d'Eupator, transformé, dans le texte de Capitolin, en *Curatorem.* L'historique d'une contestation entre Rhémétalcès et Eupator, pour le sceptre du Bosphore, rapproché des expressions par lesquelles Arrien informe l'empereur de la mort de Cotys, et lui envoie en même temps la description de ces rivages, « A « l'effet, dit-il, qu'il connoisse en détail, « cette navigation dans le cas où il voudroit « disposer du Bosphore », Εἴ τι βουλεύοιο περὶ τοῦ Βοσπόρου, me fait penser que Cotys mourut sans laisser d'enfants qui pussent le remplacer. Nous verrons qu'Eupator paroît avoir fait valoir sa descendance de la ligne des anciens rois.

Adrien l'an 433 de l'ere de Pont, 137 de l'ere vulgaire. Cette époque est marquée par les lettres grecques ΓΛΥ, qu'on voit au-dessous de la tête d'Adrien. La légende, ΒΑϹΙΛΕΩϹ ΡΟΙΜΗΤΑΛΚΟΥ, fait connoître le buste *du roi Rhémétalcès,* représenté de l'autre côté de la médaille. Le roi du Bosphore a des moustaches et une petite barbe[1].

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

§. 18. EUPATOR.

Le nom de ce prince est emprunté d'un surnom du grand Mithridate, dont il est probable qu'Eupator prétendoit être issu. Nous ignorons quels étoient les droits en vertu desquels il voulut se mettre à la place de Rhémétalcès; peut-être étoit-ce les droits du sang. Quoi qu'il en soit, ses intrigues échouerent du vivant de ce prince; mais il est certain par les médailles qu'Eupator, probablement après la mort de Rhémétalcès, le remplaça sur le trône du Bosphore. Il jouit de son élévation au moins pendant quinze ans: c'est ce que prouvent les dates de l'an 452 et 467 de l'ere de Pont, qui répondent aux années 156 et 171 de l'ere vulgaire[2]. Ainsi Eupator régna sur le Bosphore pendant l'empire d'Antonin Pie et de son successeur; et nous apprenons de Lucien qu'il leur payoit un tribut annuel[3].

La médaille d'or gravée sous le n° 24 est celle des médailles d'Eupator qui porte la plus ancienne date; elle est de l'an 156 de l'ere vulgaire, 452 de celle de Pont, ainsi que l'indiquent

N° 24.

(1) *Description*, etc., *rois du Bosphore*, n° 86.

(2) Ces deux dates se trouvent sur les médailles d'Eupator qui existent au cabinet impérial (*Description* , *etc.* , *loc. cit.*, n° 91 et 102).

(3) Lucien, *Alex. vel. Pseudomantis.*

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

les chiffres grecs BNY, qu'on voit gravés au-dessous de la tête d'Antonin Pie[1].

La légende, BACIΛЄΩC ЄΥΠΑΤΟΡΟC, nous fait connoître le buste *du roi Eupator*. Ce prince porte la chevelure comme les autres rois du Bosphore; mais il a plus de barbe que son prédécesseur. Une massue est placée dans le champ de la médaille au-devant du buste. Ce symbole d'Hercule et de la famille des Héraclides, et le nom d'Eupator qui rappelle le grand Mithridate, me font conjecturer qu'Eupator avoit la prétention de descendre de ce prince, qui lui-même n'étoit pas étranger à la race d'Hercule. Cette conjecture et celle que j'ai déja proposée au sujet des symboles d'Hercule, gravés sur une médaille de Mithridate, frere de Cotys, se fortifient mutuellement et acquierent l'une de l'autre un plus haut degré de vraisemblance[2].

§. 19. SAUROMATE III.

Quoique Sauromate ait régné pendant un long espace de temps, sa mémoire ne nous seroit point parvenue sans le secours des médailles. Les plus anciennes sont marquées de l'an 474 de l'ere de Pont; les dernieres de l'an 506. Il a donc régné depuis l'an 178 de l'ere vulgaire jusqu'à l'an 210; ainsi son regne a commencé sous Marc-Aurele, et fini sous Septime-Sévere[3].

(1) *Description*, *etc.*, tom. II, *rois du Bosphore cimmérien*, n° 91.

(2) Voyez ci-dessus le §. 12, où j'ai développé cette généalogie. La massue se trouve aussi sur des médailles de Cotys II et de Rhémétalcès (*Description*, *etc.*, *loc. cit.*, n° 81, 82, 85 et 87). Ce symbole rend de plus en plus probable que, dans la contestation entre Rhémétalcès et Eupator, on cherchoit de part et d'autre à faire valoir les droits du sang.

(3) Une médaille d'or de Sauromate III, avec l'an 474, a été publiée par M. Waxel (*Suite du Recueil*, n° 58). M. Sestini nous en a fait connoître une autre d'argent avec l'an 506 (*Lettere*, t. I, p. 41).

La médaille d'or n° 25 appartient à Sauromate. La légende gravée autour de son buste le fait connoître, ΒΑϹΙΛΕѠϹ ϹΑΥΡΟΜΑΤΟΥ *du roi Sauromate*. Son costume ressemble à celui d'Eupator. Le revers représente la tête assez reconnoissable de l'empereur Septime-Sévere, avec l'année 490 de l'ere de Pont (ϘΥ), qui est la 194ᵉ de l'ere vulgaire, et la seconde du regne de cet empereur. Une étoile est placée dans le champ de la médaille au-devant de la tête de Septime-Sévere[1]. Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII. N° 25.

La médaille de bronze gravée au n° 21 passoit pour appartenir à Sauromate II[2]. En l'examinant avec plus de soin, j'y ai reconnu dans le champ la tête d'un empereur avec une longue barbe; c'est sans doute la tête de Septime-Sévere, sur laquelle un aigle paroît prêt à poser une couronne. Les caracteres qui marquent l'époque avoient été pris pour les lettres ΥΚΒ, 422; avec plus d'attention on reconnoît que ces caracteres sont les lettres ΒϘΥ, formées comme on les voit dans la gravure, et placées sur trois points différents de la médaille. L'année de l'ere de Pont est donc la 492ᵉ, 196ᵉ de l'ere vulgaire. On retrouve la tête d'un empereur romain, gravée comme elle l'est ici dans le champ de N° 21.

(1) *Description de médailles*, *etc.*, tom. II, *rois du Bosphore*, n° 3. L'étoile gravée sur la médaille est un emblême dont l'allusion n'est pas facile à déterminer. Il paroît probable que cette étoile a trait à l'horoscope de Septime Sévere; ce prince croyoit à l'astrologie, et l'on débitoit sur son compte plusieurs présages de ce genre lors de son élévation à l'empire (Spartien, *Sept. Sev.*, c. 1, 2 et 3).

(2) Elle se trouve rangée parmi les médailles de Sauromate II, dans la *Description*, *etc.*, *loc. cit.*, n° 77. Le n° 78 du même ouvrage désigne une autre médaille de Sauromate III, très ressemblante à celle du n° 77: on y a lu l'an ΔΚΥ, 424, ce qui a donné lieu à l'équivoque; mais les lettres qui marquent cette époque sont frustes et retouchées; on y doit lire ΔΠΥ, 484. Sauromate II, sur ses médailles certaines, est toujours sans barbe.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimméaien. Pl. XLII.

la médaille, sur d'autres monnoies qui appartiennent indubitablement à ce même Sauromate[1].

§. 20. RHESCUPORIS III.

Nous ne savons que par les médailles que Sauromate III eut pour successeur Rhescuporis III. Ce prince gouverna le Bosphôre au moins pendant dix-huit ans. Nous avons quelques médailles avec l'an 508 de l'ere de Pont; nous en avons avec l'an 525. Il régnoit donc l'an 212, et il régnoit encore l'an 229 de l'ere vulgaire : ainsi son regne remplit la durée presque entiere de celui des empereurs Caracalla, Geta, Macrin, et Elagabale, et se termina sous Alexandre-Sévere.

N° 26. Sur la médaille n° 26 on voit son portrait sans barbe, dans le même costume que celui des rois du Bosphore antérieurs à Rhémétalcès. La légende, ΒΑCΙΛΕΩC ΡΗCΚΟΥΠΟΡΙΔΟC, nous assure que la médaille est *du roi Rhescuporis.* La tête d'un empereur gravée sur le revers doit être celle de Caracalla; mais elle a peu de ressemblance avec le portrait de cet empereur. On seroit tenté de croire qu'on a continué, dans le Bosphore, à graver sur la monnoie la tête de Septime-Sévere: cependant l'année ΑΙΦ, 511, de l'ere de Pont répond à l'an 215 de l'ere vulgaire, et indique le regne de Caracalla. On aperçoit une étoile gravée au-devant de la tête de l'empereur, ainsi que sur la médaille de Sauromate III[2].

(1) Cary, *Histoire des rois du Bosphore,* pl. 3, *Descript. de méd.*, *etc.*, n° 7, *loc. cit.*, n° 122.

(2) *Description, etc.*, *loc. cit.*, n° 125. Eckhel a fait, à l'occasion de cette médaille, une remarque très-juste; c'est que,

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

§. 21. COTYS III.

Nº 27.

Quelques médailles qui portent des dates et qui ressemblent à celles des rois précédents nous assurent que Cotys III fut le successeur immédiat de Rhescuporis. On voit son portrait, dans le même costume que celui de son prédécesseur, sur la médaille que j'ai fait dessiner au nº 27. On aperçoit au-devant du buste un sceptre en forme de trident. Le revers présente la tête d'un empereur sans barbe, qui doit être celle d'Alexandre-Sévere, ainsi que l'assure l'an de l'ere de Pont ϾΚΦ, 526, correspondant à l'an 230 de l'ere vulgaire. Le globe qui occupe ici la place de l'étoile que nous avons remarquée sur la médaille de Rhescuporis III peut être un emblême de l'empire romain. Le métal de cette médaille est un mélange de différents métaux dans lequel il entre de l'or et de l'argent, et que les numismatistes appellent *electrum*[1].

§. 22. SAUROMATE IV.

Nº 28.

Nous devons la connoissance de ce roi du Bosphore à une médaille d'argent, qui est unique, et qui existe dans le cabinet de M. Allier, à Paris[2]. J'ai fait graver ici cette médaille sous le nº 28 : elle offre le buste d'un roi exécuté d'une maniere qui annonce de plus en plus la décadence de l'art; et la légende

depuis Rhescuporis III, la tête de l'empereur qui est représenté sur les monnoies des rois du Bosphore ne peut être déterminée que par l'époque.

(1) *Description*, *etc.*, *loc. cit.*, nº 136.

(2) Cet amateur distingué a eu la complaisance de me confier la médaille originale, que j'ai fait dessiner avec l'exactitude la plus scrupuleuse. M. Mionnet l'a indiquée dans sa *Description*, *etc.*, *loc. cit.*, nº 138.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

nous assure que c'est le portrait *du roi Sauromate*, βαϹΙΛΕωϹ ϹΑΥΡΟΜάτου. Il est dans le même costume que son prédécesseur. Le revers présente la tête sans barbe de l'empereur Alexandre-Sévere, avec l'année de l'ere de Pont ΖΚΦ, 527, 231 de l'ere vulgaire. Au-devant de la tête de l'empereur on aperçoit deux petits globes d'une exécution si grossiere qu'on ne peut décider si c'est un sceptre ou un caducée qu'on a voulu représenter. Nous avons vu une médaille de Cotys III frappée l'an 230, c'est-à-dire l'année qui a précédé celle où cette médaille de Sauromate IV a été frappée; nous en avons d'autres portant aussi le nom de Cotys, et frappées durant cette même année 231, ou dans quelques unes des années suivantes. Le roi Sauromate dont il s'agit ici étoit-il un usurpateur dont la puissance n'a été qu'éphémere, ou régnoit-il seulement sur une partie du royaume tandis que Cotys continuoit à régner sur l'autre? ou plutôt le roi Cotys dont nous avons des médailles des années 231 et suivantes ne seroit-il pas un autre Cotys successeur de Sauromate, et le regne de ce dernier n'auroit-il duré que quelques mois? Cette opinion me paroît la plus probable : nous allons en examiner les raisons.

§. 23. COTYS IV.

Quoique le nom de ce prince, qui a commencé à régner en 231, soit le même que celui d'un roi du Bosphore qui régnoit en 230, je pense que le même nom désigne sur les médailles de ces années deux personnages différents. La fabrique plus barbare des médailles de Cotys qui portent une date postérieure, la différence qu'on remarque dans le portrait du roi, l'existence certaine du roi Sauromate IV en 231, sont les raisons qui me

déterminent à penser ainsi. Si cette opinion est probable, j'en conclurai que le regne de Sauromate IV fut très court, et que ce prince fut remplacé la même année par Cotys IV; car nous avons une médaille de Cotys avec l'année 527 de l'ere de Pont[1].

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

Celle que je donne au n° 29 a été frappée en l'an ΘΚΦ, 529, de cette même ere, 233 de l'ere vulgaire. La tête de l'empereur est donc celle d'Alexandre-Sévere : on a gravé un sceptre au-devant du buste du roi. La légende, ΒΑϹΙΛΕΩϹ ΚΟΤΥΟϹ, nous assure que c'est celui *du roi Cotys*[2]. N° 29.

§. 24. ININTHIMÉVUS.

Un passage de Zosime nous apprend que l'antique race des rois du Bosphore s'étoit éteinte dans les années qui avoient précédé l'élévation de Valérien à l'empire, et que ceux qui gouvernoient ces contrées depuis cette époque étoient des hommes méprisables qui n'avoient pas la force de s'opposer aux invasions des Scythes[3]. L'histoire impute à leur lâcheté les incursions des barbares qui, du fond du Pont-Euxin, infestoient l'Orient sous Valérien et sous son fils. Les médailles des rois du Bosphore nous font voir qu'il y eut de grands changements dans ce pays quelques années avant l'empire de Valérien. Aux anciens noms de Cotys, de Rhescuporis, et de Sauromate, qu'on trouve sans cesse sur les monuments, nous voyons succéder ou

(1) Elle est au cabinet impérial (*Description, etc., loc. cit.*, n° 138).

(2) *Description de médailles, etc., loco citato*, n° 141.

(3) Zosime, *Histor.*, liv. I, c. 31, où cet historien nous laisse entendre que les Romains donnoient des subsides aux princes du Bosphore pour faire la guerre aux barbares.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

se mêler les noms ignorés d'Ininthimévus, Teiranès, Thothorsès, qu'on ne lit que sur les médailles. Depuis le regne de Rhescuporis III, c'est-à-dire depuis l'an 229, l'or a disparu de la monnoie du Bosphore; il est remplacé par l'argent, ou plus souvent encore par l'alliage appelé *electrum*, dont nous venons de parler. Cet alliage devient, sous les regnes qui suivent, toujours moins pur et plus cuivreux, et il dégénere en potin, et peu après en cuivre. La fabrique des monnoies depuis ce même regne est plus grossiere; la décadence de l'art, d'abord moins sensible sous Cotys III qui succede à Rhescuporis, devient très rapide sous les rois ses successeurs. Ces changements n'annonceroient-ils pas ceux qui s'étoient faits dans la famille régnante? et, s'il nous reste trop peu de documents pour en assigner l'époque précise, n'en avons-nous pas assez pour conjecturer qu'ils durent arriver après la mort de Rhescuporis III?

Quoi qu'il en soit de ce point d'histoire, Seguin nous a fait connoître le premier un roi de Bosphore nommé Ininthimévus[1]: la date de ses médailles ne permet pas de douter qu'il ait succédé à Cotys IV.

N° 30. La médaille d'argent dont je donne le dessin sous le n° 30 est la même que Seguin a publiée; mais ici elle est rendue plus fidèlement. On lit du côté de la tête la légende ΒΑCΙΛΕΩC ΙΝΙΝΘΙΜΗΥΟΥ, qui désigne le portrait *du roi Ininthimévus*. Ce prince porte la barbe. Le travail de la médaille est très grossier. Au-devant du buste on voit le sceptre du roi, ainsi que sur la médaille de Cotys IV; l'année qui est marquée sur le revers, au-dessous de la tête d'un empereur, est la 531e de l'ere de Pont,

(1) Seguin, *Selecta Numismata*, p. 46.

235e de l'ere vulgaire [1]. La tête est donc celle d'Alexandre-Sévere, ou plutôt celle de Maximin. Le regne d'Ininthimévus fut très court : nous avons des médailles de l'année d'auparavant avec le nom de son prédécesseur ; nous en avons de l'année 235 avec le nom de son successeur.

§. 25. RHESCUPORIS IV.

Le regne de ce prince fut long, puisqu'il commença en l'année 235 de l'ere vulgaire, et ne finit qu'à l'an 267 de la même ere [2]. Tandis que Rhescuporis IV occupoit le trône du Bosphore, il vit paroître et disparoître une foule d'empereurs sur celui des Césars.

La médaille de Rhescuporis IV, gravée sous le n° 31, est de potin. La tête est sans barbe, et les caracteres qui donnent le nom *du roi Rhescuporis*, ΒΑϹΙΛЄѠϹ ΡΗϹΚΟΥΠΟΡΙΔΟϹ, sont tout-à-fait barbares. Le revers présente les trois chiffres grecs ΑΜΦ, qui marquent l'an 541 de l'ere de Pont, 245 de l'ere vulgaire. La tête au-dessous de laquelle ils sont gravés doit être celle de l'empereur Philippe [3]. N° 31.

§. 26. SAUROMATE V.

Les monnoies du Bosphore cimmérien laissoient une lacune de dix années depuis l'an 563 de l'ere de Pont, 267 de l'ere vul-

(1) *Description*, *etc.*, n° 143. Le cabinet impérial en possede une autre de bronze avec la même époque.

(2) Les époques des médailles de Rhescuporis IV prouvent la durée de son regne. On en voit au cabinet impérial avec l'an 531 ; on en voit aussi avec l'an 563.

(3) *Description*, *etc.*, *loc. cit.*, n° 147.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

gaire, marqué sur les médailles de Rhescuporis, jusqu'à l'an 573 de l'ere de Pont, 277 de l'ere vulgaire, qu'on trouve sur les médailles de Teiranès. M. Waxel a découvert dernièrement sur les bords de la mer Noire deux médailles de Sauromate V; l'une à Jenikale sur le détroit de Caffa, l'autre dans les ruines de la ville d'Olbia à l'embouchure du Boug et du Niéper; l'une et l'autre sont de bronze, et présentent la même époque. J'ai fait graver ici la premiere sur le dessin que M. Waxel en a publié[1].

N° 32. On y voit une tête sans barbe, avec une longue chevelure si mal rendue qu'on pourroit la prendre pour une draperie. La légende assez nette, ΒΑCιΛЄΟC CΑΥΡΟΜΑΤΟΥ, prouve que le portrait est celui *du roi Sauromate*. Le trident gravé au-devant de la tête fait allusion à la puissance maritime que la position de leurs états donnoit aux rois du Bosphore. Nous avons vu cet emblême sur une médaille de Mithridate, et sur une autre de Cotys III[2]. La tête de l'empereur, gravée au revers, est surmontée d'une couronne rayonnante, ornement qui, même sur les monnoies romaines des empereurs de ce siecle, a été substitué assez souvent à la couronne de laurier. L'époque ΒΟΦ, 572, de l'ere de Pont, marque l'année 276 de l'ere chrétienne. L'empereur est donc Tacite, Florien, ou Probus.

§. 27. TEIRANÈS.

N° 33. Voici un autre roi du Bosphore tout-à-fait inconnu. La mé-

(1) *Recueil de quelques antiquités*, etc., n° 39; *Suite au Recueil*, n° 61 : sur cette derniere on voit gravé, ainsi que sur les médailles de Sauromate III, un aigle ayant une couronne dans le bec, et la posant sur la tête de l'empereur romain.

(2) N° 16 et 27; on le trouve encore sur celles de Cotys II: *Descr., etc., loc. cit.*, n° 83.

daille de bronze qu'on voit gravée sous le n° 33 présente le nom du *roi Teiranès*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΤΕΙΡΑΝΟΥ. L'année marquée sur le revers est la 573[e], ΓΟΦ, de l'ere de Pont, 277 de l'ere vulgaire. L'empereur qu'on y voit couronné de laurier doit être Probus[1].

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

Cette médaille prouve que l'an 276 marqué sur la médaille de Sauromate V fut le dernier de ce prince.

§. 28. THOTHORSÈS.

La médaille de Teiranès peut être regardée comme unique: nous en connoissons plusieurs d'un autre roi dont le nom est plus barbare encore et également inconnu; c'est le roi Thothorsès. Les époques de ses monnoies prouvent qu'il a gouverné le Bosphore sous les empereurs Dioclétien et Maximien Hercule son collegue, depuis l'an 292 jusqu'à l'an 303 de l'ere vulgaire[2].

La légende, ΒΑσιλεως ΘΟΘΟΡΣΟΥ, nous fait connoître la tête du *roi Thothorsès*. La médaille est de bronze et d'un travail barbare. Un sceptre est représenté grossièrement sur le devant. L'époque gravée au-dessous de la tête impériale est l'année ΗϘΦ, 598, 302 de l'ere vulgaire[3]. N° 34.

L'intervalle de quinze années qui sépare l'époque marquée sur la médaille de Teiranès de la plus ancienne des époques

(1) *Description de médailles*, etc., *loc. cit.*, n° 157.

(2) M. Waxel a décrit une médaille de Thothorsès datée de l'an 588, ΗΠΦ, de l'ere de Pont (*Suite du Recueil*, n° 63). Il existe au cabinet impérial une médaille de ce prince, frappée l'an 599, ΘϘΦ, de la même ere (*Description*, *etc.*, n° 161).

(3) *Description de médailles*, *etc.*, *loc. cit.*, n° 160.

Chap. VII.
Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien.
Pl. XLII.

données par les médailles de Thothorsès a été rempli par quelques évènements dont Constantin Porphyrogénete nous a conservé la mémoire[1].

La ville de Chersonese ou de Cherson, soumise du temps de Cotys II aux rois du Bosphore cimmérien[2], avoit su s'en rendre indépendante en se mettant sous la protection des empereurs romains. Un peu avant le regne de Thothorsès, Sauromate VI, fils de Rhescuporis[3], qui régnoit sur le Bosphore, s'étoit joint aux Sarmates, et avoit ravagé avec eux le royaume de Pont. Constance Chlore, qui commandoit l'armée romaine dans l'Asie mineure, insinua aux Chersonites de faire une diversion en entrant dans les états de Sauromate. Ce plan fut si bien exécuté que la capitale du Bosphore fut prise, et que les femmes du roi et toute sa famille furent reduites en captivité. Pour les délivrer et pour recouvrer ses états, Sauromate fut obligé d'évacuer le pays dont il s'étoit emparé, et de recevoir la paix qu'il plut au général romain de lui accorder. Comme l'historien ajoute que Constance Chlore, de retour de cette expédition, fut déclaré César l'année suivante par Dioclétien, ces faits doivent appartenir à l'an 291 de l'ere vulgaire, 587 de

(1) M. Cary, qui avoit tiré ces faits d'un ouvrage de Constantin Porphyrogénete, intitulé, *De Administrando imperio*, c. 53, p. 144, t. I de l'*Imperium orientale* de Banduri, ne les a point arrangés dans un ordre conforme à la chronologie. Il paroît même avoir ignoré qu'ils n'étoient point échappés à l'exactitude de Tillemont, et que cet habile historien les avoit placés à des temps convenables (*Histoire des empereurs*, t. IV, *Diocl.*, art. 8). On doit cependant à M. Cary les corrections très ingénieuses du texte de Constantin, auxquelles je me suis conformé dans le récit des faits.

(2) Constantin Porphyrogénete, *Them.*, liv. II, them. 12.

(3) Probablement de Rhescuporis IV, qui régnoit encore en 267. Sauromate V et Teiranès ont pu être les freres aînés de Sauromate VI.

l'ere de Pont: ils sont par conséquent antérieurs au regne de Thothorsès.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

§. 29. RHESCUPORIS V.

Il y a un intervalle de quatorze années entre la derniere époque donnée par les médailles de Thothorsès et la premiere qu'on trouve sur les médailles de Rhescuporis V. M. Cary a rempli cet espace par les regnes de deux Sauromate. Nous avons vu que l'un de ces deux rois avoit régné avant Thothorsès: mais Sauromate VII doit avoir remplacé ce dernier. Ce fut lui sans doute qui, voulant venger sur les Chersonites l'affront fait à son aïeul, fut réduit à une paix honteuse. Après son regne les médailles constatent l'existence d'un cinquieme Rhescuporis qui a gouverné le Bosphore pendant un espace au moins de douze années. Nous connoissons des médailles de ce prince frappées l'an 317 de l'ere vulgaire, et d'autres de l'an 328[1]. Ces époques répondent au regne du grand Constantin.

Sur la médaille de bronze que j'ai fait graver au n° 35 on voit la tête de *Rhescuporis,* indiquée par la légende ΡΗϹΚΟΥΠΟριδος. L'année ⊏IK, 616, de l'ere de Pont est l'année 320 de l'ere vulgaire. Cette époque est gravée, comme à l'ordinaire, au-dessous de la tête d'un empereur, sur le devant de laquelle on voit plutôt un emblême qu'un monogramme: c'est un trident, un caducée, ou un sceptre, exécuté d'une maniere barbare. N° 35.

(1) Ce sont les années 613, ΓΙΧ, et 624, ΔΚΧ, de l'ere de Pont. La premiere de ces époques se trouve sur une médaille de Rhescuporis V, décrite par M. Sestini (*Lettere*, t. I, p. 44; et *Class. gener.*, I, p. 34); la derniere, sur les médailles qui existent au cabinet impérial.

Chap. VII.
Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien.
Pl. XLII.

Enfin un autre Sauromate qui régnoit vers le temps de Constantin-le-Grand, mais sans doute après Rhescuporis V, renouvela la guerre contre les Chersonites, et proposa de la terminer par un combat singulier qui auroit décidé, comme autrefois celui des Horaces et des Curiaces, du sort et de l'indépendance des deux nations. Le roi fut lui-même son champion; Pharnace, chef des Chersonites, fut le champion de ses concitoyens, et tua le roi du Bosphore, dont les sujets passerent sous la domination du vainqueur. Telle fut la fin d'un royaume qui, sous des fortunes diverses, s'étoit conservé pendant plus de huit siecles, à dater du commencement du regne des Archéanactides, vers l'an 480 avant J.-C. [1], jusqu'à l'an 330 ou environ de l'ere vulgaire, époque à laquelle le dernier Sauromate perdit la vie.

Nous devons remarquer aussi que les médailles des rois de Pont et de ceux du Bosphore nous présentent pendant plus de six siecles une série de dates fixées d'après la même ere. La plus ancienne année de cette ere qui soit indiquée sur les médailles est la 29e, qu'on voit sur un tétradrachme de Mithridate III, roi de Pont; la derniere est la 624e, qui est constatée par les médailles de Rhescuporis V, roi du Bosphore cimmérien.

(1) Diodore, liv. XII, §. 31; Constantin Porphyrogénete, *De A. I.*, c. 53.

NOTE.

Je me suis réservé de faire mention ici de quelques médailles qui, dans la *Description de médailles, etc.* de M. Mionnet, tome II, *loco citato*, n° 42 et 43, ont été indiquées sous le titre, *Rois inconnus du Bosphore cimmérien, contemporains d'Auguste.* Elles sont d'or, et présentent une tête de chaque côté, sans autre légende que l'année de l'ere de

Pont et quelques monogrammes. Les têtes qu'on y voit gravées paroissent, à leur courte chevelure, représenter des personnages romains. On convient assez que l'une des deux, sur chaque médaille, est celle d'Auguste. Les époques, en effet, répondent à son regne; car les années qu'on y lit, 304 et 305 de l'ere de Pont, sont les mêmes que les ans 8 et 9 de l'ere vulgaire. Ces médailles ont été par conséquent frappées sous les princes aspurgitains, qui avoient vaincu et fait périr Polémon I[er], roi du Bosphore, après l'an 2 avant J.-C. Il reste maintenant à voir si nous pouvons tirer des monogrammes gravés sur ces médailles quelque lumiere propre à déterminer le personnage dont l'effigie a été gravée au revers de celle d'Auguste. J'ai dit que ces portraits me paroissent être des portraits romains, autant que j'en puis juger par la médaille du n° 42, que j'ai vue dans le cabinet de M. Allier. Je juge de même par analogie de celle du n° 43, que je ne connois que sur la description; et il me semble que les monogrammes peuvent confirmer cette opinion. Le premier monogramme est composé des deux lettres Δ et Κ; le second des trois lettres Ν, Ε, et Κ. Je lis le premier, Δροῦσος Καῖσαρ, *Drusus César;* je lis le second, ΝΕρων Καῖσαρ, *Néron César*, et je pense que le César qui porte le nom de *Néron*, est Tibere, fils de Livie, qui étoit à cette époque fils adoptif d'Auguste, associé à son pouvoir tribunitien, et son héritier présomptif. Le nom de Néron lui étoit propre; Horace le distingue toujours par ce nom (l. I, *ep.* 8, 9, et 12; l. II, *ep.* 2). Je pense que, dans l'autre monogramme, le nom de *Drusus* désigne le fils unique de Tibere, prince qui porte ce nom dans l'histoire et sur les médailles, et auquel beaucoup d'honneurs furent déférés pendant les dernieres années de l'empire d'Auguste (Dion, l. LVI, §. 17). Quant au premier monogramme, que j'explique *Néron César*, nous le retrouvons sur une médaille de Cotys I[er], où ce monogramme désigne un autre Néron César, le fils d'Agrippine. On voit, par la comparaison de ces deux médailles, que l'interprétation, *Néron Cotys,* donnée par Cary au monogramme de la seconde, est insoutenable; car le nom de Cotys ne peut se trouver sur une médaille frappée l'an 305 de l'ere de Pont. Mais Tibere, à cette même époque, se trouvoit en Illyrie, à la tête d'une armée formidable. Les princes aspurgitains, qui avoient envahi le Bosphore et fait périr Polémon, sollicitoient de Rome l'oubli du passé, et desiroient être comptés parmi les rois dépendants de l'empire. D'autres médailles nous ont prouvé qu'ils obtinrent ce qu'ils desiroient, et qu'ils l'obtinrent par la protection de Tibere, dont ils prirent le nom. Celles-ci sont une nouvelle preuve de la soumission des Aspurgitains à l'empire.

CHAPITRE VIII.

ROIS DE BITHYNIE.

§ 1. NICOMEDE.

Chap. VIII. Rois de Bithynie. Pl. XLIII.

Le pays qui, bordé par le fleuve Sangarius, touche à l'orient les limites du Pont, et s'étend vers le couchant sur la Propontide jusqu'aux bouches du Rhyndacus, étoit peuplé depuis long-temps par des tribus de Thraces, qui, des rivages opposés de l'Europe, étoient passés dans cette riche contrée, où ils étoient connus sous les noms de Thyniens et de Bithyniens [1]. Des chefs indigenes les gouvernoient sous la dépendance du grand roi et des satrapes de l'Asie mineure. Lorsque Alexandre entreprit de renverser le trône de Darius, la Bithynie, écartée sur la gauche de la route du conquérant, fut affranchie par ses victoires de la domination des Perses, sans être pour lors asservie par les Macédoniens [2].

(1) Strabon, liv. XII, pag. 541. Trois morceaux de l'abbé Sevin sur l'histoire de Bithynie, insérés dans les *Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, t. XII, p. 16, t. XV, p. 21, et t. XVI, p. 141, éclaircissent les antiquités de cette contrée; et il est à regretter qu'ils ne dépassent pas le regne de Prusias Ier.

(2) Les Bithyniens repousserent même une division macédonienne qui s'étoit portée sur la Bithynie : voyez Memnon, dans *Photius*, cod. ccxxiv, ch. 21, p. 722. Cet auteur nous fournit des détails précieux sur l'histoire de cette contrée et de ses rois.

Chap. VIII. Rois de Bithynie. Pl. XLIII.

Zipétès la gouvernoit: la circonstance lui sembla favorable pour secouer toute dépendance étrangere, ainsi que pour assujettir à sa domination plusieurs colonies grecques du voisinage, qui se régissoient en républiques. Il éprouva quelque opposition à ses projets de la part des capitaines macédoniens qui se disputoient l'Asie; mais ni Antigonus ni Lysimaque n'eurent assez de loisir pour réduire les Bithyniens. Zipétès eut des succès; et il paroît que, lorsque Lysimaque envahit la Macédoine, le prince bithynien se crut si bien affermi dans le pouvoir souverain, qu'il prit le titre de roi[1]. Il est du moins certain que l'ere de Bithynie commence à cette époque[2].

A la mort de Zipétès, quatre fils qu'il avoit laissés se disputerent sa succession. Nicomede, qui étoit l'aîné, l'emporta sur ses freres, et parvint à régner seul: mais, ne se croyant assez fort ni pour résister aux princes grecs qui l'environnoient, ni pour contenir les partis qui s'étoient formés dans ses états, il

(1) Une expression de Memnon est le fondement de cette conjecture; il appelle Zipétès ἐπάρχων, *chef* des Bithyniens, à l'époque où ce prince s'opposoit à Séleucus Nicator (Memnon, *loc. cit.*, c. II, p. 715). De l'autre côté, sur l'autorité de Denys d'Halicarnasse, cité par le Syncelle, Zipétès doit être compté dans le nombre des huit rois qui ont régné sur la Bithynie (Syncelle, p. 276); et Diodore de Sicile lui donne en effet le titre de roi (l. XIX, §. 60).

(2) Les dates de cette ere, marquées sur les médailles des rois bithyniens, prouvent qu'elle a commencé entre l'an 466 et 467 de Rome, 288 et 287 avant J.-C., ainsi que Spanheim l'avoit conjecturé (*De U.* et *P. N.*, t. I, p. 515). Les deux cent treize ans de durée donnés aux regnes de ces rois par le Syncelle, qui avoit sous les yeux l'ouvrage entier de Denys d'Halicarnasse, et l'histoire bithynienne d'Arrien de Nicomédie, se terminent à l'an de Rome 679, 75 ans avant l'ere chrétienne. Ainsi l'an 680, où Lucullus étoit consul, C. Cotta, qui avoit été consul l'année précédente, se trouvoit gouverneur de la Bithynie, léguée aux Romains par le testament du dernier Nicomede qui venoit de mourir. Cette époque est prouvée par Appien (*Bell. Mithrid.*, §. 71, éd. de M. Schweighæuser). Ce point fixé, on peut conclure que l'ere de Bithynie commence au moment où Lysimaque et Pyrrhus se disputoient le royaume de Macédoine: Zipétès n'avoit pour lors en Asie aucun ennemi formidable qui pût s'opposer à son ambition.

Chap. VIII. Rois de Bithynie. Pl. XLIII.

invita les Gaulois, qui à cette époque avoient fait une incursion dans la Thrace, à passer le Bosphore, et à se fixer dans quelqu'une de ses provinces[1]. Telle fut l'origine de l'établissement des Gaulois dans cette contrée, qui, de leur nom, fut appelé par la suite Galatie, Gallo-Grece, ou Gaule asiatique. Nicomede donna de l'éclat à son regne en construisant une capitale digne d'être la résidence d'un grand prince, et de porter son nom. Il bâtit Nicomédie[2], qui, regardée pendant six siecles comme une des villes les plus florissantes de l'Asie, mérita sous Dioclétien de devenir le séjour ordinaire des Césars. La mort de Nicomede, après un regne long et heureux, plongea de nouveau la Bithynie dans les troubles où il l'avoit trouvée à la mort de son pere[3]. Sa complaisance pour la reine l'avoit fait consentir à exclure de la succession l'aîné de ses fils, Zélas, qu'il avoit eu d'un premier mariage. L'état souffrit des divisions qui éclaterent dans la famille royale; et les rois de Pergame, voisins de la Bithynie, profiterent de ce désordre pour s'agrandir.

N° 1. Le médaillon d'argent ou tétradrachme gravé sous le n° 1 est tiré du cabinet de Vienne; il a été frappé sous Nicomede Ier dont il porte l'effigie[4].

Les médailles de Bithynie nous ont transmis les portraits de trois Nicomede. Les époques nous font distinguer le second et le troisieme. Les médailles qui ne portent pas d'époque, et qui

(1) Ce passage des Gaulois en Asie arriva l'an 278 avant l'ere chrétienne (Pausan., l. X, c. 23).

(2) Ce fut l'an 262 avant la même ere. (Eusebe, *Chron.*, olymp. CXXIX, an 3.)

(3) Suivant le calcul de l'abbé Sevin, Nicomede Ier mourut la troisieme année de la CXXXIIe olympiade, 249 ans avant J.-C.

(4) Eckhel, *Catalog. Musei Vindobonensis*, t. I, p. 153.

offrent, avec le nom de Nicomede, la tête d'un roi dont la physionomie est différente de celle qu'on voit représentée sur les médailles des princes du même nom, ayant une date, ne peuvent appartenir qu'à Nicomede Ier ou à Nicomede IV; car je ne m'écarte pas de l'autorité d'Appien, qui donne à la Bithynie quatre rois de ce nom. Mais le regne du dernier Nicomede fut très court; et plusieurs raisons s'opposent à ce qu'on puisse lui attribuer ces médailles[1]: la simplicité de la légende, qui donne le nom du roi sans aucune épithete; le travail et la fabrique du médaillon, qui montrent une plus haute antiquité, l'absence d'une époque, tandis qu'il y en a toujours une sur les tétradrachmes de Bithynie depuis le regne de Nicomede II; prouvent incontestablement, selon moi, que ces médailles ont été frappées sous le plus ancien des Nicomede. Le type du revers a été parfaitement expliqué par le P. Frœlich[2]. On y voit la figure de Diane armée, assise au pied d'un arbre; une double pique est dans sa main droite, l'épée dans sa main gauche; la déesse a posé à terre son riche bouclier: sa tunique est relevée par une ceinture, et son sein découvert suivant l'usage des Amazones. Diane étoit ainsi représentée et honorée par les Thraces. Un pareil type montre que Nicomede se glorifioit de l'origine que lui et son peuple tiroient de cette nation belliqueuse.

La légende porte le nom *du roi Nicomede*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΝΙΚΟΜΗΔΟΥ, sans aucune addition : on voit dans le champ de la

(1) Nous ne connoissons point de tétradrachmes des rois de Bithynie sans époque depuis ceux de Nicomede II, frappés l'an 150 de l'ere de Bithynie, 138 ans avant l'ere chrétienne. De plus, les derniers rois ajoutent au nom de Nicomede le titre d'Epiphane : le type de leurs tétradrachmes est toujours semblable à celui qui a été usité sous Prusias Ier.

(2) *Reg. vet. numi.*, p. 40.

Chap. VIII. Rois de Bithynie. Pl. XLIII.

médaille une petite figure de la Victoire, et un monogramme composé de deux lettres, I et Δ.

N° 2.

J'ai fait graver, sous le n° 2, une petite médaille de bronze tirée du cabinet impérial, et qui ressemble au médaillon d'argent du n° 1, par la tête du roi, par le type, et par la légende du revers : dans le champ un monogramme tient la place de la petite Victoire[1]. Eckhel, en parlant de cette médaille publiée par Pellerin, hésite à l'attribuer plutôt à l'un qu'à l'autre des Nicomede[2]. Elle appartient sans doute à Nicomede Ier, ainsi que la médaille du n° 1. La conformité des physionomies sur les deux médailles est évidente.

Pausanias a fait mention d'une statue de Nicomede, exécutée en ivoire : elle étoit placée de son temps dans le portique du temple de Jupiter à Olympie, sur un piédestal circulaire[3]. L'abbé Sevin a mal compris le texte du voyageur de la Grece, lorsqu'il a cru que cette statue avoit été transportée à Rome par Trajan[4].

§. 2. PRUSIAS Ier, dit LE BOITEUX.

La guerre civile s'étoit allumée en Bithynie à la mort de Nicomede Ier. Zélas avoit pour lui le droit de la naissance; Tibite son frere s'appuyoit du testament du dernier roi. Comme Tibite étoit mineur, la reine épousa son beau-frere pour opposer au prétendant un chef plus habile.

(1) *Description, etc.*, tom. II, *rois de Bithynie*, n° 2.

(2) D. N., p. 440.

(3) Pausanias, liv. V, c. 12.

(4) *Mémoires de l'Académie, etc.*, t. XV, p. 32.

Cette fois la fortune se déclara pour le bon droit; Zélas fut vainqueur; son cadet se réfugia dans la Macédoine. Mais le roi de Bithynie, en voulant se débarrasser des Gaulois qui l'avoient aidé à se mettre en possession de son trône, tomba dans le même piége qu'il préparoit à leurs chefs : il fut massacré dans un festin par ceux-mêmes qu'il comptoit immoler à son repos. Prusias son fils étoit en âge de régner: il lui succéda; et, quoique placé dans des conjonctures difficiles, il sut les maîtriser par l'énergie de son caractere, et par son habileté[1]. Il se fit respecter par ses voisins; il humilia les Gaulois; il affranchit le commerce du despotisme des Byzantins. Pendant toute sa vie et tout son regne, qui furent de longue durée, il se trouva toujours au milieu des circonstances les plus délicates. Dans ses dernieres années, il sut encore conserver sa neutralité entre les Romains et Antiochus-le-Grand, qui avoit attiré leurs armes en Asie : il avoit même profité du désordre général pour s'emparer de la Phrygie; mais Rome ne souffrit pas qu'un prince neutre s'arrogeât ainsi les récompenses qu'elle destinoit à ses alliés : la Phrygie accrut les états d'Eumene, qui avoit combattu pour Rome. Prusias, jaloux de l'agrandissement du roi de Pergame, et désespéré de

(1) Quelques écrivains modernes n'ont connu qu'un seul Prusias dans la suite des rois de Bithynie; entre autres Reinérus Reineccius, dont les travaux ont été si utiles à l'histoire des anciennes monarchies. Les auteurs anglais de l'Histoire universelle sont tombés dans la même erreur. Mais Vaillant avoit déja distingué deux Prusias, le boiteux et le chasseur (*Histor. Achæm.*, t. II, p. 311 et 322); leur existence est clairement prouvée par Memnon, qui marque la mort naturelle de Prusias le boiteux peu de temps après sa tentative sur la ville d'Héraclée (c. 29, p. 727); et par Appien, qui nous instruit de la mort de Prusias le chasseur, massacré dans une révolution (*Mithr.*, §. 7). S'il n'eût existé qu'un seul Prusias, il auroit régné depuis 236 avant l'ere chrétienne jusqu'à 149, presque un siecle entier. Spanheim est tombé dans une erreur contraire lorsqu'il a distingué, sans aucun motif probable, Prusias le successeur de Zélas, de Prusias le boiteux, et a reconnu ainsi trois Prusias.

Chap. VIII. Rois de Bithynie. Pl. XLIII.

n'avoir pu faire payer par les Romains son inaction, résolut de s'en venger : il reçut à sa cour Annibal, qu'Antiochus avoit été obligé d'éloigner de lui, et qui cherchoit un asile. La mort de Prusias suivit de près l'arrivée de cet illustre fugitif[1], et sauva ses états d'une guerre qui, suivant toutes les apparences, auroit été destructive.

Prusias avoit donné son nom à plusieurs villes qu'il avoit fait rebâtir. Vers la fin de son regne, il avoit cherché à s'emparer de la ville d'Héraclée, située entre la Bithynie et le Pont. Ayant voulu monter lui-même à l'assaut, il fut renversé par un coup de pierre, et il eut une cuisse fracassée : cet évènement l'a fait distinguer dans l'histoire par le surnom de *boiteux*[2]. Prusias avoit épousé la sœur de Philippe V, roi de Macédoine ; il en eut un fils qui porta son nom, et qui lui succéda[3].

N° 3. Le médaillon, gravé sous le n° 3, est d'un beau travail, et il nous présente la tête de Prusias : elle est ceinte du diadême, et a le bas des joues couvert d'une barbe frisée, presque pareille à celle de Philippe V, beau-frere de ce prince[4]. La figure de Jupiter debout forme le type du revers. Le roi des Dieux a la main droite élevée, et tenant une couronne ; le sceptre est dans sa main gauche. La légende porte le nom *du roi Prusias*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ

(1) Quoique l'abbé Sevin ait placé la mort de Prusias Ier à l'an 188 avant J. C., il est probable que cet évènement ne date que de l'an 187 ou 186. Annibal, l'an 188, étoit en Arménie. L'abbé Sevin n'a point tenu compte de cette circonstance, parce-qu'il avoit des doutes sur le séjour d'Annibal chez Artaxias, doutes d'ailleurs très peu fondés, comme nous le verrons au §. 4 du chap. XIX.

(2) « Il étoit et il s'appeloit *boiteux* », dit Memnon, c. 29, p. 727.

(3) Ce point d'histoire a été bien éclairci par Eckhel dans une note qu'on trouve dans sa D. N., t. II, p. 442.

(4) *Description de médailles, etc., loco citato*, n° 8.

ΠΡΟΥΣΙΟΥ. On voit dans le champ du médaillon un foudre et deux monogrammes.

Chap. VIII. Rois de Bithynie. Pl. XLIII.

Jupiter sera dorénavant le type constant des tétradrachmes frappés pour les rois de Bithynie. Ce dieu avoit un temple dans la capitale du royaume, et des jeux solennels y étoient célébrés en son honneur[1].

Quoique nul caractere particulier ne nous assure que le Prusias de ce médaillon soit le premier du nom, nous n'en avons pas moins la certitude. Les médaillons de Prusias II portent des marques indubitables qui nous forcent de les attribuer à ce prince : ainsi nous ne pouvons douter que les médailles d'un Prusias qui ne présentent pas ces mêmes particularités, et sur lesquelles la tête du roi a une physionomie tout-à-fait différente, n'appartiennent à Prusias Ier.

§. 3. PRUSIAS II, dit LE CHASSEUR.

Ce prince est caractérisé dans l'histoire par un excès de foiblesse d'ame qui dégrada toutes ses actions, et le laissa tomber dans les vices les plus méprisables et les plus odieux. C'est par une suite de ce caractere qu'il trahit envers Annibal l'hospitalité de son pere, en immolant le général carthaginois à la vengeance de Rome; qu'il aida les Romains à renverser du trône

(1) Ces fêtes s'appeloient *soteria*, qui signifie *fêtes ou combats en l'honneur de Jupiter sauveur.* La couronne que Jupiter a dans sa main fait sans doute allusion aux prix des jeux. Cette conjecture est presque démontrée par la comparaison des tétradrachmes des rois de Bithynie avec ceux des rois de Pergame, sur lesquels nous verrons Minerve ayant dans la main une couronne semblable. Polybe nous apprend qu'il y avoit de la rivalité entre les rois des deux nations, à l'occasion des fêtes qu'on solennisoit dans leurs capitales (l. IV, c. 49).

Chap. VIII. Rois de Bithynie. Pl. XLIII.

Persée, son cousin et son beau-frere; qu'il s'abandonna aux mouvements d'une folle jalousie en ravageant les états d'Eumene son voisin, et en y détruisant les chefs-d'œuvre des arts dont les rois de Pergame les avoient enrichis; qu'il se présenta dans le costume d'un affranchi à la porte du sénat romain, et ne dédaigna point de descendre aux flatteries les plus basses pour se concilier la faveur de ce corps. Cette même foiblesse le fit céder aux insinuations de ses corrupteurs, qui, en le plongeant dans tous les désordres, le rendirent la haine de ses sujets. La derniere de ses femmes, desirant assurer le trône à ses enfants, l'avoit séduit au point qu'il chercha à se défaire, par un parricide, de Nicomede son fils aîné, qu'il avoit éloigné de la cour et envoyé à Rome en ôtage. Le jeune prince, instruit de la conspiration par un courtisan adroit, se révolta contre son pere, qui n'avoit plus de parti pour lui dans ses propres états; et avec les forces d'Attale, qui, en secondant cette entreprise, assouvissoit ses anciens ressentiments, il renversa Prusias du trône. La féroce politique de Nicomede le porta jusqu'à ordonner la mort de son pere, qui fut massacré dans le temple de Jupiter, où il avoit en vain cherché un asile. La chûte de ce prince arriva 148 ans avant l'ere chrétienne. Il avoit régné plus de trente-huit ans. Les écrivains lui donnent le surnom de *chasseur*[1].

Les médailles constatent l'existence de deux Prusias d'une maniere qui n'est point équivoque.

N° 4. Quiconque fera attention au tétradrachme dessiné sous le

(1) Diodore, Appien, Memnon et Justin fournissent les autorités qui appuient tout ce que je viens de dire sur Prusias II.

n° 4 de cette planche reconnoîtra que le portrait gravé sur ce médaillon n'appartient pas au même prince dont nous avons vu l'effigie sur le médaillon du n° 3.

Cependant la légende et le type du revers sont les mêmes sur les deux tétradrachmes: on y lit le nom du *roi Prusias*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΡΟΥΣΙΟΥ ; on y voit représentée la même figure de Jupiter. On pourroit ne pas remarquer les petites différences qui existent dans les monogrammes et dans les emblêmes[1]: mais ce qu'on aperçoit au premier coup-d'œil, c'est le différent caractere des physionomies. Le profil de Prusias Ir annonce un homme qui a plus de moyens et plus d'énergie ; et nous pouvons distinguer le second Prusias par un attribut qui lui est particulier. Vaillant, et après lui Eckhel, ont reconnu la marque caractéristique du second dans les ailes ajoutées à son diadême: c'étoit l'ornement que la fable et les arts des Grecs attribuoient à Persée, fils de Danaé et de Jupiter, dont nous savons que les rois de Macédoine de la famille d'Antigonus se vantoient d'être issus[2]. La mere de Prusias II étoit, comme nous l'avons vu, une sœur de Philippe V. Cet ornement ne pouvoit convenir à Prusias Ier, qui n'étoit uni à cette famille que par alliance.

§. 4. NICOMEDE II.

Nicomede II conserva durant une longue suite d'années le

(1) Le foudre, sur le tétradrachme de Prusias II, est placé entre les serres d'un aigle : voyez la *Description*, *etc.*, tom. II, *rois de Bithynie*, n° 15.

(2) Ci-dessus, chap. II, §. 2, t. II, p. 53. Ainsi nous verrons, à la planche 46, n° 6, des ailes ajoutées au diadême d'Antiochus Théos, roi de Syrie, parceque sa mere Stratonice, fille de Démétrius Poliorcete, étant de la même famille que la mere de Prusias II, se vantoit de la même origine.

Chap. VIII. Rois de Bithynie. Pl. XLIII.

sceptre dont il s'étoit saisi avant le temps. L'histoire ne nous a conservé le souvenir que d'un très petit nombre de ses actions. Plein d'égards et de soumission pour les Romains, Nicomede avoit tourné ses vues du côté des états de l'Asie, situés à l'orient de ses domaines; il avoit cru pouvoir s'emparer impunément de la Paphlagonie en se conciliant l'agrément de Mithridate; et il espéroit se rendre maître de la Cappadoce en épousant la reine qui la gouvernoit[1] : mais l'ambition de Mithridate, et la jalousie de Rome l'obligerent de renoncer à l'une et à l'autre de ces entreprises. Il étoit parvenu à la vieillesse, lorsqu'une conspiration mit fin à sa vie : on prétend même que l'un de ses enfants crut se frayer par sa mort le chemin du trône. Si ce fait est vrai, Nicomede, après cinquante ans de regne, fut la victime du même attentat par lequel il avoit lui-même fait périr son pere[2]. Ses monnoies nous assurent qu'il régnoit encore l'an 98 avant Jésus-Christ[3].

(1) C'étoit une sœur du grand Mithridate.

(2) Rien n'est plus étonnant que l'assurance avec laquelle la plupart des historiens modernes ont avancé ce fait : plusieurs d'entre eux accusent de cet attentat Socrate, fils cadet de Nicomede II. Cependant aucun auteur ancien n'a parlé de cette conspiration; et Appien nous assure que Socrate ne pensoit pas à disputer le sceptre à son frere aîné avant qu'il y eût été excité par Mithridate. Ce même historien parle de la mort de Nicomede II comme d'une mort naturelle (*Mithrid.*, §. 7). Pline néanmoins, en citant des exemples de l'intelligence et des affections des chevaux, fait mention du cheval de Nicomede, qui ne voulut point survivre à son maître, qu'on avoit fait périr, *Interfecto Nicomede rege* (liv. VIII, §. 64). Voilà la seule autorité qui atteste qu'un roi Nicomede étoit mort d'une mort violente. Mais Pline ne donne aucun indice qui puisse faire connoître que ce soit de Nicomede II qu'il parle plutôt que d'un autre. Je suis porté à croire que le Nicomede indiqué par Pline n'est pas différent de Prusias II, massacré, comme nous l'avons vu, par les ordres de son fils. Le nom de Nicomede, suivant Strabon, étoit porté par les rois de Bithynie, comme celui de Ptolémée par les rois d'Egypte (liv. XII, p. 563). C'est ainsi que Socrate, fils de Nicomede II, est aussi nommé Nicomede par quelques historiens (Memnon, *ap. Phot.*, c. 32, p. 730).

(3) M. Sestini nous a fait connoître une

Chap. VIII.
Rois de Bithynie.
Pl. XLIII.
N° 5, 6, et 7.

Les n° 5, 6 et 7 de cette planche présentent trois médailles de Nicomede II, sur lesquelles on a gravé son effigie à différents âges. La premiere, qui est d'or, porte dans la légende le nom *du roi Nicomede Epiphane*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΝΙΚΟΜΗΔΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ. Ce titre, donné à plusieurs rois, annonce qu'on les regardoit comme des divinités présentes et visibles[1]. Ptolémée V, roi d'Egypte, et Antiochus IV, fils d'Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, l'un et l'autre plus anciens que Nicomede, avoient été décorés du même surnom. On peut croire qu'il avoit été donné à ce dernier pour indiquer que son avènement à la couronne avoit délivré la Bithynie du gouvernement odieux et tyrannique de Prusias II son pere.

Le type du guerrier à cheval qu'on voit sur le revers paroît imité du type des médailles d'or frappées par Démétrius Poliorcete : il peut faire allusion à la guerre contre Aristonicus, que Nicomede avoit entreprise comme allié des Romains.

Cette médaille n'a point d'époque[2]; nous en trouvons une

(1) L'adjectif grec ΕΠΙΦΑΝΗΣ, *Epiphane*, signifie ordinairement *illustre :* mais, lorsqu'on a donné ce surnom à un roi, on a presque toujours sous-entendu le substantif θεός, *Théos ;* et alors cette phrase exprime, ainsi que nous l'avons dit, un dieu présent et visible, qui veut bien se manifester aux mortels : *Præsens divus*, a dit Horace d'Auguste dans le même sens. Sur les médailles d'argent de Nicomede, l'adjectif *Epiphane* suit immédiatement le substantif βασιλέως, *roi*. Dans ce cas on pourroit penser qu'on n'a voulu exprimer par ce mot que le titre de *roi illustre*, qui seroit presque l'équivalent du titre de *grand roi*. Néanmoins, comme sur les médailles d'or l'épithete suit le nom de Nicomede, j'ai cru devoir la traduire par *dieu présent*, ainsi qu'on doit traduire le même titre donné aux Antiochus et aux Ptolémée. L'inscription de Rosette donne à Ptolémée V Epiphane le titre plus étendu de *Theos Epiphanes Eucharistos*, « dieu présent et propice ».

(2) *Description de médailles*, *etc.*, t. II, *rois de Bithynie*, n° 50 : mais on a indiqué dans le même ouvrage, sous le n° 49, une autre médaille d'or inédite de médaille de Nicomede II avec l'année 190 de l'ere de Bithynie, qui répond, suivant la chronologie que j'ai adoptée, à l'an 656 de Rome, 98 avant J.-C.

Chap. VIII. Rois de Bithynie. Pl. XLIII.

sur les deux tétradrachmes du même roi, n° 6 et 7[1]. Le type est le même que celui des médailles des deux prédécesseurs de Nicomede; Jupiter debout, et dans le champ l'aigle serrant le foudre. L'époque du médaillon gravé sous le n° 6 est l'an NP, 150, de l'ere de Bithynie, 138 avant l'ere chrétienne. L'époque du suivant est l'an HΠP, 188, de Bithynie, 100 avant l'ere chrétienne; il y a donc trente-huit années de distance entre la date de ces deux médailles : cette différence d'âge est très sensible dans le portrait de Nicomede.

§. 5. NICOMEDE III PHILOPATOR.

Ce prince prit le surnom de *Philopator,* qui exprime l'attachement d'un fils pour son pere, soit pour éloigner tout soupçon qu'il eût participé au crime qui avoit privé son pere de la vie, soit qu'associé au pouvoir suprême pendant les dernieres années de Nicomede II, il ait voulu en témoigner ainsi sa reconnoissance, à l'exemple d'autres princes qui en pareil cas avoient adopté avant lui cet honorable surnom[2].

Son frere, Socrate, séduit par les adroites insinuations de Mithridate, se souleva contre lui : mais Nicomede III, soutenu par la faveur des Romains, et même par l'affection de ses sujets, eut bientôt renversé son compétiteur. Nicomede régna seul, mais il ne jouit pas tranquillement de sa puissance; les Romains l'obligerent à déclarer la guerre à Mithridate, qui entra en campagne, le défit, et le contraignit de se réfugier à Rome[3].

Nicomede II, qui existe dans le cabinet de M. Allier, à Paris, et qui porte la date de l'an 160.

(1) *Descript. de méd., etc., loc. cit.,* n° 51 et 60.

(2) Séleucus IV, roi de Syrie; Ariarathe VI, roi de Cappadoce; et d'autres.

(3) Tous ces faits sont tirés d'Appien,

Sylla, ayant forcé le roi de Pont à demander la paix, rétablit Nicomede sur le trône, où il se maintint pendant plusieurs années[1]. Les liaisons de ce prince avec César, pendant le séjour que celui-ci fit en Asie, ont laissé une idée peu favorable de leurs mœurs. On peut dire que Nicomede avoit hérité de sa mere Nysa, qui avoit été danseuse, le goût pour le libertinage[2]. Nous ignorons quelle fut l'épouse de ce prince. Il paroît qu'à sa mort il laissa une fille qui portoit le nom de sa grand'mere[3], et un fils ou un petit-fils, Nicomede IV, dont le regne fut très court, et qui, mourant sans postérité, voulut que le peuple romain héritât de son royaume[4].

qui est entré avec beaucoup de soin dans plusieurs détails intéressants de l'histoire de Bithynie, puisés, ainsi qu'on doit le présumer, dans l'Histoire bithynique d'Arrien, écrivain exact, et qui avoit devancé Appien d'un petit espace de temps. D'après le texte de l'historien d'Alexandrie, il est clair qu'on ne peut pas insérer un Nicomede entre le second du nom et celui dont nous avons des médailles jusqu'à l'an 211 de l'ere de Bithynie, 677 de Rome, 77 avant J.-C. (*Mithrid.*, §. 10 et 57). Le portrait du roi est parfaitement le même dans les tétradrachmes de l'an 200 et de l'an 205; de maniere que l'auteur du *Tesoro britannico* a cru inutile de répéter deux fois la tête du roi, en publiant les deux tétradrachmes qui portent ces différentes époques (tom. II, pag. 46) : cependant le roi qui régnoit en l'an 200, 666 de Rome, est celui qui fut rétabli sur le trône par Sylla, et qui étoit le fils et le successeur immédiat de Nicomede II, le même à qui Mithridate avoit suscité un rival dans la personne de Socrate son frere.

(1) M. Sestini a fait connoître une médaille de ce prince avec l'année 211 de l'ere de Bithynie (*Lettere*, t. III, p. 146; *Classes*, p. 37). La derniere époque des médailles de Nicomede II est l'an 190.

(2) *Saltatrix* (Justin, liv. XXXVIII, c. 5). Les personnes de cette espece n'étoient guere, dans l'antiquité, que des courtisanes.

(3) César s'intéressa pour cette seconde Nysa (Suétone, *Cæsare*, c. 49).

(4) Appien le dit expressément (*Mithrid.*, §. 7) : après avoir parlé de Nicomede III Philopator, il ajoute : Υἱωνὸς (d'autres manuscrits ont υἱός) τοῦδε ΕΤΕΡΟΣ ΝΙΚΟΜΗΔΗΣ Ῥωμαίοις τὴν ἀρχὴν ἐν διαθήκαις ἀπέλιπεν : « Le « petit-fils (ou le fils) de ce dernier, « qui étoit un autre Nicomede, légua le « royaume aux Romains par son testament». Le seul doute raisonnable que puisse faire naître ce passage porte sur les mots υἱός ou υἱωνὸς, *fils* ou *petit-fils*. La correction pro-

Chap. VIII. Rois de Bithynie. Pl. XLIII. N° 8.

Le médaillon d'argent de Nicomede III, gravé sous le n° 8 de cette planche, est conforme en tout à ceux de son pere. Les traits de son visage ont même une ressemblance très frappante avec ceux qui caractérisent les portraits de ce dernier : on sent toutefois que sur la médaille dont il s'agit le roi est plus jeune que Nicomede II ne le paroît sur son tétradrachme de l'an 188, et que les deux portraits appartiennent à deux personnages différents.

La légende donne le nom *du roi Nicomede Epiphane*, sans le titre de *Philopator*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΝΙΚΟΜΗΔΟΥ. L'époque marquée sur la médaille de Nicomede III est l'an ΕΣ, 205, de Bithynie, 83 avant J.-C[1]. Alors la premiere guerre de Mithridate étoit finie; et Sylla avoit rétabli Nicomede sur le trône de ses aïeux.

§. 6. ORODALTIS, REINE DE BITHYNIE.

Une reine dont l'effigie a été gravée sur des monnoies de la ville maritime de Prusias ne peut être qu'une reine de Bithynie.

posée par M. Schweighæuser pour appuyer le système de plusieurs historiens modernes qui ne veulent pas reconnoître quatre Nicomede, quoique ingénieuse, me paroît forcée. Si Appien avoit voulu dire que Nicomede III, dont il vient immédiatement de parler, avoit légué son royaume aux Romains, il auroit dit simplement οὗτος, *celui-ci*, sans recommencer une autre phrase inutile et inexacte, et qui ne feroit qu'embarrasser la narration. Le Syncelle avoit sous les yeux un catalogue où Nicomede IV n'étoit point omis, car il compte huit rois en commençant par Zipétès; j'ai dit en commençant par Zipétès, parceque les deux cent treize années qu'il donne de durée aux rois de Bithynie commencent sous ce prince, qui régnoit l'an de Rome 466. Voyez ci-dessus §. 1, page 179 (2). Ainsi la Bithynie, léguée aux Romains l'an de Rome 679, 75 avant l'ere chrétienne, fut réduite en province l'année suivante, sous le consulat de Lucullus (Eutrope, liv. VI, chap. 6).

(1) *Description*, etc., *loc. cit.*, n° 65,

Cette ville, dont l'ancien nom étoit *Cios*, avoit été rebâtie par Prusias I[er], et étoit soumise aux rois du pays où elle étoit située. Les historiens ne nous ont conservé le nom que d'un très petit nombre de reines de Bithynie, et le nom d'Orodaltis ne s'y trouve pas : nous en devons entièrement la connoissance à des monuments numismatiques.

Chap. VIII. Rois de Bithynie. Pl. XLIII.

Eckhel a publié le premier une médaille de bronze semblable à celle que j'ai fait graver sous le n° 9 de cette planche[1]. La légende porte d'un côté le nom d'*Orodaltis, fille du roi Lycomede*, ΩΡΟΔΑΛΤΙΔΟΣ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΥΚΟΜΗΔΟΥΣ ΘΥΓΑΤΡΟΣ, et le buste en profil de cette princesse : la légende du revers, ΠΡΟΥΣΙΕΩΝ ΠΡΟΣ ΘΑΛΑΣΣΗ, renfermée dans une couronne, nous apprend que c'est une monnoie des *Prusiens maritimes ;* le type est un foudre ailé, emblême de Jupiter[2].

N° 9.

Nous ne pouvons donner aucun renseignement exact sur Lycomede, pere d'Orodaltis, et qui prend le titre de roi. Je pense qu'on peut le regarder comme un des ancêtres d'un autre Lycomede bithynien, à qui César conféra la prêtrise de Comana, et qu'Hirtius qualifie de très noble et issu du sang des rois de Cappadoce[3]. Nous apprenons, par Strabon, que les contrées de l'Asie limitrophes de la Cappadoce et du Pont ren-

(1) La médaille que j'ai fait graver ici est celle que M. le chanoine Neumann conservoit à Vienne dans son cabinet, et qu'il a publiée dans l'ouvrage *Numi popul.*, part. II, p. 17. La médaille d'Orodaltis, publiée par Eckhel, appartenoit au cabinet Savorgnan, à Venise (*Numi. vet. anecd.*, p. 192). Les deux médailles different dans l'orthographe du nom de la reine, qui, sur la médaille de Savorgnan, est *Oradaltis* au lieu d'*Orodaltis;* et dans l'inflexion du nom de Lycomede, qui suit, sur la médaille de M. Neumann, la terminaison imparisyllabe.

(2) Nous avons vu le même revers sur la médaille de Phthia, reine d'Epire, pl. 41, n° 2.

(3) *Bell. Alex.*, c. 66.

Chap. VIII. Rois de Bithynie. Pl. XLIII.

fermoient un grand nombre de petites principautés dont les possesseurs se décoroient du titre de rois [1]; et nous voyons par l'histoire et par les médailles que les mêmes noms se répétoient souvent dans les familles régnantes.

On ne peut rien avancer sur le roi dont Orodaltis a été l'épouse: cependant la fabrique de la médaille, et la légende à double rang placée du côté de la tête, me paroissent devoir faire attribuer cette médaille aux dernieres plutôt qu'aux plus anciennes périodes du royaume de Bithynie [2].

Orodaltis étoit vraisemblablement l'épouse d'un des deux derniers Nicomede.

§. 7. MUSA ORSOBARIS, REINE DE BITHYNIE.

Voici encore une reine dont nous devons la connoissance et le portrait à des médailles frappées dans la même ville. Cette reine s'appeloit *Musa Orsobaris;* car il me paroît probable que ces deux noms désignent la même personne, suivant un usage assez ordinaire dans l'antiquité. D'autres antiquaires ont pensé que le nom d'Orsobaris désigne le pere de la reine Musa. Je n'ai pas adopté cette opinion, parceque le nom d'Orsobaris est un nom de femme.

N° 10. Le marquis Maffei a publié le premier une médaille de bronze

(1) Liv. XII, p. 541, et ailleurs.

(2) La légende, disposée en deux rangs qui suivent la ligne circulaire du bord, se trouve, pour la premiere fois, sur les médaillons de Ptolémée VI Philométor, roi d'Egypte; et le premier exemple du nom d'un roi gravé du côté de la tête nous est fourni par quelques médailles de bronze frappées à Sidon en l'honneur de Démétrius Ier, roi de Syrie, et portant au revers un gouvernail et des caracteres phéniciens.

de Musa Orsobaris[1], semblable à celle dont le dessin a été répété sous le nº 10 de cette planche. On y voit d'un côté la tête en profil d'une jeune reine dont les cheveux sont réunis et noués sur le sommet de la tête, ainsi qu'on représente ordinairement Diane et les nymphes : la légende nous fait connoître que ce portrait est celui de la *reine Musa Orsobaris*, ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΜΟΥΣΗΣ ΟΡΣΟΒΑΡΙΟΣ. Le revers a pour type la tête d'Hercule, fondateur de Cios, ville qui avoit été rebâtie sous le nom de Prusias; et la légende nous assure que c'est une monnoie des *Prusiens maritimes*, ΠΡΟΥΣΙΕΩΝ ΠΡΟΣ ΘΑΛΑΣΣΗΙ.

Chap. VIII. Rois de Bithynie. Pl. XLIII.

L'histoire fait mention d'une fille de Mithridate qui portoit le nom d'Orsobaris[2]. Cette princesse fut obligée, dans le triomphe de Pompée, de marcher devant le char du vainqueur. J'ose proposer ici une conjecture. Orsobaris n'auroit-elle pas été l'épouse de Socrate, roi éphémere de la Bithynie, qu'il avoit occupée à l'instigation et avec le secours de Mithridate ? Le roi de Pont, pour avoir un prétexte de troubler Nicomede III, allié de Rome, n'auroit-il pas contracté une alliance avec Socrate, qui à la vérité n'avoit pas pour lui les droits de la naissance, mais qui du côté de sa mere avoit, suivant toutes les apparences, une plus noble origine que son frere, auquel on reprochoit d'être le fils d'une danseuse ?

(1) *Antiq. Gall.*, ep. II. Eckhel en a publié une autre tirée du cabinet Savorgnan (*Num. vet. anec.*, p. 193); c'est la même qu'on a gravée ici. Plusieurs érudits se sont crus autorisés par ces médailles à changer, dans le texte des auteurs anciens, le nom de Nysa, porté par la mere et par la fille de Nicomede III, en celui de Musa : mais rien ne nous oblige à penser que Musa Orsobaris et Nysa étoient la même personne.

(2) Appien, *Mithrid.*, §. 117. Ce nom y est cependant écrit avec un *a*, Ὀρσάβαρις, *Orsabaris*. Nous venons de voir le même changement de lettres dans le nom d'*Orodaltis*, qui, sur une autre médaille, est écrit *Oradaltis*.

Chap. VIII.
Rois de Bithynie.
Pl. XLIII.

Une autre observation à faire sur ces médailles singulieres, c'est que toutes ont été frappées dans la même ville; d'où l'on peut inférer, avec assez de vraisemblance, que la ville de Prusias sur mer avoit été donnée en apanage aux reines de Bithynie. Cet usage est justifié par un si grand nombre d'exemples dans les royaumes de l'Asie[1], qu'il me paroît très propre à expliquer comment nous devons à la même ville de la Bithynie les médailles qui nous sont parvenues des reines de ce pays.

(1) Platon, *Alcibiade* I°, t. II, p. 123; Cicéron, liv. III, *in Verrem*, §. 33; Athénée, l. I, p. 33; F., l. II, *Macchab.*, c. 4, v. 30.

NOTE.

Le président Debrosses a disserté assez longuement sur les derniers évènements de la Bithynie, dans la restitution qu'il a faite des *Histoires de Salluste*. Cependant cet académicien n'a pas tenu compte des témoignages certains de l'antiquité sur plusieurs points de cette histoire. Je ne saurois expliquer comment il a pu renverser l'ordre des évènements jusqu'à supposer, contre l'assertion de Memnon, d'Appien, et de Justin, que Socrate, surnommé *Chrestos* ou *Frugi* (homme de bien), ait été un imposteur mis en avant par Mithridate à l'époque où la Bithynie étoit réduite en province romaine, et au commencement de la troisieme guerre de ce prince contre les Romains; quand ces évènements sont évidemment antérieurs à la premiere guerre terminée par Sylla, et qu'ils furent rappelés dans les entrevues et dans les traités qui eurent lieu à cette époque entre Mithridate et les proconsuls romains. M. Debrosses suppose avec la même confiance que la reine *Musa*, qu'il appelle *Moyze*, étoit la sœur de Mithridate, veuve d'Ariarathe VII, que Nicomede II avoit épousée pour s'emparer de la Cappadoce. Il ajoute qu'on vouloit faire passer Socrate pour fils de Nicomede et de Moyze. Socrate est reconnu pour frere cadet de Nicomede III Philopator par tous les historiens qui parlent de lui; et Mithridate n'a jamais prétendu qu'il fût son neveu. La sœur de Mithridate, veuve d'Ariarathe VII, et femme de Nicomede II, s'appeloit, non *Moyze*,

mais *Laodice* (Justin., l. XXXVIII, c. 1). C'est ainsi qu'on défigure l'histoire lorsqu'on s'abandonne à son imagination, en s'écartant des regles de la saine critique.

Quant à ce fils de Nysa, que nous apprenons par un fragment de Salluste, qui contient une lettre de Mithridate au roi des Parthes, avoir voulu contester aux Romains l'héritage du dernier Nicomede, c'étoit probablement un imposteur qui se supposoit fils de Nysa, fille de Nicomede III, et qui ne put réussir même à tromper les Bithyniens, ainsi que paroît le constater un autre fragment du même historien (Salluste, *Fragm.*, l. IV, §. 4, et l. II, §. 4 de l'édition d'Havercamp).

CHAPITRE IX.

ROIS DE PERGAME.

§. 1. PHILETERE.

Chap. IX. Rois de Pergame. Pl. XLIII.

On n'auroit jamais pu imaginer qu'un eunuque paphlagonien, attaché au service d'un simple gouverneur de province, pût devenir le chef d'une dynastie qui a laissé dans l'histoire politique, ainsi que dans celle des lettres et des arts, une réputation brillante et durable [1] : cependant tel fut le sort de Philétere. Son maître, Docimus, qui gouvernoit au nom de Lysimaque la Phrygie et les pays adjacents, l'ayant employé dans l'administration, il s'y distingua par sa fidélité et par ses talents [2]. L'usage de confier des affaires importantes à des hommes tels que Philétere étoit passé des cours de l'Orient dans celles des princes

(1) Strabon, liv. XIII, p. 623; Pausanias, liv. I, c. 8. L'abbé Sevin a fait *des recherches sur les rois de Pergame*, qui, insérées dans le XII[e] volume des *Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, laissent peu à desirer sur l'histoire de cette dynastie : on y trouvera les autorités et les observations qui prouvent ou qui éclaircissent plusieurs faits que j'ai touchés ici. Je relevérai quelques inexactitudes qui se sont glissées dans cet excellent travail.

(2) Il est fait mention de ce Docimus dans l'histoire de Diodore de Sicile. Il me semble qu'il ne doit pas être confondu avec un autre guerrier de ce nom qui avoit suivi Alexandre dans ses expéditions. Cependant l'abbé Sevin ne paroît pas avoir eu l'idée que ce fût un personnage différent du premier. Nous reviendrons sur cette question dans le §. 3 du chapitre suivant.

macédoniens. Dans ces temps de bouleversement, où l'ambition des hommes en place ne connoissoit plus de bornes, on étoit porté à croire que des eunuques seroient moins entreprenants, et par conséquent plus fideles. A la mort de Docimus, Philétere sut tellement gagner la confiance de Lysimaque, que celui-ci remit entre les mains et sous la garde de cet eunuque la partie de ses immenses trésors qu'il avoit déposée dans la ville de Pergame. Les troubles qui agiterent, comme nous l'avons vu, les dernieres périodes du regne de Lysimaque, altérerent les sentiments de Philétere. Il étoit affectionné à l'héritier du trône, et il craignit d'être enveloppé dans la disgrace qui poursuivoit les amis du malheureux Agathoclès. Séleucus marchoit contre Lysimaque; Philétere lui offrit la ville qu'il gouvernoit, et les trésors de son maître. Lysimaque perdit bientôt la vie, et son vainqueur ne lui survécut que sept mois. Dans cette dissolution de la monarchie macédonienne, Philétere conçut l'idée de s'élever à la puissance souveraine : les richesses dont le roi d'Asie n'avoit pas eu le temps de disposer lui servirent pour solder des troupes, pour se ménager des correspondances et des amis dans les cours des princes qui se disputoient les dépouilles de Lysimaque et l'héritage de Séleucus. Philétere gouverna Pergame en son nom, mais sans le titre de roi[1]; et il s'affermit si bien dans l'autorité souveraine et dans l'affection de ses sujets, qu'à sa mort il put disposer de ses états en faveur

(1) Strabon, *loco citato*. L'abbé Sevin soutient le contraire, et il allegue, pour établir son opinion, une médaille sur laquelle Philétere prend le titre de roi. Aujourd'hui aucun antiquaire n'admet l'authenticité de cette médaille, que le seul Goltzius a fait connoître. D'ailleurs, puisque nous savons que tous les rois de Pergame ont pris sur leurs médailles le nom de Philétere, en supposant que cette médaille existât, il resteroit encore à examiner si la tête qu'elle présente est celle du fondateur de la dynastie.

de l'un de ses neveux. Il avoit joui du pouvoir absolu dans Pergame pendant vingt années, qui finirent en l'an 263 avant l'ere chrétienne[1].

Les anciens écrivains ont remarqué qu'il etoit d'usage dans plusieurs dynasties de donner le même nom aux princes qui se succédoient: nous avons vu plusieurs Nicomede; nous verrons pareillement une suite de Ptolémée en Egypte, d'Ariarathe dans la Cappadoce, d'Arsace en Perse, et de Pylémene dans la Paphlagonie. Mais ce n'est que des médailles que nous avons appris que les rois de Pergame, désignés par les historiens sous leurs noms particuliers, étoient toujours appelés Philétere dans les légendes de leurs monnoies. Cependant ce fait est incontestable; et les médailles d'argent qui, sans autre légende que le nom de Philétere, nous présentent les portraits de plusieurs princes, bien différents les uns des autres par les traits de leur physionomie, et même par les marques de leur dignité, nous en fournissent une preuve évidente[2].

N° 11. Je pense que le médaillon gravé sous le n° 11 de cette planche a été frappé sous le premier Philétere, fondateur de la dynastie de Pergame[3]. Cet embonpoint, cette rondeur de formes, cette

(1) Dodwell, dans sa dissertation sur Scymnus de Chio, a éclairci la chronologie des rois de Pergame: les remarques de l'abbé Sevin ont porté plus de clarté et plus de justesse dans ce travail; cependant quelques fautes typographiques ont mis de l'embarras et du désordre dans la chronologie adoptée par l'académicien. J'ai tâché d'en rectifier les résultats.

(2) Dans la collection de la bibliotheque impériale je crois pouvoir distinguer les portraits de trois princes différents, portant tous le nom de Philétere, et qui ne sont pas le Philétere fondateur de la dynastie.

(3) *Description de médailles*, etc., t. II, *Mysie*, n° 671. On y voit dans le champ un A et la lettre Φ, initiale du nom de Philétere. Les n° 669 et 672 présentent le même portrait: mais dans le n° 669 on voit

Chap. IX.
Rois de Pergame.
Pl. XLIII.

mollesse de chairs exprimée sur la médaille avec une grande vérité, paroissent s'accorder avec l'idée qu'on est porté à se faire d'un homme qui ne peut avoir de postérité.

Philétere n'avoit point pris le titre de roi; ainsi il ne pouvoit se décorer du diadême : il a cependant sur la tête une couronne qui paroît être tissue de laurier ou d'olivier. Aucun antiquaire n'a essayé de deviner le motif de cet ornement. Je crois le trouver dans le sacerdoce de Vesta, dont on sait que les princes de Pergame étoient revêtus, sacerdoce spécialement affecté aux prytanes qui étoient le magistrat suprême de la ville. Philétere s'investit probablement de cette magistrature, pour exercer sous ce titre l'autorité d'un monarque; et ses successeurs suivirent son exemple. Une inscription publiée par Spon nous garantit ce fait[1]. Cette explication de la couronne dont la tête de Philétere est ornée me paroît d'autant plus vraisemblable que les princes qui, dans d'autres pays, n'osoient porter les marques de la dignité royale, ne négligeoient pas de porter les ornements de quelque sacerdoce, moins imposants à la vérité, mais toujours propres à rendre leur aspect plus véné-

dans le champ du revers les deux lettres ΣΩ. Dans le n° 672 il n'y a que le Φ initial que dans la *Description* on a pris pour un autre emblême.

(1) Ce fait est prouvé par une inscription grecque publiée par Spon (*Miscell.*, *sect.* X, n° 79), et plus correctement par feu M. Villoison, dans une relation de son *Voyage en Grece*, insérée dans le XLVII[e] vol., p. 290 des *Mém. de l'Acad. des belles-lettres*. Ce savant a prouvé que, dans une inscription grecque gravée en l'honneur d'un Clodius, cette phrase, ΤΑΝ ΕΠΩΝΥΜΟΝ ΑΠΟ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΠΡΥΤΑΝΕΙΑΝ ΕΚ ΓΕΝΕΟΣ ΔΙΑΔΕΞΑΜΕΝΟΝ, signifie que le sacerdoce ou la dignité dont ce personnage étoit revêtu à Pergame, et qui servoit à distinguer les années, étoit exercée par les rois Attalides tant que leur dynastie subsista. Que les fonctions des prytanes dans les villes grecques embrassassent le culte des Dieux et l'administration civile, c'est un fait bien constaté par un passage d'Aristote (Politic., l. VII, *sub fin.*), et par les archéologues qui ont parlé *ex professo* des prytanes, tels que Spanheim, dans sa dissertation *de Vesta et prytanibus*, Vandale, etc.

rable, et à faire connoître au vulgaire que leur personne étoit sacrée [1].

Le type du revers présente Minerve armée, assise, et dans la même attitude que sur les médailles de Lysimaque, excepté qu'au lieu de la petite figure de la Victoire, la déesse a une couronne dans la main droite qu'elle tient élevée. C'est une allusion aux jeux solennels que Philétere et ses successeurs célébroient à Pergame en l'honneur de Minerve [2]. La Victoire n'auroit eu aucun rapport avec les circonstances de la vie de Philétere. La légende donne son nom, ΦΙΛΕΤΑΙΡΟΥ. Dans le champ de la médaille on remarque des caracteres isolés, un arc, et un bâton terminé en forme de croix, et qui étoit destiné à porter l'étendard [3].

§. 2. ROIS DE PERGAME SUCCESSEURS DE PHILÉTERE.

Cette dynastie, qui gouverna la Mysie pendant l'espace de cent cinquante ans, donna cinq successeurs à Philétere. Eumene I[er] et Attale I[er] étoient ses neveux, fils de ses deux freres qui avoient

(1) Diodore de Sicile, liv. XX, §. 54, où il présente un exemple de ce genre dans la vie d'Agathoclès.

(2) Polybe, liv. IV, c. 49; voyez ci-dessus, pag. 101, note 2.

(3) C'est ce même bâton qu'on voit dans les mains de la Victoire au revers des médailles d'or d'Alexandre-le-Grand: les numismatistes le nomment improprement un *trident*. C'est la croix que Tertullien envisageoit dans les étendards, *vexilla*, des armées romaines (*Apologet.*, chap. 16, v. *Minucius Felix, Octav.*, p. 289). La forme de ce bâton, ou de cet enseigne, peut contribuer beaucoup à faire distinguer les médaillons faux de Lysimaque, sur lesquels on voit souvent le même emblême: le graveur moderne, qui ne connoissoit pas l'usage de cet instrument, s'est plu à lui donner une forme bizarre. L'étendard des Grecs consistoit en une draperie de pourpre, φοινικὶς, qu'on suspendoit à ce bâton (Diodore de Sicile, liv. XIII, §. 46 et 77, et liv. XIV, §. 26).

Chap. IX.
Rois de Pergame.
Pl. XLIII.

les mêmes noms que leurs enfants. Attale Ier laissa quatre fils d'Appollonis de Cyzique, femme célebre par ses attraits ainsi que par ses mœurs, et par l'amour que ses enfants avoient pour elle[1]. Cette affection vertueuse fut la source du parfait accord qui régnoit entre les quatre freres[2]. Deux d'entre eux, Eumene II et Attale II, ceignirent l'un après l'autre le diadême, qui, à la mort du dernier, fut transmis à Attale III, fils unique d'Eumene II. Attale III mourut sans enfants, et légua ses états au peuple romain. Aristonicus, qui se disoit fils d'Eumene II, tenta de monter sur le trône de ses ancêtres, mais il ne put s'y soutenir contre la puissance de Rome.

Les médailles des rois de Pergame qui ne présentent que le seul nom de Philétere ne nous fournissent aucun caractere critique bien reconnu pour distinguer ces princes les uns des autres avec quelque certitude. Aucun numismatiste n'a proposé de conjectures à ce sujet. Ce n'est qu'avec beaucoup de réserve que j'essaie d'ajouter par ce moyen quelques portraits authentiques à l'iconographie ancienne.

(1) Après sa mort Apollonis fut déifiée; ses enfants, Eumene II et Attale II, éleverent en son honneur, à Cyzique, un temple superbe, orné de bas-reliefs qui représentoient des exemples de l'amour des fils envers leur mere, tirés de la mythologie. Chaque sujet étoit expliqué par une épigramme d'un style très-simple. J'ai fait connoître ces épigrammes, et j'en ai expliqué quelques unes dans un ouvrage sur les *Inscriptions triopéennes*, p. 102. M. Jacobs les a toutes données dans le IIe volume de ses *Exercitationes criticæ*, p. 137 et suiv. Le style de ces épigrammes, si simple qu'il paroît quelquefois devenir trivial et prosaïque, dans un âge où l'école d'Alexandrie avoit porté la versification grecque au plus haut point d'élégance et même de recherche, et dans une cour qui favorisoit les lettres comme celle d'Eumene II et d'Attale II, me suggere la conjecture que je vais proposer ici. Ces épigrammes sont probablement l'ouvrage de l'un des quatre princes. L'auteur, en consacrant ses essais poétiques dans le temple érigé en l'honneur de sa mere, a consulté sa piété filiale plutôt qu'Apollon et les Muses.

(2) Ils s'appeloient Eumene, Attale, Athénée, et Philétere.

Chap. IX.
Rois de Pergame.
Pl. XLIII.

ATTALE Ier.

Ce prince, qui succéda à Eumene Ier son cousin, prit le titre de roi après une victoire éclatante remportée sur les Gaulois, qui, appelés par Nicomede Ier dans l'Asie mineure, faisoient trembler les souverains et les peuples de cette contrée[1]. Il étendit les frontieres des états qu'il avoit hérités de son oncle et de son cousin; il sortit avec beaucoup d'habileté et de bonheur des luttes dangereuses qu'il eut à soutenir, tantôt contre les rois de Syrie, tantôt contre ceux de la Bithynie et de la Macédoine; enfin il eut la politique de se mettre sous la protection des Romains. Sa modération et sa justice le firent adorer de ses sujets; et son amour pour les lettres et pour les arts, amour noble et digne d'un souverain éclairé, a rendu sa mémoire plus éclatante que celle de plusieurs princes qui le surpassoient en richesses et en étendue de pouvoir[2].

(1) Polybe, *Excerpta de virt. et vit.*, p. 1429 de l'édition de Gronovius; Tite-Live, liv. XXXIII, 21; Strabon, l. XIII, p. 623, assurent qu'Attale fut, dans cette dynastie, le premier à se faire appeler roi.

(2) La mere d'Attale Ier s'appeloit Antiochis, et étoit fille d'Achéus : l'abbé Sevin a très bien prouvé que cet Achéus est différent du prince de ce nom, contemporain et cousin d'Antiochus-le-Grand. Je pense que ce premier Achéus, grand-pere d'Attale Ier, appartenoit à la famille de Séleucus Nicator : un passage de Pline paroît autoriser cette conjecture : il y est dit qu'Antiochus Ier donna le nom d'Achaïde à une ville (l. VI, §. 18); et Hardouin suppose qu'Achéus étoit un frere d'Antiochus Ier. Le nom d'Antiochis, porté par la fille d'Achéus, paroît confirmer ma conjecture ; car on sait que le pere de Séleucus Ier se nommoit Antiochus. Enfin le passage d'un oracle rapporté par Pausanias (liv. X, chap. 15) appelle Attale Ier *fils du divin taureau*, Ταύροιο διοτρεφέος φίλον υἱὸν : or, nous verrons au chapitre XIII, §. 1 de cet ouvrage, que cette désignation de *taureau* peut indiquer Séleucus Ier Nicator ; et cette tradition avoit peut-être rapport à quelque anecdote du temps, qui attribuoit à ce prince plutôt qu'à l'époux d'Antiochis la naissance d'Attale.

La bibliotheque de Pergame, fondée par lui, les tapisseries attaliques, inventées pour l'ornement de ses magnifiques palais, ont également immortalisé son nom dans l'histoire littéraire et dans celle des arts[1].

N° 12.

La médaille gravée sous le n° 12 appartient à ce prince par les raisons que je vais exposer. Elle differe de celle de Philétere, et par le portrait du personnage, et par le bandeau qui orne sa tête et qui indique un roi. Ce portrait n'est donc pas celui de Philétere, ni celui d'Eumene Ier, puisqu'ils ne furent pas décorés de ce titre : il n'est pas non plus celui du dernier Attale, qui mourut très jeune ; et je crois reconnoître sur d'autres médailles celui d'Attale II. Alors il ne reste à choisir qu'entre Attale Ier et Eumene II ; et toutes les probabilités me paroissent être pour Attale Ier ; car je ne puis me persuader qu'Eumene II, frere d'Attale II, et né du même pere et de la même mere, ne présente dans sa physionomie aucun trait de ressemblance avec son frere.

Minerve n'est pas ici dans la même attitude que sur la médaille de Philétere ; la déesse, assise sur un siege dont les bras sont ornés de sphinx, a la main posée sur un bouclier, symbole de la défense courageuse qu'Attale Ier savoit opposer aux ennemis nombreux qui environnoient ses états[2].

(1) Attale Ier mourut après quarante-quatre ans de regne, l'an 197 avant J.-C. L'abbé Sevin a mis tous ces faits et le caractere de ce prince dans le plus grand jour. Il se trompe seulement dans une particularité de sa vie : il dit que ce fut Attale Ier qui fit l'offre de cent talents pour un tableau d'Aristide : cet évènement n'eut lieu qu'à la prise de Corinthe par Mummius ; il appartient par conséquent à la vie d'Attale II. Nous reviendrons sur ce fait.

(2) *Description, etc., loc. cit.*, n° 681. Les n° 682 et 683 présentent le même portrait. Des statues avoient été élevées en l'honneur d'Attale Ier à Sicyone et à

Chap. IX.
Rois de Pergame.
Pl. XLIII.

EUMENE II, ET ATTALE II.

On peut parler en même temps de ces deux freres, quoique l'aîné, Eumene II, ait porté seul la couronne pendant plus de quarante années. L'amitié qui resserroit entre eux les liens du sang, la conformité de leur politique, de leurs principes dans l'exercice de la puissance, de leur goût pour les arts, de leur zele à protéger les talents, ne permirent à leurs peuples d'apercevoir aucun changement, lorsque le sceptre passa des mains de l'aîné dans celles du cadet. Celui-ci surpassoit encore son frere en valeur; et il servit utilement le parti des Romains, qu'Eumene II, en suivant les traces de son pere, avoit eu la prudence d'embrasser, lorsqu'il eut à choisir entre l'amitié de Rome et celle d'Antiochus-le-Grand. La défaite du roi de Syrie augmenta l'influence et les états des Attalides, qui devinrent les princes les plus puissants de toute l'Asie mineure. Mais le pouvoir et la popularité que Persée, roi de Macédoine, avoit acquis dans la Grece, leur donnoient encore de l'ombrage; ce fut Eumene II qui détermina les Romains à faire la guerre aux Macédoniens, et à détruire leur puissance. Cependant durant le cours de cette guerre le roi de Pergame, indisposé contre l'orgueil de ces fiers républicains, et s'apercevant, quoiqu'un peu tard, combien il étoit impolitique d'aider à renverser le petit nombre de barrieres qui s'opposoient encore à l'ambition des Romains, avoit paru

Athenes, où l'on avoit donné le nom d'Attalide à l'une des dix tribus de l'Attique (Pausan., liv. I, c. 5 et 8; Polybe, *Excerpta de vir. et vit.*, p. 1425). Quant aux sphinx, c'est un accessoire que les artistes anciens ajoutoient souvent aux figures de Minerve.

balancer un moment entre Rome et Persée. Ce doute offensa le sénat, qui avoit les yeux toujours ouverts sur la conduite des princes asiatiques : la jalousie de ce corps, inquiété dans sa capitale par les démagogues, mais despote au-dehors, se fit sentir à Eumene pendant la derniere période de son regne; et ce ne fut que par égard pour Attale son frere que Rome suspendit sa vengeance.

Dans ces circonstances la mort surprit Eumene II; et comme son fils, Attale III, ne faisoit que de sortir de l'enfance, le roi mourant transporta son autorité à son frere, Attale II, qui épousa la reine sa belle-sœur, et occupa le trône de Pergame pendant vingt années[1]. Il sut se conduire de maniere à ne jamais alarmer la jalousie de Rome, et il en reçut des secours contre les Gaulois, qui s'agitoient de nouveau et paroissoient vouloir s'étendre au-delà de la contrée que les rois et les nations de l'Asie mineure leur avoient cédée. Il mit fin avec honneur, et par l'entremise du sénat, à la guerre que Prusias II, son voisin, lui avoit déclarée; il rétablit Ariarathe VI, son beau-frere, sur le trône de Cappadoce[2]. Mais, après tant d'exploits,

(1) Suivant l'abbé Sevin, Attale II succéda à Eumene II l'an 157 avant J.-C. Il mourut l'an 137 avant la même ere. Lucien prétend qu'Attale III avoit hâté par le poison la mort de son oncle.

(2) Eumene II avoit épousé Stratonice, sœur d'Ariarathe IV, roi de Cappadoce. Cette princesse fut la mere d'Attale III; elle étoit fille d'Ariarathe V et d'une princesse du sang des Séleucides, qui descendoit par une autre Stratonice, ainsi que nous avons eu lieu de le remarquer en d'autres endroits, de la race de Téménus et des Héraclides. Lorsque Nicandre, dans un de ses poëmes, plaçoit Hercule et Hippodamie au nombre des ancêtres d'Attale III, il n'avançoit donc rien qui ne fût reconnu comme certain par tous ses contemporains (voyez la *Vie grecque anonyme de Nicandre*). L'abbé Sevin n'avoit par conséquent aucun motif raisonnable de critiquer ce poëte comme ayant, par la plus impudente flatterie, supposé que Philétere, fondateur de la monarchie de Pergame, étoit du sang des demi-dieux.

Chap. IX.
Rois de Pergame.
Pl. XLIII.

Attale II, dans ses dernieres années, affoibli par l'âge et endormi sur son trône, laissa tomber les rênes du gouvernement dans les mains de ses favoris. Oubliant dans le sein des voluptés toutes ses vertus guerrieres et politiques, il ne conserva jusqu'à la fin de sa vie que son goût pour les arts[1]. A sa mort il rendit le sceptre à son neveu, Attale III, comme un dépôt que son frere lui avoit confié.

(1) Attale II ayant voulu donner une somme de 100 talents, ou de 540,000 liv., pour un tableau d'Aristide Thébain qui représentoit Bacchus, et qu'on avoit trouvé parmi les dépouilles de Corinthe, « Mummius », dit Pline, *Pretium miratus, suspicatusque aliquid in eâ virtutis quod ipse nesciret, revocavit tabulam, Attalo multum querente,* « étonné du prix, et « soupçonnant dans le tableau quelque « vertu inconnue, le retira de la vente au « grand regret d'Attale » (liv. XXXV, §. 8). Il y a deux remarques à faire sur ce passage; la premiere est la ressemblance de ce soupçon de Mummius avec les opinions des Grecs du moyen âge, qui s'imaginoient que les chefs-d'œuvre de l'art, transportés par Constantin et par ses successeurs à Constantinople pour l'embellissement de la nouvelle capitale, étoient doués de quelques vertus magiques. Les Grecs de cet âge, sans goût pour les arts, ne concevoient pas le prix que la renommée donnoit à ces ouvrages, sans une supposition aussi ridicule que celle de Mummius, bon soldat, mais qui conservoit toute la rudesse et l'ignorance des anciens Latins. La seconde observation porte sur la double maniere dont Pline a prétendu exprimer la même somme : en deux endroits il la fait monter à 100 talents (l. VIII, §. 39, et l. XXXV, §. 36, n° 19); dans le troisieme (l. XXXV, §. 8) il ne l'énonce que de *VI sestertiûm* (*sexies sestertiûm*), c'est-à-dire, par une ellipse usitée, *sexies centena millia sestertiorum*, 600 mille sesterces : or, la somme de 100 talents est quatre fois plus forte. Cent talents valent 600 mille drachmes, et non pas 600 mille sesterces seulement. Ou Pline s'est trompé, ou, ce qui est plus probable, son texte a été gâté par les copistes : l'auteur avoit écrit *sexies drachmarum*, on a abrégé l'écriture en *VI DR.*; et enfin la désignation du sesterce étant plus commune dans les auteurs latins, on a réduit l'expression telle qu'elle se trouve à présent, *VI HS*, ou *sexies sestertiûm*. Cette différence a fait croire à l'abbé Sevin qu'il s'agissoit dans ces passages de deux tableaux différents: mais l'expression *licitus est*, qui se trouve au livre VII, §. 39, « Il offrit à l'enchere », me fait penser que dans les deux passages il est question du même objet. D'ailleurs l'abbé Sevin n'avoit aucun fondement pour croire que l'Attale qui offrit 100 talents étoit le premier du nom, puisque le passage du livre XXXV, §. 8, nous prouve que ce goût pour les tableaux d'Aristide appartenoit au second Attale.

Parmi les médaillons qui portent le nom de Philétere, et qui appartiennent à quelqu'un des successeurs de ce prince, il y en a plusieurs qui me semblent pouvoir être attribués, avec beaucoup de probabilité, à Attale II. Nous savons que ce prince étoit devenu d'un embonpoint excessif[1]; et nous retrouvons sur les médailles des rois de Pergame l'effigie d'un prince remarquable par cet excès d'embonpoint. Il est donc très vraisemblable que ces médailles offrent le portrait d'Attale II. Cette opinion est, jusqu'à un certain point, confirmée par l'excellence du travail des coins, qui sont les plus beaux et les plus parfaits que l'on trouve dans les suites des médailles des princes grecs. Chap. IX. Rois de Pergame. Pl. XLIII.

Tel est le médaillon qu'on a gravé sous le n° 13: il présente le portrait d'un homme dont les muscles du visage, quoique relâchés par l'âge et par l'embonpoint, annoncent encore de la force et de la noblesse dans le caractere; sa tête est ceinte du diadême. Le revers, par le type et par la légende, ressemble à celui des médaillons d'Attale Ier; et la lettre A, initiale du nom d'Attale, est gravée au bas du siege sur lequel la déesse est assise[2]. N° 13.

Des tétradrachmes qui portent aussi le nom de Philétere et des types semblables nous offrent encore la tête d'un prince

(1) *Ἀτεχνῶς πιαινόμενον, enormément engraissé*, dit Plutarque (*An seni ger. sit resp.*, t. II, p. 792).

(2) *Description, etc.* n° 679. On y voit dans le champ, au-dessus du bouclier, une feuille de lierre, et un arc y est gravé derriere la légende, ainsi que sur tous les tétradrachmes bien conservés des rois de Pergame. Le coin du revers a cassé entre le bouclier et le genou de la déesse, accident très rare dans la monnoie des anciens. L'embonpoint excessif d'Attale II est encore plus remarquable sur le médaillon n° 680: mais j'ai fait dessiner celui du n° 679, parceque la tête du roi, et par le caractere et par le diadême, ne peut point être prise pour celle de Philétere. Le même portrait se retrouve aussi sur les médaillons 673 et 678, et par-tout on remarque l'A initial du nom d'Attale.

Chap. IX. Rois de Pergame Pl. XLIII.

dont les traits ont beaucoup de conformité avec ceux d'Attale II. Il y a cependant quelque différence, et ils annoncent toute la vigueur de l'âge. Ce ne peut être le portrait d'Attale II, qui monta sur le trône à soixante-deux ans; et il me paroît probable que ces tétradrachmes appartiennent à son frere Eumene II. Il n'est point étonnant que les enfants de la vertueuse Apollonis eussent entre eux beaucoup de ressemblance[1].

N° 14. Le tétradrachme gravé sous le n° 14 est un de ceux dont je viens de parler. Le portrait qu'il présente n'appartient à aucun des trois princes que nous avons reconnus : on peut néanmoins l'attribuer à Eumene II, par l'analogie qu'ont les formes de la tête avec celle d'Attale II, frere de ce prince. La chevelure est ceinte de la couronne des prytanes, entrelacée d'un bandeau.

Le revers est semblable par le type à celui de Philétere, sinon qu'on a ajouté ici une chouette posée sur le genou de la déesse. La légende est la même, ΦΙΛΕΤΑΙΡΟΥ : (monnoie) de *Philétere*.

La conjecture par laquelle j'attribue ces médaillons à Eumene II acquiert plus de consistance par le monogramme que j'ai fait tracer au-dessus du n° 14, et qui se trouve sur presque tous les tétradrachmes sur lesquels le même portrait est gravé. Ce monogramme contient évidemment la plupart des caracteres qui composent le nom d'*Eumene*, ΕΥΜΕνΟυς[2].

(1) *Laudantur simili prole puerperæ* (Hor., liv. IV, *ode* IV).

(2) *Description de médailles*, *etc.*, *loco citato*, n° 670. Les médaillons décrits sous les n° 676 et 677 présentent le même portrait avec le monogramme qui renferme le nom d'Eumene. J'ai fait graver de préférence le tétradrachme n° 670, parceque sur celui-ci le roi est plus jeune, et ses traits different plus que sur les autres tétradrachmes de ceux d'Attale II son frere. Au reste, nous apprenons par les médailles d'Eumene II et d'Attale II que les princes Attalides continuerent à faire usage de la couronne des prytanes, même après qu'ils eurent pris le titre de rois.

NOTE.

Les médailles qui présentent le nom de quelques autres rois de l'Asie mineure, telles que les médailles de Pylémene Evergete, un des rois de Paphlagonie, qui tous étoient nommés Pylémene; celles de Moagete, roi de Cibyre, dans la grande Phrygie; et celles de plusieurs rois de la Galatie ou de la Gaule asiatique, ne doivent pas trouver place dans cet ouvrage, où l'on n'admet que les médailles sur lesquelles on a gravé des portraits. Les différentes têtes qu'on voit sur les médailles que je viens d'indiquer ne présentent que des divinités telles que Mercure, Diane, et le plus souvent Hercule. Les numismatistes qui ont regardé quelques unes de ces têtes, et nommément ces dernieres, comme des portraits des princes dont on lit les noms sur les revers, ont montré peu de critique. Pour se convaincre de ce que j'avance, il suffit de jeter les yeux sur ces médailles, ou, à leur défaut, sur les estampes qui les représentent; par exemple, sur la page 49, tome II du *Tesoro britannico* de Haym, où l'on voit gravée une médaille de bronze de Pylémene; ou sur la planche 19 *des rois*, par Pellerin, où l'on trouve les médailles de Moagete et celles de quelques rois de la Gaule asiatique. Je me bornerai donc à réunir dans le chapitre suivant les portraits de quelques autres princes qui ont gouverné des contrées de l'Asie mineure, en renvoyant les médailles des princes de la Cilicie à la suite de celles des rois Séleucides qui ont régné sur cette région pendant plus de deux siecles.

CHAPITRE X.

PRINCES
QUI ONT FONDÉ DES VILLES DANS L'ASIE MINEURE, OU QUI ONT GOUVERNÉ QUELQUES PAYS DE CETTE CONTRÉE.

§. 1. ADRAMYTTUS.

Chap. X. Princes de l'Asie mineure. Pl. XLIII.

Adramyttus étoit fils d'Alyatte, et frere de Crésus : on le regardoit comme le fondateur de la ville d'*Adramyttéum*, située dans une des plus riches contrées de la Mysie[1]; mais on ignore si cette contrée lui étoit échue en partage, ou s'il la gouvernoit au nom de son frere, le roi de Lydie. Adramyttéum, dans les siecles suivants, avoit reçu une colonie athénienne[2].

N° 15.

L'opinion de M. Pellerin qui regarde la tête à longue barbe et ceinte d'un diadême, qu'on voit gravée sur une médaille de cette ville, comme le portrait d'Adramyttus, me paroît très probable[3]. Je n'ose cependant assurer que ce portrait ne soit point idéal : mais, puisque au siecle de Crésus les arts s'appli-

(1) Etienne de Byzance, v. Ἀδραμυττεῖον. Ce nom se trouve écrit aussi sans diphthongue, Ἀδραμύττιον, et dans les auteurs latins, tantôt *Adramytteum*, tantôt *Adramittium* : mais il est écrit constamment par un seul *t* sur les medailles.

(2) Strabon, liv. XIII, p. 606.

(3) *Recueil*, tom. II, pl. 48, n° 4.

quoient depuis long-temps à rendre les traits des personnes vivantes, et que nous avons donné dans cet ouvrage des portraits de quelques Sages, contemporains de ce roi, je n'ai pas cru devoir exclure de l'*Iconographie grecque* le portrait d'Adramyttus; et j'ai inséré sous le n° 15 de cette planche le dessin de la médaillle qui le représente[1]. La légende du revers constate que cette médaille étoit une monnoie des *Adramytténiens*, ΑΔΡΑΜΥΤΗΝΩΝ : le type, qui est un homme à cheval, ressemble aux types qu'on voit sur les monnoies de Philippe Arrhidée, et de quelques autres rois macédoniens. Il est probable que la ville d'Adramyttéum fit frapper du temps de ces princes la médaille que nous examinons. Cette ville fut soumise par la suite aux rois de Pergame.

§. 2. TIUS.

Ce nom étoit celui du fondateur de *Tios*, ville de la Paphlagonie, située sur le bord de la mer, et à peu de distance de la riviere de Billéus. Tius étoit un prêtre milésien qui conduisit une colonie ionienne sur ces rivages[2]. Lorsque Darius détruisit la ville de Milet qui avoit osé méconnoître son autorité, il paroît que tous les habitants ne furent pas réduits à l'esclavage, et que quelques uns obtinrent la faveur d'être transportés dans d'autres contrées de l'Asie mineure[3]. Nous ne savons pas si ce fut

(1) *Descript. de méd.*, *etc.*, tom. II, *Mysie*, n° 3.

(2) Etienne de Byzance, v. Τῖος. Suivant d'autres géographes, Tios est une ville de la Bithynie. C'est que ce royaume a été tantôt plus, tantôt moins étendu du côté de l'Orient, suivant qu'on en a fixé les limites ou sur les bords de l'Hypius, ou sur ceux du Parthénius. Les Maryandins, dans le territoire desquels étoit Tios, occupoient le pays situé entre ces deux rivieres.

(3) Strabon, liv. XIII, p. 610 et 611.

Chap. X. Princes de l'Asie mineure. Pl. XLIII.

à cette occasion qu'une colonie milésienne fonda Tios : Démosthene le bithynien paroît avoir cru qu'elle étoit plus ancienne, et que le nom de Tius n'étoit que le surnom d'un chef nommé Pataréus, qui, à la tête d'un parti ionien, s'étoit établi par la force dans la Paphlagonie[1], et à qui on avoit donné ce surnom, tiré du verbe τίω, *tio*, honorer, parcequ'il avoit établi avec beaucoup de soin les rites sacrés suivant lesquels on devoit honorer les Dieux. La ville de Tios, autrefois florissante, étoit la patrie de Philétere, souche des rois Attalides. Eumene II l'avoit cédée aux rois de Bithynie. Tios, au temps de Strabon, étoit en décadence : mais les médailles impériales frappées quelque temps après dans cette ville font conjecturer qu'elle avoit recouvré sous le gouvernement romain une partie de son ancienne prospérité.

N° 16.

La médaille gravée sous le n° 16 présente la tête d'un jeune homme ceinte d'un bandeau qu'on ne doit pas confondre avec le bandeau des rois. La légende, TEIOC, *Tius*, indique que cette tête représente le fondateur de la ville. Comme ce personnage appartient aux temps historiques, je n'ai pas cru devoir omettre son portrait, quoiqu'il ne soit probablement qu'idéal[2].

La légende du revers, TIANΩN[3] : (monnoie) *des Tiens*, fait connoître la ville qui a fait frapper cette médaille dont le type représente la déesse Némésis avec quelques uns de ses attributs,

(1) L'explication que je donne de ce fait, indiqué seulement par Etienne de Byzance, *loco citato*, me paroît la seule probable.

(2) *Description de médailles*, *etc.*, t. II, *Bithynie*, n° 481. M. Pellerin a publié le premier cette médaille; *rois*, pl. 22.

(3) Il n'est pas inutile de remarquer la différente orthographe par laquelle on a voulu exprimer la même prononciation, TEIOC du côté de la tête, TIANΩN sur le revers.

tels que la roue de la Fortune et une corne d'abondance. Cette divinité étoit très révérée parmi les Ioniens, et particulièrement à Smyrne. L'arbre qu'on voit sur la droite du type pourroit désigner quelque bosquet consacré à Némésis dans les environs de Tios.

La fabrique de la médaille appartient au IIe ou au IIIe siecle de l'ere vulgaire.

§. 3. DOCIMUS.

Diodore paroît distinguer deux Macédoniens de ce nom : le premier, qui avoit été un des capitaines d'Alexandre, ayant pris le parti de Perdiccas, fut vaincu et fait prisonnier par Antigonus; et ayant tenté vainement de s'échapper, il devint prisonnier de Stratonice, femme d'Antigonus, sous des conditions qu'on ne crut pas devoir observer[1]. L'autre Docimus étoit un des généraux d'Antigonus; il passa par trahison dans le parti de Lysimaque, auquel il livra les trésors dont Antigonus lui avoit confié la garde[2]. Lysimaque le laissa gouverner la Phrygie; et ce fut du nom de Docimus qu'une petite ville de cette contrée fut appelée *Dociméa*, ou plutôt *Dociméum*[3]. Les carrieres d'un

(1) Diodore de Sicile, liv. XVIII, §. 45, et liv. XIX, §. 16.

(2) Diodore, liv. XIX, §. 75, et liv. XX, §. 107; Pausanias, liv. I, c. 8. Ce dernier, en faisant mention de Docimus comme d'un général au service d'Antigonus, donne à entendre qu'il ne le croyoit pas le même que le capitaine qui avoit servi sous Alexandre.

(3) Strabon, liv. XII, pag. 577, où le géographe indique les carrieres de ce beau marbre, qui fut appelé marbre dociméen, marbre de Synnade, et en général marbre phrygien. Docimus, comme il paroît par le dernier passage de Diodore, étoit gouverneur de la ville de Synnade lors de sa défection en faveur de Lysimaque. Il est probable que ce fut lui qui commença à mettre ces carrieres en valeur, ainsi que le nom du marbre appelé dociméen, et celui du village bâti auprès de ces carrieres, peuvent le faire conjecturer. Le luxe des

Chap. X. Princes de l'Asie mineure. Pl. XLIII.

marbre également précieux par la grandeur des blocs, par la finesse du grain, et par la variété des couleurs, rendirent ce lieu célebre et florissant du temps des Romains.

N° 17. C'est sous les empereurs que la ville de Dociméum fit frapper la médaille gravée sous le n° 17 de cette planche. On y voit d'un côté la tête de Docimus couronnée de laurier, et désignée par la légende ΔΟΚΙΜΟϹ, *Docimus :* le revers, qui porte le nom ΔΟΚΙΜΕΩΝ, *des Dociméens*, présente la figure en pied d'Esculape, dont le culte étoit extrêmement répandu dans le royaume de Pergame et dans toute la Phrygie[1]. Ainsi les Dociméens ont consacré par cette médaille la mémoire d'un guerrier auquel ils devoient l'existence de leur ville, et vraisemblablement aussi la découverte et l'exploitation des précieuses carrieres qui étoient la source de leurs richesses.

§. 4. NICIAS, TYRAN DE COS.

Strabon est le seul qui nous apprenne qu'un certain Nicias, son contemporain, s'étoit rendu le maître de l'île de Cos. Il ajoute qu'un musicien nommé Théomnestus étoit le chef d'un parti contraire à celui de Nicias[2].

Romains fit de ce village une ville considérable. Au reste, ce que Strabon avance sur les grands blocs de marbre qu'on en tiroit est prouvé par les colonnes qu'on voit à Rome, dans les basiliques de Saint-Paul et de Saint-Laurent, et par celles d'une dimension encore plus considérable qui ornent l'intérieur du panthéon d'Agrippa, et auxquelles on a donné une teinte jaune à l'encaustique pour qu'elles pussent faire pendant aux grandes colonnes de marbre numidique ou de *jaune antique*, de pareille grandeur, qui sont placées dans ce temple.

(1) Pellerin a publié cette médaille, mais le dessin qu'il en donne est peu fidele (*Recueil*, t. II, pl. 44).

(2) Strabon, liv. XIV, p. 657. Καθ' ἡμᾶς

Chap. X.
Princes de l'Asie mineure.
Pl. XLIII.
N° 18.

La médaille que j'ai fait dessiner sous le n° 18 de cette planche a été frappée à Cos[1], ainsi que l'indique la légende ΔΙΟΦΑΝΤΟΣ ΚΩΙΩΝ, *Diophante* (magistrat) *des citoyens de Cos*, qu'on lit autour de la tête d'Esculape, divinité principale de cette île. La tête, avec un peu de barbe et une couronne formée d'une branche de quelque arbrisseau, ne ressemble à aucune tête connue : la légende ΝΙΚΙΑΣ, *Nicias*, me fait conjecturer que cette tête est son portrait. Eckhel a cru y voir celui d'Octave[2] : plusieurs raisons m'empêchent d'adopter son opinion.

La ville de Cos n'a pu faire frapper des médailles en l'honneur d'Auguste seul qu'après la bataille d'Actium : les îles de la mer Egée étoient jusqu'à cette époque sous la domination de Marc-Antoine ; mais Auguste avoit cessé de porter la barbe quelques années avant cette célebre journée, ainsi qu'on l'a prouvé par l'autorité de Dion et par le témoignage des médailles[3]. La tête dont il s'agit n'est donc pas celle d'Auguste ; d'ailleurs les traits de la physionomie different entièrement des portraits de ce prince, et annoncent un personnage bien plus âgé qu'Octave ne l'étoit lorsque, suivant l'usage de la jeunesse romaine, il ne

Νικίας ὁ κατατυραννήσας Κώων. Casaubon a pensé que ce Théomnestus étoit le même dont Plutarque a fait mention (*Bruto*, pag. 994, E.), et qui jouissoit des bonnes graces de Marcus Brutus. Mais cette conjecture est peu probable. Le Théomnestus de Plutarque étoit un philosophe qui professoit à Athenes la doctrine de l'Académie: le Théomnestus de Strabon étoit un fameux joueur d'instruments à cordes, demeurant à Cos (ψάλτης ἐν ὀνόματι). Il n'y a de commun entre les deux Théomnestus que le nom et l'époque à laquelle ils ont vécu.

(1) Cette médaille, de la plus parfaite conservation, étoit dans le cabinet de M. Millingen, hollandais, connoisseur habile.

(2) Eckhel, D. N., t. II, p. 601.

(3) Dion, liv. XLVIII, §. 34 ; Eckhel, D. N., tom VI, pag. 76. Après la bataille de Philippes, tout l'Orient fut le partage de Marc-Antoine (Suétone, *Octav.*, 13 ; Plutarque, *Antonio*, pag. 925).

Chap. X. Princes de l'Asie mineure. Pl. XLIII.

se faisoit point couper la barbe. On a démontré l'absurdité de l'opinion de ceux qui attribuent ce portrait à Lépide[1]. Il ne seroit pas plus raisonnable de vouloir y reconnoître Marc-Antoine. Les portraits de ce triumvir nous l'offrent avec la barbe tant qu'il n'eut pas vengé la mort de César son bienfaiteur par le sang des meurtriers de ce grand homme[2]. Mais l'île de Cos ne reconnut l'autorité d'Antoine qu'après la défaite et la mort de Cassius et de Brutus, sous le pouvoir desquels elle s'étoit rangée, ainsi que les autres villes et les îles voisines de l'Asie. Rien ne s'oppose au contraire à ce que nous attribuions ce portrait à Nicias, puisque son nom est gravé, au nominatif, à côté de la tête, et que le nom du magistrat qui a fait frapper la médaille se trouve dans la légende du revers.

La couronne dont il est orné est probablement celle qui appartenoit aux présidents des jeux solennels, ou qui distinguoit à Cos les prêtres de quelque divinité. Nous avons vu que les hommes qui s'arrogeoient l'autorité suprême ne manquoient pas de chercher à inspirer de la vénération aux peuples par cette décoration religieuse[3]. On ne doit point être surpris qu'à cette époque Nicias ait osé faire graver son portrait sur la monnoie. Depuis la mort de César on s'étoit beaucoup relâché sur les scrupules qui avoient régné à cet égard dans les temps antérieurs : Marcus Brutus lui-même faisoit frapper le sien sur la monnoie; Labiénus, transfuge romain, avoit suivi le même exemple; et Gnéus Domitius Ahénobarbus, qui, dans la guerre civile avoit le commandement d'une flotte, a fait graver sa tête

(1) Eckhel, D. N., tom. II, p. 601.

(2) Eckhel, D. N., t. VI, p. 36 et 37, où il ne laisse rien à desirer sur cette particularité.

(3) Voyez la note qui se trouve à la fin du chapitre Ier de cette IIe partie, et le §. 1 du chapitre IX, page 201.

sur des médailles d'or qui portent une légende latine, et qui devoient avoir cours comme monnoie romaine[1].

Chap. X. Princes de l'Asie mineure. Pl. XLIII.

(1) Nous parlerons de ces médailles et de ces portraits dans la Ire partie de l'*Iconographie romaine*, où, à l'occasion d'une médaille de Cicéron, nous serons obligés d'examiner l'opinion de ces numismatistes, qui regardent quelques portraits d'hommes illustres, gravés avec leurs noms sur les médailles, comme des portraits sans nom des empereurs romains qui régnoient à l'époque où ces médailles ont été frappées.

CHAPITRE XI.

ROIS DE CAPPADOCE.

Chap. XI. Rois de Cappadoce. Pl. XLIV.

Cette vaste région qui unit l'Asie mineure à la grande Asie, étoit gouvernée, sous les rois de Perse, par des satrapes qui se vantoient, ainsi que ceux de Pont, de descendre de l'un des sept concurrents au trône de Cyrus, et d'être issus comme lui du sang des Achéménides[1]. On prétend qu'en considération des

(1) Diodore, dans un extrait du livre XXXI, tiré de la *Bibliotheque* de Photius, et inséré dans l'édition de cet historien par Wesseling, tom. II, p. 517, nous a donné, sur l'histoire des rois de Cappadoce, des notions qu'on chercheroit en vain par-tout ailleurs. L'abbé Belley a fait de savantes recherches sur la dynastie des Ariarathes, relativement à quelques médailles de la ville de Mazaca, appelée postérieurement Eusebie et Césarée; et sur la dynastie des Ariobarzanes, à l'occasion d'une inscription grecque dont on avoit envoyé la copie d'Athenes. On trouve des extraits des recherches sur les Ariarathes dans le vol. XL, p. 129; et sur les Ariobarzanes, dans le vol. XXIII, p. 189 de l'*Hist. de l'Acad. des inscriptions et bell. lett.* Quant à la prétention que les Ariarathes avoient d'être issus du sang de Cyrus, elle ne paroît pas s'accorder avec ce que dit Cornelius Nepos de Datamès, si ce guerrier étoit, comme on l'a cru, un des ancêtres des satrapes cappadociens. Suivant cet historien, Datamès n'étoit qu'un barbare, fils d'un pere carien; son origine n'avoit rien de commun avec les Perses (*Datame*, chap. 1). Mais on peut croire que le Datamès capitaine dont parlent Aristote (*Oecon.*, l. II), Polyen (l. VII, c. 21), Cornelius Nepos, et Diodore de Sicile (l. XV), n'est pas le même que le Datamès un des ancêtres des rois de Cappadoce, dont parle le même Diodore dans les *Excerpta*, quoiqu'ils aient eu l'un et l'autre de la réputation comme guerriers, et qu'ils aient été gouverneurs de la même province. En effet, le Datamès fils d'un Carien mourut, suivant Diodore lui-même, par une trahison; le Datamès Achéménide périt dans une bataille.

services rendus par eux à la monarchie, ils avoient obtenu du grand roi la prérogative d'être regardés comme des princes souverains, et non comme de simples gouverneurs héréditaires de cette province. Il paroît cependant que, du temps de la conquête d'Alexandre, les Macédoniens ne reconnoissoient pas ces droits, puisqu'ils punirent comme rebelle Ariarathe, qui refusa de céder à Eumene le gouvernement de la Cappadoce[1]. Ce qui est plus certain, c'est que les descendants de ce malheureux satrape surent reprendre sa place, chasser les Macédoniens qui n'étoient pas en force dans ces contrées, et fonder une dynastie qui régna sans interruption sur la Cappadoce pendant le cours de cent soixante années[2].

§. 1. ARIARATHE IV.

Ce prince étoit le petit-fils d'un autre Ariarathe qui avoit délivré la Cappadoce du joug des Macédoniens. Son pere, Ariamnès[3], s'étoit allié avec les Séleucides, en donnant sa fille pour épouse à Antiochus Hiérax, et en faisant épouser à son fils Ariarathe, une sœur de ce même Antiochus[4]. Ariarathe IV, à sa mort, laissa le trône à un fils qu'il avoit eu de ce mariage, et qui fut nommé Ariarathe V[5].

(1) Perdicas fit crucifier cet Ariarathe: Les chefs macédoniens soumettoient les satrapes désobéissants aux mêmes supplices que le roi de Perse, leur ancien maître, leur auroit infligés.

(2) C'est le calcul du Syncelle (*Chronographie*, pag. 219), qui répond très bien aux époques données par l'histoire romaine et par les médailles de cette dynastie.

(3) Ce nom, différemment altéré, est devenu *Artamnès*, *Ariamene*, et enfin *Artamene*.

(4) Diodore, *loc. cit.*; Justin, l. XXVII, c. 3.

(5) Nous avons suivi, dans la désignation des différents Ariarathe, le nombre adopté par les historiens modernes, qui eux-mêmes ont pris pour fondement de

Chap. XI. Rois de Cappadoce. Pl. XLIV. N° 1.

Le médaillon d'argent gravé sous le n° 1 de cette planche présente d'un côté le buste d'Ariarathe IV, dont la tête est ceinte du bandeau royal. Ce prince paroît âgé, et sa bouche est entr'ouverte, dans l'attitude d'un homme qui parle : nous avons remarqué cette particularité sur les portraits de quelques rois de Pont qui se vantoient d'avoir la même origine, et qui régnoient sur un pays limitrophe[1].

Le revers ressemble à celui des tétradrachmes de Lysimaque. Minerve assise en forme le type ; et la légende porte le nom *du roi Ariarathe*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΑΡΑΘΟΥ[2].

Il est plus vraisemblable que cette médaille appartient à Ariarathe IV, qu'à Ariarathe III son aïeul. Ariarathe IV, mieux affermi sur le trône et allié à la dynastie des Séleucides, étoit plus que lui dans la situation d'imiter les usages des princes macédoniens. J'ajoute qu'en comparant le médaillon dont il s'agit avec les médailles grecques des successeurs d'Ariarathe IV, on acquiert presque la certitude que ce médaillon ne peut appartenir à un Ariarathe plus ancien que ce prince : et d'un autre côté la simplicité de la légende, et l'absence de toute épithete ne permettent de l'attribuer à aucun des quatre autres princes du même nom qui lui ont succédé, et qui sont tous distingués par une épithete ou un surnom relatif à quelque circonstance particuliere de leur vie.

leur calcul la prétendue indépendance de cette famille du temps des rois perses. Si on vouloit compter les rois de Cappadoce à partir du moment où les chefs de cette contrée s'affranchirent du joug macédonien, Ariarathe IV ne seroit qu'Ariarathe II, etc.

(1) Pl. 42, n° 2 et 5.

(2) On voit dans le champ de la médaille une chouette placée au-dessus d'une grappe de raisin, un monogramme, et la lettre Δ (Pellerin, *rois*, pl. 20). Ce type, comme nous l'avons vu, étoit dans le même temps usité sur les monnoies des rois de Pergame.

§. 2. ARIARATHE V EUSEBES, OU LE PIEUX.

Il monta sur le trône à la mort de son pere, et étant encore dans l'enfance. Lorsqu'il fut parvenu à la jeunesse, il renouvela l'alliance de sa famille avec les Séleucides en épousant Antiochis, fille d'Antiochus-le-Grand. Ce mariage causa de grands malheurs à la Cappadoce : il entraîna Ariarathe dans une ligue contre les Romains, qui manqua de lui coûter la couronne; il fut, après sa mort, le germe d'une guerre civile et des troubles auxquels sa famille fut en proie. La reine, n'ayant pas d'enfants, feignit deux fois d'être enceinte, et donna au trône deux héritiers supposés. Dans la suite, devenue féconde, et ne voulant pas priver son véritable fils de la pourpre, elle révéla au roi ce qui s'étoit passé. On prit soin des princes supposés, et on fit ce qui étoit nécessaire pour assurer la succession à l'héritier légitime. Lorsque celui-ci fut parvenu à un certain âge, son pere voulut abdiquer la couronne, et la poser sur sa tête : mais le jeune prince s'y opposa; et cette preuve d'amour filial l'a rendu recommandable à la postérité. Ariarathe V mourut après un long regne, l'an 166 avant J.-C[1].

J'ai fait graver sous les n° 2 et 3 de cette planche deux médailles d'argent d'Ariarathe V; la premiere nous le présente encore enfant. Minerve, qui dans le tétradrachme d'Ariarathe IV étoit assise, est debout sur la médaille d'Ariarathe V; elle tient dans sa main droite une petite figure de la Victoire, la pique N° 2 et 3.

(1) J'ai suivi les époques indiquées par l'abbé Belley. Celle-ci me paroît appuyée par le fragment CIX de Polybe (*Excerpta legationum*).

Chap. XI.
Rois
de Cappadoce.
Pl. XLIV.

est dans sa main gauche, le bouclier à ses pieds. La légende porte ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΑΡΑΘΟΥ ΕΥΣΕΒΟΥΣ, *du roi Ariarathe Eusebès* (ou le pieux); on voit dans le champ des caracteres isolés : au bas de l'exergue la lettre B servant de chiffre, marque la seconde année de son regne.

La médaille du n° 3 donne la même effigie; mais les formes annoncent un âge plus mûr. La date, ΓΛ, 33, marquée sur le revers qui d'ailleurs présente le même type, la même légende, et des caracteres isolés, justifie ce changement; c'est l'année trente-trois du regne d'Ariarathe : cette médaille a donc été frappée trente-un ans après celle du n° 2.

L'abbé Belley attribuoit à Ariarathe V les médailles qui portent l'épithete *Eusebès* (ou le pieux) : mais Eckhel a observé que l'opinion de cet académicien étoit dénuée de preuves.[1] Je vais tâcher de suppléer à ce défaut.

D'abord Ariarathe V monta sur le trône étant encore enfant[2], ainsi que nous l'apprenons de Diodore : sur la médaille du n° 2 on voit la tête d'un roi qui est dans un âge fort tendre, et la légende offre les noms d'Ariarathe Eusebès; il est donc vraisemblable, ainsi que l'académicien l'a pensé, que ce titre désigne Ariarathe V.

En second lieu, dans l'histoire des Ariarathe, il n'en existe que deux dont le regne se soit prolongé au-delà de trente années, et auquel par conséquent puisse convenir l'époque marquée sur la médaille du n° 3. Ces deux princes sont Ariarathe V et Aria-

(1) D. N., tom. III, pag. 197.

(2) Νηπίῳ παντελῶς ὄντι τὴν ἡλικίαν (Diod., *loc. cit.*, pag. 518). *Cappadociæ regnum Ariarathi puero admodum pater ipse tradiderat* (Justin, liv. XXIX, c. 1). Il paroît par Polybe (liv. IV, c. 2), que l'avènement d'Ariarathe V au trône eut lieu vers l'an 220 avant J.-C. Il dut par conséquent régner pendant plus de cinquante années.

rathe VI son fils[1] : mais Ariarathe VI étoit distingué par le titre de *Philopator ;* et sur les médailles d'Ariarathe Philopator la physionomie du roi differe entièrement de celle qui est empreinte sur la médaille que nous examinons ici. Ces raisons, et particulièrement la derniere, me paroissent suffisantes pour faire regarder l'opinion de l'abbé Belley comme la seule véritable, et pour démontrer que l'Ariarathe Eusebès de ces médailles ne peut être qu'Ariarathe V[2].

Chap. XI. Rois de Cappadoce. Pl. XLIV.

(1) Ariarathe V mourut, comme nous l'avons vu ci-dessus, l'an 166 avant l'ere chrétienne. Ariarathe VI, son fils, mourut à la guerre contre Aristonicus, l'an 132 avant la même ere : il avoit donc régné trente-quatre ans. Mais depuis l'an 132 jusqu'à l'an 91, époque à laquelle Ariobarzane régnoit sur la Cappadoce, il ne reste qu'un espace de quarante années qu'il faut distribuer entre Ariarathe VII, Ariarathe VIII, Ariarathe IX, et une autre période pendant laquelle Mithridate et Nicomede II gouvernerent ce royaume sous le nom de quelques princes supposés, ou sous leur propre nom. Mais les médailles d'Ariarathe Epiphane prouvent qu'il a régné du moins pendant quinze ans; celles d'Ariarathe Philométor, qui, sans contredit, étoit un des deux derniers, nous présentent l'époque de l'an 11e, IA, de son regne : il ne reste donc plus d'espace où placer un regne de trente-trois ans, tel qu'il est prouvé par les médailles d'Ariarathe Eusebès. Cet Ariarathe n'a donc pu régner après la mort d'Ariarathe VI; et nous voyons dans le texte qu'il ne peut être non plus Ariarathe VI lui-même.

(2) Il faut cependant observer que plusieurs médailles d'Ariarathe VI, son successeur, qui avoit pris les titres d'Eusebès et de Philopator, ne portent souvent que le premier surnom d'Eusebès : alors on ne peut distinguer les deux Ariarathe que par la différence de leurs physionomies. On doit attribuer au fils ou à Philopator les médailles où la tête ressemble à l'effigie gravée sur les monnoies dans lesquelles ce roi prend les deux titres qui le caractérisent; et on donnera à Ariarathe V, son pere, celles qui présenteront une autre physionomie. Il convient aussi d'observer, à l'égard des titres d'Eusebès et d'Epiphane, qu'on pourroit presque taxer d'anachronisme l'opinion de ceux qui attribueroient ce dernier titre à Ariarathe V : car alors il faudroit supposer que le surnom d'Epiphane, qui signifie *dieu présent*, surnom donné pour la premiere fois par les Egyptiens à Ptolémée V, avoit déja été pris par un roi plus ancien qui n'avoit qu'une puissance très limitée, bien inférieure à celle des rois d'Egypte et de Syrie, et dont l'histoire ne nous a transmis aucun fait qui indique un caractere ambitieux et hautain. Au contraire, si l'on donne le titre d'Epiphane à Ariarathe VII, à l'époque où il vivoit, ce surnom, ayant déja été porté par plusieurs autres rois, n'annonce plus autant d'orgueil; et, ce qui est plus remarquable, il avoit été pris par Nicomede II,

Chap. XI.
Rois
de Cappadoce.
Pl. XLIV.

§. 3. ARIARATHE VI PHILOPATOR.

Elevé dans l'amitié et sous la protection de Rome, tous les soins d'Ariarathe VI, lorsqu'il parvint à un trône sur lequel il n'avoit point voulu s'asseoir avant le temps, furent de s'attacher aux alliés de la république, et d'éviter toute liaison avec les princes qu'elle ne comptoit pas au nombre de ses amis. C'est ainsi qu'il refusa d'épouser sa cousine, que Démétrius Ier, roi de Syrie, lui offroit en mariage. Mais celui-ci, pour venger l'affront fait à sa sœur, profita des germes de discorde qui existoient dans la famille royale de Cappadoce : il embrassa le parti d'Olopherne, frere supposé d'Ariarathe VI, et l'aida à se mettre en possession de la couronne qu'il revendiquoit en qualité de frere aîné d'Ariarathe[1]. Le roi de Cappadoce fut chassé de son royaume; les secours qu'il avoit lieu d'espérer de Rome furent paralysés par les intrigues et par l'argent du roi de Syrie; et ce ne fut que par ses propres forces et par celles de son beau-frere le roi de Pergame qu'il recouvra ses états[2]. Son regne fut de longue durée; son amour pour la philosophie et pour les lettres

roi de Bithynie, prince voisin et contemporain d'Ariarathe VII. Il n'en est pas de même du titre d'Eusebès porté par Ariarathe V : on peut le comparer aux titres d'Evergete et de Soter, que les peuples donnoient déja à leurs rois à une époque antérieure à celle d'Ariarathe V (voyez le décret des Sigéens sous Antiochus Ier Soter, dans les *Antiquit. asiat.* de Chishull, pag. 50) : il est même le plus modeste de ces trois titres, ne pouvant se rapporter qu'à la religion du prince ou à ses vertus domestiques. Ainsi le surnom d'Eusebès (ou le pieux) fut conservé par son successeur Ariarathe VI, qui l'ajouta à celui de Philopator.

(1) Justin paroît avoir cru qu'Olopherne ou Oropherne étoit en effet le véritable fils d'Ariarathe V et d'Antiochis (liv. XXXV, c. 1); mais ce compilateur se montre souvent dépourvu de critique.

(2) Polybe, *Excerpt. leg.*, n° 126, et *Excerpt. de virt. et vit.*, pag. 1468 de l'édition de Gronovius: voyez l'abbé Sevin, *Recherches sur les rois de Pergame*, IIIe part., p. 293 du tome XII des *Mém.*

et son instruction peu commune firent de son palais l'asile des talents, et répandirent les lumieres et le goût dans les villes de la Cappadoce. Chap. XI. Rois de Cappadoce. Pl. XLIV.

Ariarathe VI marcha comme allié des Romains dans la guerre contre Aristonicus, et y perdit la vie l'an 132 avant J.-C.

Le tétradrachme ou médaillon d'argent gravé sous le n° 4 de cette planche nous présente l'effigie d'Ariarathe VI. La légende du revers, qui porte le nom *du roi Ariarathe Eusebès* (ou le pieux) *Philopator* (qui chérit son pere), ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΑΡΑΘΟΥ ΕΥΣΕΒΟΥΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ, assure à Ariarathe VI Philopator ce médaillon du cabinet impérial, qu'on peut regarder comme unique. Les historiens distinguent ce prince par cette honorable épithete[1]. N° 4.

Ce précieux monument numismatique étoit inédit jusqu'à ce moment, aucun antiquaire, à ce que je sache, n'ayant fait mention d'une médaille d'Ariarathe Philopator. Le type du revers est le même que celui des médailles de son pere et de ses successeurs : sa physionomie est facile à distinguer de celle des autres princes du même nom, par le renflement des joues et du dessous du menton.

Ce caractere me fait reconnoître Ariarathe VI dans la médaille gravée sous le n° 5, quoique la légende du revers ne présente que le nom et le titre *du roi Ariarathe Eusebès*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΑΡΑΘΟΥ ΕΥΣΕΒΟΥΣ. Un coup-d'œil jeté sur les médailles N° 5.

de l'Acad. des belles-lettres, où cet académicien donne la préférence au récit de Polybe sur ceux de Tite-Live et d'Appien.

(1) Diodore, *loc. cit.*, pag. 518; et plus expressément dans les *Excerpta de virt. et vit.*, page 584: ὁ φιλοπάτωρ κληθεὶς Ἀριαράθης.

Chap. XI. Rois de Cappadoce. Pl. XLIV.

de cette planche suffit pour s'assurer que le portrait gravé sur la médaille que nous examinons est celui d'Ariarathe VI, et non celui d'Ariarathe V, quoique ce dernier porte sur les médailles des n° 2 et 3 le même titre qu'on lit sur la médaille du n° 5. Les antiquaires n'ignorent pas que la légende des monnoies des rois n'offre quelquefois qu'une partie de leurs noms; ainsi l'absence du surnom de Philopator ne doit pas empêcher de reconnoître Ariarathe VI sur cette médaille, qui présente le même portrait que celui qu'on voit gravé au n° 4.

La petite médaille est postérieure d'une année au médaillon: celui-ci est de l'an 3, Γ, l'autre de l'an 4, Δ, de ce regne[1].

§. 4. ARIARATHE VII EPIPHANE.

Le sang d'Ariarathe VI versé pour les intérêts de Rome valut à ses successeurs une augmentation de territoire; la Lycaonie avec une partie de la Cilicie furent réunies au royaume de Cappadoce[2]. On ignore si l'intention du sénat étoit de partager le royaume entre plusieurs princes choisis dans la nombreuse postérité que laissoit Ariarathe Philopator: mais la reine, qui

(1) Toutes les médailles des rois de Cappadoce que j'ai fait graver sur cette planche appartiennent au cabinet de la bibliotheque impériale; je ne puis citer la *Description*, *etc.*, pour les indiquer avec plus de précision, parceque la continuation de cet utile ouvrage n'a pas encore été publiée par M. Mionnet. Cependant je lui ai communiqué les idées que j'expose ici sur l'ordre à donner à cette suite, et sur les surnoms qui caractérisent les différents Ariarathe. Le médaillon d'Ariarathe VI, avec le titre de Philopator, détruit l'opinion de l'abbé Belley, qui croyoit que le surnom d'Epiphane pouvoit être celui qui distinguoit Ariarathe VI des autres Ariarathe. Ce tétradrachme, outre l'époque Γ dans l'exergue, présente un Σ gravé dans le champ; la petite médaille est marquée d'un monogramme.

(2) Justin, liv. XXXVII, ch. 1.

Chap. XI. Rois de Cappadoce. Pl. XLIV.

s'étoit saisie de la régence, plus marâtre que mere envers ses propres fils, par une atrocité inouie, en immola cinq à son ambition de régner. Le peuple vengea sur elle leur mort, et plaça sur le trône le sixieme fils, qui fut Ariarathe VII, surnommé Epiphane. Le jeune prince, pour assurer la paix à ses sujets, épousa Laodice, fille de Mithridate V et sœur du grand Mithridate. Ces liens ne purent le garantir des embûches de son beaufrere : celui-ci, sacrifiant tout à ses projets d'agrandissement, gagna Gordius, un des courtisans du roi de Cappadoce, qui ne tarda pas à assassiner son maître[1].

N° 6.

La médaille d'argent gravée sous le n° 6, appartient à ce prince, ainsi qu'on le voit par la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΑΡΑΘΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ, *du roi Ariarathe Epiphane.* Ce surnom, que nous avons expliqué dans les remarques au §. 2, ne peut désigner qu'Ariarathe VII[2]. En effet Nicomede II, roi de Bithynie, son contemporain, portoit le même titre qui, depuis Antiochus IV, étoit devenu très commun chez les princes de l'Orient. Le chiffre ς, qu'on remarque dans l'exergue, indique l'an 6e du regne d'Ariarathe VII. On trouve des médailles d'Ariarathe Epiphane frappées l'an 15 de son regne[3]. Nous pouvons conclure

(1) Justin, liv. XXXVIII, ch. 1.

(2) Nous avons prouvé dans ce même chapitre qu'Ariarathe VII n'a pu régner trente-trois ans, et que par conséquent on ne peut pas lui attribuer les médailles d'Ariarathe Eusebès, sur lesquelles on trouve cette date; nous savons que le titre de Philopator a dû distinguer Ariarathe VI; l'histoire même prouve que le titre de Philométor ne peut convenir à Ariarathe VII, et que les années 6, 13, et 15, qu'on trouve marquées sur les médailles d'Ariarathe Epiphane, ne s'accordent pas avec la courte durée du regne d'Ariarathe IX. Il ne reste donc qu'Ariarathe VII auquel on puisse attribuer les médailles qui portent les noms d'Ariarathe Epiphane, et sur lesquelles on trouve marquées la treizieme et la quinzieme année de son regne.

(3) Sestini, *Descript. num.*, p. 490.

Chap. XI. Rois de Cappadoce. Pl. XLIV.

de cette derniere date qu'il ne termina sa vie qu'après l'an 117 avant J.-C.

§. 5. ARIARATHE VIII PHILOMETOR.

A la mort d'Ariarathe VII ses deux enfants demeurerent sous la tutele de Laodice sa veuve. Ariarathe VIII l'aîné commença à régner sous les auspices de la reine; et c'est sans doute de cette circonstance, qu'à l'exemple de plusieurs autres princes il prit le titre de *Philométor,* qui désigne la tendresse d'un fils pour sa mere[1]. Nous avons lieu de croire que Laodice étoit digne de ce témoignage d'amour et de reconnoissance, puisque, loin de se prêter aux vues intéressées de son frere Mithridate qui desiroit ardemment la Cappadoce, elle voulut assurer un protecteur et un allié à son fils en épousant Nicomede II, roi de Bithynie. Elle poursuivit avec vigueur l'assassin de son mari, et le contraignit à chercher son salut hors de la Cappadoce. Des armées levées dans le royaume y auroient établi solidement la puissance du jeune Ariarathe, si le roi de Pont n'eût pas employé contre lui la trahison; il invita son neveu à une entrevue, et il le massacra de sa main : mais il n'eut que la honte d'avoir commis un crime inutile; la Cappadoce échappa une seconde fois à ses projets ambitieux.

N° 7 et 8. Les deux médailles d'argent gravées sous les n° 7 et 8 de cette planche nous présentent l'effigie *du roi Ariarathe Philométor,* et on lit sur l'une et sur l'autre, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΑΡΑΘΟΥ

(1) Par exemple, Ptolémée VI, roi d'Egypte; Antiochus VIII, roi de Syrie; et Attale III, roi de Pergame.

ΦΙΛΟΜΗΤΟΡΟΣ. La médaille n° 7 porte la date de l'an 8, H; et celle n° 8, de l'an 11, IA, du regne d'Ariarathe VIII. Cette derniere nous assure qu'Ariarathe Philométor a survécu à son pere au moins de onze années : sa mort n'a donc pu arriver plutôt que l'an 106 avant l'ere chrétienne[1]. Chap. XI. Rois de Cappadoce. Pl. XLIV.

(1) Les chronologistes modernes paroissent se tromper lorsqu'ils different cet évènement jusqu'à l'an de Rome 661, ou 93 avant J.-C. (v. Eckhel, D. N., t. III, p. 198). Ariobarzane Ier, suivant les calculs de l'abbé Belley, fut élu roi de Cappadoce en 91 (voyez ses *Recherches* dans le XXIIIe volume de l'*Hist. de l'Acad. des belles-lettres*, p. 190), et probablement encore plutôt, ainsi que nous le verrons au §. suivant. Mais, entre le massacre d'Ariarathe VIII Philométor et l'avènement d'Ariobarzane Ier, il y eut lieu à plusieurs évènements, tels que l'invasion de la Cappadoce par Mithridate, la révolte des peuples contre l'injuste gouvernement de ses ministres; l'élévation et la défaite d'Ariarathe IX; l'occupation du royaume de Cappadoce par un feint Ariarathe supposé par Nicomede II, et, peu après, l'occupation du même royaume par un fils de Mithridate; enfin l'évacuation de la Cappadoce, ordonnée par les Romains qui l'avoient déclarée libre, le recours des peuples à Rome pour obtenir d'être gouvernés par un roi, et le choix qu'ils firent d'Ariobarzane. Tous ces évènements n'ont pu se passer dans l'espace de deux années. D'ailleurs Nicomede II, qui avoit épousé la mere d'Ariarathe Philométor, étoit vivant lorsque ce prince perdit la vie, et même après la mort d'Ariarathe IX, frere cadet d'Ariarathe VIII, puisqu'il tenta de substituer à leur place un feint Ariarathe : mais nous avons vu que Nicomede II cessa de vivre vers l'année 97 avant l'ere chrétienne (partie IIe, chapitre VIII, §. 4). Suivant ce calcul, la mort d'Ariarathe VIII n'a pu arriver plus tard que l'an 98 avant la même ere. D'un autre côté l'année de la mort d'Ariarathe VI, dans la guerre contre Aristonicus, est fixée par l'histoire romaine à l'an 132. Les médailles d'Ariarathe Epiphane portent la quinzieme année de son regne, et celles d'Ariarathe Philométor la onzieme. Ces vingt-six années avanceroient la fin d'Ariarathe Philométor à l'an 106 avant J.-C. Mais rien ne prouve que la quinzieme année d'Ariarathe VII et la onzieme d'Ariarathe VIII soient les dernieres de leur regne. L'époque de la mort d'Ariarathe VIII doit par conséquent être placée entre l'an 106 et l'an 98 avant l'ere chrétienne. Cela étant prouvé, si nous supposons que la défaite d'Ariarathe IX est arrivée deux années plus tard que la mort de son frere, la date la plus ancienne qu'on devroit assigner à cet évènement seroit l'an 104 avant J.-C.; et si nous ajoutons à cette époque les cent soixante années assignées par le Syncelle à la durée des sept rois de cette dynastie, nous remonterons à l'an 264 avant J.-C. Cependant la défaite d'Amyntas, général de Séleucus Ier, et l'indépendance de la Cappadoce, datent de l'an 281. On peut supposer que le chronologiste

Chap. XI.
Rois
de Cappadoce.
Pl. XLIV.

§. 6. ARIOBARZANE Ier PHILOROMÉUS, OU L'AMI DES ROMAINS.

Ariarathe IX eut à peine succédé à son frere, qu'il cessa de régner et de vivre. Nicomede voulut tenter de retenir la Bithynie en faisant paroître un troisieme fils d'Ariarathe VII; et la reine Laodice accréditoit l'imposture : de l'autre côté, Gordius, le meurtrier d'Ariarathe Epiphane, étoit rentré dans la Cappadoce avec l'appui de Mithridate, et il la gouvernoit en son nom.

Les Romains ne souffrirent pas long-temps ces usurpations : ils avoient déclaré libres les peuples de la Cappadoce, et vouloient qu'ils se gouvernassent eux-mêmes : mais ces peuples n'aimoient que le gouvernement monarchique. Rome leur ayant permis de se choisir un maître, leur choix tomba sur Ariobarzane; et ce prince fut la souche d'une seconde dynastie qui régna sur la Cappadoce pendant trois générations, et lui donna quatre rois[1]. Mithridate ne laissa pas ce nouveau monarque

n'avoit compté le commencement du regne de cette dynastie qu'à partir de l'époque où Ariarathe III fit sa paix avec Antiochus Soter, et fut reconnu pour roi par les Séleucides. On conçoit que cet évènement a pu arriver quelques années plus tard. Il est même très possible qu'on ait commencé cette période à la mort d'Antiochus Ier, qui, tant qu'il vécut, fut toujours en guerre pour soumettre les peuples assujettis auparavant à la monarchie de son pere : alors les cent soixante années comptées depuis la mort d'Antiochus Ier, arrivée en 262, donneroient l'an 102 environ avant l'ere chrétienne, époque de l'expulsion de la Cappadoce d'Ariarathe IX, frere cadet d'Ariarathe VIII Philométor, et l'an 104 pour l'attentat de Mithridate contre ce dernier.

(1) Strabon, liv. XII, pag. 540; Justin, l. XXXVIII, c. 2. L'abbé Belley a répandu une grande lumiere sur l'histoire de cette seconde race par ses observations sur une inscription trouvée à Athenes, et composée en l'honneur d'Ariobarzane II. De nouveaux éclaircissements sont dus à une autre inscription que le P. Corsini a publiée à Florence, et qui étoit gravée en l'honneur d'Ariobarzane III (*Hist. de l'Acad. des belles-lettres*, t. XXIII, p. 189 et 198).

tranquille sur son trône; il le chassa deux fois de ses états, et Ariobarzane ne recouvra son autorité que par la protection de Sylla. La derniere guerre de Mithridate obligea le roi de Cappadoce à fuir une troisieme fois, et il dut encore aux Romains son rétablissement sur le trône; il y fut replacé par Pompée [1]. Ce monarque, déja avancé en âge, voulut alors abdiquer sa couronne en faveur de son fils; mais les princes de cette seconde race montrerent qu'ils ne le cédoient point à ceux de la première pour la piété filiale. Le fils n'accepta le trône qu'après que Pompée l'eut obligé d'y monter; et il y eut en Cappadoce un Ariobarzane Philopator, comme il y avoit eu un siecle auparavant un Ariarathe Philopator [2].

Chap. XI. Rois de Cappadoce. Pl. XLIV.

Les deux médailles d'argent gravées sous les n° 9 et 10 de cette planche appartiennent à Ariobarzane Ier. La tête du roi est représentée sur l'une et sur l'autre avec quelque différence d'âge: le type des revers est semblable à celui que nous avons remarqué sur d'autres médailles des rois de Cappadoce: mais la légende contient le nom et les titres *du roi Ariobarzane, ami des Romains*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΟΒΑΡΖΑΝΟΥ ΦΙΛΟΡΩΜΑΙΟΥ [3]. La médaille du n° 9 a été frappée l'an ΙΓ, 13, du regne d'Ariobarzane;

N° 9 et 10.

(1) L'époque de son premier rétablissement par Cassius Longinus est l'an 90 avant l'ere chrétienne, le second eut lieu l'an 84; celle de son rétablissement par Pompée est l'an 67. Cette derniere fois les états d'Ariobarzane avoient été envahis par Tigrane, roi d'Arménie, allié de Mithridate (Appien, *Mithrid.*, §. 57, 60, et 114; Justin, l. XXXVIII, c. 2).

(2) Valere-Maxime, liv. V, c. 7. Cet événement appartient au plus tard à l'an 64 avant J.-C. L'an 63, Pompée étoit de retour à Rome.

(3) C'est la premiere fois que le titre de *Philoroméus* (ami des Romains) paroît sur les médailles d'un roi. Cette épithete est imitée de celle de *Philellen* (ami des Grecs), que les rois de Macédoine avoient prise avant Alexandre, et que nous verrons sur les médailles des Arsacides.

Chap. XI. Rois de Cappadoce. Pl. XLIV.

la seconde, celle du n° 10, l'an KΔ, 24, du même regne; on en connoît d'autres qui portent l'époque de l'an 34[1]. Comme aucun des deux autres rois qui ont porté le nom d'Ariobarzane n'a régné si long-temps, ces médailles appartiennent avec certitude à Ariobarzane Ier, qui d'ailleurs ne prit d'autre titre que celui d'*ami des romains*[2].

§. 7. ARIOBARZANE II PHILOPATOR.

On vient de voir comment ce prince, fils d'Ariobarzane Ier et de la reine Athénaïs[3], fut appelé au trône par son pere, et comment il sut mériter le titre de Philopator: les autres circonstances de sa vie nous sont inconnues; il paroît cependant, par un monument qui nous reste de son regne, qu'il ne manquoit ni de générosité, ni de magnificence. Il fit rebâtir à ses

(1) M. Sestini nous a fait connoître une médaille d'Ariobarzane, avec l'an ΔΛ, 34 (*Descript. num.*, p. 491). Cette époque recule l'installation d'Ariobarzane sur le trône de Cappadoce par Sylla jusqu'à l'an 97 (Appien, *Mithridat.* §. 57, où dans la version latine il faut lire *deduxi* et non *reduxi*). L'opinion de l'abbé Belley, qui place cet évènement à l'an 91, me paroît insoutenable. Sylla à cette époque, qui étoit celle du commencement de la guerre sociale, se trouvoit à Rome depuis quelque temps (Plutarque, *Sylla*, p. 454). Ceux qui suivent les calculs de l'académicien sont forcés d'admettre, pour expliquer les dates des médailles d'Ariobarzane, que ce prince n'abdiqua pas en 64, et qu'il ne fit que partager le trône avec son fils.

(2) L'abbé Belley, en remarquant qu'Ariobarzane avoit reçu de Pompée ces honneurs

Qu'ajoute encore aux rois l'amitié des Romains,

observe qu'il existe des médailles d'Ariobarzane sur lesquelles on a représenté la chaise curule, et d'autres ornements des magistrats de Rome, accordés par les Romains à ce prince. Aucun antiquaire n'a vu de semblables médailles. Ou l'abbé Belley, ou le rédacteur de l'extrait inséré dans l'*Histoire de l'Académie des belles-lettres*, t. XXIII, p. 191, s'est trompé.

(3) Le nom de la reine Athénaïs sa mere, et celui d'une autre Athénaïs son épouse, ne nous sont connus que par les deux inscriptions grecques dont il est mention ci-dessus, page 232, note 1.

frais, dans Athenes, le superbe édifice de l'*Odéon*, qui, pendant le siége de cette ville sous Sylla, avoit été incendié par Aristion[1]. Il est vraisemblable que l'humeur inquiette de sa femme lui avoit fait des ennemis domestiques; il est du moins certain qu'il périt victime de leurs complots vers l'an 702 de Rome, 52 avant Jésus-Christ[2].

La médaille d'argent gravée sous le n° 11 appartient à ce prince. Nous y voyons son portrait; et sur le revers, dont le type ne differe point de celui des médailles de ses prédécesseurs, on lit le nom et les titres *du roi Ariobarzane Philopator*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΟΒΑΡΖΑΝΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ. Il n'y a dans l'exergue aucun chiffre qui marque la date de la médaille. N° 11.

§. 8. ARIOBARZANE III EUSEBÈS, ou LE PIEUX, AMI DES ROMAINS.

Ce sont les titres que Cicéron donne au prince[3] qui, l'an 702 de Rome, avoit succédé à son pere sur le trône de Cappadoce. Le sénat, indigné du funeste évènement qui avoit fait périr Ariobarzane Philopator, recommanda à Cicéron, qu'il avoit nommé proconsul en Cilicie, les intérêts d'Ariobarzane III. Cicéron ne tarda pas à reconnoître qu'il s'étoit formé des cabales autour du nouveau roi pour lui enlever le sceptre, et qu'on l'offroit à son frere pour perpétuer les troubles. Il s'occupa aussitôt du soin de les faire cesser, et il réussit à ramener la tranquillité et

(1) Voyez la premiere des inscriptions citées dans la remarque précédente (*Histoire de l'Académie des belles-lettres*, t. XXIII, p. 189).

(2) Cicéron, *Ad Famil.*, livre XV, *épist.* 2.

(3) Cicéron, *loco citato*, ep. 2, 4, et 5.

Chap. XI. Rois de Cappadoce. Pl. XLIV.

la paix dans la Cappadoce, en réparant quelques torts faits à des sujets du roi par la reine mere, et en contenant les factieux par la crainte. Ariobarzane Eusebès régna paisiblement pendant dix ans, au bout desquels, lors de la guerre civile contre les meurtriers de César, ayant paru se déclarer pour le parti des triumvirs, Cassius, qui avoit des forces considérables en Asie, fit envahir la Cappadoce par son neveu, assassiner le roi, et emporter ses trésors[1].

N° 12 et 13.

Les deux médailles d'argent dessinées sous les n° 12 et 13 appartiennent à cet infortuné monarque : la légende du revers de l'une et de l'autre offre le nom et les titres *du roi Ariobarzane Eusebès* (le pieux) *et ami des Romains*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΟΒΑΡΖΑΝΟΥ ΕΥΣΕΒΟΥΣ ΚΑΙ ΦΙΛΟΡΩΜΑΙΟΥ. Ces épithetes le distinguent de son pere et de son aïeul.

On doit remarquer que le costume du portrait du prince est différent sur ces deux médailles. Ariobarzane Eusebès est sans barbe sur la médaille n° 12, et il en a une assez longue sur la médaille n°. 13[2]. Nous trouverons cette même différence dans le costume de quelques rois de la Syrie, pays voisin de la Cappadoce.

L'astre et le croissant gravés sur le champ des revers, en-devant de la figure de Minerve, sont les mêmes symboles que nous avons remarqués sur les médailles des rois de Pont, et qui, désignant le culte du soleil et de la lune, ont rapport à l'origine que les rois de cette contrée tiroient des Achéménides. On a vu que les rois de Cappadoce de la premiere race se vantoient d'être

(1) Appien, *Bell. civ.*, liv. IV, §. 63.

(2) Les caracteres grecs sont tracés sur cette médaille d'une maniere très grossiere, et pour ainsi dire barbare : ils ont été copiés exactement dans la gravure.

issus du même sang : ces emblêmes paroissent indiquer ici que les Ariobarzanes avoient les mêmes prétentions.

§. 9. ARIARATHE X PHILADELPHE.

Ce prince, excité par les ennemis de son frere à lui enlever la couronne, repoussa, suivant le témoignage de Cicéron, l'idée d'un tel attentat : il avoit donc pris avec raison le surnom de *Philadelphe*, qui exprime l'amour fraternel[1]. Il se fit reconnoître pour roi à la mort d'Ariobarzane; mais il trouva dans la Cappadoce des rivaux qui, malheureusement pour lui, suppléoient au défaut de leurs droits par la protection toute puissante de Rome. La famille d'Archélaüs, l'un des généraux du grand Mithridate, s'étoit établie dans la Cappadoce; Sisinus et un autre Archélaüs, issu de la même famille, aspiroient au trône. Leur pere s'étoit mésallié en épousant une courtisane nommée Glaphyra : ce mariage honteux fut la cause de leur fortune. Les artifices de cette femme séduisirent le voluptueux Marc-Antoine, alors arbitre de l'Orient; et il n'hésita point à préférer les enfants de Glaphyra à un prince dont la famille avoit été toujours attachée aux intérêts des Romains. Il contraignit Ariarathe à céder sa couronne à Sisinus[2]; mais le prince cappadocien sut, pendant l'absence du triumvir, se ressaisir du sceptre paternel. Son ré-

(1) *Amantissimum sui, summâ pietate præditum fratrem :* ce sont les expressions dont se sert Ariobarzane III en parlant de son frere Ariarathe (Cicéron, *loco citato*, ep. 2). Quelques commentateurs de César ont cru, avec beaucoup de probabilité, qu'Ariarathe, du vivant de son frere, avoit obtenu de la générosité de César le trône de la petite Arménie, et qu'à la mort du dictateur il l'avoit perdu, Déjotarus s'en étant ressaisi. Ils fondent cette conjecture sur un passage corrompu d'Hirtius (*Bell. Alex.*, §. 66), et sur un autre de Cicéron *Philipp.* II, §. 37).

(2) Appien, *Bell. civ.*, liv. V, §. 7.

Chap. XI. Rois de Cappadoce. Pl. XLIV.

tablissement ne fut pas de longue durée : quelques années après, Antoine, ayant repassé par la Cappadoce, le chassa de son palais, et ceignit le front d'Archélaüs, autre fils de Glaphyra, du diadême de Sisinus[1]. Depuis cette époque l'histoire ne parle plus d'Ariarathe. Il paroît que c'étoit un prince foible dont un des amusements consistoit à obstruer le lit des rivieres pour se procurer le plaisir de former des îles et de vastes étangs dans une contrée éloignée de la mer. Ces eaux stagnantes s'ouvroient des débouchés à travers le territoire de ses voisins, où elles causoient d'énormes dégâts que la crainte des Romains obligeoit Ariarathe à réparer au moyen de sommes immenses[2].

N° 14. La médaille d'argent gravée sous le n° 14 appartient à ce prince. Sa tête est sans barbe et ceinte du diadême : sa physionomie se distingue par une longueur de menton très irréguliere. Le type du revers est Minerve, avec la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΑΡΑΘΟΥ ΕΥΣΕΒΟΥΣ ΚΑΙ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ, *du roi Ariarathe Eusebès et Philadelphe.* Un petit trophée placé auprès de la déesse est vraisemblablement un symbole de quelque succès militaire de ce prince.

§. 10. ARCHELAÜS.

Elevé, 36 ans avant l'ere chrétienne, au trône de la Cappadoce, Archélaüs s'y maintint assez tranquillement pendant

(1) Dion, liv. XLIX, §. 32. Sisinus probablement étoit mort.

(2) Strabon, liv. XII, p. 538, parle de ces amusements d'un Ariarathe; et, puisqu'il ne le désigne par aucune épithete qui le distingue, on peut en conclure qu'il parle de l'Ariarathe qui avoit régné de son temps, tous les autres étant beaucoup plus anciens.

Chap. XI.
Rois
de Cappadoce.
Pl. XLIV.

cinquante-deux ans. Comme il devoit sa couronne à Marc-Antoine, Auguste lui pardonna d'avoir suivi dans la guerre civile le parti du triumvir; il agrandit même le royaume de Cappadoce de quelques provinces de la Cilicie et de l'Arménie; et lorsque Archélaüs fut accusé auprès de l'empereur par ses propres sujets, Auguste permit que Tibere plaidât pour lui. Quelque temps après, le fils de Livie s'étant retiré de la cour et ayant fixé son séjour à Rhodes, Archélaüs, dans la crainte de déplaire au parti alors puissant des enfants d'Agrippa, négligea son protecteur. Tibere, devenu le maître du monde à la mort d'Auguste, n'avoit point oublié les froideurs et l'ingratitude du roi de Cappadoce : des accusations contre ce prince furent adressées au sénat; il se rendit à Rome pour se défendre ; son âge, ses infirmités, l'aliénation d'esprit qu'il affectoit, avoient déja désarmé la colere de César, lorsque la mort surprit le vieux roi l'an 17 de l'ere vulgaire[1].

Ce prince, dont le nom n'est point étranger à l'histoire des sciences[2], n'ayant point laissé d'enfants mâles[3], son royaume

(1) Tous ces faits nous ont été transmis par Tacite, *Annal.*, liv. II, c. 42; et par Dion, liv. LI, §. 2, LV, §. 9, et LVII, §. 17.

(2) Son ouvrage *sur les pierres précieuses*, περὶ λίθων, est cité par Pline, livre XXXVII, §. 12 et 25; et par Plutarque, *de fluviis*, art. *Mœander*.

(3) Tacite paroît faire mention d'un roi Archelaüs qui, l'an 36 de l'ere vulgaire, commandoit aux Clites, montagnards du Taurus (*Annal.*, VI, c. 41); et l'abbé Brotier ne fait aucune difficulté de reconnoître ce prince comme un fils d'Archelaüs, roi de Cappadoce, et successeur d'Ariarathe X. Néanmoins l'existence de ce personnage me paroît encore incertaine. Tacite parle à la vérité, à cette année, de la réduction des Clites à l'obéissance, peuples qui avoient été sujets d'Archélaüs; mais il ne s'ensuit pas de ce récit que les Clites fussent gouvernés par Archélaüs à l'époque dont il parle. Ce que l'historien ajoute que les troupes du roi n'avoient pu les soumettre, peut également se rapporter à un temps antérieur, et on a pu désigner par cette phrase les troupes cappadociennes autrefois à la solde de leur prince. Il paroît

Chap. XI. Rois de Cappadoce. Pl. XLIV.

fut réduit en province romaine. Sa première femme étoit issue d'une famille illustre[1]; elle l'avoit fait pere d'une fille qu'il donna en mariage à Alexandre, fils d'Hérode-le-Grand, roi des Juifs. Sa seconde femme étoit, ainsi que nous l'avons vu, la reine Pythodoris, veuve de Polémon Ier, qui avoit gouverné le royaume de Pont pendant la minorité de son fils[2].

N° 15.

La médaille d'argent qu'on voit gravée sous le n° 15 appartient à Archélaüs : son buste y est représenté. L'inscription du revers donne le nom et les titres *du roi Archélaüs Philopatris, le fondateur*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΧΕΛΑΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΡΙΔΟΣ ΤΟΥ ΚΤΙΣΤΟΥ. Le type est la massue d'Hercule. Archélaüs avoit sans doute pris le titre de *Philopatris* (amant de la patrie) comme un témoignage de son zele pour le bien d'un royaume que des évènements imprévus l'avoient appelé à gouverner, et en même temps comme un moyen de s'attacher les peuples de la Cappadoce, en paroissant s'honorer ainsi d'être né dans leur pays.

Le second titre de *Ctistès* (fondateur) a rapport à la ville de Sébasté, située dans une île opposée à la côte de la Cilicie, et embellie par Archélaüs, qui lui avoit donné le nom d'Auguste, en grec *Sébastos*, et où il avoit établi sa résidence[3]. C'est dans cette ville que la médaille a dû être frappée.

La massue d'Hercule est un symbole de la descendance d'Archélaüs de la race des Téménides, qui descendoient d'Hercule :

que la cause de la sédition de ce peuple étoit, qu'accoutumé à être gouverné par des rois, il ne vouloit pas s'assujettir au régime des provinces romaines. Enfin, si cet autre Archélaüs a réellement existé, il a pu être un prince de la même famille, sans être pour cela un fils du roi Archélaüs, mort à Rome l'an 17 de l'ere vulgaire.

(1) Josephe, *Bel. jud.*, liv. I, c. 24, n° 2.

(2) Voyez ci-dessus le chapitre VII de cette IIe partie, §. 9, t. II, p. 147.

(3) Josephe, *Ant. jud.*, l. XVI, c. 4, n° 6.

nous savons qu'Archélaüs se vantoit de cette origine[1]. Des prétentions de cette espece existoient alors dans toutes les familles de l'Asie qui s'étoient alliées par quelque mariage avec la famille des Séleucides, ou avec d'autres familles déja illustrées par la même alliance.

La lettre K, dans le champ de la médaille, marque la 20e année du regne d'Archélaüs; elle répond à la 16e avant J.-C.

(1) Josephe, *Bel. jud.*, liv. I, c. 24, n° 2. Je ne sais pas comment ce rapport a échappé au savant Eckhel, qui, en parlant de ce type, s'exprime ainsi: *Clavæ ratio mihi ignota* (D. N., t. III, p. 202).

NOTE.

Lorsqu'après la mort d'Ariarathe IX le choix des Cappadociens tomba sur Ariobarzane, il existoit encore des princes de la race des Ariarathe. Un Lycomede bithynien, dont il est fait mention dans Hirtius (*Bell. Alex.*, §. 66), appartenoit à cette famille. Ce prince, qui obtint de César le sacerdoce de Bellone à Comana, avoit, suivant l'historien, un droit incontestable au trône de Cappadoce; car il étoit issu du sang des rois cappadociens, et il avoit perdu ses prérogatives par le changement de dynastie (*mutato genere*), et par les malheurs survenus à ses ancêtres. Il est probable, comme nous l'avons vu ci-dessus au chapitre VIII, §. 6, que cette branche de la race royale de Cappadoce, s'étant réfugiée en Bithynie, ainsi que l'histoire le fait entendre, avoit donné une reine à ce dernier royaume. C'étoit la reine Orodaltis, fille d'un Lycomede plus ancien, qui prenoit le titre de roi, peut-être parcequ'il avoit eu des prétentions à la couronne. Comme cette remarque a rapport à l'histoire des rois de Cappadoce, fort négligée par les écrivains modernes, j'ai cru qu'elle ne seroit pas déplacée à la fin de ce chapitre.

Je ne crois pas que les médailles représentées dans cette planche sous les n° 2, 4, 6, 7, 8, et 13, aient jamais été publiées jusqu'ici; les autres l'ont été dans les ouvrages de Haym et de Pellerin, dans le cabinet de Pembrocke, et dans les volumes XXIII et XL de l'*Histoire de l'Académie des belles-lettres,* avec les extraits des mémoires de l'abbé Belley. Le ⊙ qu'on remarque sur la médaille n° 12

a été regardé par quelques numismatistes comme un chiffre désignant l'époque : il me paroît plus probable que c'est un de ces caracteres isolés qu'on voit parsemés avec des monogrammes dans le champ de plusieurs autres médailles appartenantes à cette suite ; l'époque est toujours dans l'exergue : mais les caracteres gravés dans l'exergue du n° 13 ne me paroissent pas non plus une époque. On ne l'a pas marquée sur les médailles des successeurs d'Ariobarzane Ier jusqu'à Archélaüs.

CHAPITRE XII.

ROIS D'ARMÉNIE
ET DE QUELQUES RÉGIONS ADJACENTES.

§. 1. ARSAMÈS.

Chap. XII. Rois d'Arménie. Pl. XLV.

Soit que les Arméniens eussent su, ainsi que les peuples de la Bithynie et de la Cappadoce, se soustraire, après la mort d'Alexandre, à la domination macédonienne[1]; soit que l'Arménie, que sa position avoit assujettie à la puissance des Séleucides, eût de bonne heure secoué leur joug, ainsi que les habitants de la Bactriane et les Parthes, il est certain, par l'histoire et par les médailles, que, divisée en différents états, elle eut des princes particuliers qui prenoient le titre de rois, et qui ne reconnoissoient aucun supérieur, excepté dans le cas où

(1) Après la mort d'Alexandre, on laissa gouverner l'Arménie par un barbare; c'étoit Phratapherne; il étoit Perse, ainsi que son nom peut le faire conjecturer; et peut-être descendoit-il de cet Hydarnès qui fut un des sept conjurés contre le faux Smerdis. Justin, liv. XIII, c. 4; Strabon, liv. XI, p. 531. Suivant ce dernier, il paroît que des princes de cette famille avoient régné en Arménie, quoique dans une sorte de dépendance des Séleucides; qu'Antiochus III, dit le Grand, les avoit remplacés par Zadriade et Artaxias, deux chefs de ses armées, qui avoient conquis l'Arménie, et qui, après la défaite du prince syrien à Magnésie, secouerent son joug, et tâcherent de se mettre sous la protection de Rome. Artaxias et Zadriade n'étoient cependant pas seuls les maîtres de toute l'Arménie; d'autres petits princes y régnoient encore, comme on le verra dans la suite de ce chapitre.

Chap. XII.
Rois d'Arménie.
Pl. XLV.

ils y étoient contraints par la force. C'est ainsi que long-temps avant qu'Artaxias et Zadriade eussent cessé d'être soumis à l'autorité d'Antiochus-le-Grand, un roi d'Arménie, nommé par Diodore Ardoatès, vint au secours d'Ariarathe III, et le rétablit sur le trône de ses ancêtres, d'où les Macédoniens l'avoient chassé[1].

Le roi Arsamès, qu'une médaille unique du cabinet impérial nous a fait connoître, a régné un peu plus tard. La fabrique de la médaille, qui ressemble à celles qui ont été frappées sous les premiers rois de Syrie, et la ville d'Arsamosate qui emprunte son nom de ce prince, et qui commence à être connue dans l'histoire sous Antiochus IV[2], prouvent néanmoins que son fondateur a vécu avant cette époque. M. Pellerin, qui a publié le premier cette médaille, n'avoit pas aperçu d'abord le bonnet qui couvre la chevelure du roi[3]; il croyoit voir dans la légende le nom d'un roi *Lisamès* ou *Aisamès*. Ce ne fut qu'après un nouvel examen qu'il distingua mieux la coiffure, et qu'il sentit que le caractere qui ressembloit à un I pouvoit être un P[4]. Le P. Frœlich, qui par erreur avoit vu un Arsamès sur une autre médaille, mit l'antiquaire français sur la bonne route; et celui-ci releva deux particularités propres à déterminer le personnage qui a fait frapper cette monnoie : ces deux particularités sont la ressemblance de la coiffure avec la tiare des rois d'Arménie, suivant la forme la plus ancienne[5], et le rapport

(1) Diodore, dans les *Excerpta* du livre XXXI, page 517 de l'édition de Wesseling. Ardoatès, suivant cet extrait, étoit contemporain de Séleucus Ier.

(2) D'autres érudits ont pensé qu'il en est fait mention sous Antiochus III. Nous discuterons ce point au paragraphe suivant.

(3) *Rois*, planche 21.

(4) *Lettre* II, pag. 79.

(5) Strabon atteste l'usage qu'avoient les Arméniens de se couvrir la tête, à l'exemple des Medes et des Perses, d'une espece de bonnet que les Grecs ont désigné par les noms de *cidaris* et de *tiare* (l. XI,

du nom d'Arsamès avec celui de la ville d'Arsamosate, située dans la même contrée.

Chap. XII. Rois d'Arménie. Pl. XLV.

Cependant on a été persuadé jusqu'à présent qu'aucune mention d'un Arsamès, roi d'Arménie, postérieur à Alexandre-le-Grand, n'existoit dans les anciens écrivains, et que nulle autorité directe ne pouvoit fixer avec précision l'époque où il avoit vécu. Malgré cette prévention mes recherches m'ont fait découvrir un passage de Polyen, où il est parlé d'un chef arménien, nommé Arsamès, qui avoit embrassé le parti d'Antiochus Hiérax dans la guerre que ce prince soutenoit contre Séleucus II son frere[1]. Je ne doute pas que cet Arsamès ne soit le même qui ait fait frapper la médaille dont il s'agit : son âge est donc connu, puisqu'il a dû régner vers l'an 245 avant J.-C.

N° 1.

On voit sur la médaille la tête du roi Arsamès couverte d'une tiare ou d'un bonnet, tel à-peu-près qu'on le retrouve dans les portraits de Tiridate, roi des Parthes, et dans ceux de Xerxès et de quelques autres rois d'Arménie. La tiare d'Arsamès n'a pas à la vérité de fanon qui couvre l'oreille, comme la tiare de Tiridate; elle n'a pas non plus le rebord qu'on remarque sur celle de Xerxès, roi d'Arsamosate : mais on ne doit pas être

p. 525 et 526). Les médailles nous font connoître plus précisément les formes particulieres de la tiare des rois d'Arménie.

(1) Polyen, *Strateg.*, liv. IV, ch. 17. Αὐτὸν τὰ τῶν Ἀρμενίων ὄρη διελθόντα, φίλος ὢν Ἀρσάμης ὑπεδέξατο· « Lorsqu'il traversoit (Antiochus Hiérax) les montagnes de l'Arménie, fut reçu par Arsamès, qui étoit de « ses amis ». On lit à présent Ἀρσάβης au lieu d'Ἀρσάμης dans les manuscrits et dans les éditions : mais l'échange des deux lettres β et μ, qui, dans les manuscrits d'un certain âge, ont presque la même figure, est si facile à faire, que les critiques n'hésitent pas à changer ces lettres l'une contre l'autre sur le moindre motif. Voyez, sur l'échange de ces deux lettres, l'observation d'Alberti sur Hésychius; v. Αἰβετὸς, et les auteurs cités dans la même note : *Sexcenties enim*, il conclut, μ et β *permutantur, quæ similiter olim pingebantur.*

Chap. XII.
Rois d'Arménie.
Pl. XLV.

surpris que le portrait d'Arsamès, fondateur de cette ville, présente des marques d'une plus haute antiquité que celui d'un de ses successeurs.

La légende du revers est ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΙΣΑΜΟ ou plutôt ΑΡΣΑΜΟυ, car la traverse de l'Α et l'arc qui distingue le Ρ de l'Ι sont souvent très légèrement indiqués sur les monnoies grecques de ces contrées. Ainsi la légende donne le nom *du roi Arsamès*[1]. La situation de la ville d'Arsamosate en Arménie, ville dont on ne trouve aucune mention dans l'histoire des temps plus reculés, et la tiare arménique d'Arsamès, ont fait juger à Pellerin que ce roi ne pouvoit être que le fondateur même de cette ville.

Le type du revers représente Arsamès ayant le tiare sur la tête, et monté sur un cheval en course. On connoît la passion des Arméniens pour l'exercice du cheval ; quelques auteurs grecs ont même voulu en conclure que ces peuples étoient originaires de la Thessalie[2]; d'ailleurs personne n'ignore que plusieurs rois de l'antiquité étoient dans l'usage de se faire représenter à cheval, dans l'attitude d'un guerrier qui court à l'ennemi[3].

(1) Le nom écrit ainsi au génitif pourroit être au nominatif, *Arsamos*, en latin *Arsamus*, aussi bien qu'*Arsamès* : on a préféré cette derniere forme parceque d'autres Arsamès sont connus dans l'histoire de Perse. Voyez Plutarque, *Artaxerxe*, p. 1026, et Wesseling à Diodore, l. XVII, §. 5 : ce nom se trouve répété plusieurs fois dans *les Perses*, tragédie historique d'Eschyle.

(2) Strabon, liv. XI, p. 530.

(3) C'est ainsi que nous avons vu le roi lui-même à cheval former le type du revers de ses monnoies, sur les médailles d'or de Démétrius Poliorcete et de Nicomede II.

§. 2. SAMÈS.

Nous avons vu sur la médaille expliquée dans l'article précédent l'effigie du fondateur de la ville d'Arsamosate; nous allons voir sur une autre médaille également curieuse la tête de Samès, fondateur d'une autre ville qui, de son nom, fut appelée Samosate. L'existence de ce prince avoit été bien constatée par les savants travaux de l'abbé Belley, d'après les médailles qui font connoître le nom et les titres du roi Samès, mais sans donner son portrait[1]. Nous devons celui-ci à une médaille que le P. Frœlich a publiée le premier. L'antiquaire allemand n'avoit pas réussi d'abord à bien lire le nom du roi qu'il avoit pris pour Arsamès: averti de la véritable explication de la légende par les remarques de l'abbé Belley, il reconnut son erreur; mais ses conjectures sur le personnage qui portoit ce nom n'en furent pas plus heureuses[2]. Il s'imagina que le roi Samus étoit un jeune Grec distingué par son goût pour la poésie, qui étoit fils de Chrysogonus, et qui accompagna le dernier Philippe de Macédoine dans son expédition contre les Etoliens. Il conjectura que Samus avoit eu

(1) Dans le volume XXVI des *Mémoires de l'Académie*, etc., p. 355 et 380. A la page 382 le savant académicien donne des éclaircissements très intéressants sur la terminaison *sata*, qui, réunie au nom d'un personnage, forme la dénomination de plusieurs villes d'Arménie, comme *Artaxata* ou *Artaxiosata*, *Arsamosata*, *Samosata*, villes construites par Artaxias, Arsamès, et Samès. La terminaison *certa* a presque la même valeur dans d'autres noms composés; ainsi la capitale bâtie par Tigrane s'appeloit *Tigranocerta*: l'abbé Belley indique la différence ou plutôt la nuance qui lui paroît exister dans la signification de ces deux mots. Attendu l'affinité de la langue arménienne avec l'hébreu, on pourroit croire que le mot *sata* vient du verbe hébraïque שות, *fonder;* ainsi que le mot *certa* du nom hébraïque קרת, *ville*.

(2) Frœlich, *Reg. vet. numi.*, p. 13; et *Notit. elem.*, p. 181, pl. 15, n° 2.

Chap. XII. Rois d'Arménie. Pl. XLV.

en partage, par la générosité d'Antiochus-le-Grand, quelque district de la Commagene, où il put prendre le titre de roi. Mais le poëte grec s'appeloit Samius et non Samus ni Samès, et son sort ne fut pas, à beaucoup près, aussi brillant que le numismatiste l'a supposé[1].

La conjecture de l'abbé Belley, qui reconnoît dans ce prince un chef barbare fondateur de Samosate, ville qui devint dans la suite la capitale de la Commagene, paroît être la seule digne d'être adoptée.

N° 3.

La médaille de bronze du n° 3 est la même que le P. Frœlich a publiée : elle est dessinée ici plus exactement d'après une empreinte moulée sur la médaille originale. Le travail n'est pas d'un mauvais style, le caractère de la physionomie est bien exprimé; la tiare arménique qui couvre la tête du roi est presque aussi simple que celle d'Arsamès ; mais elle paroît avoir des fanons qui descendent sur les oreilles, et être enrichie de perles. Une palme gravée en creux dans le champ, en arriere de la tête, comme une contremarque, est probablement le symbole de quelque victoire qui avoit contribué à établir la domination de Samès sur une partie de la Commagene.

Le type du revers peut faire allusion à la fertilité de la con-

(1) Philippe le fit mourir (Polybe, *Excerpta de virt. et vit.*, pag. 1437 de l'édition de Gronovius): on sait que ce roi cruel finissoit par haïr et par faire massacrer tous ceux qui avoient joui quelque temps de sa faveur. J'ai ajouté que le fils de Chrysogonus s'appeloit Samius et non Samus : mon garant est Méléagre, dans l'élégie qui sert de préambule à son *Anthologie* (I, v. 14, dans les *Analecta*). Je sais que Reiske étoit incertain s'il falloit corriger ce nom dans Polybe d'après Méléagre, ou dans Méléagre d'après Polybe, qui l'écrit *Samos;* mais Reiske n'a pas fait attention que dans Méléagre le nom de Samius est dans un vers, et que, si l'on y lisoit *Samus*, il n'y auroit plus la mesure. Ce poëte s'appeloit donc Samius.

trée où Samosate étoit bâtie : entre deux cornes d'abondance, placées en sautoir et entrelacées par l'extrémité inférieure, on voit le thyrse de Bacchus. Ces symboles se trouvent sur d'autres médailles frappées dans la même ville[1].

La légende porte le nom *du roi Samès, religieux et juste*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΑΜΟΥ ΘΕΟΣΕΒΟΥΣ ΚΑΙ ΔΙΚΑΙΟΥ. Ces titres annoncent un prince qui sait remplir également les devoirs que la religion et l'humanité lui prescrivent : c'est un éloge entièrement dans le goût des orientaux, et qu'on trouve même dans les livres saints[2]. Le titre de *juste*, ΔΙΚΑΙΟΣ, avoit été pris par les rois parthes à une époque qui ne doit pas avoir été bien éloignée de celle du roi Samès[3].

§. 3. XERXÈS.

Ce prince arménien faisoit sa résidence dans la ville d'Arsamosate, lorsque le roi de Syrie lui déclara la guerre. Celui-ci étoit probablement Antiochus IV, surnommé Epiphane. Xerxès, n'ayant pas des forces suffisantes pour lui résister, mit une entière confiance dans la grandeur d'ame du roi Séleucide. Cette résolution eut tout le succès qu'il pouvoit en attendre : Antio-

(1) Voyez Haym, *Tesor britan.*, t. I, p. 109 ; Sestini, *Descript. num. vet.*, p. 504, n° 7 ; et l'ouvrage intitulé, *Coins of the Seleucidæ*, etc., *from the cabinet of M. Duane*; Londres, 1803, in-4°, pl. 17, n° 11. Sur cette médaille, qui est d'Alexandre Zébina, frappée à Samosate, les deux cornes d'abondance sont entrelacées de la même maniere que sur la médaille de Samès. Cette remarque m'a paru intéressante à faire, parcequ'elle prouve que la médaille de Samès a été frappée à Samosate.

(2) Ces épithetes y sont données à Job (*Job*, c. 1, v. 1 de la version des Septante), comme M. de Boze l'a remarqué.

(3) Le premier, parmi les Arsacides, qui prenne sur ses monnoies le titre de *juste*, est Phraate II, qui fit prisonnier Démétrius II, roi de Syrie.

Chap. XII. Rois d'Arménie. Pl. XLV.

chus se contenta d'exiger qu'il payât le tribut que son père avoit négligé d'acquitter; il confirma le traité de paix qui avoit existé entre eux, et lui donna sa sœur en mariage, malgré les insinuations de quelques courtisans qui conseilloient au roi de Syrie de placer son neveu sur le trône de Xerxès. Ce neveu étoit un prince arménien qui se nommoit Mithridate[1].

L'abbé Barthélemy a cité ce trait historique d'après les fragments de Polybe, et l'a employé ingénieusement à l'explication de la médaille de Xerxès, qui parut alors pour la premiere fois[2]. Ce savant avoit pensé que l'Antiochus qui eut des démêlés avec Xerxès étoit Antiochus III, dit le Grand.

J'ai suivi l'opinion du P. Frœlich, qui place cet évènement sous Antiochus IV, quoique je n'y sois pas déterminé par les mêmes motifs, ainsi qu'on le verra dans la note ci-jointe[3]. On

(1) Polybe, *Excerp. de virt. et vit.*, p. 1380, édition de Gronovius.

(2) Dans le tome XXI des *Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, p. 404.

(3) Le P. Frœlich se fonde sur le nom d'Antiochis donné par Polybe à la sœur du roi de Syrie, qui fut l'épouse de Xerxès : en vertu de ce nom il la croit la même que cette Antiochis fille d'Antiochus-le-Grand, mariée à Ariarathe V, et dont nous avons parlé dans le chapitre *des rois de Cappadoce*. Il conjecture qu'après la mort d'Ariarathe V elle quitta la Cappadoce, et fut mariée en secondes noces avec Xerxès. Cette conjecture est démentie par l'histoire des rois de Cappadoce, où l'on voit qu'Antiochis, mere d'Ariarathe VI, après avoir perdu son mari, se retira avec sa fille en Syrie, où elles moururent l'une et l'autre (Polybe, *Exc. legat.*, nº 112). Je pense néanmoins que la guerre avec Xerxès doit être placée sous le regne d'Antiochus IV, parceque l'expédition de ce prince en Arménie est bien constatée par Appien (*Syr.*, §. 45, 46, et 66); et voici deux observations qui viennent de plus en plus à l'appui de ma conjecture.

1º On ne doit pas trouver invraisemblable que deux filles du même roi portent le même nom; l'histoire en fournit plusieurs exemples : deux filles de Mithridate IV, roi de Pont, se nommoient Laodice; l'une fut l'épouse d'Antiochus-le-Grand, l'autre d'Achéus son cousin. Antiochus-le-Grand put aussi avoir deux filles qui portassent le nom d'Antiochis, comme il avoit deux fils qui portoient l'un et l'autre le nom d'Antiochus. Dans la famille des Lagides, plusieurs sœurs portoient le nom de Cléopâtre.

2º Du temps d'Antiochus IV il existoit véritablement parmi les princes d'Arménie

pourroit supposer aussi que le nom de Xerxene, que portoit une région de l'Arménie peu éloignée de l'Euphrate, lui avoit été donné par Xerxès, qui avoit probablement ajouté cette province à ses états[1]. Dans ce cas, le nom de cette contrée viendroit à l'appui du témoignage de Polybe; et la médaille que nous allons examiner seroit une troisieme preuve de l'existence d'un Xerxès roi d'Arménie.

Chap. XII. Rois d'Arménie. Pl. XLV.

La petite médaille de bronze gravée sous le n° 2 de cette planche est celle que Barthélemy avoit expliquée : elle est représentée ici dans la grandeur même de l'original.

N° 2.

On y voit d'un côté l'effigie du roi Xerxès avec une barbe majestueuse : la tiare qui couvre sa tête est une tiare arménique, mais qui commence déja à prendre une forme un peu moins simple que celle d'Arsamès; elle a un rebord qui se termine sur le derriere par des coupures triangulaires qu'on peut appeler à dents de loup. Le travail de cette médaille est très délicat[2], qualité d'autant plus remarquable que les monnoies de bronze des rois de Syrie, avec lesquelles on doit comparer la médaille de Xerxès, ne présentent cette finesse de travail que sous les regnes de Démétrius Ier et de quelques uns de ses suc-

un prince qui s'appeloit Mithridate: Polybe lui-même nous en a donné connoissance, comme nous le verrons au §. 5 de ce même chapitre; et rien ne nous assure qu'il y ait eu un autre Mithridate arménien du temps d'Antiochus-le-Grand.

(1) Strabon, liv. XI, p. 568. Le géographe compte cette région parmi celles qui furent ajoutées à l'Arménie par Artaxias, par Zariadre, et par d'autres princes leurs successeurs ou leurs alliés : car la phrase ὁι περὶ Αρταξίαν κ. τ. λ. est susceptible de cette explication. On pourroit penser que les successeurs d'Artaxias avoient conquis ce pays sur les successeurs de Xerxès, et qu'ils l'avoient ajouté à leur royaume.

(2) C'est tout ce qu'on peut dire avec vérité du travail de cette monnoie, que d'autres antiquaires ont trouvé *d'un grand goût*.

Chap. XII.
Rois d'Arménie.
Pl. XLV.

cesseurs. Cette conformité sera moins surprenante, si l'on suppose que l'Antiochus auquel Xerxès se soumit étoit Antiochus IV.

La légende du revers est très simple; elle porte le nom *du roi Xerxès*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΞΕΡΞΟΥ. La lettre Η, qui peut indiquer la huitieme année de son règne, est gravée dans le champ. Le type représente une femme debout, soit Minerve, soit la Victoire, ayant une couronne dans la main droite, et tenant la gauche appuyée sur un bouclier posé à terre. On voit des figures à-peu-près semblables sur quelques médailles des rois de Syrie, ainsi que d'autres numismatistes l'on déja remarqué.

§. 4. ABDISSAR.

La ressemblance des deux petites médailles qui nous ont fait connoître le roi Abdissar, avec la médaille de Xerxès, roi d'Arsamosate, est frappante. La médaille de Xerxès est d'un travail un peu plus soigné; mais celles d'Abdissar sont du même module et de la même fabrique, et la tête du roi est coiffée d'une tiare pareille à celle de Xerxès.

Le nom propre d'Abdissar est connu par deux inscriptions phéniciennes[1] : l'une de ces inscriptions est en deux langues, et le nom d'Abdissar est traduit en grec par celui de Dionysius[2].

(1) On le trouve dans une inscription phénicienne existant à Malte, et qui a été savamment expliquée par l'illustre Barthélemy, à la page 405 du XXX[e] volume des *Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, et dans une autre inscription phénicienne trouvée en Chypre et transportée à Oxford, que Pococke a publiée (*Descr. of the East*, tom. II, p. 213), et dont on peut voir une explication par le même Barthélemy, *loc. cit.*, pag. 423, et une nouvelle explication du savant M. Akerblad, suédois, imprimée à Paris l'an 1802, in-8°.

(2) C'est dans l'inscription de Malte. On voit, par plusieurs exemples, que les

Chap. XII.
Rois d'Arménie.
Pl. XLV.

Ce dieu de l'Orient, qui, vu l'incertitude des voyelles, peut être appelé *Esar, Isar, Osar,* paroît donc avoir été regardé par les Grecs comme étant le même que leur Dionysus, c'est-à-dire Bacchus ou Osiris[1]. La découverte d'un roi d'Arménie, dont le nom est syriaque, confirme l'assertion de Strabon, qui dit, d'après Posidonius, syrien lui-même, que la langue des Arméniens avoit beaucoup d'affinité avec celles des Syriens et des Arabes[2]. En effet le nom d'Abdissar offre la même composition que ceux de Salmanassar ou de Tiglath-pil-asar, qu'on lit dans les livres sacrés[3].

étrangers se faisoient souvent un devoir de traduire leurs noms en grec. C'est ainsi que le philosophe *Clitomachus*, Carthaginois, se nommoit *Asdrubal* dans sa langue, et qu'*Aristobule*, roi des Juifs, se nommoit en hébreu *Juda*. Ces deux exemples prouvent aussi que ces noms, traduits en grec, n'étoient quelquefois que des versions assez libres des noms barbares d'où ils étoient tirés.

(1) Voici comment s'exprime à ce sujet M. Akerblad dans la dissertation qu'on vient de citer (p. 15) : *Nomen (Abedasarus) nomini Dionysii respondet. Neque absurdum videtur statuere* אסר *apud Phœnicios idem numen fuisse quod Osiridem Ægyptii, Dysarem Arabes,* Διόνυσον *Græci, Romani Liberum appellârunt.* M. Swinton, dans les *Transactions philosophiques*, tom. L, p. 127, avoit cité à ce propos le nom d'*Æsar*, qui, suivant Suétone et Dion, signifioit, dans la langue étrusque, *Dieu*, ou peut-être un dieu particulier (Suétone, *Aug.*, c. 97 ; Dion, l. LXVI, §. 29).

(2) Strabon, liv. I, p. 41.

(3) Il est composé du verbe עבד (*abad*), *adorer*, *servir*, et du nom de la divinité, אסר (*Esar* ou *Essar*). De même le nom de Salmanasar se compose de שלמן (*schalmon*) *remerciement*, et du nom d'*Esar*, que les Grecs traduisoient par *Bacchus*. Celui de Théglatphalasar, ou *Thiglat-pil-asar*, est double, et signifie *Thiglat* (nom que les Grecs ont changé, pour l'adoucir, en celui de *Tigrane*), *dévot à Bacchus*, du verbe פלל (*pillel*), *prier*, *se recommander*. Il est probable que le prince Abissar, dont Arrien a fait mention dans l'expédition d'Alexandre (lib. V, *in fine*), étoit aussi un Abdissar. On peut observer que la réduplication de l'*s* à la derniere syllabe de ce nom se retrouve dans la version des septante, qui ont écrit Σαλαμανασσάρ, *Salamanassar*, avec deux *s* (*Reg.* IV, c. 17, v. 3, et c. 18, v. 9) ; ce qui fait supposer qu'on prononçoit le *samech* du nom d'Esar avec un *daghesch*, c'est-à-dire en redoublant ou en appuyant plus fortement la lettre sifflante.

Chap. XII. Rois d'Arménie. Pl. XLV. N° 4

J'ai fait graver, sous le n° 4, la tête d'Abdissar d'après la médaille qui est la mieux conservée. On lit au revers le nom *du roi Abdissar,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΒΔΙΣΣΑΡΟΥ, et on y voit une tête de cheval avec sa têtiere. On n'a gravé que le revers de l'autre, qui a pour type un aigle et la même légende que la premiere; mais l'ordre en est renversé, ΑΒΔΙΣΣαρου ΒΑΣΙΛΕως, *d'Abdissar, roi*[1].

L'aigle est un type qu'on trouve fréquemment sur la monnoie des rois de Syrie, depuis l'époque d'Antiochus IV Epiphane; et l'on connoît les rapports politiques de ce royaume avec celui d'Arménie. La tête de cheval peut être regardée comme un type arménien, puisque cette contrée fournissoit un grand nombre de superbes chevaux qu'on comparoit aux chevaux niséens de la Médie[2] : ainsi une tête de cheval forme quelquefois le type des monnoies des Arsacides; et un type semblable sur les médailles des rois de Syrie a rapport aux excellents haras d'Apamée[3].

(1) Ces deux médailles du cabinet impérial avoient été mal lues et mal interprétées par des antiquaires célebres, comme on peut le voir dans Eckhel (D. N., tom. II, pag. 208), qui lui-même a adopté une fausse leçon de ce nom. M. Sestini en avoit donné la véritable légende, *Lettere,* t. IX, pag. 104, où il les a fait graver. Il paroît qu'au-dessous de la tête de cheval il y a dans la médaille originale deux caracteres, IE, qui peuvent indiquer la quinzieme année du regne d'Abdissar. Le dessinateur les a omis.

(2) Strabon, liv. XI, pag. 525. Xerxès, roi d'Arsamosate, dans le traité de paix qu'il fit avec Antiochus, lui donna mille chevaux et mille mulets (Polybe, *Excerpt.*, t. II, p. 1381). Les satrapes de l'Arménie envoyoient tous les ans vingt mille poulains en tribut au roi de Perse (Strabon, l. XI, p. 530).

(3) Des têtes de différents animaux se trouvent sur les médailles de Démétrius Ier, roi de Syrie, et quelquefois elles y sont gravées sans col, comme la tête de cheval sur la médaille d'Abdissar (Frœlich, *Ann. reg. Syr.*, tab. VII). Cette comparaison fait conjecturer qu'Abdissar a régné à une époque postérieure au regne de Démétrius Ier.

§ 5. MITHRIDATE, PRINCE DE LA PETITE ARMÉNIE.

Environ 170 ans avant l'ere chrétienne une partie de la petite Arménie, située entre l'Euphrate et les états du roi de Pont, obéissoit à un Mithridate auquel Polybe donne le simple titre de satrape, mais qui gouvernoit ses états en souverain absolu, puisqu'il faisoit la guerre et la paix, et concluoit des traités en son nom avec les rois de l'Asie. La correspondance des temps et des lieux, ainsi que la ressemblance des noms, me font croire que c'est le même Mithridate qui étoit né d'une fille d'Antiochus-le-Grand, et auquel Antiochus Epiphane son oncle auroit donné les états de Xerxès, roi d'Arsamosate, si des sentiments plus généreux ne l'en avoient détourné.

Nous ne connoissons aucune autre circonstance de la vie de ce prince, ni du sort de ses états après sa mort[1]. On pourroit croire qu'un de ses successeurs ou de ses descendants étoit cet Antipater, fils de Sisis, qui céda tous les pays de sa domination à Mithridate-le-Grand.

La médaille gravée sous le n° 5 de cette planche est de bronze ; elle est tirée de la collection de Berlin. On y voit d'un côté la tête d'un jeune prince coiffée de la tiare arménique. Cet ornement, qu'on n'a remarqué sur l'effigie d'aucun roi d'une autre contrée, prouve que celui-ci régnoit sur quelque région de l'Arménie. N° 5.

(1) Voyez ces faits dans Polybe, *Excerpt. de virt. et vit.*, p. 1381 de l'éd. de Gronovius.

Chap. XII.
Rois d'Arménie.
Pl. XLV.

Derriere la tête on aperçoit sur le champ de la médaille une contre-marque représentant une palme, semblable à celle que nous avons vue sur la médaille de Samès; cette contre-marque a fait disparoître les bouts du diadême attaché à la tiare.

Le revers n'a d'autre type que la massue d'Hercule, avec une légende en trois lignes qui contient le nom et les titres *du roi Mithridate Phil....*, ΒΑΣΙΛΕως ΜΙΘΡΙΔΑτου ΦΙΛ....; la fin de ce dernier mot a été emportée par le bord[1].

La forme de la tiare dont l'effigie de Mithridate est coiffée ressemble à celle que nous avons remarquée sur les médailles de Samès.

Nous verrons dans la suite que les princes arméniens contemporains de Tigrane avoient donné une autre forme à cet ornement de tête. Le roi Mithridate, auquel la médaille appartient, doit être par conséquent considéré comme antérieur à cette époque.

Cette observation chronologique empêche qu'on ne le confonde avec un Mithridate roi d'une partie de la Commagene ou de l'Arménie, et frere d'un Antiochus qui combattit contre Pompée, à l'époque où ce général romain fit la guerre en Orient. Ce qui distingue aussi ce dernier Mithridate, c'est qu'il prend sur ses médailles reconnues pour certaines le titre de *grand roi* : le Mithridate dont il s'agit ici est plus modeste.

(1) Cette médaille a été publiée par Béger dans le *Trésor de Brandeb.*, t. III, p. 8; par Spanheim, t. I, p. 182; et par Frœlich (*Notit. Elem.*, t. X, n° 5), qui l'ont attribuée à différents rois de ce nom. Eckhel a vu le premier qu'il falloit chercher ce roi Mithridate parmi les princes arméniens (D. N., tom. III, pag. 206). Le dessin gravé ici a été copié sur une empreinte que M. Henry, bibliothécaire et garde du cabinet de Berlin, m'a obligeamment envoyée. On voit clairement dans l'empreinte que le nom du roi est écrit par un Ι, ΜΙΘΡΙΔΑΤΟΥ, et non par un Α, ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ, comme Spanheim l'avoit supposé.

Chap. XII.
Rois d'Arménie.
Pl. XLV.

La massue d'Hercule est un emblême des princes issus de la race des Héraclides, ou, pour parler plus exactement, de la race des derniers rois de Macédoine, qui se glorifioient, comme nous l'avons déja vu, de cette origine héroïque.

Toutes ces considérations réunies me font croire que le Mithridate de la médaille est le souverain de ce nom qui régnoit sur une partie de l'Arménie mineure, et qui s'étoit coalisé avec Pharnace Ier, roi de Pont, pour faire la guerre à Eumene II, roi de Pergame, à Prusias II, roi de Bithynie, à Ariarathe VI, roi de Cappadoce, et à leurs alliés. Le traité qui termina cette guerre nous a été conservé parmi les extraits de Polybe, recueillis par Constantin Porphyrogénete[1]. La date de ce traité est à-peu-près de l'an 170 avant l'ere chrétienne.

L'expédition d'Antiochus IV contre les princes de l'Arménie, qui s'étoient soustraits à la dépendance des Séleucides, n'eut lieu que cinq années plus tard. On ne peut donc supposer avec quelque vraisemblance qu'il y ait eu parmi ces princes arméniens un autre Mithridate que celui que le traité de paix avec Pharnace nous a fait connoître : or ce Mithridate, descendant par sa mere de la famille des Séleucides[2], pouvoit prétendre comme eux être issu du sang d'Hercule, dont ils se vantoient de tirer leur origine par Stratonice, fille de Démétrius Poliorcete. Ainsi, par la forme de la tiare et par le sym-

(1) *Excerpt. legat.*, n. 59, 135, 1221, 1222, et 1237 de l'édition de Gronovius.

(2) Il ne faut pas croire, avec l'abbé Barthélemy (*Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, t. XXI, p. 412), que la mere de Mithridate n'étoit pas fille légitime d'Antiochus-le-Grand. Polybe, à la vérité, la désigne comme une sœur naturelle (ἀδελφὴν κατὰ φύσιν) d'Antiochus Epiphane; mais cette expression n'a jamais, dans Polybe, la signification indiquée par l'académicien; cet historien ne l'emploie que pour exclure la filiation ou la fraternité d'adoption.

Chap. XII. Rois d'Arménie. Pl. XLV.

bole des Héraclides, nous avons pu reconnoître le personnage que cette médaille représente, et fixer avec assez de probabilité l'époque jusqu'à présent inconnue à laquelle on doit la rapporter. Cette conjecture une fois admise, il est facile de suppléer par l'épithete de Philométor, *qui chérit sa mere*, le surnom mutilé de ce prince. Mithridate, né d'une sœur du plus puissant monarque de l'Asie, se paroit de cet origine glorieuse, tout en donnant un témoignage public de sa tendresse pour sa mere. C'est par elle qu'il se regardoit comme issu de la race d'Hercule; et cette prétention est consignée dans le type de la médaille[1].

§. 6. TIGRANE.

Ce prince, le plus illustre de tous les rois d'Arménie, fut aussi l'un des plus malheureux : il avoit réussi à élever sa nation à un degré de gloire et de puissance où elle n'avoit jamais pu aspirer auparavant; mais il eut le chagrin de voir, de son vivant, la décadence et la destruction presque entiere de l'empire qu'il avoit fondé, le saccagement de la capitale qu'il avoit bâtie, les flambeaux de la discorde allumés dans le sein de sa famille, et la rebellion de ses enfants les plus chers. Cependant il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, et il en régna presque

(1) Masson (dans Haym, *Tesoro Britannico*, t. I, p. 115) a fait connoître une autre médaille d'un roi Mithridate, coiffé comme le nôtre d'une tiare arménique, et qui est nommé dans la légende *le roi Mithridate Callinicus* (ou *victorieux*), ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ ΚΑΛΛΙΝΙΚΟΥ. Masson croit que ce roi est le même dont nous venons d'examiner la médaille. Une médaille semblable, que M. D'Hermand vient d'acquérir, m'a convaincu que Mithridate Callinicus étoit un personnage différent. Je le crois un roi de la Commagene, et j'exposerai les motifs de cette opinion dans le *Supplément général* qui suivra l'Iconographie romaine.

Chap. XII. Rois d'Arménie. Pl. XLV.

trente-huit[1]. Dans sa jeunesse il avoit été envoyé en qualité d'ôtage par Tigrane son pere à la cour de Mithridate II, roi des Parthes, qui regardoit l'Arménie comme un royaume dépendant de son empire, depuis que l'abaissement des Séleucides avoit détruit leurs prétentions sur ces contrées[2]. Le roi des Parthes revendiqua pour le jeune Tigrane la possession du royaume paternel qui lui étoit contestée; mais son secours intéressé coûta au roi d'Arménie une portion de son territoire. Bientôt les dissensions qui troublerent l'empire des Parthes après la mort de Mithridate II offrirent à Tigrane l'occasion de se dédommager de ses pertes. Il soumit à sa puissance un grand nombre de princes qui étoient auparavant tributaires de cet empire; il s'empara de plusieurs provinces qui étoient sous la dépendance des Parthes, et il subjugua la petite Arménie[3]. La Syrie étoit déchirée par des guerres civiles: Tigrane, profitant de la foiblesse des derniers Séleucides, se rendit maître de ce royaume, qui jouit sous son sceptre de quelques années de tranquillité[4]. Mithridate-le-Grand, roi de Pont, s'étoit allié

(1) Ce que nous disons ici de Tigrane est puisé principalement dans les *Syriaques* d'Appien, dans les vies de Lucullus et de Pompée par Plutarque, et dans Strabon, liv. XI, p. 532.

(2) Ces points d'histoire ont été éclaircis par l'abbé de Longuerue (*Annal. reg. Parth. anno*, A., c. 95, p. 15).

(3) Le roi de cette contrée, qui possédoit aussi la Sophene, au-delà de l'Euphrate (Strabon, *loc. cit.*), se nommoit Artane; il descendoit de Zadriade, et Tigrane étoit issu d'Artaxias. Ce nom a été défiguré par Moyse de Chorene, qui suppose Tigrane fils d'un Artasis (l. II, c. 13). Nous avons vu que ces anciens chefs, Artaxias et Zadriade, avoient refusé d'obéir au roi de Syrie, Antiochus-le-Grand, et s'étoient partagé entre eux une grande partie de l'Arménie.

(4) Justin donne dix-huit ans de durée à la domination de Tigrane sur la Syrie (liv. XI, c. 1); Appien ne l'y fait régner que pendant quatorze ans (*Syr.*, §. 70). Le cardinal Noris a su concilier ces deux autorités, en observant que, depuis l'invasion de Tigrane, arrivée l'an 83 avant l'ere chrétienne, jusqu'à son traité avec Pompée, par lequel il renonça à la Syrie en l'an 66, dix-huit ans s'étoient écoulés; mais, quel-

Chap. XII.
Rois d'Arménie.
Pl. XLV.

avec le roi d'Arménie en lui donnant sa fille pour épouse. Tigrane seconda les projets de son beau-pere, et soumit la Cappadoce et la Cilicie. La conduite qu'il tint alors prouve qu'il ne manquoit pas de quelques talents politiques, ou du moins qu'il étoit servi par des ministres habiles. Les transmigrations auxquelles il obligea les nations conquises peuplerent de Grecs les parties les plus orientales de ses états, et y répandirent la langue, les arts, et les mœurs policées de la Grece. Il fit construire au milieu de ses états la ville de Tigranocerta, qui devint en peu d'années une des villes les plus belles et les plus peuplées de tout l'Orient.

Mais son alliance avec Mithridate lui attira l'inimitié des Romains, et fut la cause de tous ses revers. Tigrane étoit dépourvu de talents militaires : ses guerres furent mal conduites; sa capitale fût prise par Lucullus, et une seconde fois par Pompée. Le malheur des peres détruit quelquefois dans l'ame des enfants jusqu'aux sentiments de la nature : les fils de Tigrane le mépriserent; un d'eux prit les armes contre lui; et ce monarque orgueilleux, ce roi des rois que les princes ses vassaux étoient obligés de servir comme un maître, déposa sa tiare aux pieds du général romain[1]; et il auroit embrassé ses genoux si le vainqueur généreux ne l'en avoit pas empêché. Tigrane fut forcé de renoncer à toutes ses conquêtes, et de se borner à la seule Arménie, où il trouva un nouvel ennemi dans le roi des Parthes. Il fut encore contraint d'acheter la paix par d'autres

ques années auparavant, Tigrane avoit dû faire évacuer cette région par ses troupes pour les opposer à Lucullus; et ce fut alors qu'Antiochus *Asiatique* recouvra quelque partie de ses états paternels (Noris, *ad Cenot. Pisan.*, diss. II, c. 2).

(1) Plutarque, en racontant ce fait, parle expressément de la tiare, κίδαρις, de Tigrane, déposée aux pieds de Pompée (*Pompeio*, p. 637).

sacrifices; trop heureux de rester sur le trône, et de pouvoir le laisser en mourant à son fils Artavasde!

N° 6.

Le médaillon d'argent gravé sous le n° 6 a été frappé en Syrie, comme on peut s'en convaincre par l'examen du type[1]. On y voit d'un côté la tête du roi Tigrane, couverte d'une tiare différente de celles que nous avons remarquées sur la tête d'autres princes arméniens; les rebords surmontent la calotte qui n'est plus visible ; ils sont terminés par un ornement dentelé qui a quelque ressemblance avec une couronne rayonnante[2]: deux aigles et une étoile paroissent brodés sur l'élévation cylindrique formée par ces rebords. L'aigle, ancien emblême des rois de Perse, étoit devenu plus particulièrement celui des rois de Syrie, ainsi que nous le verrons dans la suite : Tigrane pouvoit se l'approprier en qualité de conquérant de ce royaume. Des perles ou des pierreries ornent les bords de la tiare et du fanon qui couvre l'oreille. La physionomie du prince arménien a un caractere tout-à-fait oriental; elle ressemble à ces physionomies arabes dessinées d'après nature dans les ouvrages de quelques voyageurs.

(1) Il a été copié sur l'original, au cabinet de la bibliotheque impériale.

(2) Cette espece de tiare n'avoit été observée jusqu'ici sur aucune médaille plus ancienne que celles de Tigrane : cependant une médaille de Samès, semblable à celle du n° 3 de cette planche par la légende et par le type, nous présente la tête de ce prince coiffée d'une tiare qui a la même forme que celle de Tigrane. On peut la voir gravée dans l'ouvrage déja cité, *Coins of Seleucidæ*, etc., p. 141. Quoique ces gravures aient été exécutées par le burin précieux de Bartolozzi, les dessins de cet ouvrage n'inspirent pas assez de confiance pour qu'on puisse les regarder comme une autorité suffisante, sur-tout quand on lui oppose celle de la médaille parfaitement semblable, bien conservée et authentique, dont nous avons fait graver l'empreinte au n° 3. On peut croire que la tiare de Samès, qui n'étoit pas aussi bien conservée sur la médaille du cabinet de M. Duane que sur la médaille du cabinet de Vienne, aura été rétablie par le dessinateur, à l'imitation d'une médaille de Tigrane.

Chap. XII.
Rois d'Arménie.
Pl. XLV.

Le revers représente la ville d'Antioche, personnifiée, assise sur un rocher d'où sort la demi-figure nue du fleuve Oronte. Cette femme allégorique a sur la tête une couronne crénelée, et une palme dans la main droite. L'Oronte est sans barbe, et ses cheveux descendent sur ses épaules. Ces mêmes figures se trouvent sur un grand nombre de monnoies d'Antioche; elles avoient pour prototype un groupe de bronze qui étoit l'ouvrage d'Eutychide, éleve de Lysippe, et qui étoit dans cette ville un objet de vénération[1].

Une couronne de laurier renferme le type et la légende qui nous donne le nom *du roi Tigrane*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΤΙΓΡΑΝΟΥ. On voit dans le champ de la médaille deux monogrammes; l'un est composé d'un Ι et d'un Ω, l'autre d'un Τ ou Χ et d'un Ρ.

La fabrique du tétradrachme et la couronne qui renferme ce type sont les mêmes qu'on remarque sur plusieurs monnoies des rois Séleucides, ainsi que nous aurons occasion de le voir dans le chapitre suivant.

Tigrane ne prend dans cette légende, ainsi que dans celles de tous les médaillons ou tétradrachmes frappés en son nom, que le titre de roi: cependant nous savons qu'il vouloit être appelé *roi des rois*, et nous avons de simples *drachmes* ou des médailles d'argent plus petites, et plusieurs monnoies de bronze frappées sous son regne, où il est appelé *roi des rois*, ou *grand roi*, ou *dieu*. On peut croire que ces tétradrachmes sont du commencement du regne de Tigrane en Syrie, et qu'on s'est conformé, pour le titre, à l'usage ordinaire des rois Séleucides. On n'a pas

(1) Pausanias, l. V, c. 2. Voyez sur ce groupe le *Museo Pio Clementino*, t. III, pag. 72, et planche 46, pag. 61, où j'en ai publié une copie antique en marbre.

manqué dans les drachmes qu'on a frappées postérieurement de donner à Tigrane les titres dont il étoit si jaloux.

Chap. XII. Rois d'Arménie. Pl. XLV.

§. 7. ARTAVASDE.

Le fils et le successeur de Tigrane avoit des connoissances et des talents littéraires; il avoit composé en grec des tragédies, des discours, des mémoires historiques dont une partie existoit encore du temps de Plutarque[1]. Ses qualités, comme roi, ne paroissoient pas avoir mérité autant d'estime. Il poussa trop loin la ruse et la dissimulation que la politique semble permettre aux princes foibles : placé entre les Romains et les Parthes, ni les uns ni les autres n'eurent à se louer de sa loyauté. Mithridate III et Orode Ier, rois des Parthes, lui déclarerent la guerre[2]. Crassus, l'ennemi d'Orode, étoit mécontent d'Artavasde; Antoine se crut trahi par ce prince, et s'en vengea par une autre trahison; il s'avança vers lui en ami, l'enleva avec toute sa famille, les fit attacher avec des chaînes d'or, et les offrit en présent à Cléopâtre. Le roi d'Arménie conserva, même dans les fers, un maintien digne d'un prince qui auroit eu plus de loyauté, et ne descendit à aucune bassesse vis-à-vis de cette femme altiere et orgueilleuse. Elle fut si blessée de cette conduite, qu'après

(1) Plutarque, *in Crasso*, pag. 554. Ce biographe, dans les vies de Crassus et de Marc-Antoine; Dion, dans les livres XLIX, L, et LI de ses histoires; Strabon, liv. XI, pag. 532, m'ont fourni presque tout ce que j'avance ici sur ce prince. Le nom d'Artavasde a subi plusieurs altérations (v. Fabricius, *ad Dion.*, l. XL, 16, et l. XLIX, 25). On trouve *Artavasdes* dans l'inscription d'Ancyre et dans Velleïus Paterculus; mais plus communément on lit *Artaouasdes*, *Artabasdes*, ou *Artabazus*, pour Artavasde. Dans Justin ce même nom est changé en celui d'*Arthoadistes* ou d'*Orthoadistes* (l. XLII, c. 2).

(2) Longuerue, *Annal. Arsacid.*, *ad ann.* A. C. 90 et 58; et dans les remarques aux *Prologues de Trogus*, Justin, l. XLII, c. 2 et 4; Plutarque, *in Crasso*, p. 556.

Chap. XII. Rois d'Arménie. Pl. XLV.

la bataille d'Actium elle fit décapiter Artavasde, sans doute de peur que les revers de ceux qui l'avoient détrôné ne fussent à ses yeux un spectacle trop doux; d'autant plus qu'elle croyoit que le vainqueur étoit disposé favorablement envers le prince arménien, qu'on prétendoit avoir trahi Antoine pour servir Octave[1]. L'aîné des enfants d'Artavasde, nommé Artaxias, sut se soustraire à la captivité de sa famille, et occupa pendant quelque temps le trône de l'Arménie.

N° 7. La médaille d'Artavasde gravée sous le n° 7 de cette planche est de bronze[2]. La tête du roi est couverte d'une tiare semblable à celle de Tigrane son pere. Le revers, dont le type nous présente la figure en pied de la Victoire, a pour légende le nom et les titres *du roi des rois Artavasde,* ΒΑΣΙΛΕωΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ αΡΤΑΥΑΣδου.

On voit qu'Artavasde, quoique réduit à une partie des états de son pere, n'avoit pas renoncé au titre de roi des rois. Il est vraisemblable que la forme de gouvernement établie dans ces contrées de l'Orient où les satrapies de chaque province particulière se perpétuoient souvent dans les familles, et offroient quelque ressemblance avec le régime féodal[3], étoit, bien plus

(1) Dion, liv. XLIX, §. 41, et liv. LI, §. 5.

(2) Cette médaille a été publiée par Pellerin (*Rois*, planche 15). M. l'abbé Sestini en a fait connoître une seconde (*Descript. num. vet.*, p. 491) : elle est singuliere en ce qu'elle présente de l'un et de l'autre côté la tête du roi coiffée de sa tiare; mais je crains qu'il n'y ait erreur dans la description. M. Sestini n'auroit probablement pas manqué de remarquer cette singularité, si elle existoit en effet.

(3) C'est ainsi que les satrapies des Perses et des Parthes portent dans Pline le nom de royaumes (l. VI, §. 16 et 29), et que Josephe met dans la même catégorie les satrapes et les *toparques* ou dynastes. A. J., l. XI, c. 3, n° 2, et ailleurs.

que la vanité personnelle des monarques, la raison qui leur faisoit prendre le titre de roi des rois.

Chap. XII. Rois d'Arménie. Pl. XLV.

§. 8. ANTIOCHUS II, ROI DE COMMAGENE.

Quoique la Commagene ait été regardée par les géographes comme faisant partie de la Syrie, il est vraisemblable que cette province, tenant à la petite Arménie, et resserrée par les montagnes escarpées du Taurus et de l'Amanus, offrit, dès le commencement de la dynastie des Séleucides, un asile aux mécontents qui avoient secoué leur joug. Nous avons vu le fondateur de Samosate, ville qui fut regardée ensuite comme la capitale de ces régions, prendre le titre de roi. Le nom de cette ville et la tiare que porte son fondateur nous ont fait connoître que dès-lors les habitants de la Commagene affectoient les usages et parloient la langue des Arméniens. Dans des temps plus rapprochés de la conquête de la Syrie par les Romains, à l'époque de la guerre contre Mithridate, il est certain qu'un roi Antiochus, différent du prince du même nom qui est le dernier dans la succession des Séleucides, régnoit sur la Commagene[1]; il avoit même réuni ses forces à celles

(1) Presque tous les historiens modernes et les antiquaires ont cru que le dernier Antiochus, qui étoit le treizieme roi de Syrie de ce nom, après que Pompée eut réduit ce royaume en province romaine, eut la Commagene pour son partage. Masson est, je crois, le premier qui ait répandu du doute sur ce fait, en observant qu'aucun auteur ancien ne nous l'a transmis. J'ajoute qu'on peut affirmer que ce même fait non seulement n'est pas prouvé, mais qu'il est contraire à la vérité de l'histoire. Appien m'en fournit une preuve évidente. Cet historien, sur la fin de ses guerres *Mithridatiques*, parle dans le même paragraphe (§. 106) de la guerre et de la paix que Pompée fit avec Antiochus, roi de Commagene; immédiatement après il parle d'un autre Antiochus fils d'Antiochus-le-Pieux; et il nous apprend que le général romain dépouilla ce prince, *sans guerre*, ἀμαχεὶ, du royaume de ses aïeux, que Lucullus lui avoit restitué après avoir expulsé Tigrane. Il remarque aussi qu'Antiochus,

Chap. XII. Rois d'Arménie. Pl. XLV.

du roi d'Arménie, et, de concert avec lui, il fit la guerre aux Romains. Il dut à la facilité avec laquelle il abandonna la cause de son allié d'être conservé dans ses états par Pompée; et il paroît qu'il les transmit à ses deux enfants, Antiochus II et Mithridate, qui ne tarderent pas à devenir ennemis[1]. Antiochus porta sa haine contre son frere jusqu'à faire massacrer l'ambassadeur que celui-ci avoit envoyé à Rome pour réclamer la justice d'Auguste. L'empereur fit venir Antiochus dans la capitale et le fit accuser devant le sénat: le roi de Commagene fut condamné à mort, et exécuté à Rome l'an 29 avant l'ere chrétienne[2].

N° 8. La médaille gravée sous le n° 8 appartient au cabinet impérial. Elle nous présente l'effigie d'Antiochus II coiffé à la maniere des rois d'Arménie; et il est à remarquer que les orne-

chassé de la Syrie par Pompée, n'avoit jamais rien entrepris contre les Romains, et il venoit de dire qu'Antiochus de Commagene leur avoit fait la guerre; puis il ajoute (§. 117), que le nom d'Antiochus de Commagene étoit inscrit sur les cartels du triomphe de Pompée avec ceux des autres princes ennemis de Rome. Il est donc clair que, suivant Appien, Antiochus de Commagene, et le dernier roi de Syrie Antiochus XIII son contemporain, sont deux princes différents; et rien ne peut nous induire à soupçonner ici l'historien d'erreur.

(1) Ce fait n'est pas consigné dans les notes de Masson sur les médailles des rois de Commagene, insérées dans le I[er] volume du *Tesoro britannico* de Haym, pag. 112, et qui sont cependant regardées comme l'écrit où l'histoire des rois de Commagene est le mieux éclaircie; mais il est déduit en partie des autorités citées par Masson, en partie de quelques monuments numismatiques que ce savant n'avoit pu connoître. On savoit par Dion qu'Antiochus II avoit fait assassiner l'ambassadeur de son frere; et on pouvoit en inférer que ce frere régnoit aussi lui-même, puisqu'il avoit à Rome des ambassadeurs: on lisoit dans Plutarque que les troupes de Commagene, qui étoient venues au secours de Marc-Antoine dans sa guerre contre Auguste, étoient commandées par un Mithridate, et on pouvoit en conclure que ce frere d'Antiochus II s'appeloit Mithridate. La médaille du cabinet de M. Ainslie, que M. Sestini a fait connoître (*Descr. num. vet.*, pag. 506), et dont nous parlerons à la page suivante, transforme ces conjectures en certitude.

(2) Dion, liv. VII, §. 43.

Chap. XII. Rois d'Arménie. Pl. XLV.

ments de sa tiare sont les mêmes que nous avons vus sur celle de Tigrane. Le revers donne le nom *du roi Antiochus*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ, et a pour type un lion marchant, emblême de la ville de Samosate, connu par d'autres médailles[1].

L'abbé Belley avoit entrevu que cette médaille devoit appartenir à un roi de Samosate, et par conséquent de la Commagene, plus ancien que l'Antiochus qui régnoit sur cette contrée et sur une partie de la Cilicie au temps de Néron et de Vespasien; mais, n'ayant pu donner de raisons assez convaincantes pour la faire attribuer à l'un plutôt qu'à l'autre de ces princes, les numismatistes postérieurs s'étoient écartés de son opinion, et y reconnoissoient ou le prince qui gouvernoit la Commagene sous Vespasien, ou l'un de ses deux fils[2]. Une médaille de la collection de M. Ainslie prouve, selon moi, que celle que nous examinons ne peut appartenir qu'à Antiochus II, mort l'an 29 avant J.-C. La médaille du cabinet de M. Ainslie est de bronze; elle présente d'un côté la même effigie, avec le nom *du roi Antiochus*, et de l'autre un taureau à la place du lion, et le nom *du grand roi Mithridate Phi...*[3] (peut-être *Philadelphe*). Comme ce n'est que du vivant d'Antiochus II que deux freres

(1) Cette médaille a été publiée, la premiere fois, par l'abbé Belley, dans le tome XXVI des *Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, page 355. M. Pellerin l'a fait graver de nouveau (*Rois*, pl. 14). Quant aux médailles de Samosate, avec le type du lion qui marche, elles ont été décrites par Eckhel (D. N., tom. III, p. 251), par Sestini (*Descr. num. vet.*, p. 504), etc.

(2) Eckhel, *Doctr. num.*, t. III, p. 257.

(3) Sestini, *Descript.*, *etc.*, p. 506. Cet antiquaire a cru que la tête étoit celle d'Antiochus Ier, pere d'Antiochus II et de Mithridate, et que la légende porte le nom de Mithridate, un des fils d'Antiochus. Mais l'histoire nous prouve que Mithridate régnoit sur la Commagene conjointement avec Antiochus II son frere; rien, au contraire, ne nous assure que ce même Mithridate eût été associé à la royauté par Antiochus Ier son pere. Je crois en conséquence que mon opinion est mieux fondée.

Chap. XII.
Rois d'Arménie.
Pl. XLV.

régnerent dans le même temps sur la Commagene, il paroit que la médaille dont il s'agit a été frappée sous ces deux princes. C'est ainsi que nous avons vu réunis sur la même médaille les noms de Cotys V et de Rhescuporis, princes contemporains et parents qui régnoient ensemble sur les Thraces[1]. Ces raisons ne nous permettent pas d'attribuer la médaille dont il s'agit à un autre Antiochus de Commagene qu'à celui que les historiens modernes regardent comme le second du nom.

§. 9. PARTHAMASIRIS.

L'Arménie, toujours inquiete, étoit souvent sans maître, sans néanmoins être libre. L'an 112 de l'ere chrétienne elle obéissoit à un prince de la race des Arsacides : c'étoit Exédare, qui déplaisoit également à ses sujets et à son oncle le roi des Parthes. Chosroès le détrôna et lui substitua Parthamasiris, un autre de ses neveux et frere d'Exédare. Trajan trouva mauvais que le roi des Parthes disposât ainsi de l'Arménie, qu'on avoit accoutumée à demander ses souverains à Rome, et à les recevoir de la main des Césars. L'empereur passa en Orient avec des forces si considérables, que Parthamasiris désespéra de pouvoir résister même avec le secours des Parthes : il se rendit au camp de Trajan, et déposa le diadême à ses pieds, espérant que l'empereur le lui replaceroit sur la tête; mais Trajan, qui vouloit humilier les Parthes, ne pouvoit laisser sur le trône d'Arménie un prince dévoué à Chosroès : il déclara Parthamasiris déchu de ses états, et le fit conduire chez les Parthes sous bonne escorte[2].

(1) Pl. 41, n° 16. Voyez ci-dessus, pag. 113.

(2) Dion, liv. LXVIII, §. 5 et suivants.

Les bas-reliefs de Trajan, transportés sous le regne de Constantin pour orner l'arc de triomphe que le sénat lui avoit décerné, présentent, parmi les actions de Trajan dans les guerres contre les Parthes, la scene qui eut lieu dans le camp romain lorsque Parthamasiris vint mettre sa couronne aux pieds du vainqueur de l'Orient[1]. La fidélité avec laquelle on a représenté plusieurs fois dans ces superbes bas-reliefs la figure de l'empereur, me porte à penser que la tête de Parthamasiris n'est point idéale, qu'elle est un véritable portrait que les Romains, vainqueurs de l'Arménie, avoient pu facilement se procurer dans le palais même du roi détrôné[2]. Chap. XII. Rois d'Arménie. Pl. XLV.

Cette tête, qui est d'une parfaite conservation, copiée exactement d'après un plâtre moulé exprès sur le bas-relief original, a été gravée au n° 9 : la longue barbe et l'air oriental de la physionomie paroissent propres à persuader que c'est le portrait ressemblant de ce prince Arsacide. N° 9.

§. 10. OUSAS, PRINCE D'IBÉRIE.

On peut considérer cette région, située au pied du Caucase,

(1) Bellori, *Veteres Arcus*, pl. 31.

(2) Voici ce qu'à ce sujet me mandoit de Rome feu M. Suvée, directeur de l'école de France, et qui fit mouler cette tête, qu'ensuite il avoit fait dessiner par M. Montagny: « Vous recevrez le dessin « tant desiré du roi Parthamasiris, de l'arc « de Constantin. Certes cette tête est en- « core inconnue, et elle n'a paru dans « aucun ouvrage. Je ne pense pas que qui « que ce soit ait fait faire un échafaud de « cinquante pieds de haut pour en faire « faire le creux. Le caractere comme le « travail en sont admirables. Cette tête, « quoiqu'appartenante à un bas-relief, est « de ronde-bosse; les chairs en sont tota- « lement terminées; elles ne tiennent que « par très peu de cheveux au fond.... Peu « de portraits ont été exécutés avec autant de « soin. Ce n'est point une tête de fantaisie, « ce n'est pas un Romain ou un Grec; c'est « Parthamasiris, et ne peut être un autre ».

Chap. XII. Rois d'Arménie. Pl. XLV.

comme la lisiere septentrionale de l'Arménie. L'histoire des peuples qui l'habitoient est peu connue : cependant on sait que Pompée pénétra dans l'Ibérie, d'où il emporta de grandes richesses, et emmena pour otages les fils du roi Artocès[1]. Depuis cette époque les dynastes ibériens se reconnurent dépendants des empereurs de Rome, qui placerent plus d'un prince ibérien sur le trône d'Arménie. Pendant que Trajan travailloit à la conquérir, le roi des Ibériens vint lui rendre hommage[2]. au reste nous ignorons presque entièrement l'histoire de ces peuples jusqu'au moyen âge, et les noms mêmes des princes qui les gouvernoient.

N° 10. Le dynaste ibérien, dont le portrait est gravé en creux dans un superbe onyx à deux couches, du cabinet impérial, ne nous est point connu par l'histoire. L'inscription grecque tracée autour de la pierre nous apprend son nom et ses qualités; on y lit, ΟΥϹΑϹ ΠΙΤΙΑΞΗϹ ΙΒΗΡΩΝ ΚΑΡΧΗΔΩΝ, *Ousas*[3] *Pitiaxès*

(1) Les faits que j'indique dans le cours de cet article sont puisés dans Strabon, liv. XI, p. 499 et suivantes; dans Appien, *Mithrid.*, §. 101, 103, 114, 116; dans Dion, liv. XXXVII, §. 1, LVIII, §. 26, et ailleurs.

(2) Eutrope, liv. VIII, c. 3.

(3) Ce nom paroît avoir quelque analogie avec celui d'Osacès, capitaine des Parthes, dont il est fait mention dans l'histoire de Dion (XL, §. 29). M. Hagemann, littérateur hanovrien très instruit dans les langues orientales, a cru retrouver le nom d'Ousas dans les *Perses* d'Eschyle, v. 952 et suiv. :

Πῦ δέ σοι παραστάται,
Οἷος ἦν Φαρανδάκης,
ΣΟΥΣΑΣ, Πελάγων,
Καὶ Δοτάμας ἠδ' Αγδαβάτας;

il pense que le nom ΣΟΥΣΑΣ devroit se lire ΟΥΣΑΣ, comme sur la pierre gravée, et que le Σ peut avoir été introduit au commencement de ce nom par la proximité du mot Φαρανδάκης (qu'il lit Φαρανδάτης, d'après Hérodote, liv. VII, c. 61, et d'après l'étymologie de ce mot). Le Σ qui termine ce nom s'est attaché, suivant lui, au nom d'*Ousas* qui suit immédiatement après; et on a pu confirmer cette fausse leçon par l'analogie apparente du mot Σοῦσας avec le mot Σουσισκάνης qu'on lit au vers 956, mais qui ne signifie selon lui autre chose que le *khan* ou gou-

(prince) *des Iberes Carchédiens*. Le prince a des boucles d'oreilles à la maniere orientale[1], une longue chevelure artistement arrangée en nattes, suivant l'usage des rois perses de la dynastie des Sassanides, une barbe épaisse, un vêtement serré qui couvre entièrement le corps. L'exécution de ce portrait est délicate et soignée; mais le style en est incorrect et barbare : on a gravé fidèlement cette pierre sous le n° 10 et dans la grandeur de l'original[2]. Le rapport que je remarque entre la coiffure de ce prince et celle des rois de Perse, la maniere du dessin et la forme des caracteres, me font penser que cet ouvrage appartient au IIIe siècle de l'ere vulgaire. Alors les Ibériens dépendoient de ces rois[3]; et, suivant Ammien Marcellin, on donnoit aux princes qui relevoient de la monarchie persane le nom de *Vitaxa*, dont l'analogie avec celui de Πιτιάξης, *Pitiaxès*, qu'on lit dans l'inscription de la pierre, est facile à saisir : on trouve le titre de *Bistax*, Βίσταξ, employé dans le mêm e ens[4].

Les Ibériens étoient divisés en différentes peuplades dont chacune avoit son nom particulier[5]. Notre inscription nous fait connoître les Ibériens Carchédiens, dont on ne trouve que des

verneur de Suses. Il ajoute que le nom d'*Ousas* peut se dériver du persan *ouz*, homme adroit, homme d'esprit. Je n'ai pas voulu priver mes lecteurs de ces observations qui m'ont paru très ingénieuses et propres à jeter de la lumiere sur le nom de ce prince.

(1) Nous parlerons de cet usage à l'occasion des rois parthes, ci-après, ch. XV, §. 3.

(2) Ce monument n'avoit jamais été dessiné.

(3) Voyez Procope, *de bello Persico*, liv. I, c. 12.

(4) Ammien Marcellin, liv. XXIII, c. 6, n° 14, où l'on peut voir une note savante de H. de Valois; Hésychius, v. Βίσταξ; Du Cange, *Glos. med. et inf. Cas.*, v. *Vitaxa.* Ainsi l'observation de Reland (*De vet. ling. Pers.*, v. *Bistax*), qui croit trouver dans l'interprétation de ce mot une méprise du lexicographe, tombe tout-à-fait.

(5) Strabon, liv. XI, p. 500 et 501. Il y avoit, suivant cet auteur, des Ibériens agriculteurs, des Ibériens nomades, et d'autres dont le genre de vie étoit mixte.

Chap. XII. Rois d'Arménie. Pl. XLV.

traces douteuses dans la géographie ancienne[1]. Il est possible que leur nom soit l'origine des noms modernes de *Gurgiens* et de *Géorgiens*, d'où cette région a pris ceux de *Gurgistan* et de *Géorgie*.

(1) Il me semble retrouver ces traces dans le nom de *Carcathiocerta*, ville de l'Arménie, nom qui pourroit signifier la ville des *Carcathiens* ou des *Carchédiens* (Strabon, l. XI, p. 527; Pline, l. VI, §. 10).

NOTE.

Le portrait de Tigrane le jeune ou Tigrane IV, roi d'Arménie, et celui d'Erato son épouse et sa sœur, devoient être placés ici : mais, desirant les faire dessiner sur la médaille presque unique qui, du cabinet du Vatican, a passé dans le cabinet impérial, j'ai été obligé d'attendre qu'elle fût rangée à sa place : on la trouvera dans la planche 57 de supplément, où je l'ai fait graver sous le n° 5.

On trouvera aussi aux n° 4, 5, 6, et 7 de la planche 48, les princes qui ont régné sur la Commagene depuis le rétablissement de ce royaume par Caligula. Comme les contrées maritimes de la Cilicie firent partie de leurs états, je n'ai pas séparé leurs portraits de ceux de quelques autres princes qui ont régné dans la Cilicie.

CHAPITRE XIII.

ROIS DE SYRIE, OU SÉLEUCIDES.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

Le royaume de Syrie, qui comprenoit presque tous les pays conquis en Asie par Alexandre-le-Grand, devint l'apanage d'un de ses capitaines, dont la famille y régna pendant deux siecles et demi. Les médailles frappées sous ces princes ont été d'un grand secours à la chronologie et à l'histoire, à cause des dates qu'elles portent, et qui sont tirées de l'ere la plus célebre dans les fastes des successeurs d'Alexandre, et la plus liée avec les évènements du peuple juif. Des savants illustres ont fixé leur attention sur cette partie de la numismatique[1]; mais, comme ils ne se sont pas occupés particulièrement de l'examen des portraits des rois, l'iconographie présente encore beaucoup d'incertitudes à ce sujet[2]. Les noms de quatorze Antiochus et de

(1) Le cardinal Noris, dans l'ouvrage *de Epochis Syro-Macedonum*, a traité cette matiere avec une érudition et une clarté qui laissent peu de chose à desirer. Le célebre Freret avoit cependant élevé quelques doutes sur plusieurs assertions du chronologiste italien (*Mém. de l'Acad. des inscr. et bell.-lettr.*, t. XVI, p. 286); mais les médailles qu'on a découvertes postérieurement n'ont fait que fournir de nouveaux documents à l'appui de la chronologie de Noris, que deux savants jésuites, Frœlich et Eckhel, ont mise dans le plus grand jour; le premier dans ses *Annales regum Syriæ*, et particulièrement dans les *Prolégomenes* de la seconde édition; le dernier dans sa *Doctrina Numorum*, t. IV, *obs. gen.*, c. 20, p. 397 et suiv.

(2) Pellerin et Eckhel ont néanmoins essayé de les faire disparoître; mais ces antiquaires célebres étant assez souvent d'avis différents, on ne pouvoit se dispenser de soumettre à un nouvel examen les médailles en question.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

six Séleucus, qu'on trouve répétés dans cette suite, font qu'il est difficile de les distinguer les uns des autres : je vais essayer d'aplanir ces difficultés.

§. 1. SELEUCUS Ier NICATOR.

Ce guerrier macédonien, fils d'un des généraux de Philippe[1], suivit Alexandre dans sa grande expédition, et mérita par son courage et par ses talents toute la confiance de son maître[2]. Il n'est pas vrai, comme on l'a prétendu, qu'il ait eu sous ce prince la surintendance des éléphants[3] : mais il est certain qu'à la mort du conquérant il fut jugé digne de commander la cavalerie d'élite, qu'on regardoit comme le premier corps de l'armée,

(1) Le pere de Séleucus s'appeloit Antiochus (Justin, l. XV, c. 4). Les autorités qui constatent plusieurs faits que j'avance dans ce chapitre, sans en alléguer les preuves, se trouvent dans l'*Historia regum Syriæ*, par Vaillant, ou dans les *Annales* des mêmes rois, par le P. Frœlich. L'ouvrage de l'antiquaire allemand peut être regardé comme le perfectionnement de celui de l'antiquaire français.

(2) Alexandre le mit dans le nombre des quatre-vingts chefs macédoniens qu'il maria avec les filles des plus illustres satrapes de la Perse, à l'occasion de ses noces avec Barsine, fille de Darius Codoman. L'épouse de Séleucus fut Apamé, une des filles d'Artabaze, satrape chéri par Alexandre, à cause de son inviolable fidélité envers Darius son maître : une sœur d'Apamé fut donnée pour épouse à Ptolémée, fils de Lagus, capitaine des gardes d'Alexandre; et une troisieme sœur à Eumene, son secrétaire intime (Strabon, liv. XII, p. 578; Arrien, *Exped. Alex.*, l. VII, p. 448 de l'édition de Blancard). Alexandre admiroit particulièrement, dans Séleucus, sa rare valeur; Elien, l. V, c. 4, l XII, c. 16. Ce que ce sophiste ajoute, qu'Alexandre en étoit jaloux, doit être considéré comme une de ces calomnies que les écrivains grecs ont répandues à pleines mains sur la mémoire de ce grand homme.

(3) C'étoit un sarcasme que Démétrius Poliorcete lançoit contre lui à cause du grand nombre d'éléphants dressés à la guerre, que Séleucus avoit dans ses armées, et dont il savoit tirer parti dans les batailles (Athénée, l. VI, p. 261, B). Nous avons remarqué un autre sarcasme de ce genre au sujet de Lysimaque, ci-dessus, part. II, chap. V, §. 1, pag. 98, note 2.

puisque ceux qui le composoient étoient appelés *hétaires*, ou camarades du roi[1]. Ses belles qualités et sa bonne conduite lui concilierent l'estime d'Antipater, qui succéda à Perdiccas dans une régence que la foiblesse de Philippe Arrhidée avoit rendue perpétuelle. Antipater nomma Séleucus satrape ou gouverneur de Babylone[2], gouvernement qui lui donnoit une autorité presque absolue. Mais l'ambition d'Antigonus, qui, après la défaite d'Eumene, affectoit l'empire de toute l'Asie, ne laissa pas long-temps Séleucus tranquille à Babylone : il prétendoit que ce chef devoit lui rendre compte des revenus et des trésors de la province qu'il gouvernoit. Celui-ci, qui ne se croyoit pas inférieur à Antigonus, refusa de le satisfaire ; et, n'étant pas en état de lui résister, il s'enfuit en Egypte auprès de Ptolémée, qui le reçut avec amitié. Les deux généraux attaquerent de concert Démétrius, qui commandoit en Syrie les forces d'Antigonus son pere ; et, après l'avoir vaincu, ils donnerent l'exemple d'une rare générosité en lui renvoyant sans rançon ses amis et ses effets, et en protestant qu'ils n'avoient d'autre intention que de s'opposer à l'injustice que manifestoit son pere, de vouloir traiter comme des sujets ses anciens compagnons d'armes, qui avoient autant de droit que lui au partage des conquêtes d'Alexandre. Cette victoire et la guerre qu'Antigonus avoit portée dans l'Asie mineure, espérant que l'assujettissement de ces contrées lui rendroit facile celui de la Macédoine, présenterent à Séleucus une chance favorable dont il s'empressa de profiter.

(1) Diodore, liv. XVIII, §. 3. Frœlich se trompe (*Ann. reg. Syr.*, p. 2) lorsqu'il avance que Séleucus avoit dans cette place Perdiccas pour collegue : Perdiccas étoit son prédécesseur dans ce commandement ; il le quitta lorsqu'à la mort d'Alexandre il devint tuteur du nouveau roi et régent du royaume.

(2) Arrien, *ap. Photium*, cod. xcii, pag. 223.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

Aucun fait dans son histoire ne prouve aussi bien que celui que je vais rapporter la pénétration de ce chef, son audace, les talents et les vertus qui le rendoient propre au gouvernement, et l'amour qu'il savoit inspirer. Avec le seul secours de mille Macédoniens, auxquels Ptolémée permit de le suivre[1], il se transporta de l'Egypte à Babylone, attaqua les troupes formidables d'Antigonus, qu'il défit, et se ressaisit de son autorité. Cet évènement, arrivé l'an 312 avant J.-C., est le commencement de l'ere des Séleucides, qui a été adoptée par presque toutes les nations de l'Orient[2]. Tandis que son rival, pour régner seul, étoit en guerre avec tous les chefs macédoniens qui s'étoient emparés du gouvernement des provinces, et qu'il étoit attaqué par chacun d'eux, Séleucus réussit à ranger sous son obéissance presque toutes les contrées de la haute Asie; il poussa ses conquêtes du côté de l'Orient au-delà des bornes où Alexandre s'étoit arrêté; il arriva jusqu'au Gange, et obligea Sandrocotte, roi des Indes, à signer la paix avec lui. Cette paix assura les conquêtes de Séleucus, et le rendit maître de cinq cents éléphants[3]. Il ne tarda pas à employer ce surcroît considérable de forces contre son ancien ennemi, qui fut défait à Ipsus par la coalition des princes macédoniens.

(1) Diodore, liv. XIX, §. 55 et 90.

(2) On a cependant varié relativement au mois auquel cette époque doit commencer. Les Grecs l'ont comptée à partir de l'automne de l'année julienne, 312 ans avant J.-C.; les Juifs à partir du printemps de la même année; les Chaldéens l'ont fixée au printemps de l'année suivante 311 (Frœlich, *Ann. reg. Syr.*, *Proleg.*, part. II, c. 2; Eckhel, D. N., t. IV, p. 396). En faisant usage de l'époque des Séleucides dans tout le cours de ce chapitre, soit pour fixer des dates, soit pour établir la correspondance des années de cette ere avec les années avant J.-C., nous compterons pour 3e, 4e, etc., année de l'époque l'année julienne où la 3e, 4e, etc., année de l'époque commence.

(3) Strabon, l. XV, p. 724; Justin, l. XV, c. 4.

Chap. XIII.
Rois de Syrie, ou Séleucides.
Pl. XLVI.

Séleucus, possesseur tranquille du plus grand empire qui ait été formé des débris de celui d'Alexandre, étoit trop habile en politique pour vouloir opprimer Démétrius: il s'allia, au contraire, avec lui en épousant sa fille, et se conduisit avec tous les ménagements possibles envers un prince qu'il regardoit comme un obstacle à l'agrandissement de Lysimaque, de Ptolémée, et de Pyrrhus. Mais l'humeur hautaine et intolérante du fils d'Antigonus rendit inutiles tous les égards de Séleucus; et nous avons vu comment Démétrius mourut en Syrie prisonnier de son gendre. Ce fut après ces succès que Séleucus parut vouloir rivaliser en magnificence avec Alexandre-le-Grand. Il est inutile de parler du pont qu'il fit construire sur l'Euphrate[1], des jardins magnifiques qu'il fit planter, des temples qu'il fit élever: il suffit de dire qu'il fonda plus de soixante villes[2]. La Grece se ressentit aussi de la munificence du roi d'Asie; elle recouvra plusieurs statues de ses dieux que les Perses avoient anciennement enlevées. Séleucus rendit à Athenes la bibliotheque de Pisistrate[3]. Plus heureux qu'Antigonus dans la guerre, où il acquit le surnom de *Nicator* ou de vainqueur[4], il ne le fut pas moins dans l'intérieur de sa famille; Antiochus son fils sut mériter toute sa tendresse et le

(1) Pline, liv. V, §. 21. Ce même écrivain attribue à Séleucus le projet d'ouvrir une communication entre la mer Caspienne et la mer Noire (liv. VI, §. 12).

(2) Appien, *Syriac.*, §. 57, en compte soixante-trois. Voyez aussi Strabon, l. XVI, p. 749.

(3) Pausanias, liv. I, c. 16, et liv. VIII, c. 46; Aulugelle, N. A., liv. VI, c. 17; et Valere-Maxime, liv. II, c. 10, *Externa*, n° 1.

(4) Appien, *Syriac.*, §. 56, où l'historien désapprouve ceux qui faisoient dériver ce surnom de la victoire remportée par Séleucus sur Nicator, ou plutôt Nicanor, général d'Antigonus. Séleucus obtint le surnom de Nicator, suivant Justin, parcequ'il fut le vainqueur des vainqueurs, *victor victorum* (liv. XVII, c. 2; Ammien Marcellin, liv. XXIII, c. 16); mais il ne faut pas conclure de cela, comme le compilateur latin l'a fait, qu'il n'obtint ce titre glorieux qu'après sa derniere victoire sur Lysimaque; il faut seulement en déduire que ceux qui au lieu de Nicator l'appellent Nicanor sont dans l'erreur.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

sacrifice que Séleucus lui fit de son amour pour Stratonice, qu'il consentit à céder à son fils qui en étoit devenu éperdûment amoureux, et qui périssoit victime d'une passion qu'il n'avoit pas été en son pouvoir d'étouffer. Toute l'antiquité païenne a comblé d'éloges cet effort de l'amour paternel[1]. Séleucus fit connoître à son armée la résolution qu'il avoit prise, et envoya les deux époux régner tranquillement sur les immenses régions qu'il possédoit au-delà de l'Euphrate. Il s'étoit réservé celles qui touchoient à l'Europe, et où il pouvoit craindre quelques nouvelles attaques. La conduite cruelle du vieux Lysimaque ne tarda pas à fournir à Séleucus une occasion honorable de lui faire la guerre. On sait quelle fut la fin de Lysimaque, et comment sa mort rendit Séleucus le maître du reste de l'Asie mineure et de la Macédoine sa patrie. Le vainqueur espéroit finir ses jours dans les contrées qui l'avoient vu naître, lorsque l'attentat de Ptolémée Céraunus, fils aîné de Ptolémée Soter, mais exilé par son pere et réfugié auprès du roi d'Asie, le fit périr par un indigne assassinat. Ce traître blessa mortellement son bienfaiteur par derriere, tandis que celui-ci, descendu sur le rivage de la Chersonese, fixoit son attention sur un ancien autel qu'on croyoit être un monument de l'expédition des Argonautes[2].

Le corps de Séleucus, racheté à grand prix par Philétere, fut brûlé à Pergame, avec toute la pompe convenable, et ses

(1) Appien, *Syriac.*, §. 59 et suivants, où cette action de Séleucus et l'artifice que le médecin Erasistrate employa pour révéler au roi la passion de son fils, sont racontés avec beaucoup de grace et dans le plus grand détail. On peut voir la même histoire dans Plutarque (*Demetrio*, p. 906) et dans Valere-Maxime (l. V, c. 7, *Externa*, nº 1). Julien se trompoit lorsqu'il croyoit qu'Antiochus n'avoit profité de la générosité de son pere qu'après sa mort.

(2) L'an 281 avant l'ere chrétienne: Séleucus étoit alors âgé de plus de soixante-dix ans.

cendres furent envoyées à son fils Antiochus, qui éleva des temples à sa mémoire[1]. Ainsi finit la carriere d'un des plus grands monarques et des plus grands hommes de l'antiquité, de celui qui, parmi les successeurs d'Alexandre, a obtenu dans l'histoire la premiere place, à cause de la réunion peu commune des vertus militaires et civiles, des qualités qui font parvenir un souverain à la plus grande puissance, et de celles qui le font admirer et chérir[2].

La médaille d'or gravée sous le n° 1 de cette planche est un monument précieux de ce regne[3]. On y voit la tête de Séleucus: N° 1.

(1) Appien, *Syriac.*, §. 63.

(2) Pausanias, liv. I, c. 16; Arrien, *de Exped. Alex.*, liv. VII, p. 492 de l'édition de Blancard. Ce prince aimoit les lettres: le poëme didactique d'Hésiode ayant pour titre, *les Travaux et les Jours*, étoit quelquefois sous le chevet de son lit (Ptolémée Héphestion, dans *Photius*, c. CCXC, p. 486). La réflexion de Séleucus, rapportée par Plutarque (*An seni gerenda sit resp.*, t. II, p. 770), que, « Si les hommes « savoient combien il est laborieux seule- « ment de recevoir et écrire tant de lettres, « comme il en faut recevoir et écrire aux rois, « ils ne daigneroient pas seulement amasser « un diadême quand ils le trouveroient « en leur chemin ». (Traduction d'Amyot du traité, *Si l'administration convient à un vieillard*, §. 31); cette réflexion, dis-je, fait sentir combien d'attention apportoit ce grand roi à tout ce qui doit occuper le chef suprême d'un état. On ne peut pas concevoir comment dans le recueil grec de la chronologie d'Eusebe on a inséré une fausse histoire désavantageuse à Séleucus. On le cite comme ayant fait périr, dans la ville d'Amphipolis, Roxane, veuve d'Alexandre, et le jeune Alexandre son fils (p. 66). Ces crimes appartiennent à Cassandre (Diod., l. XIX, §. 105). Séleucus n'étoit jamais revenu en Europe depuis son premier départ avec Alexandre, et lorsqu'il y aborda, il y périt. Le recueil d'Eusebe fourmille à chaque page de semblables bévues.

(3) Je l'ai trouvée, par un hasard heureux, à Paris, dans la collection de M. Allier de Hauteroche, qui en avoit fait l'acquisition à Constantinople, chez un Arménien. Elle est pareille en tout, soit par les types, soit par la légende, soit par les monogrammes, à celle que Haym a fait graver dans le *Tesoro britannico*, t. I, pag. 20. Le dessin que j'en donne ici est pris sur la médaille originale, M. Allier s'étant obligeamment empressé de me la communiquer.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

des cornes de taureau sortent de ses tempes au-dessous du diadême qui serre sa chevelure. La physionomie du prince, par le caractere de la bouche, du front, et de l'œil, paroît exprimer en même temps le courage, la bonté du cœur, et la pénétration de l'esprit.

Nous avons vu les cornes de taureau sur la tête de Démétrius Poliorcete, beau-pere et rival de Séleucus. Nous avons remarqué à cette occasion l'usage adopté par plusieurs des premiers successeurs d'Alexandre et par Alexandre lui-même, de se faire représenter avec des cornes, à l'imitation de Bacchus, conquérant de l'Inde. Mais Séleucus avoit encore un droit plus particulier à cette distinction : les anciens ont prétendu que les cornes ajoutées à ses images faisoient allusion à un évènement mémorable de sa vie : Séleucus avoit arrêté seul un taureau furieux qu'Alexandre étoit prêt à immoler, et qui s'échappa de l'autel[1]. Ce qui paroît incontestable, c'est que cet attribut servoit à faire distinguer les statues de Séleucus, et que l'ere qui date de son avènement à la souveraineté de Babylone, et qui est connue sous le nom d'ere des Séleucides, est appelée par les écrivains orientaux l'*ere du cornu*[2]. Des statues de Séleucus, ornées de cornes, se voyoient à Athenes, à Antioche[3], et posté-

(1) Appien, *Syriac.*, §. 57, où cet écrivain peint Séleucus comme un homme d'une grande taille et d'une constitution très vigoureuse, d'accord en cela avec Justin (l. XIII, c. 1).

(2) *Therik Dhilkarnaïn* : voyez les autorités citées par Spanheim, *de U. et P.R.*, t. I, p. 388, où cependant cet antiquaire retrouve l'origine de cette phrase dans les cornes d'Ammon données à Alexandre-le-Grand. Mais l'ere des Séleucides n'a rien de commun avec Alexandre : si elle en porte le nom chez les orientaux, c'est parceque ces peuples ont coutume de rapporter à Alexandre plusieurs institutions et plusieurs faits qui appartiennent à ses successeurs.

(3) Appien, *loco citato* ; Libanius, *in Antiochico* : voyez aussi ce que les Académiciens d'Herculanum ont recueilli sur les statues à cornes de Séleucus Nicator, à l'occasion d'une statue de bronze qu'ils attri-

rieurement à Constantinople[1] : Bryaxis et Aristodeme, éleves de Lysippe, avoient exécuté en bronze plusieurs statues de ce monarque[2].

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

Séleucus paroît dans ce portrait déja avancé en âge : quand on considere les différents coins des médailles frappées avec son nom, on est porté à croire qu'il n'a osé faire graver son portrait sur ses monnoies, sans aucun déguisement, qu'après plusieurs années de regne[3].

buent à ce prince, et que j'ai crue représenter plutôt Démétrius Poliorcete (*Bronzi*, tom. II, pl. 60). On l'a gravée ci-dessus, pl. 40, n° 3 et 4.

(1) Elle est indiquée par l'auteur grec des *Antiquités de Constantinople*, l. VI, p. 127; dans le volume Ier de l'*Imperium orientale* de Banduri.

(2) Pline, l. XXXIV, §. 19, n° 13 et 26. Reinesius (*Inscrip.*, p. 327) a publié une inscription qui a dû être apposée à une statue de Séleucus faite par Lysippe, ou du moins à une copie de cette statue. Il est possible qu'on ait attribué à Lysippe un ouvrage d'Aristodeme son éleve, ainsi qu'on l'a fait pour les portraits des Sages de la Grece et pour celui d'Esope. Il n'y a cependant aucun anachronisme à supposer que Lysippe ait modelé le portrait de Séleucus. Pausanias fait mention d'autres statues de ce prince qu'on voyoit à Athenes et à Olympie (l. I, c. 16, et l. VI, c. 11 et 16).

(3) Les numismatistes ont cru reconnoître sur plusieurs autres médailles le portrait de Séleucus Ier. Voici le résultat de l'examen réitéré que j'ai fait de la plupart de ces têtes sur les médailles du cabinet impérial. Les tétradrachmes de Séleucus avec la tête d'Hercule, frappés à l'imitation de ceux d'Alexandre-le-Grand, représentent ordinairement une tête idéale qui n'est ni celle d'Alexandre, ni celle de Séleucus. Cependant le médaillon publié par M. Pellerin (*Rois*, pl. 7), et qu'il croit frappé dans la ville d'Abydos sur l'Hellespont, paroît présenter, sous les traits d'Hercule, un véritable portrait qui a beaucoup de rapport avec celui de Séleucus, quoique dans un style un peu exagéré et plus grandiose que la vérité. Nous avons remarqué de même le portrait d'Alexandre déguisé en Hercule sur les médaillons des Rhodiens (planche 39*, n° 1). Quant aux têtes ailées, et, comme on dit, coiffées d'une peau de lion, qu'on voit gravées sur des médailles de Séleucus, ayant au revers un taureau furieux, les numismatistes s'accordent à y reconnoître le portrait de ce prince : mais, après la plus scrupuleuse attention, je n'y puis voir qu'une tête de Méduse, très souvent sans col, et qui n'est jamais affublée d'une peau de lion, quoique le désordre de sa chevelure puisse présenter cette apparence sur quelques médailles moins bien conservées. Les antiquaires l'ont peut-être méconnue parcequ'ils n'imaginoient pas qu'il y eût un rapport entre ce sujet mythologique et l'histoire de Séleucus. Cepen-

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

On sait qu'au commencement il respectoit les préjugés des soldats macédoniens, et qu'il s'abstenoit de se décorer des marques de la royauté en leur présence[1].

Le revers de la médaille présente le nom *du roi Séleucus*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ, et a pour type une tête de cheval avec le mors à la bouche et les rênes attachées sur le col. Aux cornes qui arment son front, et qui sont pareilles à celles que porte le roi, on le reconnoît pour le cheval de Séleucus.

Les médailles ayant pour type une tête de cheval ne sont pas rares dans la numismatique. Il est en effet assez naturel qu'on

dant ce type fait allusion à la fondation d'Antioche. Une colline comprise dans l'enceinte de cette capitale, et qu'on appeloit le mont Silphius, portoit un ancien autel qu'on disoit élevé par Persée en l'honneur de Jupiter son pere, lorsque ce héros fut de retour de son expédition contre les Gorgones. Séleucus fonda un temple de Jupiter Bottiéen vénéré par les Macédoniens, dans le même endroit où jadis Persée, ce demi-dieu de la Grece, avoit laissé un monument de son passage (Joh. Malela, *Chronogr.*, liv. VIII, p. 84, 85 de l'édition de Venise). Je pense donc que ces médailles ont trait à la tradition que je viens de rapporter, et qu'elles ont été frappées à Antioche. Il me paroît évident que la tête ou le masque dont il s'agit représente une femme. Une autre médaille, rapportée par Frœlich et attribuée par lui à Séleucus Ier (*Ann. reg. Syr.*, pl. 2, n° 8), offre à la vérité la tête d'un roi ceinte d'un diadême sur lequel sont attachées des ailes; mais les traits de la physionomie ne me paroissent avoir aucune ressemblance avec ceux qui caractérisent le portrait de ce prince; ils me semblent se rapprocher davantage du portrait de Séleucus II Callinicus. Nous verrons au §. 4 de ce chapitre comment le symbole des ailes pouvoit lui convenir. Enfin un véritable portrait de Séleucus Ier, vu de face, avec des cornes au front comme sur la médaille qu'on a gravée sous le n° 1, est celui publié par Frœlich dans la préface à la seconde édition des *Ann. reg. Syr.*, fol. 1 *verso*, et dans l'*Accessio nova*, etc. Je n'ai pas fait graver ici cette médaille, n'ayant pu m'en procurer aucune empreinte et ne voulant pas la faire copier d'après les gravures qu'on en a dans les ouvrages cités, puisque ces gravures ne rendent pas assez le caractere de l'antique. D'ailleurs une tête gravée de face sur une médaille peut difficilement offrir les traits d'une physionomie avec autant de précision qu'une tête en profil, telle que nous l'avons donnée d'après une médaille d'or, également recommandable par le style de l'art et par la conservation.

(1) Plutarque, *in Demetrio*, p. 896.

ait gravé l'image de cet animal guerrier sur les monnoies des rois dont les armées excelloient par la force et le nombre de la cavalerie, ou de ceux qui dominoient sur des contrées fécondes en chevaux. Séleucus régnoit sur un pays abondant en chevaux de la meilleure espece ; sa cavalerie étoit formidable : il avoit donc des droits incontestables à cet emblême[1]. Je pense cependant que ce type est plutôt une allusion à un évènement important de la vie de ce prince.

Quand Séleucus fut contraint de se dérober à la poursuite d'Antigonus, il dut sa sortie de Babylone et son salut à un cheval, dont il voulut immortaliser le souvenir par un monument qu'il fit ériger dans sa capitale, lorsqu'il fut devenu maître de l'Asie : on voyoit encore à Antioche, dans le moyen âge, une tête de cheval en bronze que la tradition assuroit être celle du cheval qui avoit servi à la fuite et au retour glorieux de ce fondateur de la monarchie syrienne[2]. Il me paroît vraisemblable que la tête de cheval gravée sur la médaille que nous examinons est une imitation de cette tête de bronze, et qu'elle rappelle le même évènement de la vie de Séleucus.

La médaille de bronze gravée sous le n° 2 est encore plus remarquable : elle étoit jusqu'ici restée inédite[3]. Ce monument N° 2.

(1) Indépendamment des haras niséens qui se trouvoient dans ses domaines, Séleucus en avoit d'autres près de la ville d'Apamée, qu'il avoit bâtie dans une île que forme l'Oronte, et qui étoit entourée de lacs et des plus beaux pâturages de la Syrie (Strabon, l. XVI, p. 752).

(2) J. Malela, *Chron.*, liv. VIII, p. 85. Une statue équestre de Séleucus étoit à Olympie (Pausanias, l. VI, c. 11).

(3) On en avoit donné une description dans le catalogue du cabinet de M. Le Bret, inséré dans les *Mémoires de Trévoux*, an 1757, octobre. Frœlich, dans ses *Annal. reg. Syr.*, l'avoit répétée, mais sans en donner aucune explication, et il a été imité en cela par Eckhel (D. N., t. III, p. 426).

Chap. XIII.
Rois de Syrie, ou Séleucides.
Pl. XLVI.

appartient au même prince, quoiqu'il soit postérieur de quelques siecles à son regne.

La médaille est du plus grand module et d'une assez bonne conservation : on y voit d'un côté la tête d'un roi en profil, ceinte du diadême. La légende la désigne pour être celle de *Séleucus Nicator*, ⊏ΕΛΕΥΚΟ⊏ ΝΕΙΚατωρ. Le revers représente un temple *hexastyle*, ou dont la façade est soutenue par six colonnes; un *bucrane*, ou tête de bœuf, est sculpté au milieu du fronton, qui est orné, sur le sommet et sur les acroteres, d'un trophée et de deux aigles. La légende nous donne le nom *des Diocésaréens*, ΔΙΟΚΑΙΣΑΡЄΩΝ. Les caracteres grecs, l'orthographe, la fabrique, et la gravure, indiquent que cette médaille est du IIe siecle de l'ere vulgaire ou du temps des Antonins. On peut la comparer à celle d'Alexandre, frappée dans la ville d'Apollonie des Pisides, qu'on a vue à la planche XXXIX*, n° 6.

Il n'est pas facile de décider laquelle des différentes villes qui, en l'honneur de quelque César, ont pris le nom de Diocésarée, a fait frapper cette médaille. Eckhel, qui ne l'avoit pas vue, et qui étoit porté à la croire apocryphe ou mal décrite, n'a pas fait usage de sa critique ordinaire pour éclaircir ce doute : il s'est contenté de rapporter l'opinion de ceux qui l'ont attribuée à la ville de Diocésarée, anciennement nommée Sepphoris, dans la Galilée[1]. On ne peut deviner quel pouvoit être le rapport d'une ville juive avec l'histoire et le culte de Séleucus Nicator[2],

(1) Eckhel, D. N., *loc. cit.*

(2) Séleucus avoit à la vérité accordé quelque faveur aux Juifs; il les avoit admis à augmenter la population des villes bâties par lui : mais les Juifs n'élevoient point de temples à la mémoire de leurs bienfaiteurs; et si la ville de Sepphoris en Galilée avoit reçu dans des temps postérieurs des habitants païens, je ne saurois m'imaginer de quoi ils pouvoient être redevables à Séleucus Nicator.

ou quel motif cette ville pouvoit avoir, étant sous la domination romaine, ainsi que le prouve le nom même qu'elle porte, d'honorer la mémoire d'un prince macédonien.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

La conjecture que je vais proposer me paroît moins dénuée de fondement. Nous connoissons, par d'autres médailles et par des *Notices ecclésiastiques* du IVe siecle, une ville de Diocésarée qui étoit située au milieu du pays des Cennates, dont elle étoit la capitale[1]. Comme ces peuples habitoient sur les limites de la Cilicie, dite Trachiotide, province contiguë à l'Isaurie, les auteurs de ces *Notices* ont pu parler de Diocésarée comme d'une ville de l'Isaurie[2]. Elle avoit pris ce nom sous Adrien et en son honneur, ainsi qu'on peut le conclure du surnom d'*Adriané* qu'elle porte sur ces mêmes médailles[3] : mais nous ignorerons peut-être toujours la dénomination qu'elle avoit plus anciennement.

Les types de la médaille que nous examinons donnent lieu de penser que la ville de Diocésarée regardoit Séleucus comme son fondateur; et ce qui peut contribuer jusqu'à un certain point à l'explication de ces types, c'est que la partie de la Trachiotide dans laquelle étoit située Diocésarée, ainsi qu'une portion de l'Isaurie et de la Pisidie, avoit été pour ainsi dire renouvelée par Séleucus Nicator, qui y avoit bâti plusieurs villes sous les noms de Séleucie, d'Antioche, d'Apamée, etc.; et que la ville de Diocésarée étoit construite sur les bords du Calycadnus[4], à très peu de distance de Séleucie, l'une des villes

(1) L'abbé Belley a bien constaté l'existence et la situation de cette ville dans une savante dissertation imprimée dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tom. XXI, p. 428.

(2) Voyez Noris, *de Epoch. syro-maced.* diss. V, *operum*, t. II, p. 589.

(3) Eckhel, D. N., t. III, p. 54 et 55.

(4) On peut en voir la position dans la carte contenant la principauté d'Olba en

Chap. XIII.
Rois de Syrie, ou Séleucides.
Pl. XLVI.

principales de la province. Il est probable que le *Nicatorium*, ou temple de Séleucus Nicator, qui est représenté sur la médaille, avoit été construit dans un lieu situé entre ces deux villes, et que les habitants de Diocésarée et ceux de Séleucie y rendoient en commun un culte à la mémoire de ce prince, qu'elles reconnoissoient pour leur fondateur. Cette médaille, comme nous l'avons remarqué, ressemble, par le style du dessin ainsi que par la fabrique et par le module, aux médailles d'Alexandre-le-Grand, que les Apolloniates de la Pisidie firent frapper en l'honneur de ce conquérant fondateur de leur ville; et cette ressemblance vient encore à l'appui de la conjecture que j'ai tâché de rendre probable.

Le temple qu'on voit au revers est sans doute un *Nicatorium*, ou temple de Séleucus Nicator. La tête de bœuf est un symbole de ce prince, et présente la même allusion que les cornes de taureau ajoutées à ses images. Le trophée est un emblême de ses victoires : les aigles indiquent les augures que Séleucus croyoit avoir reçus du ciel dans la construction de plusieurs villes; et cette circonstance n'est point omise dans l'histoire[1].

§. 2. ANTIOCHUS Ier SOTER.

Le bonheur d'Antiochus ne dura que douze années. Epoux de Stratonice, chéri par son pere, par ses soldats, par ses sujets,

Cilicie, et dressée par M. d'Anville pour servir à la dissertation de l'abbé Belley, citée ci-dessus. Diocésarée garde la même situation dans la carte de l'Asie mineure, dessinée par Cellarius pour sa géographie du moyen âge, et qui est la douzieme dans l'appendice ajouté au volume II de la *Notitia orbis antiqui* de ce géographe, de l'édition de Leipzig, de l'an 1773.

(1) Malela, *Chronogr.*, liv. VIII. On avoit même donné la forme d'un aigle avec les ailes déployées au plan de la ville de Séleucie sur le Tigre, que ce prince avoit fait construire (Pline, l. VI, §. 30).

il gouvernoit paisiblement les riches contrées de la haute Asie; il les visitoit en prince bienfaisant; il pourvoyoit à leur sûreté, à leur commerce, à leurs embellissements : une muraille de plus de soixante lieues, élevée par lui, garantissoit des incursions des barbares une des plus belles et des plus fertiles régions de ces climats[1] : des villes fondées dans les lieux plus convenables au commerce ou à la défense du pays en augmentoient la population et la culture[2]. Mais l'attentat qui priva Séleucus de la vie fit disparoître pour toujours la félicité d'Antiochus. Aux embarras dans lesquels le plongerent le desir de venger son pere et de conserver l'intégrité de ses états, se joignirent bientôt le chagrin que lui causerent la perte d'une épouse adorée[3], et les nombreux revers qu'éprouverent ses armes, qui furent rarement heureuses[4]. Cependant la supériorité de ses forces lui avoit à la fin procuré une paix honorable; et la victoire signalée qu'il avoit remportée sur les Gaulois de l'Asie l'avoit fait proclamer le libérateur de cette contrée, et décorer du glorieux surnom de *Soter,* ou de *dieu sauveur*[5]. Un nouvel hymen l'avoit consolé

(1) La Margiane, région de la haute Asie, située entre le territoire des Parthes et celui des Bactriens. La circonférence de cette muraille étoit de 1500 stades (Strabon, l. XI, p. 516).

(2) Comme la plupart des villes qu'Antiochus fit construire furent bâties du vivant de son pere, il est naturel de les compter dans le nombre des soixante-trois villes érigées par ordre de Séleucus. Cependant plusieurs de ces villes furent construites sous les ordres immédiats d'Antiochus, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre par le témoignage répété de Pline (l. II, §. 67, et l. VI, §. 18, 25, 29, et 31).

(3) Pour l'époque de la mort de Stratonice, on peut consulter les notes de Chishull sur le *pséphisme* ou décret des Sigéens en l'honneur d'Antiochus Soter (*Antiq. asiat.*, p. 55).

(4) Patroclès, son général, fut battu par le roi de Bithynie, et périt dans la bataille; Antiochus lui-même fut repoussé avec perte par Eumene, roi de Pergame. Il eut rarement des succès, même lorsqu'il commandoit sous son pere; l'aile de l'armée qui étoit sous ses ordres à la bataille d'Ipsus avoit été mise en déroute; mais Séleucus sut, avec ses éléphants, tourner ce désavantage à la destruction de l'ennemi.

(5) Cet évènement mémorable nous a été conservé dans un opuscule de Lucien,

Chap. XIII.
Rois de Syrie, ou Séleucides.
Pl. XLVI.

de la perte de sa premiere épouse et avoit augmenté sa famille[1] : deux de ses filles étoient assises sur les trônes de la Macédoine et de la Cyrénaïque[2]; deux princes ses enfants faisoient le plus doux espoir de leur pere. Mais Antiochus n'avoit pas encore épuisé tout le malheur que le destin lui réservoit. Il se vit forcé, par des raisons d'état, à faire périr un de ses fils qui le soulageoit déja d'une partie des soins du gouvernement[3]. L'ambition

qui a pour titre *Zeuxis* ou *Antiochus*. Ce furent encore les éléphants du roi d'Asie qui déciderent du sort de la journée. Antiochus ne put s'empêcher de pleurer en considérant que le succès des Grecs contre les barbares n'avoit tenu qu'à cette circonstance. Cependant le monument sigéen rapporté par Chishull (*Antiq. asiat.*, p. 50) prouve qu'Antiochus I[er] avoit été décoré de la glorieuse épithete de *Soter* même avant cet évènement, et qu'ainsi le passage d'Appien qui paroît affirmer le contraire doit être entendu avec quelque modification (*Syr.*, §. 65).

(1) Sa seconde femme étoit sa sœur de pere et de mere; voyez l'inscription déja citée (*Antiq. asiat.*, p. 55).

(2) Apamé étoit le nom d'une fille d'Antiochus, épouse de Magas, roi de Cyrene: Justin l'appelle Arsinoé (Pausanias, liv. I, c. 8; Justin, liv. XXVI, c. 3). Une autre qui s'appeloit Phila fut mariée avec Antigonus Gonatas, roi de Macédoine : les historiens modernes parlent de ce fait d'une maniere incertaine. Le P. Frœlich a même douté de l'existence de *Phila*, ou du moins il pense qu'elle n'est connue que par le témoignage de Jean Malela; *Annal. reg. Syr.*, an. 35, (*u*). Il avoit remarqué qu'on cite à l'appui de ce témoignage la vie d'Aratus, et il assure qu'ayant parcouru toute cette vie dans Plutarque, il n'y a trouvé aucune mention de cette princesse. Le P. Frœlich est tombé dans une méprise; il a crû à tort que la vie d'Aratus qu'on citoit étoit celle d'Aratus de Sicyone, que Plutarque nous a laissée : il s'agissoit au contraire de la vie grecque anonyme du poëte Aratus qui avoit vécu à la cour d'Antigonus Gonatas, et qui avoit célébré ce mariage par des vers. L'existence de Phila, épouse d'Antigonus, est prouvée aussi par le témoignage d'Etienne de Byzance (v. Φίλα), quoique des critiques aient cherché à altérer ce témoignage. Phila étoit sans doute une fille de Stratonice qui avoit renouvelé en elle le nom de sa mere Phila, fille de Cassandre et femme de Démétrius Poliorcete. On ignore si Stratonice l'avoit eue de Séleucus ou d'Antiochus : ce qui est certain, c'est qu'une troisieme fille d'Antiochus Soter épousa Démétrius II, fils d'Antigonus Gonatas : elle étoit déja d'un âge mûr, et veuve d'un autre prince grec (Plut., dans la *vie d'Aratus*). Démétrius la quitta pour Phthia, fille de Pyrrhus (Justin, liv. XXVIII, c. 1).

(3) La perte de presque tous les historiens qui avoient tracé les évènements de la vie de ce monarque, entre autres des écrits de Phylarque, qui avoient plus particuliè-

d'Apamé sa fille, épouse de Magas, roi de Cyrene, le brouilla avec Ptolémée Philadelphe. Cette guerre impolitique porta le désordre dans la monarchie, et coûta la vie au monarque. Ptolémée eut l'adresse, par ses intrigues et par ses trésors, de soulever contre ce prince un grand nombre d'autres ennemis. Antiochus périt à Ephese, la dix-neuvieme année de son regne[1], des blessures qu'il avoit reçues de la main d'un Gaulois appelé Centarete. On dit que le cheval d'Antiochus vengea la mort de son maître, et fit périr Centarete qui avoit voulu le monter[2].

Chap. XIII.
Rois de Syrie, ou Séleucides.
Pl. XLVI.

rement pour objet l'histoire d'Antiochus Ier, est la cause que nous n'avons connoissance de ce fait que par une phrase fugitive du *prologue* ou sommaire du livre XXVI des *Histoires philippiques* de Trogue Pompée. Cependant j'ai dit que Ptolémée, dont Antiochus son pere ordonna la mort, gouvernoit déja quelque portion du royaume : mon autorité est dans Pline, qui fait mention des dons excessifs que Ptolémée, fils d'Antiochus, fit au médecin Erasistrate et à l'astrologue Cléombrote, à l'occasion d'une maladie dangereuse du roi son pere (liv. XXXIX, §. 3, et liv. VII, §. 37). La magnificence de ces dons, et les fêtes mégalésiennes de l'Asie, auxquelles Ptolémée présidoit lorsqu'il distribua ces récompenses, me paroissent prouver que ce prince exerçoit déja une autorité presque souveraine sur quelque partie de l'Asie mineure. Il y a dans le *prologue* cité ci-dessus un autre passage qui, suivant la correction que je vais proposer, donneroit quelque autre circonstance de ce fait. On y lit maintenant: *Ut in Asiâ filius Ptolemæi regis, socio Timarcho, desciverit a patre.* Je conjecture qu'on doit lire : *Ut in Asiâ Ptolemæus filius Antiochi regis, socio Timarcho*, etc. Le motif qui me fait croire ce changement nécessaire est que Timarque est désigné par Appien (*Syr.*, 65) comme un sujet rebelle du roi de Syrie, et non comme un sujet du roi d'Egypte ; et lorsque Antiochus II renversa ce tyran, il fut regardé, non comme le conquérant, mais comme le libérateur de Milet. Cette ville étoit donc sous la domination du roi de Syrie, et Timarque avoit été l'instigateur et le complice de la rebellion de Ptolémée, fils d'Antiochus, contre son pere.

(1) Pausan., liv. I, c. 7. C'étoit l'an 262 avant J.-C.

(2) Cette fin d'Antiochus a été ignorée par les savants compilateurs qui nous ont donné des histoires anciennes écrites dans les langues modernes. Cependant elle étoit rapportée par Phylarque, auteur presque contemporain. Mais ce fait ne se trouve dans aucun écrivain ancien d'histoire politique ; il nous a été conservé par Pline et par Elien qui en ont fait mention (H. N., liv. VIII, §. 64 ; *de Nat. Anim.*, liv. VI, c. 44), non pour éclaircir les évènements de la vie d'Antiochus, mais simplement pour nous transmettre un exemple rare de l'instinct d'un cheval qui paroît avoir voulu

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI. N° 3 et 4.

Les deux médailles gravées sous les n° 3 et 4 sont des monuments certains d'Antiochus Ier, et portent son effigie. Celle du n° 4 est un tétradrachme : on y voit gravée la tête d'Antiochus ceinte d'un diadême. Le roi est déja d'un âge mûr. La légende du revers, ΣΩΤΗΡΟΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ, *d'Antiochus, dieu sauveur*, ne laisse point de doute sur le prince qui a fait frapper la médaille [1].

Nous avons vu que les peuples de l'Asie avoient donné le titre de *Soter* à Antiochus. Nous pouvons remarquer ici que le surnom plus qu'humain de *Soter*, ou de *dieu sauveur*, a fait omettre sur les médailles d'Antiochus le titre de roi, ainsi qu'on l'a omis sur celles de Ptolémée Ier *Soter*, roi d'Egypte. Séleucus avoit fait frapper des médailles avec son effigie, Antiochus Soter a imité son exemple, autorisé par l'usage des rois d'Egypte ses contemporains.

Le type représentant Apollon assis sur la *cortine*, ou le couvercle du trépied fatidique, est un symbole des oracles qui avoient annoncé l'élévation de son pere, et peut-être une allusion à l'origine divine que les bruits populaires avoient donnée à Séleucus Nicator [2].

venger son maître. Au reste Vossius s'est trompé lorsqu'il a cru que Phylarque avoit fait l'histoire non d'Antiochus Ier, mais d'Antiochus III, dit le grand (*de Hist. gr.*, liv. I, c. 17).

(1) Pellerin avoit fait connoître cette médaille (*Supplément*, IV, p. 115). Le dessin qu'on en donne ici est plus exact.

(2) On prétendoit que Séleucus étoit né du commerce d'Apollon avec Laodice; que le dieu avoit laissé dans le lit de sa maîtresse une bague dont l'empreinte étoit une ancre, et on ajoutoit que tous les princes Séleucides naissoient avec l'empreinte d'une ancre sur la cuisse. L'inscription sigéenne, écrite du temps d'Antiochus Ier, donne à Apollon l'épithete d'*archégete*, qui paroît indiquer seulement que ce dieu avoit été par ses oracles le premier guide de Séleucus, et lui avoit frayé le chemin du trône. Quant à l'ancre, il est probable qu'elle étoit gravée sur le cachet de Séleucus, et qu'ainsi cet emblême est devenu le symbole des Séleucides.

Chap. XIII.
Rois de Syrie, ou Séleucides.
Pl. XLVI.

Quoique la légende de la médaille d'or gravée sous le n° 3 ne donne que le nom *du roi Antiochus*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ, sans aucune épithete, on ne peut douter que la tête qu'on y voit gravée ne soit un autre portrait du même roi dans un âge moins avancé[1]. La forme et la grandeur du nez, et plus encore cet œil et ce regard qui annoncent une ame sensible, donnent le même caractere à l'une et à l'autre de ces deux physionomies. Cette médaille doit avoir été frappée du vivant de Séleucus, à l'époque où celui-ci avoit associé son fils à la royauté, en lui donnant, avec la main de Stratonice, le sceptre des vastes contrées qui sont à l'orient de l'Euphrate. Minerve est gravée au revers : la déesse, debout, tient une Victoire dans sa main droite; son grand bouclier est appuyé sur son genou ; on voit dans sa main gauche une palme ornée de bandelettes. Minerve étoit une des divinités que Séleucus honoroit le plus : déesse de la sagesse et des vertus guerrieres, elle est le génie tutélaire de ceux qui commandent les armées, et qui gouvernent les peuples. La Victoire et la palme font probablement allusion aux succès de Séleucus à la guerre : Antiochus avoit souvent combattu sous les yeux de son pere.

(1) Lorsque Antiochus succéda à Séleucus son pere, il n'étoit plus aussi jeune qu'il le paroît sur cette médaille ; vingt ans auparavant il avoit commandé une aile de l'armée à la bataille d'Ipsus. Antiochus devoit donc, à la mort de Séleucus, avoir dépassé sa quarantieme année. Mais il n'est pas étonnant qu'on ait frappé des monnoies, avec son nom et son effigie, du vivant de son pere, puisque son pere l'avoit déclaré roi. Nous avons fait la même remarque à l'occasion des médailles de Démétrius Poliorcete.

§. 3. ANTIOCHUS II THÉOS, ou LE DIEU.

Il étoit né du mariage d'Antiochus Soter avec sa belle-mere Stratonice[1]; et à la mort de son pere, qui l'avoit déja investi d'une partie de l'autorité[2], il eut quelque succès en Asie; il réussit à délivrer Milet de la tyrannie de Timarque, gouverneur de ces contrées, qui s'étoit soustrait à la dépendance d'Antiochus Soter[3], et qui s'efforçoit de soumettre les Milésiens à son autorité absolue. Leur reconnoissance décora le vainqueur du surnom de *Théos*, ou de *dieu;* comme s'il avoit fallu être au-dessus de l'humanité pour les délivrer du joug tyrannique sous lequel ils gémissoient. Mais la suite des exploits d'Antiochus ne fut pas, à beaucoup près, si heureuse; il continua la guerre contre Ptolémée Philadelphe; et les évènements en furent tellement au désavantage du prince Séleucide, que, pour obtenir la paix, il fut obligé d'abandonner Laodice son épouse et sa sœur, qui étoit mere de deux princes, et de dépouiller ceux-ci de leurs droits à la couronne, pour épouser Bérénice, fille de Philadelphe. A la mort de ce prince, la nouvelle reine devint à son tour la victime de l'humeur volage et des anciens ressentiments

(1) Je ne conçois point comment Eckhel a paru douter de ce fait: *Ex priore* (Stratonice) *filius Antiochus* II *natus creditur.* Cette origine d'Antiochus II, indépendamment du témoignage des historiens, est constatée par une inscription gravée sous Séleucus II son fils, où Stratonice est désignée comme la mere du pere de Séleucus, ΜΗΤΕΡΑ ΤΗΝ ΤΟΥ ΠΑΤΕΡΟΣ (*Marm. Ox. Inscr.* XXVI, lin. 9). J'observerai en même temps que les fautes que le P. Frœlich a reprochées à Appien concernant Antiochus II, ne sont que des passages de cet historien, ou mal entendus par l'antiquaire, ou altérés par les copistes.

(2) Trogue Pompée, dans le *prologue* ou sommaire du livre XXVI.

(3) Voyez ci-dessus, page 288, à la fin de la remarque (3).

d'Antiochus contre Ptolémée : il la répudia, et rappela Laodice, qui, ne voulant plus que son sort et celui de ses fils dépendissent des caprices de son mari et des intérêts de l'état, empoisonna le roi. Dans ce moment décisif, elle fit placer dans le lit du prince mourant un courtisan qui ressembloit à Antiochus par la figure et le son de la voix, et lui fit faire les dispositions nécessaires pour assurer le sceptre à l'aîné de ses fils, et renverser tous les projets et les prétentions de sa rivale. Antiochus II n'avoit occupé le trône d'Antioche que pendant quinze ans[1].

Les troubles qui agiterent son regne, et la guerre malheureuse qu'il eut à soutenir contre le roi d'Egypte, relâcherent tous les ressorts de l'état, et porterent un coup fatal à la monarchie des Séleucides. Les gouverneurs des provinces lointaines ou provoquoient la révolte en exerçant un pouvoir tyrannique sur les peuples confiés à leurs soins, ou refusoient toute obéissance à leur souverain. Théodote dans la Bactriane, et Spasinès sur les bords du Tigre, ne reconnoissoient plus l'autorité du successeur de Séleucus; Arsace faisoit révolter les Parthes, et Arsamès les Arméniens[2].

Nous avons observé que le nombre des rois de Syrie qui ont porté le nom d'Antiochus pouvoit jeter quelque incertitude sur la numismatique de ce royaume, et par conséquent sur les

(1) Il mourut l'an 247 avant J.-C. Appien, *Syr.*, §. 65; S. Jérôme, sur le chapitre XI de Daniel, sont les auteurs qui fournissent les faits principaux de son regne. On peut voir les autres autorités dans Vaillant et dans Frœlich.

(2) Justin, liv. XLI, c. 4; Longuerue, *Annal. Arsacid.*, pag. 2. Pour les Arméniens on peut consulter mes remarques sur le chapitre précédent, §. 1. Pour la Characene de Spasinès, nous examinerons de nouveau ce fait à la pl. 51, c. XVII, §. 4.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

portraits des princes : nous devons maintenant bien constater l'état de la question.

On vient de voir que le surnom de *Soter* caractérise incontestablement Antiochus Ier, et qu'ainsi ses portraits ne peuvent être douteux. On verra dans la suite de ce chapitre que presque tous les Antiochus ont eu d'autres surnoms, et qu'à défaut de surnoms la fabrique et les dates de leurs médailles font reconnoître indubitablement les onze derniers rois de ce nom[1] : toute l'incertitude se réduit donc à distinguer les portraits d'Antiochus II de ceux d'Antiochus Hiérax son fils.

N° 5. J'attribue à Antiochus Théos le médaillon gravé sous le n° 5. Cette opinion a été celle de plusieurs habiles antiquaires[2]; je vais essayer de la confirmer par de nouvelles observations.

La tête a un tout autre caractere que celle d'Antiochus Ier; la ligne *faciale* est plus droite, le menton et toute la partie inférieure du visage sont plus avancés que dans la tête du fils de Séleucus. Le revers, à la vérité, ne donne que le nom *du roi Antiochus*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ; mais le type est tout-à-fait

(1) Lorsque j'avance que les portraits des quatorze Antiochus peuvent être reconnus avec certitude, on ne doit pas appliquer cette assertion à toutes leurs médailles. Il y en a un grand nombre que l'imperfection de l'art et le défaut de conservation rendent peu reconnoissables, de même que dans la numismatique romaine il existe un grand nombre de monnoies impériales frappées en Grece, en Egypte, ou dans des colonies, sur lesquelles on ne peut reconnoître que par la légende l'empereur à qui elles appartiennent; et lorsque la légende manque ou qu'elle est effacée, ces médailles ne présentent presque aucun moyen pour déterminer le César sous le regne duquel on les a frappées. J'entends donc seulement dire qu'il existe de chacun des différents Antiochus un certain nombre de médailles par lesquelles on peut fixer leurs portraits avec une entiere certitude; tandis que d'autres médailles frappées dans des pays barbares ou dans des villes éloignées de la capitale ne présentent souvent que des têtes d'une mauvaise exécution et sans aucun caractere distinctif.

(2) De Pellerin (*Rois*, pl. 8), et de Frœlich.

Chap. XIII.
Rois de Syrie, ou Séleucides.
Pl. XLVI.

différent de ceux qu'on voit sur les médailles des deux premiers rois de Syrie. Il présente la figure assise d'Hercule en repos: la dépouille du lion néméen est posée sur le rocher qui lui sert de siége; la massue est encore dans sa main. Antiochus Théos est le premier des rois Séleucides qui ait pu se vanter d'avoir Hercule pour aïeul, et d'appartenir à cette race de demi-dieux, de laquelle Alexandre étoit sorti, et qui gouvernoit la Macédoine depuis tant de siecles. Nous avons vu ailleurs que la famille d'Antigonus, de laquelle descendoit Stratonice, mere d'Antiochus, croyoit tirer, ainsi que celle d'Alexandre-le Grand, son origine de la branche des Téménides. Ce type convient donc aux médailles d'Antiochus II.

Une autre raison qui tend à prouver que les médailles avec cette empreinte lui appartiennent plutôt qu'à son fils, c'est que ce même type se trouve répété sur la monnoie des princes dont les états s'étoient soustraits à la domination des rois de Syrie sous le regne d'Antiochus II. Ces princes étoient d'autant plus fondés à faire imiter sur la monnoie de leurs états le type de celle des rois de Syrie, qu'ils pouvoient soutenir que le demi-dieu dont elle offroit l'image étoit la divinité tutélaire de tous les Macédoniens, et n'appartenoit pas exclusivement à la famille des Séleucides. S'il en étoit autrement, quels motifs auroient pu porter Antiochus Hiérax à faire graver sur ses monnoies le type que les états rebelles de son pere avoient adopté[1]?

Nous indiquerons dans la suite de ce chapitre d'autres caracteres qui déterminent plus particulièrement les portraits d'Antiochus Hiérax.

(1) Nous verrons ce même type adopté pour les revers des médailles des rois de la Bactriane et de ceux de la Characene, ci-après, pl. 51.

Chap. XIII.
Rois de Syrie, ou Séleucides.
Pl. XLVI.
N° 6.

Le médaillon n° 6 appartient pareillement à Antiochus II. Le rapport du profil avec celui qui est gravé sur le tétradrachme n° 5 me paroît assez sensible[1]. Il est nécessaire d'observer que les ailes ajoutées au diadème d'Antiochus II présentent ici la même allusion que la figure d'Hercule. Ces ailes sont un attribut de Persée, héros que la famille d'Antigonus et de Stratonice comptoit, ainsi qu'Hercule, parmi ses ancêtres. Nous avons vu Prusias II prendre le même ornement par une raison semblable, c'est-à-dire parceque sa mere appartenoit, ainsi que Stratonice, à cette même race royale[2].

Le revers, qui porte pour légende le simple nom *du roi Antiochus,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ, offre la figure assise d'Apollon, telle qu'on la voit sur les tétradrachmes d'Antiochus Soter son pere. Ce type fait allusion ou à l'origine paternelle d'Antiochus, ou du moins aux oracles qui avoient ouvert à Séleucus son aïeul le chemin du trône.

Le cheval paissant qu'on voit dans l'exergue est, suivant la remarque de plusieurs antiquaires, un emblême de la ville d'Alexandrie dans la Troade, où le tétradrachme a probablement été fabriqué. La guerre qu'Antiochus Théos fit à diverses reprises dans l'Asie mineure, et en particulier celle qu'il entreprit contre Byzance, font assez connoître que son pouvoir dut être, à une certaine époque, aussi respecté dans la Troade que celui d'aucun autre de ses prédécesseurs[3].

(1) Au contraire il est évident que ce profil n'est point celui d'Antiochus Soter. Il suffit de jeter un regard sur la gravure des médailles n° 3, 4, et 6, pour renoncer à l'opinion de Pellerin qui reconnoissoit Antiochus Soter sur cette derniere. Cependant Eckhel l'a suivie, et il a tiré un argument, pour la confirmer, d'une autre opinion erronée par laquelle on croyoit voir le portrait de Séleucus Nicator dans les têtes ailées de Méduse gravées sur les monnoies de bronze de ce roi.

(2) Ci-dessus, pl. 43, n° 4.

(3) Memnon, dans *Phot.*, cod. ccxxiv,

§. 4. SELEUCUS II CALLINICUS.

Le regne de Séleucus II fut plus long que celui d'Antiochus II son pere; mais il ne fut guere plus heureux. La discorde régna dans la famille royale depuis les premiers jours de l'avènement de Séleucus à la couronne. La haine que Laodice sa mere nourrissoit contre Bérénice sa rivale fut la source des plus grands malheurs. Cette femme irritée ne mit point de mesure à sa vengeance tant que son ennemie et le fils qu'elle avoit eu d'Antiochus respirerent. Le courage de l'infortunée Bérénice, la pitié qu'elle inspira au peuple, l'intérêt que Ptolémée Evergete prit aux revers et à la mort de sa sœur et de son neveu, attirerent sur la Syrie une multitude de calamités. Le roi d'Egypte fit une incursion dans la Syrie : le sang de Bérénice fut lavé par le sang de Laodice; le vainqueur parcourut d'Occident en Orient presque toute l'étendue des états révoltés de Séleucus, et il en sortit presque aussi rapidement, mais chargé d'un immense butin. Séleucus avoit employé le reste de ses ressources à construire une flotte, espérant être plus heureux dans une guerre maritime; mais les vents détruisirent en un jour ses projets et ses espérances. Ce nouveau malheur réveilla l'affection de ses peuples égarés; ils se réunirent à lui contre le roi d'Egypte[1]. Séleu-

c. 24. Ceux qui ont attribué ce portrait à Antiochus Hiérax n'ont pas songé à l'âge du personnage représenté : il est bien plus vieux sur ce tétradrachme qu'Antiochus Hiérax, mort à trente-trois ans, ne pouvoit l'être, particulièrement à l'époque où il étoit encore roi et puissant en Asie. Quant à un prétendu portrait d'Antiochus *Théos*, sur le front duquel on voit une étoile, nous examinerons au §. 9 cette médaille qui est gravée sous le n° 21 de cette même planche, et nous y reconnoîtrons Antiochus IV.

(1) Il paroît, par le récit de Polyen (liv. VIII, c. 50), que l'entreprise de Ptolémée Evergete avoit été favorisée par les Syriens, à qui on faisoit croire que Béré-

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

cus crut devoir implorer le secours de son jeune frere, dont les talents militaires se faisoient déja remarquer à l'âge de quatorze ans, et qui devint bientôt pour lui un ennemi de plus. Ptolémée, malgré ses avantages, fit alors une treve avec Séleucus, et laissa déchirer par les deux freres les débris du royaume des Séleucides. Ils se firent une guerre acharnée et affreuse; le bruit se répandoit tantôt que l'un des freres, tantôt que l'autre avoit perdu la vie; enfin Séleucus fut vainqueur, et il dut le surnom de Callinicus, qui exprime ses succès, à une victoire non moins triste que la guerre avoit été cruelle. Cet éclair de bonheur encouragea le roi à tourner ses armes contre les nations qui s'étoient soustraites à sa puissance et à celle de son pere : ces nouvelles guerres ne furent signalées que par de nouveaux désastres. Les Parthes remporterent sur lui une victoire si complette, que depuis cette époque ils n'eurent plus rien à craindre pour leur indépendance. La plupart des historiens modernes ont même cru que Séleucus y avoit perdu la liberté[1]. S'il fut

nice et son enfant vivoient encore; mais à peine découvrirent-ils l'imposture, qu'ils se rattacherent à leur souverain légitime, de crainte que leur pays ne devînt une province du royaume des Ptolémées.

(1) Il est clair, par deux passages de Polybe où cet historien parle de l'avènement de Séleucus III à la couronne, que ce fut la mort de son pere Séleucus Callinicus, et non pas l'absence ou la captivité de ce prince qui le mit à la tête du gouvernement (liv. IV, c. 38, et liv. V, c. 40). Ce même historien fait mention des grandes libéralités de Callinicus envers les Rhodiens, pour les dédommager des pertes qu'un terrible tremblement de terre leur avoit causées (liv. V, c. 89). Cet accident arriva l'an 87 de Séleucides, derniere année du regne de Séleucus II, qui, par conséquent, devoit être libre et assez tranquille (Frœlich, *Annal. reg. Syr.*, an. 87). Si cela est, on voit que la phrase de Justin, qui fait mourir Séleucus II, *amisso regno* (liv. XXVII, c. 3), doit être expliquée par la perte d'une grande partie des états qui composoient son royaume, et non pas par la perte de la royauté. Justin lui-même s'exprime mieux sur ces évènements dans un autre endroit de son histoire (l. XLI, c. 4 et 5); et, en expliquant les deux passages l'un par l'autre, on verra clairement que Séleucus ne fut pas fait prisonnier par

fait prisonnier, il est du moins certain que sa captivité ne dura pas jusqu'à sa mort. Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

Malgré tant de revers, ses états étoient encore très étendus; et, lorsqu'il fut en paix, il se livra tout entier au luxe et à la magnificence. Telles furent les dernieres occupations de sa vie, qu'il termina la vingt-unieme année de son regne, ayant été renversé par un cheval fougueux qu'il montoit pour son amusement.

Les deux médailles gravées sous les n° 7 et 8 de cette planche nous donnent des portraits certains de ce prince, qui sont confirmés l'un par l'autre. Dans le tétradrachme du n° 7 le roi est très jeune; sa physionomie est remarquable par la saillie de N° 7 et 8.

les Parthes, mais qu'après une tentative inutile et malheureuse qu'il avoit faite de les soumettre, il s'éloigna de leurs frontieres. D'ailleurs cet écrivain est si peu exact, il aime tant la déclamation et l'exagération, qu'il donne quelquefois à penser que son abrégé de Trogue Pompée a été fait de mémoire et sans avoir l'original sous les yeux. La captivité de Séleucus paroît cependant prouvée par un passage d'Athénée, où il est dit que Séleucus, prisonnier chez les Parthes, y fut traité honorablement. Mais ce passage est tiré des histoires de Posidonius le stoïcien, ouvrage où ce philosophe s'étoit proposé de décrire les usages et les mœurs des différentes nations plutôt que leur histoire politique. Le but principal de ce passage étoit de faire voir de quelle façon les rois des Parthes se mettoient à table (*Deipnosoph.*, l. IV, p. 153, A). Il est donc très probable, ainsi que M. Schweighæuser l'a conjecturé, que le nom de Séleucus s'est glissé ici par erreur à la place de celui de Démétrius; car il est indubitable que ce qu'Athénée dit de Séleucus soit vrai dans toutes ses parties à l'égard de Démétrius II. Les antiquaires ont cru confirmer le fait de la captivité de Séleucus II par celles de ses médailles sur lesquelles il porte la barbe. Ils ont remarqué que Démétrius II, revenu de sa captivité, portoit aussi la barbe. Quand même on admettroit ce fait que nous examinerons au §. 13, il me semble que ces antiquaires n'ont pas bien distingué les temps. Il paroît que l'usage de porter la barbe étoit adopté par les Medes et par les Perses, et qu'il le fut par les rois parthes lorsqu'ils eurent conquis ces régions: mais du temps de Séleucus II les Arsaces ne portoient point de barbe. Nous verrons à la planche 49, n° 1 et 2, les portraits sans barbe de ce même prince qui, suivant Athénée, auroit fait prisonnier Séleucus II.

toute la partie inférieure du profil. La légende du revers donne le nom *du roi Séleucus*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ, et a pour type Apollon, l'auteur des Séleucides : le dieu est debout, une fleche à la main, et paroît s'appuyer sur les anses de son trépied fatidique.

Je dois maintenant exposer les raisons qui me font attribuer cette médaille à Séleucus II plutôt qu'à tout autre roi de ce nom.

D'abord il est évident que la physionomie du prince est tout-à-fait différente de celle de Séleucus I[er] Nicator. On peut encore à la vérité balancer entre quatre autres Séleucus postérieurs à Séleucus Callinicus. Mais nous reconnoîtrons les portraits de Séleucus IV et de Séleucus VI à la date ou à la fabrique de leurs médailles : le regne de Séleucus V fut éphémere, et à l'époque où il vivoit les tétradrachmes des rois de Syrie étoient d'un travail moins parfait; et d'ailleurs, comme ce prince n'a régné qu'avec sa mere Cléopâtre, il seroit invraisemblable de lui attribuer des médailles sur lesquelles le nom de Cléopâtre ne précede pas le sien, comme il précede celui de son frere Antiochus VIII sur les médailles de ce dernier. Le doute ne peut donc avoir lieu qu'entre Séleucus II et Séleucus III son fils; et je ne crois pas devoir hésiter à attribuer au pere ce médaillon et quelques autres semblables. Le regne de Séleucus III fut très court; celui de Séleucus II fut de vingt années : or il est beaucoup plus probable que des médailles frappées en assez grand nombre, dans tous les métaux, et qui toutes offrent le même portrait pour empreinte, appartiennent au plus long des deux regnes qu'au plus court. D'ailleurs des têtes sur lesquelles on remarque les traits d'un âge différent ne peuvent être le portrait d'un roi qui n'a régné que deux années. Cette observation devient

Chap. XIII.
Rois de Syrie, ou Séleucides.
Pl. XLVI.

encore plus concluante, si on considere que parmi ces portraits on en trouve quelques uns où Séleucus est représenté avec la barbe, particularité dont Polybe fait mention en parlant de Séleucus II, qui, selon lui, fut surnommé *Pogon* (ou *barbu*)[1]. Il s'ensuit de là que le portrait de Séleucus II, gravé sur le médaillon n° 7, est confirmé sans réplique par la médaille de bronze n° 8, sur laquelle on voit la tête de ce roi, mais dans un âge plus mûr et avec la barbe. Comme le revers porte pour légende le nom *du roi Séleucus*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ, on ne peut plus être en doute sur celui des deux Séleucus, dont ces médailles offrent le portrait.

Le type du revers représente le cheval Pégase ailé. Ce symbole rappelle peut-être Persée, demi-dieu vénéré dans la ville d'Antioche, et que le roi pouvoit regarder comme un de ses ancêtres : peut-être encore rappelle-t-il Apollon, dieu du Parnasse, où ce cheval fabuleux avoit fait jaillir l'Hippocrene. Apollon étoit le patron et l'*archégete* des rois Séleucides; et si l'on vouloit assigner quelque rapport entre le type du revers et la tête du roi, je pourrois ajouter qu'on adoroit en Syrie un Apollon barbu[2], et qu'on a pu comparer à ce dieu le roi de Syrie, qui avoit quitté le costume ordinaire des princes macédoniens en laissant croître sa barbe[3].

(1) Liv. II, c. 70, édition de Gronovius.

(2) A Hiérapolis (Lucien, de *Dea Syria*). Cette opinion me paroît acquérir quelque probabilité lorsque l'on considere que le Pégase a été gravé au revers de la tête d'Apollon sur plusieurs beaux médaillons frappés, suivant Eckhel, dans la ville d'Antioche sur le Méandre. Au reste, des médailles de bronze, pareilles en tout à celle qui est gravée sous le n° 8, sont connues dans les ouvrages de numismatique; et une autre d'un plus petit module se trouve à la planche 4, n° 1, du livre intitulé *Coins of the Seleucidæ*.

(3) Peut-être que la victoire qu'il avoit remportée en Mésopotamie contre Antiochus son frere, et qui lui avoit fait prendre le titre de *Callinicus*, et fonder

Chap. XIII.
Rois de Syrie,
ou Séleucides.
Pl. XLVI.

§. 5. ANTIOCHUS HIÉRAX.

Les talents militaires et politiques de ce prince se développerent presque dès son enfance; il n'étoit âgé que de quatorze ans, lorsque son frere Séleucus II, voulant sauver la monarchie, crut devoir la partager avec lui. Antiochus à cet âge avoit déja l'esprit si formé, ou, si l'on veut, si corrompu, qu'en acceptant l'offre de son frere il songeoit à le dépouiller de l'autre moitié de ses états. Cette avidité de dominer, si peu dissimulée, cette ambition insatiable et prématurée lui valut le surnom d'*Hiérax*, qui désigne un oiseau de proie[1]. Les deux freres se firent, ainsi que nous l'avons déja dit, une guerre opiniâtre, et l'on fut étonné des ressources que le jeune Antiochus savoit se ménager dans ses revers, des ruses, des stratagêmes par lesquels il se ressaisissoit de la victoire qui lui étoit échappée[2]. Il n'inspiroit guere moins de défiance à ses alliés qu'à ses ennemis; ils le craignoient lors même qu'il ne paroissoit que mendier un asile chez eux. Maître pendant quelque temps d'une grande partie de l'Asie mineure, Antiochus, pour faire la guerre avec plus de succès, ne craignit pas de prendre à sa solde des troupes gauloises, qui avoient fait trembler plus d'une fois ceux qui les avoient soldées. Il eut lieu de s'en repentir; et la bataille qu'il perdit dans la Mésopotamie ne laissa au vaincu d'autre ressource que d'imiter la conduite de Thémistocle. Il se remit au pouvoir

une ville nommée Callinicopolis (*Græca Eusebii, in Thes. temp.*, p. 254), lui avoit fait adopter les usages de ce pays, et particulièrement celui de porter la barbe. Peut-être aussi vouloit-il se rendre par-là plus populaire dans une région qu'il venoit de faire rentrer sous son obéissance.

(1) Justin, liv. XXVII, c. 2.

(2) Polyen, liv. IV, c. 17.

de Ptolémée Evergete, l'ennemi de sa race, qui n'écouta pas à son égard une imprudente générosité, et le fit renfermer dans une forteresse. Antiochus avoit réussi à s'échapper, lorsqu'il fut rencontré par une troupe de brigands qui lui ôterent la vie vers l'an 226 avant J.-C.

Puisque les médailles des onze derniers Antiochus sont fixées par les dates ou par les surnoms de ces rois; puisque les portraits d'Antiochus I[er] sont indubitablement reconnus, et que ceux d'Antiochus II Théos le sont aussi d'après des probabilités nombreuses et imposantes, nous ne pouvons assigner qu'au fils de Théos des médailles sans date sur lesquelles, avec la simple légende *du Roi Antiochus*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ, on voit la physionomie d'un jeune roi qui differe des portraits de tous les autres rois de ce nom. Cette induction équivaut d'autant mieux à une preuve directe, que déja une conjecture ingénieuse de Pellerin portoit à faire reconnoître sur quelques unes de ces médailles la tête d'Antiochus Hiérax. Ce célebre numismatiste avoit remarqué que le roi représenté sur ces médailles pourroit être pris pour Séleucus II Callinicus, si la légende ne le faisoit connoître pour un Antiochus; d'où il concluoit, avec raison, que ce roi devoit être le frere de Callinicus. L'histoire ajoute à la probabilité de cette conjecture, en nous apprenant que le frere de Callinicus avoit régné sous le nom d'Antiochus Hiérax[1].

Le médaillon gravé sous le nº 10 nous présente un jeune roi dont le diadême porte des ailes. C'est l'emblême de l'origine que ce prince tiroit de Persée et des Héraclides, emblême adopté déja par son pere. Mais il est évident que la tête ailée N° 10.

(1) Pellerin, *rois*, pag. 69.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

de la médaille n° 10 et celle de la médaille n° 6 ne sont pas les portraits du même personnage; les physionomies sont tout-à-fait différentes. Dans la tête représentée sur les tétradrachmes n° 6 l'œil s'éloigne de la ligne du profil, le front avance, et la racine du nez continue presque la ligne du front. Dans le tétradrachme n° 10 l'œil est à fleur de tête, le bas du front et la racine du nez forment un renfoncement à l'endroit où la ligne du profil s'approche de l'œil.

Le revers a pour type Apollon, divinité tutélaire des Séleucides; l'abeille gravée dans le champ est un symbole connu de la ville d'Ephese, où l'on a pu frapper des monnoies d'Antiochus Hiérax, qui fut pendant quelques années tout puissant dans l'Asie mineure. Les Ephésiens ont orné la tête du jeune roi des mêmes symboles dont les habitants de la Troade avoient orné celle de son pere.

N° 9.

Le médaillon du n° 9 nous présente Antiochus Hiérax dans un âge un peu plus mûr; et c'est particulièrement sur ce médaillon qu'on remarque une ressemblance frappante entre la physionomie de ce prince et celle de Séleucus Callinicus son frere. Si au contraire on la compare avec celle d'Antiochus Théos, sur le médaillon n° 5, on y découvre la même différence de physionomie qu'on aperçoit entre les têtes des deux tétradrachmes n° 6 et 10.

La légende et le type du revers sont les mêmes que dans le médaillon du n° 10; mais le travail est d'une perfection bien supérieure dans le premier : c'est un des plus beaux coins de la suite des rois de Syrie[1].

(1) On aperçoit aisément au revers que la *cortine* ou le couvercle presque conique du trépied d'Apollon, sur lequel ce dieu est assis, est couvert d'une espece de réseau

Chap. XIII.
Rois de Syrie, ou Séleucides.
Pl. XLVI.

§. 6. SELEUCUS III, DIT CERAUNUS, OU LE FOUDRE.

Le fils aîné de Séleucus Callinicus, à la mort de son pere, se saisit des rênes de l'état. Sa jeunesse, la foiblesse de sa constitution, l'appauvrissement du trésor royal[1], ne l'empêcherent pas de se mettre à la tête de ses armées, et de voler dans l'Asie mineure, où les successeurs de Philétere s'agrandissoient tous les jours. Il commença par envoyer Antiochus, son frere cadet, dans les provinces de la haute Asie, persuadé que la présence d'un prince les contiendroit plus aisément dans le devoir; et, après avoir remis l'administration de ses états à un Carien nommé Hermias, il partit avec Achéus son cousin, qu'il avoit choisi pour l'accompagner à la guerre[2] : mais il eut à peine traversé le mont Taurus qu'il périt; et les historiens attribuent unanimement sa mort au poison que des généraux mécontents

ou d'un tissu de ces bandelettes que les Grecs appeloient στέμματα (*stemmata*), les Latins *vittæ*. J'ai fait voir ailleurs la forme de ces ornements (*Museo Pio Clementino*, tom. IV, p. 2, (*a*), et p. 98, n° 3, 4, et 5 : mais comme les antiquaires se sont trompés en voulant expliquer cette espece de réseau que quelques uns ont pris pour l'écaille du serpent Python, d'autres pour un tapis; il est bon d'observer que ce tissu couvre la *cortine* d'Apollon sur plusieurs médailles autonomes de Naples, et qu'on en reconnoît la composition sur la *cortine* qui est au pied d'une belle statue farnésienne d'Esculape, et sur le trépied qui tient à une statue d'Apollon dans la *villa Albani*. La gravure que l'abbé Raffei a publiée de cette statue ne rend pas avec exactitude cet accessoire qu'il a mal jugé; mais il n'a pu cependant s'empêcher d'en donner une description assez juste, p. 1 des *Ricerche sopra una statua d'Apolline*, Rome, 1772, f.

(1) Appien, *Syr.*, §. 66.

(2) Andromaque, pere d'Achéus, étoit frere de Laodice, mere de Séleucus. Il ne faut pas confondre Achéus, cousin-germain de Séleucus III, avec un autre Achéus qui avoit donné sa fille Antiochis pour épouse à un frere de Philétere, et qui vraisemblablement appartenoit aussi à la famille des Séleucides. Voyez ci-dessus, page 204, note (2).

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

lui avoient fait administrer[1]. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'Achéus, en faisant mourir ces généraux, crut venger son cousin, qui n'avoit régné qu'un peu plus de deux ans.

La promptitude et l'activité de Séleucus lui mériterent l'approbation publique; et le surnom de *foudre* (*Céraunus*), qui lui fut donné par allusion à la rapidité de ses opérations, étoit à la fois pour le jeune prince une récompense et un encouragement.

Si nous avons pu reconnoître sur les médailles les portraits des deux premiers Séleucus, il ne nous sera pas difficile de reconnoître avec assez de certitude celui de Séleucus III. La date et la fabrique des médailles de Séleucus IV et de Séleucus VI suffiront pour nous les faire distinguer. Les médailles d'un autre roi de Syrie portant le même nom, mais qui est différent des quatre princes dont on vient de parler, ne pourront être attribuées qu'à Séleucus III ou à Séleucus V. Cette incertitude entre les deux princes ne nous égarera pas; j'ai exposé ci-dessus les motifs qui empêchent qu'on ne puisse attribuer ces médailles à Séleucus V : j'ajoute que la fabrique en est la même que celle des médailles de Séleucus II et d'Antiochus III, l'un pere, l'autre frere de Séleucus III, et qu'au contraire elle est tout-à-fait différente de celle des monnoies de Cléopâtre et d'Antiochus VIII, l'une mere, l'autre frere de Séleucus V.

N° 11. On a gravé au n° 11 un de ces médaillons qui doivent, par les raisons qu'on vient d'alléguer, appartenir à Séleucus III: on y lit le nom *du roi Séleucus*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ; au revers est Apollon assis, tel qu'on le voit sur les médailles de plusieurs

(1) Nicanor et Apaturius.

rois de Syrie, et même sur celles de Séleucus II. Cependant, malgré la ressemblance du type et de la fabrique, on est persuadé au premier coup-d'œil que la tête du jeune roi n'est point celle de Séleucus II: c'est donc le portrait de Séleucus III son fils et son successeur. Les différentes médailles qui offrent son image le représentent toutes au même âge; ce qui doit arriver dans la monnoie d'un prince dont le regne n'a duré qu'environ deux ans[1].

Sa physionomie a quelque ressemblance avec celle d'Antiochus III son frere[2], et il a un peu de barbe au bas des joues. Ses traits ont un caractere très propre à le faire distinguer; et il est étonnant que dans tous les cabinets on ait placé confusément les médailles de Séleucus III et de Séleucus IV, quoique celles du dernier présentent une physionomie très différente[3], et puissent être reconnues avec certitude en comparant celles qui n'offrent point d'époque avec celles qui en ont une.

§. 7 ANTIOCHUS III, dit LE GRAND.

La mort inattendue de Séleucus III fit passer le sceptre de la

(1) Pellerin attribue à Séleucus III un autre médaillon qui appartient sans doute au même prince: mais je ne puis adopter la raison qu'il en donne, qui est que cette tête ressemble à celle d'un homme infirme; et que l'histoire nous apprend en effet que Séleucus III étoit d'une mauvaise santé. J'avoue que je ne saurois reconnoître cet air infirme dans la tête en question, et que je me détermine par un motif moins incertain. Si les portraits de Séleucus Ier, de Séleucus II, de Séleucus IV, et de Séleucus VI, sont bien connus, cet autre Séleucus, que les médailles nous présentent, doit être, par les raisons alléguées ci-dessus, plutôt le IIIe que le Ve.

(2) Qu'on regarde en même temps le n° 11 et le n° 14 de cette planche.

(3) Il n'y a, pour se persuader de cette différence, qu'à fixer les yeux sur le n° 19 de cette même planche.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

Syrie dans les mains d'Antiochus[1]. Ce jeune prince eut beaucoup à se louer du zele et de l'attachement d'Achéus son cousin, dont la fidélité sut alors résister aux séductions de quelques courtisans qui vouloient le faire déclarer roi.

A l'avènement d'Antiochus au trône, Hermias pouvoit tout à la cour; les gouverneurs des provinces étoient insubordonnés et remuants : les rois de Pergame dans l'Asie mineure, ceux des Parthes et de la Bactriane dans la haute Asie, menaçoient d'étendre leurs états aux dépens de ceux des Séleucides; les rois d'Egypte tenoient plusieurs villes et quelques provinces de la Syrie. Les circonstances demandoient un roi guerrier; le jeune roi le devint : il soumit les gouverneurs rebelles de l'Orient; il se défit d'Hermias qui le trahissoit; il fit plusieurs fois la guerre aux Ptolémées avec des succès différents; mais il réussit enfin à chasser les Egyptiens de la Syrie. Il ne put à la vérité reconquérir ni le pays des Parthes, ni le royaume des Bactriens, mais du moins il mit des bornes à leurs invasions. Achéus, corrompu par ses victoires contre les Attalides, avoit démenti sa premiere fidélité, et avoit osé prendre le diadême. Antiochus le vainquit, le fit prisonnier, et le fit périr. Après plus de trente ans d'un regne glorieux, le prince Séleucide, honoré par ses contemporains du surnom de Grand, osa concevoir de plus vastes projets, et voulut se mesurer avec les Romains, qui, à cette époque, vainqueurs de Carthage, commençoient à donner de l'inquiétude à tous les souverains. La fortune parut favoriser ses desseins en lui présentant Annibal qui fuyoit sa patrie. Les

(1) Tite-Live, liv. XXXIII à XXXVIII; Appien, dans les guerres *Syriaques*; et sur-tout Polybe, auteur contemporain, nous ont transmis les principaux évènements de ce regne.

intrigues de ses courtisans, et une certaine jalousie de gloire dont les grands hommes ne sont pas toujours exempts, empêcherent le roi de Syrie de se confier aux conseils et aux talents de ce grand capitaine. Enivré de ses longues prospérités, il éloigna le guerrier carthaginois de sa personne et de son armée, et lui donna le commandement de sa flotte : de là tous les revers qui affligerent les dernieres années d'Antiochus, et lui firent perdre tout le fruit des travaux et des succès de sa vie. L'histoire romaine nous a conservé le détail de ses tentatives, de ses fautes, et de ses défaites en Europe et en Asie. La bataille de Magnésie le réduïsit à se mettre à la discrétion de la république pour les conditions de la paix. Ces conditions furent dures et humiliantes. Le roi de Syrie, dépouillé de ses flottes, de ses éléphants, d'une partie de ses conquêtes, et d'une plus grande partie de ses trésors, fut obligé d'exiler Annibal de sa cour; de remettre un de ses fils aux Romains pour être gardé comme ôtage[1], d'accabler ses sujets d'impôts pour acquitter les sommes qu'il s'étoit engagé à payer aux vainqueurs. Les mécontents reprirent courage, et le roi fut massacré dans une émeute populaire qui eut lieu dans l'Elymaïs, région de la Perse, où il s'étoit transporté pour chercher un soulagement à la misere publique, en enlevant les trésors que la superstition avoit entassés pendant plusieurs siecles dans le temple de Bélus. Sa mort arriva l'an 187 avant l'ere chrétienne, la trente-sixieme année de son regne. Il eut pour successeur Séleucus IV, l'aîné des fils qui lui restoient[2].

(1) Ce fut Antiochus qui régna après son frère, et qui prit le surnom d'Epiphane.

(2) Il avoit perdu son aîné, qui se nommoit aussi Antiochus, qu'il avoit marié avec Laodice une de ses filles, et que, pendant son séjour dans l'Asie mineure, il avoit laissé à Antioche pour gouverner la Syrie. Les soupçons de Tite-Live (l. XXXV, c. 15), qui ne paroît pas éloigné d'imputer au pere la mort du fils, ne présentent aucune vraisemblance; aussi Appien n'en a-t-il point tenu compte.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

On ne peut disconvenir que l'effigie d'un roi qui a commencé son regne à quinze ans, et l'a terminé à cinquante-un, ne doive varier beaucoup sur sa monnoie. Cette variété a causé tant d'embarras à quelques numismatistes, qu'ils ont presque désespéré de pouvoir reconnoître Antiochus-le-Grand sur ses tétradrachmes[1]. Mais je pense que des médailles qui présentent le portrait d'Antiochus III, constaté par la date, sont propres à le faire reconnoître sur les autres, parceque les changements que l'âge a opérés dans sa physionomie n'ont pu en détruire entièrement les contours essentiels : ainsi je ne doute pas que des yeux exercés à voir les ouvrages de l'art ne saisissent la physionomie d'Antiochus III, gravée sur un grand nombre de monnoies d'un travail excellent.

N° 12 à 17. La médaille de bronze dont j'ai donné le dessin sous le n° 17, et qui porte le nom *du roi Antiochus,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ, appartient sans contestation à Antiochus-le-Grand. L'an ΡΙΖ, 117, de l'ere des Séleucides, qu'on y voit marqué, répond à l'an 196 avant l'ere vulgaire, époque où la guerre entre les Romains et Antiochus étoit prête à éclater. Une fois certains d'avoir sur cette médaille un véritable portrait de ce prince, il est impossible de ne le pas reconnoître sur le beau médaillon du n° 16, qui nous présente exactement la même physionomie, mais tracée avec plus d'art et de soin; et si l'effigie d'Antiochus III est gravée sur ce médaillon, ainsi qu'il me paroît être évident, elle l'est aussi sur les deux tétradrachmes des n° 14 et 15, où nous retrouvons les mêmes formes, mais dans un âge beaucoup moins avancé,

(1) Eckhel, D. N., t. III, p. 220, conclut par ces mots la discussion sur les portraits d'Antiochus-le-Grand : *Ex quo patet quàm parum hactenus in hâc vultuum doctrinâ profecerimus.* Eckhel paroît n'avoir eu qu'une connoissance extrêmement superficielle des arts du dessin.

particulièrement pour le portrait du n° 14. En remontant vers les premieres années de son regne, il me semble encore que deux autres tétradrachmes, gravés sous les n° 12 et 13, nous présentent le portrait de ce prince dans sa plus tendre jeunesse; et je suis porté à croire que le médaillon n° 12 a été frappé l'année même de son avènement à la couronne, lorsque Antiochus n'étoit encore que dans sa quinzieme année. Son nez n'avoit pas à cette époque autant de saillie qu'il en acquit en se développant dans un âge plus avancé; mais le front, le regard, la forme du menton, sont les mêmes dans le portrait d'Antiochus enfant que dans les portraits de ce roi parvenu à la virilité (n° 14), ou touchant déja à la maturité de l'âge. (n° 16).

Le revers de la médaille de bronze n° 17 a pour type un navire : la légende de plusieurs médailles qui ont le même type, au revers de quelques autres rois, offrant le nom de Tyr ou de Sidon, il est probable que celle-ci a été frappée dans l'une de ces deux villes maritimes.

Les médaillons d'argent ont tous pour type Apollon assis, tel qu'on l'a déja vu sur les tétradrachmes d'autres princes de cette dynastie, et portent différents monogrammes et emblêmes. Le médaillon n° 13 a été vraisemblablement frappé dans la ville d'Aradus, située sur une petite île de la Phénicie, et comblée par Séleucus II des plus grands privileges. L'abeille est souvent un symbole de cette ville, particulièrement lorsque la figure de l'insecte est accompagnée, comme ici, de la lettre initiale du nom d'Aradus.

Chap. XIII.
Rois de Syrie, ou Séleucides.
Pl. XLVI.

§. 8. SELEUCUS IV PHILOPATOR.

Antiochus-le-Grand, lorsqu'il partit pour la haute Asie, avoit laissé à Séleucus son fils le gouvernement d'Antioche et du reste de ses états[1]. Il est probable que le jeune prince, associé par son pere à la royauté, prit à cette occasion, comme une marque de sa reconnoissance, le surnom de *Philopator*, qui désigne un fils tendrement attaché à son pere. La mort inopinée d'Antiochus laissa la couronne sur la tête de Séleucus sans donner lieu à aucune contestation ; mais le nouveau roi se vit accablé du soin pénible de tirer de ses royaumes épuisés les sommes nécessaires pour acquitter les dettes contractées envers Rome, et qui devoient peser sur l'état pendant douze années après la paix. Héliodore, son trésorier, sut profiter de l'embarras des affaires pour gagner la confiance du prince, à qui sa position ne permit pas de réaliser les espérances de gloire que sa jeunesse, passée dans les armées, avoit pu faire concevoir. Antiochus son frere étoit à Rome en qualité d'ôtage ; soit volontairement, soit par nécessité, Seleucus l'avoit délivré en lui substituant son fils unique[2]. Ce jeune prince étoit déja parti d'Antioche, et Antiochus n'étoit pas revenu de Rome, lorsque le traître Héliodore, jugeant la circonstance favorable, conspira contre son maître, le fit périr, et tenta de s'emparer du trône l'an 176 avant J.-C. Séleucus avoit régné environ douze années.

(1) *Macchab.*, II, c. 9, vers. 23.

(2) Il est vraisemblable que les Romains avoient demandé à Séleucus qu'il envoyât pour ôtage son fils, âgé d'environ dix ans, à la place de son frere, comme un gage plus propre à assurer la république de la dépendance du roi.

La médaille de bronze gravée sous le n° 18 appartient avec certitude à Séleucus IV ; elle ressemble parfaitement à celle de son pere, n° 17 ; mais la légende porte le nom *du roi Séleucus*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ, et l'année de l'ere des Séleucides, marquée au-dessus du navire, est l'an 136, ϛΛΡ, qui répond à l'an 177 avant l'ere chrétienne, pénultieme année du regne de Séleucus IV [1]. Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI. N° 18.

Les traits caractéristiques du profil de Séleucus étant assurés par cette médaille, nous n'hésiterons pas à les reconnoître sur un grand nombre de médaillons d'argent, dont l'un gravé sous le n° 19 est d'un très beau travail et d'une parfaite conservation. La plupart des antiquaires, ayant négligé ce point de comparaison, ont attribué ces médaillons à Séleucus Céraunus [2]. N° 19.

§. 9. ANTIOCHUS IV EPIPHANE.

Revenu de Rome en Syrie, Antiochus trouva le traître Héliodore assis sur le trône de Séleucus. Il lui fut facile de renverser un homme que son avarice et ses concussions avoient dû rendre odieux au peuple pendant qu'il avoit été ministre [3]. Les Syriens,

(1) La médaille qu'on a gravée ici ressemble à celle que Haym avoit publiée (*Tesor. brit.*, t. I, p. 40). Ce même antiquaire en a publié une autre de la même époque, et sur laquelle on donne à Séleucus le surnom de Philopator, surnom que d'anciens écrivains, suivant l'observation de Vaillant, ont attribué à ce prince.

(2) La même méprise se trouve dans l'ouvrage anglais, *Coins of the Seleucidæ*. les quatre médaillons attribués à Séleucus III, et gravés à la planche IV de cet ouvrage, appartiennent évidemment à Séleucus IV.

(3) Les princes Attalides, quoique ennemis de son pere, aiderent Antiochus à monter sur le trône paternel. Ils étoient, comme nous l'avons vu, effrayés de la puissance de Rome, qui alloit tous les jours en croissant. Quant à Héliodore, c'est probablement le même dont il est fait mention dans le IIe livre des *Macchabées*, c. 3.

transportés de joie de se voir délivrés d'un prince foible par la mort de Séleucus IV, et d'un tyran par la catastrophe d'Héliodore, donnerent au nouveau roi, comme un témoignage de leur reconnoissance et de leur amour, le titre plus qu'humain de *dieu présent et victorieux*. Nous avons remarqué ailleurs que Ptolémée V, roi d'Egypte, beau-frere d'Antiochus, portoit un titre semblable. Les qualités du nouveau prince purent pendant quelque temps faire illusion aux yeux des Syriens. Antiochus étoit populaire et magnifique; les années du tribut qu'on devoit aux Romains expiroient à son avènement : il ne manquoit pas de courage et même de quelque expérience dans la guerre : mais un mélange de folie ternissoit toutes ces belles qualités[1]. Sa popularité étoit souvent excessive, et alloit quelquefois jusqu'à la bassesse; ses dépenses folles et sans mesure ruinoient l'état; ses succès dans la guerre contre les rois d'Egypte, qu'on regardoit toujours comme les ennemis naturels de la Syrie, furent réprimés et flétris par la jalousie de Rome[2]. Contraint de tourner ses armes vers la haute Asie, il assujettit quelques princes arméniens qui s'étoient soustraits à la domination de son pere[3]. Cependant une guerre civile déchiroit dans le même temps ses états: les Juifs, mal soumis et favorisant en secret les

(1) Ce caractere bizarre d'Antiochus IV a été développé par les anciens écrivains, et plus particulièrement par Tite-Live (liv. XLI, ch. 24 et 25), et par Athénée, (liv. V, p. 195, §. 21). Son surnom d'*Epiphane* avoit été changé par les Syriens en celui d'*Epimane*, fou.

(2) L'insolent procédé de Popilius, ambassadeur romain, qui traça avec son bâton un cercle autour du roi de Syrie, et l'obligea de se déclarer ennemi de Rome ou de se soumettre à ses ordres avant de sortir de ce cercle, est fameux dans l'histoire.

(3) Il vainquit et fit prisonnier Artaxias, que les Romains avoient reconnu pour souverain indépendant de la grande Arménie (Appien, *Syr.*, §. 45 et 66; Strabon, liv. XI, p. 532). Ce fut, selon moi, dans cette occasion qu'il conserva le trône à Xerxès, roi d'Arsamosate. Voyez le chapitre précédent, §. 3.

Egyptiens, avoient irrité Antiochus, qui, par une politique atroce et cruelle, voulut les forcer d'abandonner la religion antique de leurs aïeux. Cette faute, qui coûta tant de sang à la Syrie et à la Judée, causa la défection entiere des Juifs, que les Romains ne manquerent pas d'encourager et de protéger, et a imprimé la tache la plus odieuse et la plus durable sur la mémoire d'Antiochus.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

Ce prince commit une nouvelle faute en cherchant à réparer les dépenses énormes qu'il faisoit pour le culte des Grecs, par le pillage et la destruction des temples dédiés à des dieux étrangers. Ses tentatives chez les Perses ne furent pas plus heureuses que ne l'avoient été celles du même genre que son pere avoit faites. S'il ne fut pas massacré comme lui par les adorateurs des idoles qu'on y révéroit, la résistance des peuples et le peu de succès de ses entreprises le courroucerent au point qu'il en tomba dangereusement malade. Sa maladie, aggravée par des accidents, devint bientôt mortelle; et il expira la douzieme année de son regne, l'an 164 avant J.-C. Polybe voit dans cet évènement la vengeance de Diane Persique, dont le roi avoit voulu enlever les trésors[1] : les livres saints regardent cette mort prématurée comme la punition d'un persécuteur des enfants d'Israël[2].

Il existe un grand nombre de médailles avec l'effigie d'Antiochus Epiphane. J'en présente ici quatre : la premiere, sous le n° 20, est de bronze : quoique la légende ne donne que le nom *du roi Antiochus,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ, et les deux lettres ΑΣ, N° 20 à 23.

(1) Polybe cité par Josephe, *Ant. Jud.*, liv. XII, c. 9.

(2) *Macchab.*, liv. I, c. 6, vers. 12.

Chap. XIII.
Rois de Syrie,
ou Séleucides.
Pl. XLVI.

initiales du nom de la ville d'Ascalon, où la médaille a été frappée; la date qu'elle présente, et qui est l'année 145, EMP, de l'ere des Séleucides, prouve, à n'en pouvoir douter, que le roi est Antiochus Epiphane. Sa tête est ceinte du diadême et entourée d'une couronne rayonnante, symbole d'apothéose, et qui remplace ici le titre de dieu présent, *Theos Epiphanes,* qu'on n'a pas énoncé.

Nous verrons le même ornement sur la tête de Ptolémée V Epiphane, à qui le même titre avoit été déféré quelques années auparavant[1].

Le type de cette médaille mérite quelque attention : il présente la figure de Jupiter debout, ayant une couronne dans la main droite qu'il tient élevée. Ce type est à-peu-près le même que celui des médaillons des rois de Bithynie, et que nous avons regardé comme faisant allusion aux jeux solennels qu'on célébroit à Nicomédie[2] : nous expliquons de la même maniere le type de la médaille d'Antiochus. L'année 145 de l'ere des Séleucides est celle où des jeux d'une magnificence presque incroyable furent célébrés par Antiochus Epiphane. La description de la pompe et de la richesse de ces fêtes forme encore dans le recueil d'Athénée un morceau des plus curieux de l'histoire et de l'archéologie[3].

La physionomie du roi, déterminée par cette médaille, se retrouve sur le médaillon d'argent gravé sous le n° 21. Ici la

(1) Pl. 54, n° 9.

(2) Pl. 43, n° 3 à 8.

(3) *Deipnosoph.*, liv. V, pag. 194, et liv. X, pag. 439. Ces fêtes, suivant le témoignage de Polybe dans Athénée (liv. V, pag. 194, C.), furent célébrées par Antiochus, dans le bois de Daphné, la même année que Paul-Emile solennisoit par des fêtes sa conquête de la Macédoine, c'est-à-dire l'an de Rome 586, qui répond aux années 144 et 145 de l'ere des Séleucides : or le type que nous expliquons ne se trouve que sur des médailles d'Antiochus IV, qui portent la date de ces deux années.

légende n'offre que le nom du roi sans surnoms et sans époque: cependant l'étoile qui brille sur le front d'Antiochus est, comme la couronne rayonnante qu'on voit sur la médaille de bronze, un emblême de son apothéose[1].

On remarque sur l'une et sur l'autre de ces médailles ce front arrondi et bombé que les physiognomonistes anciens regardent comme un des caracteres extérieurs qui indiquent la folie[2].

Le tétradrachme n° 22 nous présente la physionomie d'Antiochus Epiphane ennoblie par l'art : en effet, elle est d'un excellent travail ; cependant la ressemblance y est gardée ; mais on a dissimulé la forme du front par des touffes de cheveux artistement arrangés pour en couvrir une partie.

Le revers, dont la légende donne le nom et les titres *du roi Antiochus, dieu présent et victorieux*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΘΕΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ, a pour type la figure assise de Jupiter victorieux, imitée sans doute de la statue colossale que ce prince avoit fait élever en l'honneur de Jupiter Olympien, et

(1) Eckhel cette fois, malgré son scepticisme sur les physionomies, s'étoit aperçu que la tête gravée sur la médaille dont il s'agit est celle d'Antiochus Epiphane (D. N., tom. III, pag. 215 et 217). Pellerin avoit envisagé l'astre placé au-dessus de la tête du roi comme le symbole d'un prince divinisé; mais, n'ayant fait attention ni à l'étendue de la signification qu'avoit le surnom d'Epiphane, ni à la ressemblance du portrait avec d'autres portraits certains du même Antiochus, il avoit attribué ce tétradrachme à Antiochus II, qui prenoit le titre de *Théos* ou de *Dieu* (*Mélanges*, pag 133). Il auroit été confirmé dans son erreur s'il avoit eu connoissance d'un autre tétradrachme qui est au cabinet impérial, et sur lequel on voit d'un côté la tête d'un roi parfaitement semblable à celle du n° 21, mais sans étoile, et sur l'autre côté duquel on lit le nom et les titres *du roi Antiochus Théos:* mais ce médaillon appartient aussi à Antiochus IV, quoique la légende ne présente qu'une partie de ses titres, ainsi qu'il arrive souvent dans les médailles des rois. Les titres entiers d'Antiochus IV étoient ceux de *Theos Epiphanes Nicephoros*, « Dieu présent et victorieux », comme nous le verrons au n° 22.

(2) Aristote, *Physiognomon.*, ch. 3: Ἀναισθήτου, μέτωπον μέγα περιφερὲς, σαρκῶδες. Voyez aussi Adamantius.

Chap. XIII.
Rois de Syrie, ou Séleucides.
Pl. XLVI.

qui étoit elle-même une imitation du colosse exécuté par Phidias pour le temple d'Olympie[1].

Le médaillon n° 23 présente les mêmes types, et offre dans la légende le nom *du roi Antiochus Epiphane*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ; mais il mérite une attention toute particuliere par la date qu'on voit dans l'exergue, c'est l'an 167, ΖΞΡ, de l'ere des Séleucides, 146 avant J.-C. Antiochus Epiphane étoit mort depuis dix-huit ans lorsqu'on frappa ce médaillon. Il est difficile de supposer que cette date posthume doive être imputée à une erreur du monétaire: pour admettre cette supposition, il faudroit croire qu'on a gravé sur un ancien coin la date de l'année courante, sans s'embarrasser à quel prince ce coin appartenoit.

Je pense, au contraire, que le tétradrachme dont il s'agit a été frappé exprès avec l'empreinte et le nom d'Antiochus Epiphane[2]. L'année dont il porte la date étoit, pour la Syrie, une année de troubles civils: la mort d'Alexandre Bala n'avoit point laissé la possession paisible du trône à Démétrius II; le parti d'Alexandre subsistoit encore, et n'avoit point perdu toute espérance. Tryphon, qui commandoit les forces de ce parti, auroit bien voulu agir sous le nom du fils d'Alexandre; mais cet enfant avoit été enlevé et transporté en Arabie: ainsi Tryphon,

(1) Ammien, liv. XXII, c. 13.

(2) Pellerin, qui a publié le premier ce médaillon, *Rois*, planch. 11, s'étoit bien aperçu que la tête ne ressembloit point aux portraits d'Antiochus VI Dionysus, auquel il l'attribue: mais la ressemblance qu'elle a avec les portraits d'Antiochus IV Epiphane lui étoit échappée: Eckhel, qui ne connoissoit ce médaillon que par la gravure, n'a pu que suivre l'opinion de Pellerin (D. N., t. III, pag. 231, 232). Quant à l'omission des autres surnoms d'Antiochus Epiphane, on en a l'exemple dans plusieurs médailles qui lui appartiennent sans aucune contestation (voyez Eckhel, D. N., t. III, pag. 223; *Coins of the Seleucidæ*, pl. 9, n°. 2 et 7).

ne pouvant faire frapper la monnoie avec le nom et le portrait d'un prince dont on ignoroit le sort, y aura vraisemblablement fait graver l'effigie et le nom d'Antiochus Epiphane, qu'on regardoit comme le pere d'Alexandre et comme la souche de cette branche de la famille royale, qui disputoit le sceptre aux descendants de Séleucus IV. Tryphon savoit bien que la mémoire d'Antiochus étoit chere aux Syriens, qui, révoltés de la cruauté et de l'orgueil de Démétrius I[er], avoient cherché un roi dans une autre branche des Séleucides.

§. 10. ANTIOCHUS V EUPATOR.

Antiochus Epiphane avoit laissé un fils légitime âgé de neuf ans. Le jeune prince étoit resté à Antioche, et il avoit Lysias pour gouverneur. Son pere, en mourant dans la Perse, l'avoit mis sous la tutele de Philippe, un de ses courtisans les plus dévoués; de sorte que la régence fut disputée entre Lysias et Philippe. Le premier, qui faisoit alors la guerre aux Juifs, et qui se trouvoit par ce moyen à la tête d'une armée, eut l'avantage; Philippe succomba, et mourut. Le régent fit reconnoître le nouvel Antiochus pour roi; et le surnom qui lui fut donné d'*Eupator*, ou de *fils d'un pere vaillant*, rappeloit en sa faveur le souvenir des talents guerriers et de la valeur d'Epiphane. Mais Démétrius, fils de Séleucus IV, qui étoit retenu à Rome comme ôtage depuis deux ans, étoit de la branche aînée de la famille, et avoit plus de droit au trône que son cousin. Cependant Rome favorisoit Eupator: sa jeunesse et l'espece d'anarchie dans laquelle le royaume des Séleucides étoit tombé convenoient mieux à la politique ambitieuse de la république. Le sénat envoya en Orient des commissaires qui, profitant de la foiblesse du gou-

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

vernement, exigerent l'exécution rigoureuse des conditions odieuses de la paix conclue jadis entre les Romains et Antiochus III, l'aïeul d'Eupator, conditions que son pere avoit négligé de remplir.

Ces commissaires entrerent en Syrie comme des maîtres absolus, ou, pour mieux dire, comme des ennemis : ils firent brûler les vaisseaux de guerre, et tuer les éléphants du roi; le peuple de Laodicée, révolté de leurs violences, se souleva; et Octavius, le plus insolent de ces commissaires, fut massacré dans un bain public.

Lysias s'empressa d'envoyer sur-le-champ des ambassadeurs à Rome pour se disculper de cet attentat, auquel on ne le croyoit pas étranger. Le sénat, quoiqu'il n'acceptât point les excuses du régent, ne paroissoit cependant pas disposé à dépouiller Eupator de la couronne, parcequ'il n'auroit pas vu avec plaisir Démétrius remplacer son cousin. Mais Démétrius s'échappa secrètement de Rome, et vint débarquer en Phénicie : la Syrie entiere le reçut comme un libérateur; et le jeune Eupator ainsi que Lysias furent remis en son pouvoir par leurs propres gardes. Le nouveau roi ayant refusé de les voir, ce refus fut regardé comme l'ordre de leur mort, et cet ordre fut exécuté sans délai. Eupator mourut à l'âge de onze ans, après en avoir régné deux.

N° 24. Le médaillon d'argent gravé sous le n° 24 a été frappé sous son regne, et présente son effigie. Le type du revers est Jupiter Olympien, comme sur les médaillons de son pere; et il porte pour légende, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ, *du roi Antiochus Eupator*[1].

(1) Des tétradrachmes pareils et avec les mêmes monogrammes ont été publiés par le P. Frœlich, *Annal. reg. Syr.*, pl. 7, et dans les *Coins of the Seleucidæ*, pl. 10.

On auroit beaucoup de peine à croire, si on n'en avoit pas d'ailleurs la certitude, que la tête du roi fût celle d'un enfant âgé de neuf ou au plus de onze ans. Il est vraisemblable que les mêmes motifs qui ont souvent engagé les artistes anciens à représenter dans la force de l'âge des princes qui étoient presque dans la décrépitude, ont porté les graveurs des monnoies d'Eupator à dissimuler sa trop grande jeunesse, qui étoit la cause et le prétexte de l'anarchie et de la dissolution de l'état.

§. 11. DEMETRIUS Ier SOTER.

Envoyé par son pere à Rome, en qualité d'ôtage, il n'étoit âgé que de dix ans, lorsque sa couronne fut usurpée par son oncle Antiochus Epiphane, et il n'étoit pas en état de ressentir le tort que lui faisoit cette usurpation; mais, lorsque douze ans après il vit passer son sceptre des mains d'Epiphane dans celles d'un enfant, il sollicita le sénat d'appuyer de son autorité les droits légitimes d'un prince élevé sous ses yeux, et lié d'amitié avec les plus grands personnages de la république. Nous avons déja remarqué dans le paragraphe précédent que les dispositions du sénat ne paroissoient pas devoir lui être favorables, parceque les intérêts de Démétrius n'étoient pas d'accord avec ceux de la république; et en effet Démétrius ne put pas même obtenir la permission de se transporter dans les états qu'il réclamoit. Mais l'amitié de l'historien Polybe lui procura les moyens de s'évader de Rome et de se rendre en Syrie, où ils étoient assurés par leur

Mais qui croiroit que les jolies gravures de Bartalozzi rendent le portrait d'Eupator avec moins de fidélité que les figures grossièrement exécutées de l'ouvrage de Frœlich?

correspondance qu'il suffiroit à Démétrius de se montrer pour être placé sur le trône[1]. Ses partisans ne le tromperent point; à peine fut-il arrivé dans ses états, que son rival fut privé de la vie; et que tous les Syriens, le regardant comme un *dieu sauveur*, lui donnerent le titre de *Soter*. Un de ses premiers exploits fut de remettre sous son obéissance la Babylonie, où Timarque avoit pris le titre de roi. Les amis puissants qu'il avoit à Rome parmi les sénateurs réussirent à éteindre ou du moins à calmer le ressentiment du sénat, irrité de ce qu'il avoit enfreint ses ordres, et le firent reconnoître pour roi. Démétrius conçut alors des projets d'agrandissement. Ariarathe VI, roi de Cappadoce, craignant de déplaire au sénat, avoit refusé la main de la sœur de Démétrius; celui-ci, pour s'en venger, prit le parti d'Olopherne, qui prétendoit être le frere aîné d'Ariarathe, et porta la guerre en Cappadoce. Il en avoit en même temps une autre à soutenir contre les princes Asmonéens qui gouvernoient la Judée, et il tenta de s'emparer par trahison de l'île de Chypre : mais Attale II rétablit Ariarathe sur le trône; la tentative sur Chypre fut découverte, et échoua complettement; et la protection que le sénat accorda ouvertement aux Juifs les mit à l'abri des entreprises de Démétrius. Ce prince orgueilleux, livré à la débauche et enclin à la cruauté, ne tarda pas à perdre l'affection de ses sujets[2]. Un jeune homme inconnu, appelé Alexandre, qu'on disoit fils naturel d'Antiochus Epiphane, et qui l'étoit peut-être, se montra tout-à-coup pour arracher la couronne à

(1) Polybe, *Exc. leg.*, n° 107, édit. de Gronovius.

(2) Rien ne prouve mieux son penchant à la crapule que la nécessité où se trouva Polybe, la nuit même que Démétrius s'évada de Rome, de le rappeler à la sobriété par des vers qu'il lui fit parvenir pendant le repas, et qu'il avoit empruntés des poëtes les plus célebres (*Excerpt. leg.*, n°. 112, pag. 1311 de l'édit. de Gronovius).

son cousin. Rome se déclara pour le prétendant : les rois d'Egypte, de Cappadoce, et de Pergame, jugeant que l'heure de la vengeance étoit arrivée, soutinrent Alexandre dans son entreprise. On ne peut reprocher à Démétrius d'avoir manqué de prudence et de courage dans cette circonstance malheureuse: il éloigna ses enfants de la Syrie, marcha contre les rebelles, leur livra bataille, et périt en roi, les armes à la main, l'an 151 avant l'ere chrétienne, la douzieme année de son regne.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

Les deux tétradrachmes n° 25 et 26 offrent le portrait de Démétrius Ier : les deux revers ont le même type et la même légende; ils ne different que par les dates et les monogrammes. Le premier de ces tétradrachmes a été frappé l'an 158, HNΠ, de l'ere des Séleucides, 155 avant J.-C.; le second, l'an 161, AΣP, de la même ere, 152 ans avant la nôtre. Le premier appartient à la huitieme, le second à la onzieme année du regne de Démétrius. Ces dates et la légende qui présente le nom *du roi Démétrius Soter,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΣΩΤΗΡΟΣ, ne permettent de confondre ce prince avec aucun autre roi du même nom.

N° 26 et 26.

Les rois de Syrie, pendant un siecle et demi, n'avoient porté que le nom de Séleucus ou celui d'Antiochus : Démétrius Soter est le premier qui en ait pris un autre. Le type du revers, qui est répété sur tous les médaillons de ce prince, et qu'on n'a pas encore expliqué, me paroît faire allusion au nom du roi[1]. J'y

(1) Vaillant y voyoit Apollon vêtu en femme; il prenoit le style qui est dans la main droite de la déesse pour une fleche: Eckhel étoit persuadé que cette figure pouvoit représenter une déesse; mais il n'a proposé à ce sujet aucune conjecture (D.N., tom. III, pag. 226): celle que je vais exposer acquiert encore une plus grande probabilité, quand on réfléchit que le même type ne se retrouve qu'au revers d'un autre Démétrius (Eckhel, D. N., t. III, p. 229 et 230).

CHAP. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

reconnois Cérès, en grec *Démêter*, divinité dont le nom a formé celui de Démétrius que les ancêtres de ce prince avoient illustré[1]. La déesse qui, en montrant aux hommes à cultiver la terre, a été la cause du perfectionnement de la civilisation, tient dans sa main gauche une corne d'abondance remplie des productions que ses soins ont fait naître, et dans la droite le style dont elle a tracé les lois qu'elle a données aux hommes[2]: elle est ici à la fois la déesse *frugifera* et *legifera*, cultivatrice et législatrice[3]. Des figures bizarres ornent le pied de son trône: ce sont les serpents ailés qui ont traîné son char d'un bout de la terre à l'autre. La partie supérieure du corps de ces monstres immortels est représentée sous la forme et avec des habits de femme[4].

N° 27. Le camée gravé sous le n° 27, qui présente les têtes accolées de Démétrius Soter et de son épouse, appartient au cabinet de S. M. l'Impératrice Joséphine. C'est une sardoine onyx orientale à trois couches; le fond a la couleur ordinaire des belles sardoines; le buste de la reine est d'un blanc mat: la tête du roi, excepté le diadême que le graveur a recherché sur la couche inférieure blanche, est d'une couleur de miel transparente; le

(1) On avoit sans doute imposé ce nom à un prince Séleucide pour renouveler le souvenir de Démétrius Poliorcete, qui étoit, par Stratonice, un des ancêtres de tous ces princes, et le lien qui rattachoit les descendants de Séleucus Nicator à l'ancienne race des rois macédoniens, et à la famille des Héraclides.

(2) Cet instrument est très distinctement représenté sur quelques uns de ces médaillons; il a une extrémité pointue et l'autre arrondie en forme de globule, tel qu'on voit figuré dans les peintures d'Herculanum le style propre à tracer les lettres sur des tablettes enduites de cire.

(3) Καρποφόρος et Θεσμοφόρος, *Frugifera* et *Legifera*, sont les principales épithetes données à Cérès par la religion des anciens.

(4) C'est ainsi que les artistes modernes font terminer par une demi-figure de femme la partie supérieure du serpent qui séduisit nos premiers parents dans le paradis terrestre.

bas-relief, qui a peu de saillie à cause du peu d'épaisseur des deux couches supérieures, a été exécuté avec un art admirable[1].

La ressemblance de la tête du roi, gravée sur ce camée, avec les portraits de Démétrius, assurés par ses médaillons, ne me paroît permettre aucun doute : ainsi nous devons à ce monument le portrait jusqu'alors inconnu de Laodice, épouse de Démétrius Soter[2].

§. 12. ALEXANDRE Ier, DIT BALA.

Pl. XLVII.

Quoique l'origine d'Alexandre fût douteuse, l'aversion qu'avoient inspirée aux Syriens les manieres hautaines de Démétrius Ier étoit suffisante pour faire regarder son rival comme un véritable fils d'Antiochus Epiphane[3]. La politique de Rome appuya les prétentions d'Alexandre, qui, avec les secours des rois de Cappadoce et de Pergame, et la faveur d'une populace

(1) Le dessin de ce camée a le double de dimension de l'original qu'on voyoit autrefois à Venise, dans la salle du conseil des Dix ; il étoit incrusté dans l'intérieur d'une armoire qui étoit pleine d'objets rares, et qui avoit appartenu dans le XVIe siecle au cardinal Grimani. La municipalité de Venise en fit présent, en 1797, à M. l'Allemand, ministre de France. Sa Majesté en fit l'acquisition quelques années après.

(2) L'épitome du livre Le de Tite-Live contient la seule mention qui nous soit restée de cette reine. On peut conjecturer par son nom qu'elle étoit la sœur de son époux ; la même peut-être que Démétrius avoit auparavant offerte en mariage à Ariarathe VI. Laodice, dans la révolte de la Syrie, étoit restée à Antioche, où Ammonius la fit mourir.

(3) Alexandre Bala est désigné comme fils d'Antiochus Epiphane dans le livre Ier des Macchabées, c. 10, vers 1. Parmi les auteurs profanes il y en a plusieurs qui regardent l'origine royale de Bala comme une imposture : mais Diodore et Strabon ont cru, ainsi que l'auteur sacré, qu'Antiochus IV étoit véritablement le pere d'Alexandre (Strabon, l. XIII, p. 624; Diodore, *Exc. de vit. et vit.*, pag. 593, édit. de Wesseling). Quant au surnom par lequel on le distingue, l'opinion de ceux qui pensent que *Bala* étoit le nom de sa mere, me semble la plus probable. בלהה, *Bala*, est véritablement un nom de femme qu'on trouve dans la Génese, c. xxx, vers. 3.

Chap. XIII.
Rois de Syrie, ou Séleucides.
Pl. XLVII.

inconstante et empressée de changer de maître, détrôna Démétrius. Ptolémée VI Philométor reconnut bientôt le vainqueur comme son cousin, et lui accorda en mariage sa fille Cléopâtre. Alexandre Bala prit le titre de *Théopator, ou fils d'un dieu :* c'étoit une conséquence du titre de dieu présent, *Theos Epiphanes,* qu'Antiochus IV son pere s'étoit arrogé. Le nouveau roi étoit naturellement bon, et ne manquoit pas d'instruction; il aimoit les philosophes, parmi lesquels il estimoit plus particulièrement les stoïciens[1]; mais il étoit dépourvu des talents nécessaires à un prince pour gouverner, et de l'activité que sa position demandoit. Un changement d'état si heureux et si inattendu le fit se plonger dans la paresse et dans les voluptés. Bala se déchargeoit des soins pénibles du gouvernement sur un certain Ammonius, homme cruel qui abusoit du pouvoir pour ses propres intérêts, et qui, en se faisant haïr lui-même, faisoit perdre à son maître l'amour des peuples[2].

L'aîné des fils de Démétrius, qui portoit le même nom que son pere, crut qu'il pourroit profiter, pour ressaisir le sceptre, du mécontentement d'un peuple volage : il partit de la Crete, et entra dans la Syrie avec une armée. Ptolémée Philométor accourut à la défense de son gendre; mais Ammonius, qui craignoit pour son autorité et pour sa fortune, tendit des embûches au roi d'Egypte. Celui-ci sentant que la foiblesse d'Alexandre rendroit inutiles les efforts qu'il feroit pour le

(1) Athénée, liv. V, pag. 211; Diodore, *loco citato.* Frœlich s'est trompé lorsqu'il a cru que cet amour pour la philosophie étoit une des qualités d'Alexandre II, surnommé *Zébina.* Le texte d'Athénée ne laisse lieu à aucun doute.

(2) Florus, dans l'épitome des liv. L et LII de Tite-Live; Diodore, *loc. cit.*, p. 592. Celui-ci ajoute que le roi avoit remis le gouvernement d'Antioche à Hiérax et à Diodote. Ce dernier régna sous le nom de Tryphon. Ammonius périt dans la catastrophe de Bala.

sauver, se réunit aux ennemis de ce prince : il reprit sa fille qu'il donna en mariage à Démétrius, et fit reconnoître son nouveau gendre pour roi dans la ville d'Antioche, où un parti populaire venoit de placer un second diadême sur le front de Ptolémée[1]. Alexândre, sorti de son indolence, revint, avec une puissante armée, de la Cilicie, où il s'étoit retiré, et tenta le sort des armes sur les bords de l'OEnoporas. La bataille fut sanglante; le roi d'Egypte reçut à la tête une blessure mortelle. Alexandre vaincu se réfugia chez un prince arabe[2], où il trouva la trahison et la mort : ce prince envoya la tête de Bala à Ptolémée, qui put rassasier ses regards mourants du spectacle de sa vengeance. Alexandre n'avoit porté le diadême que pendant sept ans; sa derniere année fut la 146e avant J.-C.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

Les n° 1, 2, et 3 de cette planche présentent les dessins de trois médailles d'Alexandre Bala. La premiere est un tétradrachme frappé à Tyr : on voit dans le champ du revers le monogramme indiquant cette ville, lié avec la massue d'Hercule[3]. N° 1 à 3.

(1) Macchab., liv. I, c. 11, vers. 13; Josephe, A. J., liv. XIII, c. 14, §. 7. Ces historiens donnent à entendre que la générosité de Ptolémée, en replaçant le prince Séleucide sur le trône, étoit en partie l'effet de la crainte qu'il avoit des Romains. Effectivement, il paroît, par les livres des Macchabées, que le passage du roi d'Egypte en Syrie, sous prétexte de secourir son gendre, n'étoit pas désintéressé.

(2) Il est appelé Zabdiel dans le livre des Macchabées; Zabel par Josephe. Diodore (liv. XXXII, *Ecl.* I, *ap. Phot.*, p. 519 de l'édition de Wesseling) traduit ce nom par celui de Dioclès. Il s'appeloit donc Zabel, ou plutôt Zabiel, nom composé de אל, *dieu*, et צבי, *gloire* : s'il s'étoit nommé Zabdiel, les Grecs auroient traduit ce nom, qui est tiré de זבד, *don*, par celui de Diodore ou de Diodote.

(3) On sait que cette ville honoroit d'un culte particulier l'Hercule phénicien. Le champ du médaillon présente, outre le monogramme et l'époque, deux autres lettres, un A et un C : ce dernier caractere est, à ce que je crois, le plus ancien exemple du *sigma lunatum*, ou du Σ en forme de C, qui nous soit parvenu avec une date certaine.

Chap. XIII.
Rois de Syrie, ou Séleucides.
Pl. XLVII.

Sur ce même revers, l'aigle tenant le foudre dans ses serres, type ordinaire de la monnoie des princes Lagides, porte une palme sur ses ailes; particularité qu'on remarque sur les médailles de Ptolémée Philométor, beau-pere d'Alexandre[1]. On lit autour le nom *du roi Alexandre,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ, sans autre titre; mais l'an ΓΞΡ, 163, de l'ere des Séleucides, qui répond à la troisieme année du regne d'Alexandre Bala, sert à distinguer ce prince d'un autre Alexandre qui régna pareillement sur la Syrie[2]. Les deux médailles qui suivent sont en bronze. La premiere, n° 2, est remarquable en ce qu'elle présente l'effigie d'Alexandre coiffée de la dépouille du lion, à l'imitation des médailles d'Alexandre-le-Grand. Cette imitation, comme nous l'avons déja remarqué, prouve la persuasion où l'on étoit alors que la tête d'Hercule jeune, gravée sur quelques médailles du conquérant macédonien, étoit le portrait de ce prince[3]. Ici les traits d'Alexandre Bala sont tracés très distinctement; on le reconnoît sur-tout à la longueur tant soit peu exagérée du menton. Le type du revers est Apollon, divinité à laquelle on rapportoit l'origine des Séleucides, avec la simple légende *du roi Alexandre,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. La corne d'abondance qu'on voit dans le champ est probablement un emblême de la ville d'Apamée. Sur la médaille n° 3 la tête de Bala est couverte

(1) Cette particularité sera un caractere pour distinguer les médailles et les portraits de Ptolémée VI et de Ptolémée VII, qu'on trouvera à la planche 54, n° 10, 11, 12 et 13. Cette ressemblance de type entre les monnoies d'Alexandre et celle de Ptolémée VI a rapport à la parenté des deux rois.

(2) Alexandre II, dit Zébina.

(3) Voyez ci-dessus, part. II, ch. xi, p. 47 et suiv. Cette conjecture est confirmée par plusieurs médailles d'Alexandre Zébina, sur lesquelles la tête du roi est représentée avec la même coiffure. Parmi tant de princes qui ont monté sur le trône de Séleucus, il n'y a que les deux Alexandre qui aient pris ce costume sur leurs médailles.

d'un casque d'où sortent et voltigent autour du col les deux bouts du diadême. Le type du revers est la Victoire, et fait sans doute allusion à la défaite de Démétrius I[er] : on lit autour, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ἐυΕΡΓΕΤου, *du roi Alexandre Evergete*[1] (ou le bienfaisant), surnom qui fit bientôt place à celui de *Théopator*. Les formes de la figure ont ici plus de rondeur, et un air de jeunesse qu'on ne retrouve pas sur les autres médailles de ce prince. On peut croire que cette médaille sans date a été frappée au commencement de son regne, et peu de temps après la bataille où Démétrius I[er] perdit la vie.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

§. 13. DEMETRIUS II NICATOR.

Aussitôt que Démétrius, réfugié dans l'Asie mineure, ainsi que nous l'avons déja dit, eut connu par des rapports fideles l'état de la Syrie, et su que l'indolence d'Alexandre et l'avidité de ses ministres avoient lassé un peuple toujours enclin à secouer le joug de ses princes, il fit une irruption dans ce royaume. Il étoit à la tête de quelques troupes crétoises qu'un homme puissant de cette île, nommé Lasthénès, avoit prises à sa solde pour servir le jeune Séleucide[2]. Ptolémée Philométor, qui devoit être

(1) Ce surnom avoit été porté par Ptolémée III; on l'avoit probablement donné à Bala, par opposition au caractere cruel de Démétrius son ennemi. La médaille gravée sous le n° 3 est tirée du cabinet de M. Tochon.

(2) Démétrius, devenu roi, donnoit à Lasthénès le titre de pere dans les lettres qu'il lui écrivoit (Macchab., liv. I, ch. 11, vers. 32; Josephe, A. J., livre XIII, c. 4, §. 9). Frœlich a conjecturé que cette expression marque la reconnoissance du prince envers un homme qui avoit été son appui. Il n'avoit pas fait attention que les rois de Syrie se servoient de ce formulaire lorsqu'ils écrivoient à ceux de leurs ministres qui étoient plus âgés qu'eux, et qui jouissoient de leur faveur (Josephe, A. J., l. XII, c. 3, §. 4). C'est ainsi qu'ils traitoient souvent de freres des généraux ou

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

son ennemi, devint tout-à-coup son défenseur, et l'accepta pour gendre. Peu de temps après, le sort des armes et la faveur du peuple le placerent sur le trône paternel. Son courage et ses succès le firent proclamer *dieu vainqueur* (*Théos Nicator*); et il s'empressa d'adopter ce titre, auquel il joignit celui de *Philadelphe*, voulant donner ainsi un témoignage public de son amour pour son frere Antiochus, auquel il faisoit peut-être espérer de partager le trône avec lui[1]. Mais si la trahison d'un Arabe l'avoit délivré de son rival, les armées qui avoient combattu sous Bala n'étoient pas restées sans un chef habile; Tryphon, un des hommes les plus ambitieux et les plus entreprenants de toute la Syrie, se mit à leur tête.

La défiance que Démétrius montroit aux troupes de son pays, son obstination à ne se servir que de soldats étrangers, la dévastation d'Antioche par les Juifs qu'il y avoit appelés pour réprimer les séditieux, les mesures de vengeance et de proscription qu'il adopta contre ses sujets, son ingratitude envers les Egyptiens qui avoient tant contribué à son rétablissement, tout concourut à éloigner de lui ses amis, à dégoûter un peuple inconstant, et à grossir le parti qu'il n'avoit encore pu détruire. Tryphon fit reconnoître pour roi Dionysus, jeune prince fils d'Alexandre et de Cléopâtre; il défit les troupes mercénaires de

des princes qu'ils regardoient comme leurs vassaux (Macchab., l. I, c. 10, vers. 18; Josephe, *Ant. jud.*, l. XIII, c. 2, §. 2, et c. 4, §. 9).

(1) Une médaille publiée par Haym, sur laquelle on trouve le nom du roi Antiochus et l'an 162, ΒΞΡ, de l'ere des Séleucides (*Tesor. brittan.*, tom. I, pag. 52), prouve, si elle a été bien lue, qu'Antiochus avoit déja pris en Asie le titre de roi, probablement dans le même temps que Démétrius son frere aîné, et aussitôt après la mort de leur pere. Cependant, si le caractere que Haym a pris pour un Β étoit un Η ou un Θ, alors l'an 168 ou 169 répondroit au regne d'Antiochus Dionysus; et en effet, la tête gravée sur la médaille est celle de Bacchus.

Démétrius, et s'empara de ses éléphants, et même de sa capitale. Celui-ci, pour réparer ses forces et lever de nouvelles armées, vola dans les provinces lointaines de la haute Asie, où la haine contre lui étoit moins forte et moins répandue. Mithridate, roi des Parthes, profitant de cette circonstance, entra dans les contrées voisines de ses états, et qui obéissoient encore aux Séleucides, y surprit Démétrius, l'enleva, et le fit prisonnier.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

L'infortuné monarque passa plusieurs années dans la captivité, il y resta tant que vécut Mithridate, et pendant quelques années du regne de Phraate son successeur. Mais la captivité de Démétrius étoit douce; il étoit traité avec honneur, et on lui avoit fait épouser une princesse du sang des Arsacides. Deux fois il tenta de s'enfuir, deux fois il fut arrêté et remis entre les mains de son ennemi[1].

Cependant son frere Antiochus avoit pris sa place, et quoiqu'il montrât d'ailleurs beaucoup d'attachement pour Démétrius, il avoit épousé Cléopâtre sa belle-sœur, qui ne vouloit pas cesser d'être reine. Dionysus et Tryphon n'étoient plus; Antiochus entreprit de faire la guerre aux Parthes avec une armée formidable. Phraate, qui dès-lors avoit succédé à Mithridate son pere, croyant détruire la cause de cette guerre et en exciter une entre les deux freres, rendit la liberté à Démétrius, et lui permit de retourner en Syrie. Les revers qui accablerent bientôt Antiochus firent changer de résolution au roi des Parthes; mais il n'étoit plus temps : Démétrius avoit regagné ses états, et il s'étoit même déja réuni avec son épouse. Antiochus continuoit de régner

(1) Cette seconde fois on lui fit présent de quelques osselets à jouer qui étoient d'or. On prétendit mortifier son inconstance en le traitant ainsi comme un enfant.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

dans la haute Asie, où, après quelques années, il devint la victime de son imprudence. D'un autre côté la mauvaise conduite de Démétrius lui suscitoit toujours de nouveaux ennemis, et le privoit du plus solide appui du trône, de l'amour de ses peuples. Il prit part mal-adroitement dans les querelles particulieres des reines dont les intrigues troubloient la famille des Lagides, et forma le projet de s'emparer de l'Egypte. Mais, lorsque Ptolémée VII, son oncle par alliance, vit Démétrius prêt à l'envahir, il s'efforça de rallumer en Syrie les flambeaux de la guerre civile, en favorisant l'imposture d'un jeune homme qui prenoit le nom d'Alexandre, et qui se disoit le fils d'Alexandre Bala. Ce faux Séleucide battit les troupes de Démétrius, que sa femme ne voulut ni secourir ni recevoir. Démétrius, abandonné de tous les siens, alla chercher un asile à Tyr, dans le temple d'Hercule, où il fut assassiné. Cléopâtre, qui se flattoit d'avoir désormais plus d'influence sur ses enfants que sur son époux, ne fut point étrangere à cet attentat.

Démétrius avoit régné pendant six ans, lorsqu'il fut pris par les Parthes; sa captivité dura dix années, et il en régna encore quatre après son retour. Sa mort arriva l'an 187 des Séleucides, 126 avant l'ere chrétienne.

N° 4. La médaille gravée sous le n° 4 a été frappée l'année même de son avènement au trône, c'est-à-dire l'an 167 des Séleucides, 146 avant J.-C. La tête est celle d'un jeune homme. Le revers ressemble entièrement à celui qu'on voit sur le médaillon d'Alexandre Bala, n° 1. Mais le tétradrachme de Démétrius a été frappé à Sidon, et celui d'Alexandre l'a été à Tyr. On y lit le nom *du roi Démétrius,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ, sans autre titre: la légende est disposée en cercle, ainsi que sur les médailles des

Ptolémées, à l'imitation desquelles ce médaillon a été gravé. L'aigle portant une palme, que nous avons remarqué comme un type propre à Ptolémée Philométor et à son frere, est aussi le type de ce tétradrachme. Le nom de la ville de Sidon, ΣΙΔΩνος, un ornement de navire (*aplustrum*), un monogramme[1], et l'année 167, ΖΞΡ, sont gravés dans le champ. Cette analogie de types est une allusion évidente au mariage de ce prince Séleucide avec Cléopâtre, que Ptolémée Philométor avoit séparée d'Alexandre, et fait épouser à Démétrius.

N° 6.

Le médaillon n° 6 est du même prince. Cependant, au premier coup-d'œil, il est difficile de le reconnoître. Le roi porte ici une longue barbe; mais les formes du profil annoncent encore toute la vigueur de l'âge. L'époque marquée sur le revers suffit pour expliquer cette différence; c'est l'an 185, ΕΠΡ, des Séleucides : ce médaillon a donc été frappé lorsque Démétrius, libre enfin de sa longue captivité chez les Parthes, avoit recouvré son trône et sa capitale; car le type représentant l'image de Jupiter Olympien, telle que nous l'avons vue sur les tétradrachmes d'Antiochus Epiphane, est une preuve certaine que ce médaillon a été frappé dans la ville d'Antioche. La légende porte le nom et les titres *du roi Démétrius dieu Nicator* (ou vainqueur), ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΘΕΟΥ ΝΙΚΑΤΟΡΟΣ. On voit dans le champ du médaillon l'époque indiquée ci-dessus avec deux monogrammes[2].

La plupart des antiquaires pensent que le séjour forcé de Démétrius chez les Parthes avoit occasionné le changement de

(1) Il paroît composé des lettres Η, Ρ, Ο, Δ, et Τ.

(2) L'un paroît être composé des lettres Μ et Υ; l'autre des lettres Π, Ρ, Ο ou Ω, et Τ.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

costume qu'on remarque sur ce médaillon, et que le prince Séleucide, ayant obtenu la main de Rhodogune, princesse du sang d'Arsace, avoit été obligé d'adopter les usages et le costume de ses nouveaux parents. Nous examinerons cette opinion après avoir décrit deux autres médailles de Démétrius.

N° 7. Le tétradrachme n° 7 a été frappé à Tyr. Ni celui-ci, ni aucun des autres médaillons frappés également dans cette ville après le retour de Démétrius en Syrie, n'offrent l'image de ce prince avec la barbe. Cependant les formes du visage, qui ont acquis plus d'embonpoint, ainsi que l'époque qui est la même que celle du médaillon n° 6, annoncent que Démétrius n'est plus dans l'âge où le tétradrachme frappé à Sidon nous le représente.

Le type du revers ressemble à celui de ce tétradrachme; c'est l'aigle avec une palme, type de Philométor. Le monogramme de Tyr, qui surmonte la massue d'Hercule, l'époque, et quelques lettres avec deux autres monogrammes, en remplissent le champ[1].

N° 5. Enfin la médaille de bronze n° 5 appartient à ce prince, ainsi que l'assure la légende, quoiqu'elle soit un peu mutilée, δΗΜΗΤΡΙου νΙΚΑΤΟΡος, *de Démétrius Nicator:* la figure de la Victoire, gravée sur le revers, fait allusion à ce surnom. Le bas des joues de Démétrius est couvert d'une barbe naissante, et le visage a moins d'embonpoint que sur le médaillon frappé à Tyr.

(1) Ce sont les trois lettres Α, Ρ, Ε, dont la premiere est placée au-dessus des deux autres. L'un des deux monogrammes est composé des trois lettres Α, Σ, Υ, qui paroissent indiquer le droit d'asyle accordé à la ville de Tyr par les Séleucides, et probablement par Démétrius Nicator lui-même (Eckhel, D. N., tom. III, pag. 385); le second est composé des lettres Π, Ρ, et Γ. Ce dernier est gravé au-dessus de la proue de vaisseau que l'aigle tient dans ses serres à la place du foudre.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

Examinons maintenant l'opinion de ceux qui attribuent le changement de costume qu'on remarque sur les monnoies de Démétrius à la captivité de ce prince. Les médailles d'Antioche le représentent avec la barbe; celles qui ont été frappées à Tyr pendant les mêmes années le représentent constamment sans barbe[1]. Si Démétrius a changé de costume après son retour de chez les Parthes, pourquoi les monnoyeurs tyriens ont-ils négligé d'exprimer ce changement sur son portrait? Ne pourroit-on pas dire que ceux de ces portraits sur lesquels on le voit avec la barbe lui donnent un costume idéal, et le représentent sous celui de Bacchus Pogon, vainqueur de l'Orient, ou plutôt sous celui de Jupiter, divinité tutélaire d'Antioche? On trouve pareillement des médaillons d'Antiochus IV Epiphane, qui représentent ce prince avec une longue barbe et avec le caractere de Jupiter. A la vérité, la petite médaille n° 5, sur laquelle on a donné à Démétrius une barbe naissante, paroît prouver que ce changement de costume a été réel; mais cette médaille, qui d'ailleurs est sans époque, peut représenter Démétrius dans sa premiere jeunesse. Loin d'en conclure aucun changement de costume, cette particularité, qui ne tient qu'à l'âge du prince, se fait remarquer dans les portraits de plusieurs autres jeunes rois des dynasties macédoniennes, tels que Séleucus Céraunus, Ptolémée Philadelphe, et Ptolémée Philopator[2].

(1) Eckhel, D. N., tom. III, p. 231.

(2) Voyez le n° 11 de la pl. 46, le n° 1 de la pl. 53, et les n° 1 et 6 de la pl. 54.

§. 14. ANTIOCHUS VI DIONYSUS, ou BACCHUS.

L'Arabe qui porta à Ptolémée, comme nous l'avons dit, la tête d'Alexandre, avoit respecté les jours du fils de ce prince. Cet enfant étoit aussi fils de Cléopâtre, qui continuoit à régner comme épouse de Démétrius, et il étoit petit-fils de Ptolémée, qui avoit placé Démétrius sur le trône. Ce fut peut-être par les ordres de sa mere et de son aïeul que le jeune Antiochus fut mis sous la garde d'un autre prince arabe[1]. Mais Tryphon, qui étoit toujours à la tête des débris de l'armée, et d'un parti puissant dans lequel toute la nation juive s'étoit rangée, jugeant qu'il avoit besoin de cet enfant pour régner sous son nom, l'obtint après quelques difficultés, et le fit proclamer roi sous le nom d'Antiochus *Epiphane Dionysus*, ou de *Bacchus, dieu présent*. On lui avoit donné le surnom d'Epiphane à cause d'Antiochus IV son aïeul, qui l'avoit porté, et celui de Bacchus à cause de sa beauté et de sa jeunesse. A l'ombre de ce fantôme de roi, le parti de Tryphon se raffermit; Antioche reconnut le jeune Antiochus pour son souverain. Mais l'ambitieux Tryphon, non content d'avoir toute l'autorité d'un roi, brûloit d'en avoir aussi le titre: il corrompit les médecins, qui, sous le prétexte que le jeune prince avoit la maladie de la pierre, le firent périr par le traitement qu'ils lui administrerent. Ainsi finit la branche des Séleucides, qui tiroit son origine d'Antiochus Epiphane, si toutefois Dionysus étoit issu de son sang[2].

(1) Elmalchuel, suivant le livre des Macchabées, ch. xi, vers. 39; Malchus, suivant Josephe, A. J., l. XIII, c. 5. Ces deux noms reviennent presque au même.

(2) Les médailles de Dionysus portent la date des années 168, 169 et 170 des

Le médaillon gravé sous le n° 8 appartient à ce jeune roi : on y voit sa tête en profil, ceinte du diadême et décorée d'une coiffure rayonnante. Le revers donne le nom et les titres *du roi Antiochus Epiphane Dionysus*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΔΙΟΝΥΣΟΥ, et présente les figures équestres de Castor et de Pollux, ayant la tête couverte de leurs bonnets coniques surmontés d'étoiles, et courant au combat la lance baissée. L'époque ΘΞΡ, qui désigne l'an 169 des Séleucides, 144 avant J.-C., un monogramme, et deux noms écrits en abrégé, sont gravés dans le champ de la médaille : l'un de ces noms est celui de Tryphon, ainsi qu'on peut l'inférer des trois premieres lettres, ΤΡΥ, *Try*. Le type et la légende sont entourés d'une couronne de laurier[1].

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII. N° 6.

Les rayons qui environnent la tête d'Antiochus sont une allusion évidente à sa qualité de dieu présent et visible, désignée par le surnom d'Epiphane[2]. C'est ainsi que nous voyons Antiochus et Ptolémée Epiphanes couronnés de rayons sur leurs médailles. Les Dioscures, ou Castor et Pollux, qui forment le type du revers étoient vénérés par les Syriens sous le nom de Cabires, ou de dieux puissants[3]; leur attitude guerriere et la

Séleucides ; il a donc régné pendant les années 145, 144 et 143 avant l'ere chrétienne. Frœlich ne lui donnoit que deux ans de regne. Eckhel lui attribue aussi une médaille marquée de l'an 167 des Séleucides : mais nous avons prouvé que cette médaille a été frappée avec l'empreinte d'Antiochus Epiphane, vraisemblablement avant qu'on eût tiré Dionysus de sa retraite en Arabie. Voyez ci-dessus n° 23, pl. 46, pag. 318.

(1) Pellerin avoit publié ce même tétradrachme (*Rois*, pl. 11). Le monogramme paroît composé des lettres Η, Ρ et Δ ou Α : l'autre nom en abrégé commence par ΣΤΑ.

(2) Sur quelques médailles la couronne rayonnante est entrelacée de feuilles de lierre, emblême de Bacchus. Cette particularité a été négligée dans les planches exécutées par Bartolozzi pour l'ouvrage *Coins of the Seleucidæ*, pl. 13, n° 7 et 8. Voyez Haym, T. B., t. I, p. 201.

(3) Guthberlet, *de Cabiris*, chap. 3 ; Eckhel, D. N., tom. III, p. 374. Ces divinités étoient honorées plus particulièrement à Tripolis et à Beryte, villes de la

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

couronne de laurier ont rapport aux succès des armes du roi contre les troupes de Démétrius.

§. 15. TRYPHON.

Né dans les environs d'Apamée, et chargé sous Alexandre Bala du commandement des troupes de la capitale, Tryphon ne céda point à la fortune de Démétrius; et, après la mort d'Alexandre, il se fit le chef du parti qui refusoit de se soumettre au nouveau roi. Dans la carriere que son ambition venoit de lui ouvrir, dédaignant le nom modeste de Diodote[1], il le quitta pour prendre celui de Tryphon, qui désigne un homme vivant dans les grandeurs et dans les délices[2]. Pour mieux affermir son parti, il vola en Arabie, et en ramena le jeune Antiochus, fils unique de Bala, qu'il fit reconnoître pour roi, et dont il se déclara le tuteur. Investi, par ce titre, de la régence du royaume, il lui fut facile de profiter des fautes de Démétrius. Celui-ci avoit refusé le service des troupes syriennes, Tryphon les enrôla sous ses enseignes. Démétrius avoit cruellement maltraité la ville d'Antioche; elle n'opposa aucune résistance à un général habile qui venoit la venger. En ouvrant ses portes au vainqueur, elle le rendit maître de tous les éléphants de guerre qui étoient rassemblés dans son enceinte[3]. Plusieurs villes de la Syrie et de la

Phénicie; on voit aussi leurs emblêmes sur quelques médailles d'Apamée (*Coins of the Seleucidæ*, pl. 17, n° 15).

(1) C'est un de ces noms qui témoignent les sentiments religieux des parents; Diodote signifie, *donné par Jupiter*, *Dieudonné*.

(2) On avoit donné le surnom ou plutôt le sobriquet de *Tryphon* à Ptolémée III; mais le plus souvent on en faisoit un nom propre.

(3) Les médailles d'*Antiochus Dionysus*, qui ont pour type un éléphant portant une torche avec sa trompe, font probable-

Phénicie, où les Antiochéens exilés avoient trouvé un asile et répandu leur ressentiment, jurerent obéissance au pupille de Tryphon. Son parti fut encore fortifié par l'alliance de Jonathan, prince asmonéen qui gouvernoit la nation juive. Tryphon, aveuglé par ses succès, osa concevoir alors le dessein atroce de se défaire du jeune roi, et de se mettre à sa place. Les Juifs, qui étoient attachés par reconnoissance au fils de Bala, donnoient de l'ombrage au régent; il fit périr leur chef Jonathan et son fils par une double trahison. Antiochus Dionysus ayant été ensuite, ainsi que nous l'avons déja dit, victime des artifices et de la cruauté de Tryphon, celui-ci prit le titre de roi sans quitter celui de général.

Depuis que Tryphon eut usurpé le trône, il marcha pendant quelque temps de succès en succès, et la captivité de Démétrius parut mettre le comble à tous ceux qu'il avoit obtenus : mais, par une suite d'évènements imprévus, ce fut presque à cette époque que la fortune commença à lui devenir infidelle.

L'usurpateur, libre de toute crainte, ne garda plus aucune mesure envers ses sujets[1] : il alla même jusqu'à mécontenter les troupes; et ce mécontentement fut si fort et si général, que lorsque Antiochus, frere de Démétrius, entra en Syrie pour reconquérir le trône de son frere, la plus grande partie des soldats de Tryphon passa volontairement sous les étendards du nouveau monarque. Les trésors du roi d'Egypte, allié de Démétrius; l'influence de Rome, dont Tryphon n'avoit pu se concilier la faveur[2]; l'acharnement des Juifs, gouvernés par Simon,

ment allusion à ce fait, et, dans le même temps, aux fables de Bacchus, dont ce prince portoit le nom.

(1) Josephe, A. J., liv. XIII, ch. 7.

(2) Diodore, *Exc. leg.*, pag. 629 de l'édition de Wesseling.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

frere de Jonathan, contre le traître qui vouloit les subjuguer, et qui avoit fait massacrer leurs princes, hâterent probablement sa ruine. Quoi qu'il en soit, il opposa toujours une courageuse résistance à ses ennemis réunis; il disputa le terrain en général expérimenté : mais enfin, forcé à Dora, à Orthosias, et en dernier lieu à Apamée, lorsqu'il vit que la ville étoit prise d'assaut, il se donna lui-même la mort, après avoir porté pendant cinq ans le titre de roi[1].

Le médaillon d'argent gravé sous le n° 9 peut être regardé comme unique; il appartient au cabinet de feu M. Duane, en Angleterre. Le dessin qu'on en donne ici est copié d'après une empreinte[2] : on y voit la tête de Tryphon ceinte du diadême; son caractere audacieux paroît peint sur sa physionomie. Le mouvement de la tête, qui est élevée, et celui de la chevelure, augmentent encore l'expression des traits. La légende du revers porte le nom et les titres *du roi Tryphon, général en chef*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΤΡΥΦΩΝΟΣ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ. Il paroît que Tryphon avoit réuni ce titre à celui de roi pour assurer les soldats qu'il seroit toujours leur général, et pour rappeler aux peuples que leurs plus anciens rois avoient été en même temps leurs généraux[3].

(1) J'ai suivi le récit de Strabon, le plus ancien des écrivains qui nous ont transmis les particularités de la mort de Tryphon (l. XIV, p. 668).

(2) C'est le même qu'on voit gravé dans l'ouvrage anglais, *Coins of the Seleucidæ*, pl. 15, n° 2, où l'auteur des explications a omis de remarquer la singularité de ce tétradrachme. On trouve un grand nombre de médailles de bronze d'un petit module, et quelques drachmes, avec le même type et le même monogramme qui paroît composé des lettres Χ, Α, et Ρ.

(3) L'explication que je donne du titre d'αὐτοκράτωρ, *autocrator*, que Tryphon a pris sur ses médailles, me paroît plus naturelle que l'explication proposée par Spanheim (*de U. et P. N.*, t. I, p. 443), qui

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

Le type est le casque des rois macédoniens descendants des Téménides et de Caranus. Ce casque est orné d'une grande corne de chevre. Nous avons parlé ailleurs de cet usage des rois de Macédoine[1]. Les aigles en bas-relief qui font l'ornement de la calotte, et les foudres gravés sur les joues ou attaches du casque, ont rapport au culte de Jupiter Bottiéen, divinité principale des Macédoniens et des habitants d'Antioche.

C'est la premiere fois que le casque royal forme le type des médaillons des rois de Syrie; on ne le trouvoit que sur les médailles d'Antiochus Dionysus, frappées également par l'autorité de Tryphon, qui étoit son tuteur. Il n'est pas étonnant qu'un prince distingué par ses talents pour la guerre ait fait graver sur sa monnoie ce symbole militaire de la dignité royale chez les Macédoniens, symbole qui désignoit en même temps les qualités que ce peuple guerrier desiroit dans ses princes, et les devoirs que le trône leur imposoit.

§. 16. ANTIOCHUS VII EVERGETE ou SIDETE.

A peine Antiochus fut-il informé de la captivité de son frere, qu'il quitta l'Asie mineure[2], et entra dans la Syrie avec quelques troupes qu'il avoit rassemblées à Rhodes.

croit que ce titre signifie simplement ici l'indépendance de la souveraineté. Au temps où Tryphon a régné, le titre d'*autocrator* ou d'*imperator* n'étoit usité que pour désigner le général qui commande en chef une armée, et qui n'a point de chef au-dessus de lui. Ce titre n'a désigné l'autorité politique que dans des temps postérieurs, sous les empereurs romains.

(1) Dans cette seconde partie, chap. II, ci-dessus, pag. 61 et 69.

(2) Antiochus étoit alors à Rhodes, mais auparavant il avoit résidé à Side, ville de la Pamphylie; et c'est de ce séjour, suivant le Syncelle, qu'on lui donna le surnom de Sidete. Cette opinion du chronographe est plus vraisemblable que celle de quelques autres érudits qui font dériver ce surnom

La reine Cléopâtre, qui s'étoit renfermée dans Séleucie avec ses enfants, offrit à son beau-frere sa main, les soldats qui lui étoient demeurés fideles, et la place forte qu'elle conservoit. Antiochus sut mettre dans ses intérêts les princes hébreux qui, après la mort du jeune Dionysus et la trahison de Tryphon, ne se croyoient plus obligés de soutenir l'autorité de l'usurpateur. Le caractere du nouveau roi se montra d'une maniere si favorable, qu'une désertion presque générale affoiblit les armées de son compétiteur, et que l'enthousiasme de ses partisans lui fit donner l'honorable surnom d'*Evergete*[1], ou de *bienfaisant*. Il profita de ces dispositions pour poursuivre l'ennemi; il le força dans toutes ses retraites, et le fit périr à Apamée. Il travailla ensuite à soumettre les rebelles et à réorganiser le gouvernement, dont les ressorts avoient été relâchés ou détruits dans la longue tourmente des guerres intestines. On vit alors porter des lois séveres contre les philosophes; leurs écoles furent fermées: on exerça des persécutions contre eux, et particulièrement contre les Epicuriens[2]: mais ce fut plutôt une réaction de parti qu'une mesure dictée par la saine politique. On les punissoit uniquement pour avoir été attachés à la faction d'Alexandre Bala et de ses successeurs; car Antiochus avoit trop peu de régularité dans ses mœurs pour qu'on puisse se persuader qu'il ait agi pour l'intérêt de la morale. Il se livroit sans réserve aux excès de la table et aux amusements de la chasse; rien n'égaloit le luxe qu'il étaloit dans ses campe-

d'un mot hébreu désignant la chasse, amusement favori de ce prince. Nous verrons qu'Antiochus VIII et Antiochus IX avoient pris les surnoms d'Aspendius et de Cyzicénien, des villes d'Aspendos et de Cyzique, qui leur avoient servi de retraite.

(1) C'est ce titre qu'il prend constamment sur ses médailles. Josephe lui attribue aussi ceux d'*Eusebès*, pieux, et de *Soter*, sauveur.

(2) Athénée, liv. V, pag. 211, D; et liv. XII, pag. 547, A, B.

ments[1] : il avoit toujours près de lui une jeune princesse qui étoit à la fois sa niece et sa belle-fille[2]; et il étoit difficile de croire que ses liaisons avec elle fussent tout-à-fait innocentes. On ne peut cependant pas dire qu'il fut un prince fainéant: après avoir fait rentrer dans le devoir la Syrie, il fit la guerre aux Parthes, sous le prétexte de délivrer son frere; mais plutôt dans l'intention de recouvrer les villes grecques et les riches contrées au-delà de l'Euphrate que Mithridate Ier avoit envahies. Il obtint des succès brillants. Le roi des Parthes, vaincu dans plusieurs batailles, avoit rendu la liberté à Démétrius, dans l'espoir que celui-ci seroit un rival dangereux pour son frere. Mais le désordre et l'indiscipline qu'Antiochus avoit laissé s'introduire parmi ses troupes pendant ses quartiers d'hiver suffirent seuls pour le perdre. Ses armées furent détruites en détail; et ce ne fut qu'avec peine qu'il réussit à sauver sa liberté et sa vie. Le Parthe, affoibli par les échecs des campagnes précédentes, ne put profiter entièrement de sa victoire. Antiochus opposoit son courage à ses revers, et temporisoit dans cette partie de la haute Asie, qu'il avoit reconquise, et qui étoit devenue son partage[3]. Cléopâtre s'étant réunie à Démétrius, et la jeune prin-

(1) Il faut réunir ce que nous ont laissé sur les défauts de ce prince Plutarque (*Apopht.*, pag. 184), Athénée (liv. X, pag. 439, et liv. XII, pag. 540), et Valere-Maxime (liv. IX, c. 1, n° 4, *Exter.*). Ce dernier fait mention de tapisseries précieuses tissues en figures et employées pour décorer les tentes dans les expéditions militaires d'Antiochus.

(2) Cette princesse étoit fille de Démétrius, frere d'Antiochus et de Cléopâtre qui étoit devenue sa femme (Justin, liv. XXXVIII, chap. 10).

(3) Les médailles d'Antiochus VII, avec l'an 186 de l'ere des Séleucides (Eckhel, *Sylloge*, I, pag. 87; et D. N., tom. III, pag. 236), démentent le récit de la plupart des historiens qui font mourir Antiochus dans l'attaque de ses quartiers d'hiver, l'an 130 avant Jésus-Christ, 183 des Séleucides. Voyez pour cette époque les *Annales Arsacidarum* de l'abbé de Longuerue, pag. 13. Au contraire ces mêmes médailles confirment de la maniere la plus claire la

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

cesse, qui accompagnoit constamment Antiochus, ayant été faite prisonniere par les Parthes, ce prince forma le bizarre projet de prendre une déesse pour épouse : cette déesse étoit Anaïs ou Nanée, adorée dans l'Elymaïs[1], et dont le temple renfermoit de grandes richesses qu'Antiochus espéroit avoir pour dot, et dont il disposoit déja pour recommencer la guerre. Mais les prêtres de la déesse tendirent des piéges à l'époux prétendu; ils l'introduisirent dans le sanctuaire du temple, et l'assassinerent. C'est le troisieme Séleucide qui périt dans ces régions en tentant un sacrilége.

N° 10. On a gravé sous le n° 10 un médaillon d'Antiochus VII Evergete, frappé à Tyr. La tête du roi est ceinte du diadême[2] : le

narration de la mort d'Antiochus, telle qu'on la trouve dans une lettre insérée par l'auteur des *Macchabées*, dans le texte de son II[e] livre, c. 1. L'autorité de Posidonius, cité par Athénée (liv. X, pag. 439, E), ne s'y oppose pas : elle prouve seulement que le roi des Parthes se rendit dans l'Elymaïs, et qu'il tira parti de cet évènement, auquel, suivant toutes les probabilités, il avoit contribué. Quant au surnom de *Philadelphe* (prince qui chérit son frere), qu'on ne trouve plus sur les monnoies de Démétrius II, postérieures à son retour, et qui portent la date des années 185 et 186 des Séleucides, on doit attribuer cette suppression à un refroidissement de l'amitié fraternelle, et à la jalousie de Démétrius plutôt qu'à la mort de son frere.

(1) Les Grecs établis dans ces contrées donnoient le plus souvent le nom de Diane à cette divinité orientale. Quant au projet qu'avoit Antiochus d'épouser une déesse pour l'amour de la dot, on peut le comparer aux noces avec Minerve, célébrées à Athenes par Marc-Antoine, et dont parlent Dion, liv. XLVIII, §. 39; et Séneque, *Suasor*, I, tom. III, pag. 6.

(2) J'ai remarqué quelques tétradrachmes d'Antiochus Evergete sans époque et avec le type de Minerve, sur lesquels l'effigie du roi est, non le portrait d'Antiochus, mais celui de Démétrius I[er] son pere. Il y en a un dans le cabinet de la bibliotheque impériale, un autre dans celui de M. Denon. Ce sont probablement les premiers médaillons qu'on ait frappés avec son nom. Nous avons vu parmi les médaillons d'Antiochus Epiphane (pl. 46, n° 23) un autre tétradrachme qui a beaucoup d'analogie avec ceux dont je viens de parler, parcequ'il présente d'un côté le portrait d'Antiochus Epiphane, et de l'autre une époque postérieure de dix-huit ans à la mort de ce prince.

type du revers est une imitation des médailles des rois d'Egypte, et indique le mariage du roi avec Cléopâtre. L'aigle avec la palme sur les ailes ressemble à celui qu'on remarque sur les médaillons de Ptolémée Philométor, et à celui qui est gravé sur cette même planche au revers des médaillons d'Alexandre Bala, n° 1, et de Démétrius II, n° 4 et 7, mariés l'un et l'autre, ainsi qu'Antiochus, avec la même princesse du sang des Lagides. Les lettres et les monogrammes sont les mêmes sur le tétradrachme d'Antiochus Evergete que sur celui de son frere, n° 7. L'époque est différente; elle indique l'an ϛOP, 176, des Séleucides, 137 avant J.-C., troisieme ou quatrieme année du regne de ce prince.

§. 17. ALEXANDRE II, dit ZÉBINA.

La jalousie mutuelle entre les rois d'Egypte et de Syrie, et les démarches imprudentes de Démétrius II contre Ptolémée VII Physcon, oncle de sa femme, suggérerent à celui-ci l'idée de susciter un prétendant à la couronne de Syrie. Ce prétendant se faisoit passer pour fils d'Alexandre Bala, et il en portoit le nom[1]. Le parti contraire lui donna le sobriquet de *Zébina*

(1) C'est ce qu'assure Porphyre (*Græca Eusebii*, pag. 61); et je préfere son assertion à celle de Justin qui suppose Alexandre Zébina fils adoptif d'Antiochus VII Evergete. Je fonde mon opinion, 1° sur ce que Zébina emprunta le nom d'Alexandre Bala, ennemi d'Antiochus Evergete et de sa famille; 2° sur ce que Justin part de la fausse supposition que l'avènement d'Alexandre Zébina au trône est postérieur à la mort d'Antiochus VII: or cette supposition est démentie par les médailles de l'un et de l'autre. Nous en avons d'Antiochus VII avec l'an 186 des Séleucides, et d'Alexandre II avec l'an 184. La cause de l'erreur de Justin est probablement la réception pleine de sensibilité que fit Alexandre II au cadavre d'Antiochus VII, renvoyé en Syrie par le roi des Parthes. Quant à la supposition du P. Frœlich, qui a pensé qu'Alexandre II étoit le fils d'Antiochus IV Epiphane, elle est tout-à-fait gratuite, n'ayant d'autre fon-

(homme vendu), soit pour le caractériser comme un aventurier vendu aux ennemis de l'état, soit pour désigner l'obscurité de sa naissance. C'étoit un jeune homme d'un assez bon naturel et plein d'humanité, ainsi que le prince qu'on lui donnoit pour pere[1]; mais il n'avoit que des talents médiocres. Cependant il réussit dans son entreprise: Démétrius, battu, fut massacré par les ordres de sa propre femme; et Alexandre entra en vainqueur dans la capitale. Il se crut alors assez fort pour se soustraire à la dépendance du roi d'Egypte; peut-être aussi vouloit-il, par cette conduite ferme et vigoureuse, faire reconnoître l'injustice du surnom offensant dont les Syriens l'avoient flétri. Quelle qu'ait été la cause de sa conduite, elle détermina Ptolémée à changer de parti, et à faire sa paix avec sa niece et avec Antiochus VIII. Alexandre, dénué de ressources, voulut s'en procurer en s'emparant des richesses des temples; il enleva la Victoire d'or qui étoit dans les mains du Jupiter d'Antioche, en alléguant pour excuse qu'il empruntoit la victoire des dieux mêmes. Le peuple, irrité de cette profanation, se souleva bientôt ouvertement lorsque Alexandre tenta d'enlever le colosse même de Jupiter[2]. Il fut forcé de prendre la fuite, et chercha à se réfugier dans la Grèce; mais les tempêtes et les corsaires s'étant opposés à son passage, il tomba entre les mains de ses ennemis, et il termina sa vie soit par leur ordre, soit de sa propre main.

dement qu'une méprise dans l'application d'un passage d'Athénée (liv. V, pag. 211); et elle est insoutenable parceque Alexandre II étoit un jeune homme (Justin, liv. XXXIX, c. 1), et qu'Antiochus IV étoit mort trente-cinq ans auparavant.

(1) Diodore, *Excerpta*, pag. 593, édit. de Wesseling.

(2) Nous avons vu que ce colosse étoit d'or et d'ivoire comme celui d'Olympie. Sur le tétradrachme que j'ai fait graver ici, la figure de la Victoire qui est dans la main droite de Jupiter a été presque emportée par le bord.

Il avoit régné depuis l'an 129 jusqu'à l'an 123 avant l'ere chrétienne[1].

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

N° 11.

Le portrait de ce prince est gravé sur le médaillon n° 11. Sa tête est ceinte du diadême; le type du revers représente la statue colossale de Jupiter assis, telle qu'on la voit sur plusieurs médaillons des Séleucides, et qui fut la cause des derniers malheurs de Zébina. La légende porte le nom *du roi Alexandre*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ, sans aucun autre titre; vraisemblablement à l'imitation des médailles d'Alexandre le-Grand[2]. Quoique Zébina ne soit désigné ici par aucun surnom distinctif, on ne peut douter que ce tétradrachme ne lui appartienne. On aperçoit au premier coup-d'œil qu'il a été fabriqué en Syrie, et que le portrait n'est pas celui d'Alexandre Bala; or aucun autre roi de Syrie, excepté lui et Zébina, n'ayant porté le nom d'Alexandre, ce portrait ne peut être que celui de Zébina. D'ailleurs des médaillons parfaitement semblables, portant des époques qui ne peuvent convenir qu'au regne d'Alexandre II, achevent de démontrer qu'ils appartiennent à ce prince[3]. Sa physionomie est jeune, fine, et assez agréable.

(1) Quelques-unes de ses médailles sont marquées de l'an 184, et quelques autres de l'an 190 des Séleucides.

(2) C'est à l'imitation de ce conquérant qu'on voit sur plusieurs médailles la tête d'Alexandre Zébina coiffée de la dépouille d'un lion, ainsi que celle d'Alexandre Bala qu'il se donnoit pour pere; nouvel exemple propre à confirmer l'opinion que j'ai énoncée à l'égard du portrait d'Alexandre-le-Grand, gravé sur quelques-unes de ses médailles dans le costume d'Hercule. Nous avons sur d'autres médailles la tête de Zébina décorée de rayons: il a fait usage de cet ornement comme par droit héréditaire. On trouve sur les médailles d'Alexandre Bala le portrait de ce prince orné de la même couronne, parure qu'il avoit imitée de son pere Antiochus Epiphane.

(3) Il ŷ en a un semblable au cabinet impérial, avec l'an ΘΠΡ, 189, des Séleucides, 124 avant J.-C. J'ai cependant fait dessiner le médaillon sans époque, parce que le portrait du roi y est mieux conservé.

Chap. XIII.
Rois de Syrie, ou Séleucides.
Pl. XLVII.

§. 18. CLEOPATRE, REINE DE SYRIE.

La maison des Lagides, qui occupoit le trône d'Egypte, fournit à l'histoire plusieurs exemples de femmes ambitieuses qui sacrifierent les liens de la nature à la passion de régner[1]; mais il n'y en a eu peut-être aucune que cette passion ait poussée à plus de crimes que Cléopâtre, reine de Syrie et fille de Ptolémée Philométor. Elle eut trois rois pour époux[2], et fut la mere de quatre fils qui ont régné[3]; mais elle ne sembloit être épouse que pour satisfaire sa jalousie vindicative[4]; elle ne se montroit mere que par l'autorité absolue qu'elle exerçoit sur ses enfants. Son dernier mari et le second de ses fils furent ses victimes; elle périt elle-même en préparant la mort au troisieme.

On a vu comment cette princesse avoit passé du lit d'Alexandre dans celui de Démétrius II; comment Antiochus VII son beau-frere s'unit avec elle par les nœuds de l'hymen, pendant que Démétrius étoit prisonnier chez les Parthes; comment elle se réconcilia avec celui-ci lorsqu'il eut recouvré sa liberté, et que la fortune parut le favoriser; et comment enfin elle le fit massacrer lorsque la fortune l'abandonna de nouveau. Alors l'ambi-

(1) La mere et la sœur de Cléopâtre, reines d'Egypte, qui portoient toutes le même nom, avoient troublé leur famille et leur royaume par leur caractere ambitieux.

(2) Alexandre Ier Bala, Démétrius II, et Antiochus VII.

(3) D'Antiochus VI Dionysus qu'elle avoit donné à Bala, de Séleucus V, et d'Antiochus VIII ou *Grypus*, nés de son mariage avec Démétrius II, et d'Antiochus IX Philopator, dit le Cyzicénien, qui avoit eu pour pere Antiochus VII Evergete, frere de Démétrius.

(4) Lorsque Cléopâtre ordonna la mort de Démétrius son mari, elle affectoit de la jalousie contre Rhodogune, princesse du sang des Parthes, que Démétrius II avoit épousée (Appien, *Syr.*, §. 68).

tieuse reine mit la couronne sur la tête de Séleucus, l'aîné des deux fils qu'elle avoit eus de Démétrius, croyant pouvoir régner elle-même sous le nom d'un prince qui étoit encore très jeune. Mais le nouveau roi ne lui paroissant pas disposé à se laisser gouverner, cette mere dénaturée lui perça le cœur d'un coup de fleche[1], et appela Antiochus VIII, qui étoit le cadet, à partager le trône avec elle. Le jeune prince s'abstint pendant long-temps de se mêler des affaires; mais enfin il se lassa d'obéir; et sa mere, qui avoit encore un fils[2] sous le nom duquel elle se proposoit de régner, forma le projet de se défaire d'Antiochus par le poison. Le roi découvrit à temps ce projet atroce, et contraignit sa mere à boire la coupe qu'elle lui avoit apprêtée. La fin tragique de Cléopâtre arriva l'an 192 des Séleucides, 121 avant l'ere chrétienne[3].

Parmi les reines de Syrie, Cléopâtre est la seule qui ait fait frapper la monnoie avec son nom, et dont l'effigie soit réunie à celles des rois ses époux ou ses fils[4].

(1) Probablement à la chasse (Appien, *Syr.*, §. 69).

(2) Antiochus IX, qu'elle faisoit élever à Cyzique loin de ses états.

(3) Il existe des médaillons d'Antiochus VIII et de Cléopâtre sa mere, avec la date de l'an 192 (*Coins of the Seleucidæ*, pl. 20, n° 16).

(4) Les reines de la maison des Lagides, du sang desquels Cléopâtre étoit issue, avoient donné cet exemple. Les antiquaires ont cru reconnoître, sur quelques médailles de bronze des rois Séleucides, les effigies d'autres reines de Syrie, antérieures à Cléopâtre. C'est une méprise : ces prétendues effigies de reines ne sont que les têtes idéales de quelques déesses, et quelquefois la tête d'Apollon. On les voit souvent les mêmes sous plusieurs regnes différents. Quant à Cléopâtre, M. Sestini a décrit un tétradrachme frappé en son nom seul, et daté de l'an 187 des Séleucides. Elle y porte le nom de *déesse de la fertilité*, ΘΕΑΣ ΕΥΕΤΗΡΙΑΣ (*Descript. num.*, pag. 499). Ce même numismatiste a élevé des doutes sur d'autres médailles qui présentent la tête de Cléopâtre en Isis, accolée à celle d'Alexandre Bala, et qui ont été frappées au nom de ce prince; il paroît cependant que quelques-unes sont authentiques : le boisseau

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII. N° 12.

Le médaillon gravé sous le n° 12 a été frappé la même année où Démétrius II et Séleucus VI avoient été sacrifiés par Cléopâtre à son ambition, et lorsque Antiochus VIII avoit reçu d'elle le titre de roi. La tête de Cléopâtre, vue de profil, est réunie avec celle de son fils; mais la reine occupe la place d'honneur : elle est à la droite et sur le devant. Sa tête est coiffée d'un voile, et ses cheveux sont bouclés sur le front à la maniere égyptienne. Le profil du jeune roi se distingue par le nez, qui est long et aquilin, et qui lui fit donner le surnom de *Grypus;* son front est ceint du diadême.

Le type du revers ressemble à celui des médaillons des Lagides; et nous avons remarqué cette ressemblance dans d'autres médaillons de ses prédécesseurs. Ce type est l'aigle; mais cet oiseau n'a plus les ailes surmontées d'une palme comme sur les monnoies de Ptolémée Philométor, pere de Cléopâtre. Les noms *de la reine Cléopâtre, du roi Antiochus,* ΒασιλισΣΗΣ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑΣ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ, forment la légende. L'an ΖΠΡ, 187, des Séleucides (126 avant J.-C.), et un monogramme, sont gravés dans le champ du médaillon.

§. 19. ANTIOCHUS VIII EPIPHANE, SURNOMMÉ GRYPUS.

La Syrie, après la mort de Zébina, respira quelque temps; Grypus lui-même, depuis qu'il régna seul, jouit de huit années d'une tranquillité que tant de rois ses prédécesseurs n'avoient connue que pendant de très courts intervalles. Son mariage avec

ou *modius*, et la corne d'abondance, qui ornent le buste de Cléopâtre sur une de ces médailles, répondent trop bien au surnom de déesse de la fertilité, que M. Sestini lui-même à lu sur un médaillon dont il ne soupçonne pas l'imposture.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

Tryphene sa cousine, fille de Ptolémée VII, lui avoit assuré la paix du côté de l'Egypte. Mais une ambition criminelle lui inspira le desir de se défaire d'Antiochus, qui étoit, comme lui, fils de Cléopâtre, et dont le pere étoit Antiochus Evergete son oncle. Le jeune prince étoit élevé à Cyzique: Grypus tenta de le faire périr par le poison. La trame fut découverte, et la guerre entre les deux freres en fut le résultat[1]. Quoique Grypus fût maître d'Antioche, il ne pouvoit pas compter, jusqu'à un certain point, sur la fidélité de la population immense que cette ville renfermoit dans sa quadruple enceinte, et qui étoit toujours avide de nouveautés : en effet le mariage que le Cyzicénien contracta avec une princesse du sang des Lagides, sœur de la reine de Syrie, lui ayant procuré une armée, il attaqua son frere, le défit, et s'empara d'Antioche. Mais le vaincu ne tarda pas à prendre sa revanche; et Grypus ne put empêcher sa femme furieuse de se baigner dans le sang de sa propre sœur. Les alternatives de la guerre renouvellent bientôt des scenes également sanglantes; Tryphene tombe immolée aux mânes de sa sœur; Grypus est contraint de se réfugier dans l'Asie mineure[2]; il en revient avec une nouvelle armée : un accord, dicté par la froideur et la dissimulation, termine enfin la guerre entre les deux frères. Le royaume des Séleucides est divisé; les villes les plus florissantes vendent pour des priviléges leur secours aux deux rivaux; elles se déclarent libres au milieu de la monarchie[3];

(1) Justin, liv. XXXII, chap. 2.

(2) Dans la ville d'Aspendos de la Pamphylie : c'est de là que quelques auteurs avoient donné à Antiochus VIII le surnom d'Aspendien (Porph., *Gr. Euseb.*, p. 62).

(3) La ville d'Aradus, du temps des guerres civiles entre Séleucus II et Antiochus Hiérax, avoit déja obtenu quelques priviléges qui mettoient des bornes à l'autorité des rois; mais l'autonomie, ou la liberté de plusieurs autres villes de la Syrie, date du regne de Grypus, et particulièrement de l'époque de la guerre entre son frere et lui.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

plusieurs gouverneurs se rendent indépendants; la guerre se rallume entre les deux freres; le roi de la Judée et Ptolémée Lathyre prennent part aux troubles de la Syrie, et la guerre étrangere ajoute ses horreurs à celles de la guerre civile; un nouveau mariage de Grypus avec une princesse d'Alexandrie, qui étoit sa belle-sœur, et qui avoit fait divorce avec Lathyre[1], irrite encore la colere du prince égyptien: enfin un Syrien de Berhée gagne la confiance de l'aîné des deux freres, et conspire sa ruine. Grypus périt par l'artifice de ce ministre perfide, ou est surpris par la mort au moment où il alloit être victime de la conspiration[2]. Héracléon, c'est le nom du ministre, tente de se faire roi: mais Séleucus, l'aîné des enfants que Grypus avoit eus de Tryphene[3], réussit à se placer sur le trône paternel.

Antiochus Grypus avoit pris, à l'âge de seize ans, le titre de roi; il en régna vingt-neuf, si on comprend dans le nombre l'année ou les deux années de sa retraite en Asie. Il mourut l'an 97 avant l'ere chrétienne[4].

N° 13 et 14. Deux de ses médaillons sont gravés sous les n° 13 et 14 de cette planche; le premier a pour type l'aigle des rois d'Egypte,

(1) Cléopâtre Sélene, sœur et femme de Ptolémée VIII Lathyre, que sa mere avoit obligée à divorcer.

(2) Le récit de Josephe porte qu'Héracléon fit mourir son maître (A. J., l. XIII, c. 23, n°. 4); mais Athénée, qui avoit écrit une histoire des rois de Syrie, dit seulement que peu s'en fallut qu'Héracléon n'ôtât la couronne à Grypus (liv. IV, pag. 153, B.): d'ailleurs Trogue Pompée assuroit qu'après la mort d'Antiochus Grypus, Héracléon voulut s'emparer de ses états: *Ut in Syriâ Heracleo, post mortem regis, occupârit imperium* (*Prolog.*, liv. XXXIX). De ces différents récits il paroît résulter que Grypus prévint par sa mort naturelle la conspiration qu'Héracléon avoit tramée pour le détrôner lui et sa famille.

(3) Ils étoient cinq, Séleucus l'aîné, Antiochus et Philippe, jumeaux, Démétrius, et un autre Antiochus: leurs dissensions extérieures, et celles qu'ils eurent avec leurs cousins, entraînerent le renversement du trône des Séleucides.

(4) Josephe, A. J., l. XIII, c. 13, §. 4.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

et fait allusion au mariage de Grypus avec Tryphene, sœur de Ptolémée VIII. La date marquée dans le champ est l'an 198, HϘP[1], des Séleucides, 115 avant J.-C. Alors Antiochus VIII régnoit en paix.

Le second médaillon est sans date. Le type du revers présente une figure qui ressemble à celle de Jupiter : elle est debout, et porte un astre dans la main droite; la tête est surmontée d'un croissant. On a remarqué sur d'autres médaillons semblables que cette figure est tantôt nue, tantôt enveloppée, comme ici, d'un manteau qui couvre la moitié inférieure du corps; que sur quelques médailles elle est couronnée de laurier, et que sur d'autres elle a, comme sur ce médaillon, les cheveux attachés par un simple *strophium*, ou cordon; enfin qu'elle est ordinairement représentée avec la barbe, mais qu'elle l'est aussi quelquefois sans barbe, et qu'elle tient dans sa main gauche un sceptre dont le sommet est souvent terminé par un ornement pareil à celui du sceptre de Jupiter.

Ces variétés ne sont peut-être pas assez importantes pour changer le caractere de la figure : elles ont paru néanmoins assez remarquables au savant Eckhel pour le faire douter qu'elle soit véritablement celle de Jupiter[2], d'autant plus que l'astre et le croissant sont des accessoires qu'on n'est pas dans l'usage de regarder comme des attributs de ce dieu. D'un autre côté, on ne peut se dissimuler que cette figure n'ait une grande ressemblance avec plusieurs autres qui représentent indubitablement

(1) La forme du *koppa* est remarquable; on le prendroit pour un *iota;* mais le point du sommet présente une petite saillie sur la gauche qui tient lieu du ventre du *koppa*, Ϙ. Ce médaillon avoit été publié par Pellerin (*Rois*, planch. 12) : le monogramme placé dans le champ est composé d'un Δ et d'un P.

(2) D. N., t. III, p. 240.

Jupiter. Vaillant a pensé que le roi de l'Olympe étoit figuré ici comme le dieu qui donne au monde les saisons et l'année; car l'astre, emblême du soleil, et le croissant, emblême de la lune, sont des symboles de l'année et des mois [1].

Quoique cette explication ne soit pas dénuée d'une certaine vraisemblance, elle laisse toujours quelque incertitude, puisque la figure en question paroît sur quelques médailles sans aucun des symboles de Jupiter. D'ailleurs on remarque sur plusieurs autres médailles frappées, comme celle-ci, en Syrie, des emblêmes qui paroissent désigner quelques mois en particulier: telles sont les médailles d'Antioche, sur lesquelles l'astre et le croissant accompagnent le signe du belier [2]. On trouve souvent dans les légendes des tétradrachmes des Arsacides le nom des mois du calendrier macédonien, qui étoit devenu, après la conquête, le calendrier de tous les états fondés par les successeurs d'Alexandre [3]. Enfin la légende de plusieurs autres médailles d'Antioche prouve qu'elles ont été frappées à l'occasion et à l'époque de la nouvelle année [4].

La figure gravée sur ces médaillons ne représenteroit-elle pas le mois appelé *Dius*, ou mois de Jupiter, qui ouvroit

(1) Vaillant, *Hist. reg. Syr.*, p. 342. Des médaillons de Commode représentent Jupiter appuyant sa main sur le cercle du zodiaque, d'où sortent les figures des quatre saisons.

(2) Cette constellation répondoit au mois Artémisius, le premier des mois du printemps chez les Macédoniens; et c'étoit dans le mois Artémisius qu'Antioche avoit été fondée (Noris, *de Epoch. Syro-Maced.*, *diss.* III, c. 2). Je conjecture que le signe du belier, tant répété sur les médailles de cette ville, n'est qu'une allusion à l'époque de sa fondation.

(3) Noris (*de Epoch. Syro-Maced.*, *diss.* I, c. 1.

(4) Celles qui ont pour légende ces trois mots, ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ, *l'année nouvelle et sacrée*, suivis d'un chiffre ou d'un adjectif de nombre. Voyez, sur ces médailles, les remarques de l'abbé Belley, dans les *Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, tom. XIX, pag. 447.

l'année macédonienne, comme le mois de janvier l'année romaine[1].

Si cette conjecture étoit admise, on expliqueroit sans difficulté la ressemblance de la figure qui représente ce mois personnifié avec celle de Jupiter dont il porte le nom. Le croissant qui brille sur sa tête seroit le symbole reconnu du mois; l'astre qu'il a dans la main seroit un emblême du soleil, et signifieroit l'année que le mois de Dius ouvre, et apporte, pour ainsi dire, aux mortels.

§. 20. ANTIOCHUS IX PHILOPATOR, DIT ANTIOCHUS DE CYZIQUE.

Ce prince étoit fils de Cléopâtre et d'Antiochus VII; il étoit ainsi frere et cousin d'Antiochus Grypus, qui régnoit en Syrie: mais Grypus, frere dénaturé, étoit digne de sa mere[2]; mille pieges tendus par lui menacerent bientôt la vie de son jeune frere. Philopator préféra la guerre ouverte. La fortune ne tarda pas à lui offrir les moyens d'en courir les chances. Vers cette même époque, la mere de Ptolémée VIII avoit forcé ce prince à répudier Cléopâtre, qui étoit à la fois sa femme et sa sœur. La princesse répudiée accepta la main de Philopator, et engagea l'armée de Chypre à combattre pour les droits de son nouveau mari. Il entra en Syrie, s'empara d'Antioche, la perdit, et la reprit. Dans ces vicissitudes, Cléopâtre périt victime de sa sœur Tryphene, qui satisfit à son tour par son sang la vengeance de Philopator.

(1) Fabricius, *Menologium*, pag. 42 et sqq.

(2) Appien, *Syr.*, §. 69.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

Le royaume des Séleucides fut partagé entre les deux freres; et ce partage fut le signal des derniers malheurs de la Syrie.

La paix entre les deux princes ne fut qu'éphémere; à chaque instant ils reprenoient les armes: l'état étoit continuellement déchiré par leurs querelles, et tomboit en ruine. A la mort de son frere, Philopator s'empressa de se rendre maître d'Antioche, où il épousa Cléopâtre Sélene, veuve de Grypus; mais Séleucus, l'aîné de ses neveux, ne le laissa pas jouir long-temps de ce succès[1]: il l'atteignit près de la capitale, et lui livra bataille. Philopator, dans le fort de la mêlée, se voyant emporté dans les rangs ennemis par le cheval qu'il montoit, se donna lui-même la mort[2]. Cet évènement arriva l'an 96 avant J.-C.[3]

Antiochus Philopator étoit homme de guerre; mais il ne savoit pas gouverner: le temps que lui laissoit l'exercice de la chasse, qui étoit sa principale occupation, il le perdoit avec les mimes et les bateleurs, et il étoit si passionné pour leurs jeux, que souvent il s'amusoit à faire mouvoir lui-même, par des mécanismes ingénieux, des marionnettes d'une stature gigantesque[4].

(1) Porphyre dit que Philopator, ou Antiochus le Cyzicénien, avoit eu pour son partage la Célésyrie; Antioche étoit donc sous la domination de son frere. Mais Philopator sort d'Antioche pour combattre Séleucus son neveu: il s'en étoit donc emparé (*Græca Eusebii*, p. 62). Ce fut probablement à cette occasion qu'il fit fondre l'or qui formoit le colosse de Jupiter, et y fit substituer du bronze doré (Clément d'Alexandrie, *Protreptico*).

(2) J'ai suivi le récit de Porphyre, qui est ici plus détaillé que celui des autres historiens. Josephe le fait périr par ordre de Séleucus.

(3) Cette époque a été prouvée par l'abbé Belley, au moyen de médailles jusqu'alors inconnues, et publiées dans le vol. XXIX des *Mém. de l'Ac. des bell.-lett.*, p. 216.

(4) Diodore, *Excerpta*, pag. 606 de l'édition de Wesseling. Ce genre d'amusement d'Antiochus avoit été jusqu'ici mal expliqué, parcequ'on ne savoit pas que le mot ζῶον signifie très souvent, en grec, *figure humaine*, peinte ou sculptée; et on le traduisoit toujours par *animal*.

Chap. XIII.
Rois de Syrie, ou Séleucides.
Pl. XLVII.
N° 15.

La tête gravée sur le médaillon n° 15 est sans contredit un portrait d'Antiochus le Cyzicénien ou Philopator. Le type du revers présente la figure de Minerve debout et tout armée, avec la légende *du roi Antiochus Philopator*[1], ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ: on voit dans le champ quelques monogrammes. Cette légende ne suffiroit pas pour nous assurer que les médailles sur lesquelles on la trouve appartiennent véritablement à ce prince; car aucun écrivain ancien n'a dit qu'Antiochus IX ait été distingué par le surnom de Philopator: mais les époques marquées sur plusieurs de ces médailles, époques qui répondent au temps où Antiochus de Cyzique a régné[2], ne laissent aucun doute à ce sujet.

Le portrait du roi est sans barbe sur plusieurs médaillons[3]. Nous avons remarqué la même variété sur les médailles de quelques autres rois de Syrie et de Cappadoce.

La figure de Minerve, qu'on voit souvent sur les monnoies des rois de Syrie, est probablement une imitation de la statue colossale de bronze que Séleucus Nicator avoit élévée en l'honneur de cette déesse[4].

(1) Antiochus IX semble avoir pris le surnom de Philopator, parceque Antiochus VII Evergete, son pere, s'étoit distingué par sa piété envers les dieux, et par son humanité envers ses sujets; de sorte que sa mémoire étoit honorée, au lieu qu'on détestoit celle de Démétrius, de qui Antiochus Grypus étoit issu.

(2) Les médailles d'Antiochus IX avec une époque se trouvent dans les ouvrages souvent cités de Vaillant et de Frœlich, dans le *Tesor. britan.* de Haym, dans les *Rois* de Pellerin, et dans l'ouvrage intitulé, *Coins of the Seleucidæ.*

(3) J'ai fait graver un de ces médaillons au n° 16 de la pl. 57 de supplément.

(4) Malela, liv. VIII, pag. 85. C'est un type qu'on trouve sur quelques médailles de ses prédécesseurs, et que son pere avoit adopté dans ses tétradrachmes. La même figure de Minerve, avec les mêmes attributs, a été, ainsi que nous l'avons vu à la planche 44, le type ordinaire des médailles d'argent que les rois de Cappadoce ont fait frapper depuis Ariarathe V, qui, par sa mere, étoit du sang des Séleucides.

Chap. XIII.
Rois de Syrie, ou Séleucides.
Pl. XLVII.

§. 21. SELEUCUS VI EPIPHANE.

Ce prince, l'aîné des cinq enfants que Tryphene avoit donnés à Grypus, trouva, à la mort de son pere, la capitale occupée par l'usurpateur Héracléon; et elle le fut bientôt après par Antiochus de Cyzique. On a vu au paragraphe précédent comment Séleucus l'attaqua et le fit périr. Il s'empara d'Antioche; mais de prompts revers vinrent troubler son triomphe. Antiochus le Pieux, fils d'Antiochus de Cyzique, qui avoit échappé aux poursuites de Séleucus, s'étoit mis à la tête du parti de son pere, et il força son rival à évacuer la Syrie, et à se retirer dans la Cilicie. Séleucus se fortifia dans une ville qui portoit le nom de Mopsus[1]: mais les besoins de son armée l'ayant rendu un hôte trop incommode aux habitants, ils mirent le feu au gymnase, que Séleucus avoit choisi pour sa résidence, et il périt misérablement dans cet incendie, la deuxieme année de son regne, l'an 95 avant J.-C.[2]

N° 16. Le médaillon de Séleucus VI, n° 16, présente d'un côté la tête du roi sans barbe, de l'autre Minerve, telle que nous l'avons vue sur le médaillon d'Antiochus IX[3]. La légende offre les noms

(1) On l'appeloit *Mopsus* ou *Mopsuestia*, c'est-à-dire l'autel de Mopsus: c'étoit le nom d'un devin des temps héroïques.

(2) Cette époque a été prouvée par l'abbé Belley; *Histoire de l'Académie des belles-lettres*, t. XXIX, p. 216 et suiv.

(3) Le tétradrachme gravé ici ressemble presque en tout à un autre du même roi, publié dans l'ouvrage anglais, *Coins of the Seleucidæ*, pl. 21, n° 10; et auparavant dans les *Annal. reg. Syr.*, pl. 15, n° 3; les dessinateurs n'y avoient pas saisi le véritable caractere de la tête. D'autres médailles offrent le portrait de Séleucus avec un peu de barbe. J'ai fait graver le dessin d'une de ces médailles au n° 15 de la planche 57 de supplément.

du roi Séleucus Epiphane Nicator, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΝΙΚΑΤΟΡΟΣ. Le premier de ces surnoms avoit été porté par son pere; le second a rapport à la victoire qui le délivra d'Antiochus IX son compétiteur. Un monogramme, quelques caracteres isolés, et une palme, sont gravés dans le champ du médaillon [1].

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

Les médailles de Séleucus VI n'ont point de dates: les écrivains qui parlent de lui ne le distinguent par aucun des surnoms qu'il a pris sur ses médailles : cependant il est certain qu'elles ne peuvent appartenir à aucun autre roi de ce nom. La seule inspection de la fabrique et du type suffit pour leur faire assigner cette époque : elles ont une ressemblance si frappante avec celles d'Antiochus de Cyzique et de Démétrius III, contemporains de Séleucus, qu'il est impossible de s'y méprendre.

§. 22. ANTIOCHUS X EUSEBÈS, ou LE PIEUX.

L'histoire de Syrie ne nous offrira dorénavant d'autre spectacle que celui des guerres les plus acharnées entre les deux branches de la famille royale, issues de deux fils que Cléopâtre avoit eus des deux freres Démétrius II et Antiochus VII. Antiochus X étoit, par le Cyzicénien, le petit-fils d'Antiochus VII. Lors de la catastrophe de son pere, une courtisane d'Antioche, touchée de sa jeunesse et de sa beauté, lui procura les moyens de se réfugier à Aradus, où il prit le titre de roi [2]. Bientôt il eut rassemblé une armée avec laquelle il attaqua Séleucus, le battit,

(1) Les lettres isolées sont Z et H; le monogramme est composé de quatre lettres, Δ, Ο, Τ, et Υ.

(2) Appien, *Syr.*, §. 69; Josephe, A. J., liv. XIII, c. 13, n. 4.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

et le poursuivit dans la Cilicie, où il le fit périr. Mais la branche de Démétrius II lui opposoit encore quatre compétiteurs.

Antiochus XI et Philippe, freres jumeaux, partagerent le trône de Séleucus VI leur aîné, et marcherent contre Antiochus X leur cousin. Antiochus X fut encore une fois vainqueur; l'un des deux compétiteurs périt dans la déroute de l'armée. Le vainqueur, pour s'affermir sur le trône, épousa Sélene, veuve de Grypus son oncle et de son pere le Cyzicénien. Cette princesse étoit douée du courage viril qui distinguoit les femmes du sang des Lagides.

La nouvelle de ce mariage enflamma de colere et de jalousie Ptolémée Lathyre, frere de Sélene, et qui avoit été son premier mari[1]; il opposa à Antiochus X un nouveau compétiteur, Démétrius III, quatrieme fils de Grypus. Ce prince réunit ses forces à celles de Philippe son frere; et Antiochus se vit en peu de temps réduit à une telle extrémité, qu'il fut contraint de chercher un asile chez les Parthes. On n'a plus depuis sa fuite aucune connoissance certaine des évènements de sa vie; il paroît que, profitant de la discorde qui ne tarda pas à diviser les freres, il parvint à recouvrer quelques débris de son royaume, dont il fut dépouillé de nouveau par Tigrane[2]. Dans les temps qui suivirent, il n'est plus fait mention de lui dans l'histoire: on sait cependant qu'après sa mort quelques villes de la Phénicie

(1) Voyez ci-après le §. 14 du ch. XVIII, où je discuterai, dans une note, les fondements de cette assertion.

(2) L'abbé de Longuerue assure, sans hésiter, qu'Antiochus recouvra sa capitale, et que ce fut avec le secours du roi des Parthes, Mithridate II (*Annal. Arsacid.*, p. 16, *an.* 92, A. C.). Comme cet érudit ne cite aucun garant de son assertion, il nous sera permis de douter de ces faits, et particulièrement du secours des Parthes. Les armes de Mithridate II avoient été employées en faveur, non d'Antiochus X, mais de Philippe son ennemi, ainsi que nous le verrons aux §§. 24 et 25.

resterent pendant plusieurs années fidelles à sa veuve et à ses enfants[1]. Nous parlerons, au §. 27, d'Antiochus XIII, qui étoit l'aîné, et qui est le dernier Séleucide dont le front ait été ceint du diadême de ses peres.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

N° 17 et 18.

Le médaillon gravé sous le n° 17 appartient à Antiochus X: le nom et les titres *du roi Antiochus Eusebès* (ou pieux) *Philopator*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΥΣΕΒΟΥΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ, forment la légende du revers[2], sur lequel est gravée la figure de Jupiter assis[3], type qu'on trouve très fréquemment sur les tétradrachmes des Séleucides, frappés à Antioche. On voit de l'autre côté la tête en profil du jeune roi, ceinte du diadême et sans barbe. Cependant son effigie, sur la médaille de bronze n° 18, nous le montre avec un peu de barbe à l'extrémité des joues[4]. On observe cette différence de costume dans les portraits de presque tous les princes Séleucides qui ont régné à cette derniere époque. Le revers a pour type la Victoire, emblême des premiers succès d'Antiochus, et pour légende le nom et le titre *du roi Antiochus Eusebès*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΥΣΕΒΟΥΣ.

(1) Voyez, sur ces faits et sur leurs époques, Noris, *ad Cenotaphia Pisana*, diss. II, c. 11, tom. III, *oper.*, p. 354.

(2) Les surnoms d'*Eusebès* et de *Philopator* désignoient l'intention qu'avoit Antiochus de montrer par ses actions combien il chérissoit la mémoire de son pere. Lorsqu'il épousa Sélene, qui avoit été mariée avec celui-ci en troisiemes noces, son surnom d'*Eusebès* (ou pieux) fut un sujet de plaisanterie. On disoit de lui qu'il avoit poussé la piété filiale jusqu'à se faire un devoir de consoler la veuve de son pere. Appien, qui a donné tant d'éloges à Séleucus Ier, de ce qu'il avoit cédé son épouse à son fils, regarde l'action d'Antiochus Eusebès comme un inceste, parce-qu'on ne pouvoit sans doute supposer ici le consentement du pere. Ces nuances d'opinions, par rapport aux mœurs, méritent d'être relevées dans l'histoire.

(3) C'est le même médaillon, gravé moins correctement dans Vaillant, *Hist. reg. Syr.*, p. 393.

(4) Cette médaille est la même que Vaillant a publiée (*Hist. reg. Syr.*, p. 392).

Chap. XIII.
Rois de Syrie, ou Séleucides.
Pl. XLVII.

§. 23. ANTIOCHUS XI PHILADELPHE.

Antiochus XI et Philippe étoient fils jumeaux de Grypus et de Tryphene : sans se contester réciproquement le droit d'aînesse, ils prirent ensemble le titre de rois de Syrie, et le surnom de Philadelphes, ou de *freres qui s'aiment*. Ce surnom indiquoit l'amitié dont ils étoient unis, et peut-être aussi l'ardeur dont ils étoient animés pour venger la mort de Séleucus leur frere aîné. En effet ils entrerent en Cilicie, s'emparerent de la ville de Mopsus, dont les citoyens avoient fait périr leur frere, et en firent massacrer les habitants et raser les édifices. Ils furent moins heureux en combattant Antiochus Eusebès; leur armée fut défaite; et Antiochus Philadelphe, en fuyant, fut renversé dans l'Oronte, où il se noya. Son regne commença et finit dans la même année.

N° 19. La médaille de bronze grâvée sous le 19 est un monument certain du regne de ce prince, dont elle présente l'effigie. Antiochus Philadelphe a une barbe courte, ainsi qu'Eusebès son compétiteur, sur la médaille n° 18. Le type du revers offre la figure de Minerve victorieuse, telle que nous l'avons vue sur d'autres médailles des rois de Syrie, et a pour légende, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ : (monnoie) *du roi Antiochus Epiphane Philadelphe*[1].

Le surnom d'Epiphane est celui que son pere Grypus et son frere Séleucus VI avoient porté; nous avons indiqué les motifs de celui de Philadelphe. Ce surnom assure exclusivement la mé-

(1) Elle se trouve aussi dans Vaillant, *loco citato*, pag. 371.

daille dont il s'agit à Antiochus XI : il auroit pu convenir pareillement à Antiochus VII ; mais ce prince ne l'avoit point pris, ainsi que le prouvent les médailles qui lui appartiennent incontestablement. D'ailleurs on découvre dans la physionomie d'Antiochus Philadelphe une grande ressemblance avec celle de son pere Grypus ; et ses médailles ne different point, pour la fabrique et pour le travail, des médailles frappées à la même époque par d'autres princes de sa famille[1].

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

§. 24. PHILIPPE PHILADELPHE.

Après la mort d'Antiochus XI, frere jumeau de Philippe Philadelphe, ce prince ne resta pas long-temps le seul chef de son parti : Démétrius, quatrieme fils de Grypus et de Tryphene, secondé par le roi d'Egypte, s'empara de Damas ; et en partageant avec Philippe les dangers de la guerre, il partagea ses droits à la couronne. Leurs armes furent heureuses ; et Antiochus Eusebès fut contraint d'abandonner la Syrie. Malheureusement la concorde entre les deux vainqueurs ne fut qu'éphémere : Philippe fut le premier à la troubler en tendant des piéges à son frere[2]. Cette injuste entreprise manqua de lui être funeste ;

(1) On trouve dans les cabinets des médaillons d'argent qu'on attribue à Antiochus Philadelphe, quoiqu'on n'y lise pas ce surnom, et que la tête du roi soit sans barbe. Ces médaillons sont d'Antiochus VIII Epiphane ou Grypus, pere de Philadelphe : ce dernier est toujours représenté avec un peu de barbe sur ses médailles certaines. Il est vrai que ces tétradrachmes different beaucoup, par la fabrique, de plusieurs autres tétradrachmes de Grypus, et ressemblent à ceux de Philippe. Cette différence doit être attribuée, suivant moi, à la différence des temps : les médaillons dont il s'agit appartiennent aux dernieres années de Grypus, qui précédent immédiatement celles où Philippe son fils a régné. Sa tête a plus d'embonpoint, mais sa physionomie s'y reconnoît sans peine. Voyez *Coins of the Seleucidæ*, pl. 29, n°. 9.

(2) Le récit de Josephe paroît du moins le faire supposer, quoique cet historien ne

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

il perdit sa capitale; et, assiégé dans Berhée, il s'en fallut peu qu'il ne perdît la liberté et la vie. Il fut délivré par le secours des Arabes et des Parthes, qui battirent les troupes de son frere, et le firent prisonnier. La clémence que Philippe montra envers les vaincus lui fit recouvrer la ville d'Antioche : mais Damas refusa de le recevoir, et passa sous les lois de son cinquieme frere Antiochus XII, surnommé Dionysus. Philippe, qui regrettoit toujours la possession de cette ville, profita d'une expédition de Dionysus contre les Arabes, et s'en empara par trahison; mais il témoigna si peu d'égards et de reconnoissance à ceux qui l'avoient servi dans cette honteuse entreprise, qu'il fut privé du fruit de leur commune perfidie, et qu'ils rendirent Damas à son frere. La mort inattendue de celui-ci ne réunit pas, comme on pouvoit le croire, le royaume entier sous le sceptre de Philippe. D'une part Eusebès étoit rentré dans la Syrie, et avoit reconquis quelques contrées de ses états [1] : d'autre part les peuples, fatigués des maux auxquels ils étoient en proie, et divisés par les factions de tant de compétiteurs et de tyrans, appelerent un étranger pour les gouverner. L'empire des Parthes gémissoit sous le fléau de la guerre civile; mais Tigrane avoit réuni sous son sceptre les deux Arménies, et avoit déja soumis tous les pays voisins à sa domination. Les Syriens jeterent les yeux sur lui; bientôt il entra dans la Syrie avec des forces innombrables, en chassa les princes qui se la disputoient, et s'en rendit le maître. Il continua de la gouverner par ses généraux jusqu'à l'époque des guerres qu'il eut à soutenir contre les Romains,

parle pas du commencement de cette guerre fraternelle (A. J., liv. XIII, c. 14). L'abbé de Longuerue s'étoit fait la même idée de ces évènements (*Annal. Arsacid.*, *an.* A. C., 91, pag. 16).

(1) C'est ce qu'on peut déduire du texte d'Appien (*Syr.*, §. 69).

époque à laquelle les Séleucides tenterent de recouvrer leur royaume, qui fut réduit, peu de temps après, en province romaine [1]. Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

La tête de Philippe, ceinte du diadême, est gravée sur le médaillon du n° 20, qui, par sa fabrique, appartient incontestablement à cette époque. Le roi est sans barbe: le type du revers, qui représente Jupiter assis, tel qu'il étoit vénéré à Antioche, ressemble parfaitement au type du tétradrachme d'Antiochus Eusebès, cousin et compétiteur de Philippe: la légende, excepté pour le nom du roi, est la même que celle d'Antiochus XI son frere jumeau; elle offre le nom *du roi Philippe Epiphane Philadelphe*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΦΙΛΙΠΠΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ [2]. N° 20.

§. 25. DEMETRIUS III PHILOPATOR.

Ce prince, qui étoit à Gnide à la mort d'Antiochus XI, fut appelé en Syrie par Ptolémée Lathyre, dont il reçut des secours puissants, au moyen desquels il se mit en possession, comme nous l'avons déja dit, de la ville de Damas, et prit le titre de roi l'an 95 avant l'ere chrétienne. De concert avec Philippe son frere, ils attaquerent Antiochus Eusebès; et leurs opérations militaires furent conduites avec tant d'habileté et d'énergie, qu'ils obtinrent les plus grands succès, et que leur compétiteur fut

(1) Tigrane s'empara de la Syrie l'an 83 avant J.-C. : voyez, pour la durée de sa domination sur ces contrées, le §. 6 du chapitre XII, ci-dessus, pag. 259, note (4).

(2) C'est le tétradrachme publié par Vaillant avec moins d'exactitude : excepté les deux lettres AN de l'exergue, les autres caracteres, C, B, et le monogramme qui est composé d'un A, d'un N, et d'un O, y sont supprimés; on y a omis aussi la couronne de laurier qui entoure le type.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

contraint à quitter le royaume. Ces succès servent à expliquer l'épithete d'*Eucæros,* qui fut donnée à Démétrius, et qui désigne un homme *arrivé à propos*. Ce prince, à peine délivré de son ennemi domestique, songeoit à réparer les maux de l'état, et commandoit en personne son armée contre le roi des Juifs, Alexandre Jannée, qui se rendoit de jour en jour plus redoutable à ses voisins, sans gagner cependant l'affection de ses sujets, qu'il gouvernoit avec un sceptre de fer. Le jeune roi n'eut pas tout le succès que ses premiers avantages sembloient lui promettre : les Juifs préférerent la tyrannie d'Alexandre à la perte de leur indépendance. Les liens du sang et la communauté des dangers n'empêcherent pas Philippe de chercher à profiter de l'embarras où se trouvoit son frere pour lui enlever Damas. Mais Démétrius vint fondre sur ce frere ambitieux, lui enleva Antioche, et l'assiégea dans Berhée, où il l'avoit forcé de se réfugier. Straton, prince de cette ville, qui avoit embrassé le parti de Philippe, appela aussitôt à son secours les forces d'un prince arabe, et une armée de Parthes. Démétrius, doué, à ce qu'il paroît, de plus de valeur que de talents, fut presque aussitôt vaincu qu'attaqué. Fait prisonnier par le général parthe, et envoyé dans la haute Asie, il ne survécut que peu de temps à la perte de sa couronne et de sa liberté ; il régnoit encore l'an 89 avant J.-C.[1]

N° 21. Le médaillon gravé ici sous le n° 21 est le même que l'abbé Belley avoit publié[2]. Il offre d'un côté la tête du roi avec un peu de barbe, et au revers la figure d'une déesse, vue en face,

(1) Les amours de Démétrius avec une courtisane de Samos, nommée Myrine, n'ont d'autre fondement qu'une expression mal entendue de Nicolas de Damas (Athénée, liv. XIII, pag. 593, A, B). Cet historien parloit de Démétrius Poliorcete.

(2) *Hist. de l'Acad.*, etc., tom. XXIX, pag. 216.

copiée d'après une de ces statues emmaillotées, ouvrages de la plus haute antiquité, et qui ressemblent à la Diane d'Ephese[1]. C'est sans doute une de ces divinités syriennes auxquelles les Grecs avoient donné le nom et les attributs de Cérès, ou plutôt de Proserpine. Deux grands épis de bled sortent de derriere ses épaules; une grenade est dans sa main gauche; sa tête, dont le visage est effacé, est couverte d'un voile qui descend jusqu'aux pieds de la figure. La légende porte le nom et les titres *du roi Démétrius Philopator Sauveur,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΣΩΤΗΡΟΣ. Démétrius avoit probablement pris le surnom de Philopator à l'exemple d'Antiochus X, qui se faisoit gloire de son zele à venger la mort de son pere; il vouloit sans doute aussi témoigner par-là le desir qu'il avoit de venger sur le fils la guerre faite à Grypus par Antiochus de Cyzique, pere de son ennemi. Le titre de *Soter* (dieu sauveur), qui indique les succès dont l'élévation de Démétrius fut accompagnée, et l'espoir qu'on avoit de voir la fin de la guerre civile, est ici le synonyme, un peu exagéré par la flatterie, de l'épithete *Eucæros,* qu'on lui avoit donnée à son avènement au trône.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

On voit, dans le champ et dans l'exergue du médaillon, des lettres isolées, un monogramme, et l'époque très remarquable de l'année 224, ΔΚΣ, de l'ere des Séleucides[2].

(1) On a donné à cette figure le nom de Diane d'Ephese, sans trop faire attention que les symboles caractéristiques de Diane d'Ephese lui manquent, et qu'à la place elle a ceux de Cérès et de Proserpine. Il paroît plus probable qu'on ait voulu représenter ici cette divinité de l'Orient, qui étoit emblême de la terre, et connue dans l'antiquité sous le nom de la déesse de Syrie ou plutôt de la déesse syrienne.

(2) Cette année, qui a commencé l'an 89 avant J.-C., avec l'an 218 (95 avant la même ere), marqué sur une autre médaille de ce roi, ont fourni à l'abbé Belley le moyen de redresser dans cette partie la chronologie des rois Séleucides. Le *sigma*, dans les caracteres qui marquent l'époque, est d'une forme toute particuliere. Souvent les graveurs, ainsi que nous l'avons remarqué, ont donné aux lettres, lors

Chap. XIII.
Rois de Syrie, ou Séleucides.
Pl. XLVII.

§. 26. ANTIOCHUS XII DIONYSUS CALLINICUS.

Dionysus, le dernier des enfants de Grypus et de Tryphene, seroit à peine connu sans l'histoire de Josephe. Cet écrivain nous apprend que, pendant la captivité de Démétrius *Eucœros*, Dionysus, frere de ce prince, s'empara de la ville de Damas, et que ses premiers exploits furent dirigés contre les Arabes. Philippe qui, à l'aide de ces barbares, avoit renversé Démétrius du trône, profita de cette circonstance pour surprendre Damas dont les portes lui furent ouvertes par une trahison. Nous avons vu comment il en fut chassé, sans que Dionysus fût contraint de discontinuer la guerre qu'il faisoit à ses ennemis soutenus par Alexandre, tyran des Juifs. La valeur impétueuse du jeune roi lui fit trouver la mort dans une bataille où il s'étoit exposé avec trop peu de ménagement. Arétas, roi de quelques peuplades arabes, fut appelé par les habitants de Damas pour prendre la place de Dionysus. Nous n'avons aucun renseignement précis sur la durée de son regne; on sait seulement qu'elle ne peut avoir été que de deux ou trois années. Il avoit commencé à régner en 89, ou même un peu plus tard[1].

N° 22. La médaille de bronze gravée sous le n° 22 présente le buste de ce jeune roi : le revers a pour type Jupiter debout, ayant dans la main droite une petite figure de la Victoire, et le sceptre dans la gauche. La légende *du roi Antiochus Dionysus Epi-*

qu'elles sont employées comme chiffres, une figure un peu différente de leur forme ordinaire. Un monogramme composé d'un Δ et d'un H, un grand A, et un N, sont gravés dans le champ de la médaille.

(2) Voyez la remarque qui précede.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

phane Philopator Callinicus (ou victorieux), ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΔΙΟΝΥΣΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΚΑΛΛΙΝΙΚΟΥ, caractérise ce prince de maniere à ne pouvoir le confondre avec aucun autre[1]. Dionysus est le nom que Josephe et Porphyre lui donnent[2] : les titres de Callinicus et de Philopator le distinguent d'Antiochus VI, qui prenoit aussi le nom de Dionysus : la médaille ressemble, par la fabrique, aux médailles des princes ses contemporains. On peut ajouter à toutes ces preuves que, sur quelques médailles pareilles à celles-ci, le jeune roi paroît avec une barbe naissante à l'extrémité des joues[3], particularité qui ne peut convenir à un enfant de dix ans tel qu'étoit Antiochus VI Dionysus.

§. 27. ANTIOCHUS XIII CALLINICUS, DIT L'ASIATIQUE.

Ce prince prit le surnom d'Asiatique parceque, à la chûte de son pere Antiochus X Eusebès, il s'étoit réfugié avec son frere dans une ville de l'Asie mineure, où ils furent élevés l'un et l'autre. Leur mere, après l'invasion de Tigrane, avoit conservé ou fait soulever en sa faveur quelques villes de la Syrie, qu'elle garda tant qu'elle put soustraire sa liberté et sa vie aux poursuites du prince arménien[4]. Ses deux fils, désespérant presque de recouvrer jamais le royaume de leurs aïeux, sortirent de

(1) Cette médaille n'avoit jamais été publiée : cependant elle ressemble, excepté par le monogramme de l'exergue, à une autre qu'on voit gravée dans l'ouvrage anglais *Coins of the Seleucidæ*, pl. 23, n° 4.

(2) *Græca Eusebii*, pag. 72.

(3) Haym, *Tesor. britann.*, t. II, p. 21.

(4) Tigrane enfin l'eut en son pouvoir, et la fit mourir, comme on verra ci-après au chapitre XVIII, §. 15, où l'on donne une médaille de Sélene, frappée en Egypte dans le temps qu'elle y régnoit avec Ptolémée VIII.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

leur retraite, et firent un voyage à Rome pour solliciter auprès du sénat le trône d'Alexandrie, occupé alors par Ptolémée Aulete, que les Romains ne vouloient pas reconnoître pour roi d'Egypte[1]. Ils passerent deux ans dans cette ville, où leurs sollicitations n'eurent aucun succès[2]. La derniere guerre de Mithridate ayant obligé Tigrane à retirer ses troupes de la Syrie, Antiochus s'y montra, et quelques villes le reconnurent pour leur souverain. Lucullus l'y laissa paisiblement régner : mais Pompée, qui fut le successeur de Lucullus dans le commandement, et qui avoit forcé Tigrane à renoncer à la Syrie, ne crut pas que les droits du prince Séleucide, droits presque anéantis par les longs malheurs de sa famille, pussent être mis en balance avec ceux que les Romains avoient acquis par leur valeur et par leur sang. Les prieres d'Antiochus ne purent le fléchir ; et le dernier des Séleucides fut contraint de descendre du trône[2]. J'ai prouvé ailleurs,

(1) Voyez ci-après le chapitre XVIII, §. 17.

(2) Voici un exemple qui peut apprendre avec combien de défiance il faut puiser les faits dans les récits des orateurs anciens. Ces hommes éloquents, pour servir, même dans les points les moins importants, la cause qu'ils défendent, ne respectent guere la vérité. Tous ceux qui lisent l'oraison de Cicéron, prononcée contre Verrès au sujet des statues, y trouvent qu'Antiochus Asiatique et son frere, l'an 73 avant l'ere chrétienne, régnoient tranquillement en Syrie sur ce vaste et riche royaume de leurs peres : *Syriæ regnum sine controversiâ obtinebant ut a patre et a majoribus acceperant* ; lib. IV, *in Verrem* §. 28 : *Rex Antiochus opulentissimo et maximo regno* ; ibid., §. 30. Cependant rien de cela n'étoit vrai ; Sélene conservoit à peine encore quelques places ; tout le royaume étoit au pouvoir de Tigrane ; Antiochus et son frere se tenoient loin de la Syrie ; et Verrès savoit si bien qu'ils étoient peu à craindre, qu'il les dépouilla d'un candelabre très riche et de quelques vases précieux ; et que, voyant qu'ils osoient se plaindre de ce vol, il les obligea de s'éloigner de la Sicile. Cependant Cicéron, trois années après, débitoit à la tribune ces exagérations dont tout le peuple romain pouvoit connoître la fausseté : mais il savoit que peu de gens prennent la peine de vérifier ; et ces phrases donnoient plus de dignité à son discours.

(2) Justin, liv. XL, c. 2 ; Appien, *Syr.*, §. 9 et 70 ; et *Mithrid.*, §. 106. Antiochus mourut l'an 57 avant J.-C., dans le moment où les Alexandrins l'appeloient à gouverner l'Egypte. On verra ci-après, au cha-

contre l'opinion reçue, qu'Antiochus, reconnu par Pompée comme roi de la Commagene, n'étoit pas le même prince qu'Antiochus l'Asiatique [1].

N° 23.

La médaille de bronze n° 23 est attribuée à ce prince, non sans contestation. Elle présente d'un côté la tête d'un jeune roi, de l'autre une figure de femme ayant une palme dans la main droite, une corne d'abondance dans la gauche, et une fleur au-dessus du front. La légende porte le nom et les titres *du roi Antiochus*

pitre XVIII, quelle fut la fin de Séleucus, frere cadet d'Antiochus, qui se rendit à cette invitation (*Græca Eusebii*, p. 62).

(1) Le P. Frœlich, en soutenant l'opinion contraire, s'autorisoit des passages de Cicéron cités ci-dessus (*Prolegom. ad Annal. reg. Syr.*, part. IV, chap. 6). La vérité des faits ne permettant pas d'admettre qu'Antiochus l'Asiatique régnoit en Syrie, il voudroit du moins le faire régner sur la Commagene : mais les phrases *Regnum Syriæ ut a patre et a majoribus obtinebant,... opulentissimo et maximo regno*, ne peuvent être entendues que de la Syrie. Ces exagérations de Cicéron ne peuvent donc prouver ce que le P. Frœlich voudroit. Il ajoute que la forteresse de Séleucie en Mésopotamie, quoiqu'au-delà de l'Euphrate, appartenoit au royaume de la Commagene; et que Sélene, mere d'Antiochus Asiatique, la possédoit. Strabon, dont il invoque l'autorité, dit, non pas que Sélene possédoit Séleucie, mais qu'elle y fut détenue comme captive; et il ajoute que cette forteresse fut jointe par Pompée aux états du roi de Commagene (différent d'Antiochus Asiatique), et ne dit pas qu'elle lui avoit appartenu auparavant (liv. XVI, pag. 749). Enfin le P. Frœlich pense que la Commagene avoit toujours été possédée par les rois de Syrie. Il ne connoissoit pas alors la médaille du roi Samès qui régnoit à Samosate, capitale de la Commagene (voyez ci-dessus, planche 45, n° 3). Même sans cette preuve, et malgré les ténebres qui couvrent l'histoire de la Syrie sous les derniers Séleucides, la mention qu'Appien a faite d'un Antiochus roi de la Commagene, et différent d'Antiochus Asiatique, suffit pour qu'on puisse supposer que ce royaume avoit été démembré de celui de Syrie, ainsi qu'en avoient été démembrées plusieurs villes de la Syrie même et des régions voisines, qui, durant cette période de troubles et d'anarchie, étoient tombées sous le pouvoir de princes particuliers. Enfin la prétention des derniers rois de Commagene, d'être issus du sang des Séleucides, peut être expliquée par des mariages que quelques princes de ce pays avoient pu contracter avec des princesses syriennes, particulièrement lorsque celles-ci tomberent au pouvoir de Tigrane (Plutarque, *Lucullo*, pag. 500) dont les rois de Commagène étoient alliés et dépendants.

Chap. XIII.
Rois de Syrie,
ou Séleucides.
Pl. XLVII.

Epiphane Philopator Callinicus (ou victorieux), ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΚΑΛΛΙΝΙΚΟΥ. Cette légende est la même que celle des médailles d'Antiochus Dionysus, à ce dernier surnom près. Mais nous avons déja eu plusieurs fois occasion de remarquer que les surnoms honorifiques des rois ne sont pas toujours répétés sur toutes leurs médailles[1]. Nous devons ajouter qu'en attribuant ces médailles à Antiochus Asiatique, on ne voit pas trop d'où lui viennent quelques-uns des surnoms qu'il y prend, entre autres celui d'Epiphane, qui me paroît lui convenir encore moins que les autres. En effet, ce surnom étoit affecté aux princes Séleucides qui descendoient d'Antiochus VIII Epiphane ou Grypus; et Antiochus XIII appartenoit à l'autre branche issue du Cyzicénien, et ennemie mortelle de la premiere. Le type du revers ressemble à celui d'une médaille de Démétrius III[2]. Il est facile d'expliquer comment Antiochus XII ayant succédé à Démétrius III dans la domination de la même ville, ses médailles ont pu continuer à être frappées avec un type qui appartenoit à son frere: mais il est impossible d'indiquer le motif pour lequel on a répété, en d'autres temps et dans une autre ville, le même type pour Antiochus XIII. Je dis dans une autre ville, parceque Antiochus XIII

(1) Nous avons lu les titres de *Théos*, *Philopator*, et *Soter* sur un médaillon de Démétrius III; d'autres médailles donnent au même prince les titres tout différents de *Philométor*, d'*Evergete*, et de *Callinicus*. Ainsi la seule suppression du surnom de *Dionysus* n'est pas une preuve que ces médailles appartiennent à un autre roi; et on peut ajouter à toutes ces raisons que les médailles sur lesquelles on ne lit pas le surnom de *Dionysus* présentent la tête d'un roi tantôt avec et tantôt sans barbe, ainsi que les médailles d'Antiochus Dionysus (Pellerin, *rois*, pl. 14).

(2) Eckhel, D. N., tom. III, pag. 246. Il a vu cependant une ancre dans la main de la figure, au lieu de la palme. Cette figure est probablement Isis, la Cérès de l'Egypte. On a vu que Démétrius avoit été placé sur le trône par un Ptolémée; et on connoît le rapport de son nom avec le culte de Cérès.

n'a jamais possédé Damas[1]; et cependant il est difficile de croire que les médailles qu'on lui attribue n'aient pas été frappées dans cette capitale de la Célésyrie, tant la fabrique, le module, le style du travail, et le type même, leur donnent de ressemblance avec celles qui ont été frappées à Damas pour Démétrius III et pour Antiochus XII. Toutes ces raisons me portent à penser que ces médailles appartiennent, non à Antiochus XIII, mais au même Antiochus Dionysus dont on a gravé une autre médaille au n° 22.

La différence des portraits seroit la seule raison qu'on pourroit opposer à celles que je viens d'alléguer. Mais qu'il me soit permis d'observer que le portrait du roi n'est pas gravé sur les médailles contestées avec assez d'habileté pour rendre tout le caractere de sa physionomie; que cependant la forme du nez est la même sur les deux médailles, et que cette forme convient beaucoup au fils d'Antiochus Grypus[2], et nullement à celui d'Antiochus Eusebès. J'ai fait graver ici une de ces médailles, afin que le lecteur puisse juger lui-même.

(1) Arétas s'en étoit emparé; et lui et ses successeurs la garderent long-temps.

(2) Qu'on se souvienne que la forme exagérée de son nez aquilin lui avoit fait donner ce sobriquet.

NOTE.

On trouvera gravées, à la planche 57, qui sert de supplément, quelques autres médailles des Séleucides, sur lesquelles les effigies de certains princes de cette dynastie sont représentées avec quelques variétés remarquables.

Nous avons observé précédemment que les derniers évènements de la vie d'Antiochus X et de celle de Philippe sont restés dans une obscurité profonde. J'ignore si on a relevé jusqu'ici un passage de Plutarque (*Lucullo*, p. 500) où il est dit que Tigrane *fit*

massacrer les rois de la race de Séleucus : Τοὺς ἀπὸ Σελεύκου βασιλεῖς ἀποκτιννύει. On ne sait si l'historien a voulu donner à entendre par-là, ainsi que ses expressions paroissent l'indiquer, que ces deux princes perdirent la vie par ordre de Tigrane, ou s'il n'a voulu parler que de l'un de ces princes. Dans ce dernier cas, il ne pourroit avoir eu en vue qu'Antiochus X; car Porphyre prétend que Gabinius, l'an 57 avant J.-C., c'est-à-dire vingt-six ans après la conquête de Tigrane, empêcha Philippe de se rendre en Egypte sur l'invitation des Alexandrins (*Græca Eusebii*, p. 62).

FIN DU TOME SECOND.

